


BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EMANUELE
12
1 F
29

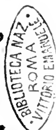
SYSTÊME
DE LA
NATURE,



OU

Les Loix du Monde Physique, & du Monde Moral.

PAR M. MIRABAUD,



Secrétaire Perpétuel, & l'un des Quarante de l'Académie Françoise.

Naturæ rerum vis, atque Majestas in omnibus momentis fide caret, si quis modò partes ejus, ac non totam complectatur animo.

PLIN. HIST. NATUR. *Lib.* VII.

PREMIERE PARTIE.



LONDRES;



M. DCC LXX.





AVIS DE L'EDITEUR.

LE Manuscrit de cet Ouvrage s'est trouvé parmi plusieurs autres dans la Collection d'un Sçavant, curieux de rassembler des productions de ce genre. Voici ce que nous apprend, au sujet de ce Livre, une note placée à la tête de la Copie sur laquelle il a été imprimé.

» Cet Ouvrage est attribué à feu M. Mirabaud, » Secrétaire perpétuel de l'Académie Françoise, » par des personnes très-liées avec lui-même, & » avec son ami, M. de Matha, que la mort seule » en a pu séparer. On leur doit les particularités » suivantes sur l'Auteur & ses Ecrits.

» Indépendamment des Ouvrages avoués & » connus, qui ont mérité une très-grande répu- » tation à M. Mirabaud, il en avoit, dit-on, com- » posé beaucoup d'autres dans sa jeunesse, au sor- » tir de la Congrégation des Prêtres de l'Oratoire, » dans laquelle il avoit vécu quelques années. Ces » Ecrits très-hardis n'étoient point destinés à voir » le jour, au moins du vivant de l'Auteur : celui- » ci même, ayant été nommé à la place d'Institu- » teur des Princesses de la Maison d'Orléans, prit » le parti d'anéantir la plupart des Manuscrits ca- » pables de compromettre son repos. Mais l'infi- » délité de quelques amis auxquels il avoit confié » ses Ouvrages, rendit cette précaution inutile, & » en a, du moins, conservé la plus grande partie : quelques-uns même d'entre eux ont été très-impru- » demment publiés à l'insçu & durant la vie de no- » tre Philosophe ; de ce nombre est *le Monde, son* » *Origine & son Antiquité*, en trois parties, qui » parut en 1751. On trouve encore quelques mor- » ceaux attribués à la même main dans un petit » Recueil imprimé furtivement & d'une façon très-

D.n Jph Nicolas de Azara

» peu correcte en 1743, sous le titre de *Nouvelles*
» *Libertés de l'Enfer*. Quoiqu'il en soit, M. Mi-
» rabaud étant devenu plus libre, reprit ses études
» Philosophiques, & même, s'y livra tout entier;
» ce fut, dit-on, alors, qu'il composa le *SYSTEME*
» *DE LA NATURE*, Ouvrage auquel il ne ces-
» sa, jusqu'à sa mort, de donner touts ses soins,
» & que, parmi ses amis les plus intimes, il appel-
» loit son *TESTAMENT*. En effet, M. Mira-
» baud semble avoir voulu se surpasser lui-même
» dans cet Ouvrage, le plus hardi & le plus ex-
» traordinaire que l'Esprit humain ait osé produire
» jusqu'à-présent. Il y a tout lieu de croire, par
» les recherches & les connoissances dont il est
» rempli, que l'Auteur a fait usage des lumieres
» de ses Amis, & même, que plusieurs des *notes*
» y ont été ajoutées après coup. »

» Voici les Titres des autres Ouvrages non pu-
» bliés que l'on attribue au même Auteur. 1. *La*
» *Vie de Jésus-Christ*. 2. *Réflexions impartiales sur*
» *l'Evangile*. 3. *La Morale de la Nature*. 4. *His-*
» *toire Abrégée du Sacerdoce ancien & moderne*.
5. *Opinions des Anciens sur les Juifs*; (a) ce der-
» nier se trouve imprimé, mais totalement défi-
» guré, dans un Recueil publié en 1740 à Ams-
» terdam chez J. F. Bernard, en 2 petits volumes
» in-12, sous le Titre de *Dissertations mêlées*. »

» Quels qu'aient été les sentiments de M. Mira-
» baud, touts ceux qui l'ont connu, rendent le té-
» moignage le plus éclatant à sa probité, à sa fran-
» chise, à sa droiture, en un mot, à ses vertus so-
» ciales, & à l'innocence de ses mœurs. Il mourut
» à Paris, âgé de 85 ans, le 24 de Juin 1760. »

(a) Les Réflexions impartiales sur l'Evangile & l'Opinion des Anciens sur les Juifs, ont été imprimées en 1769.

PRÉFACE DE L'AUTEUR.

L'HOMME n'eſt malheureux que parce qu'il méconnoît la Nature. Son eſprit eſt tellement infecté de préjugés, qu'on le croiroit, pour toujours, condamné à l'erreur : le bandeau de l'opinion, dont on le couvre, dès l'enfance, lui eſt ſi fortement attaché, que c'eſt avec la plus grande difficulté, qu'on peut le lui ôter. Un levain dangereux ſe mêle à toutes ſes connoiſſances, & les rend néceſſairement flottantes, obſcures & fauſſes : il voulut, pour ſon malheur, franchir les bornes de ſa ſpere; il tenta de s'élancer au de-là du monde viſible, & ſans ceſſe des chûtes cruelles & réitérées l'ont inutilement averti de la folie de ſon entrepriſe : il voulut être Métaphyſicien, avant d'être Phyſicien : il mépriſa les réalités, pour méditer des chimeres; il négligea l'expérience, pour ſe repaître de Syſtêmes & de conjectures; il n'oſa cultiver ſa raiſon, contre laquelle on eut ſoin de le prévenir de bonne heure; il prétendit connoître ſon ſort dans les Régions imaginaires d'une autre vie, avant que de ſonger à ſe rendre heureux dans le ſéjour où il vivoit. En un mot, l'homme dédaigna l'étude de la Nature pour courir après des phantômes, qui, ſemblables à ces feux trompeurs que le voyageur rencontre pendant la nuit, l'effrayerent, l'éblouirent, & lui firent quitter la route ſim-

ple du vrai, sans laquelle il ne peut parvenir au bonheur.

Il est donc important de chercher à détruire des prestiges qui ne sont propres qu'à nous égarer. Il est temps de puiser, dans la Nature, des remedes contre les maux que l'Enthousiasme nous a faits : la raison, guidée par l'expérience, doit enfin attaquer, dans leur source, des préjugés dont le genre humain fut si long-temps la victime. Il est temps que cette raison, injustement dégradée, quitte un ton pusillanime qui la rendroit complice du mensonge & du délire. La vérité est une; elle est nécessaire à l'homme, elle ne peut jamais lui nuire, son pouvoir invincible se fera sentir tôt ou tard. Il faut donc la découvrir aux mortels; il faut leur montrer ses charmes, afin de les dégoûter du culte honteux qu'ils rendent à l'erreur, qui, trop souvent, usurpe leurs hommages sous les traits de la vérité, son éclat ne peut blesser que les ennemis du genre humain, dont le pouvoir ne subsiste que par la nuit obscure qu'ils répandent sur les esprits.

Ce n'est point à ces hommes pervers que la vérité doit parler; sa voix n'est entendue que par des cœurs honnêtes, accoutumés à penser, assez sensibles pour gémir des calamités sans nombre que la Tyrannie religieuse & politique fait éprouver à la terre; assez éclairés pour appercevoir la chaîne immense des maux que l'erreur fit souffrir en tout temps aux humains consternés. C'est à l'erreur que sont dues les chaînes accablantes que les Tyrans & les Prêtres forgent par-tout aux Nations. C'est à l'erreur, qu'est dû l'Esclavage où, presqu'en tout pays, sont tombés les peuples, que la Nature destinoit à travailler librement à leur bonheur. C'est

à l'erreur, que sont dues ces terreurs religieuses qui font, par-tout, sécher les hommes dans la crainte, ou s'égorger pour des chimeres. C'est à l'erreur, que sont dues ces haînes invétérées, ces persécutions barbares, ces massacres continuels, ces Tragédies révoltantes dont, sous prétexte des intérêts du Ciel, la terre est tant de fois devenue le Théâtre. Enfin, c'est aux erreurs, consacrées par la Religion, que sont dues l'ignorance & l'incertitude où l'homme est de ses devoirs les plus évidents, de ses droits les plus clairs, de vérités les plus démontrées, il n'est, presqu'en tout climat, qu'un Captif dégradé, dépourvu de grandeur d'ame, de raison, de vertu, à qui des Geoliers inhumains ne permettent jamais de voir le jour.

Tâchons donc d'écarter les nuages qui empêchent l'Homme de marcher, d'un pas sûr, dans le sentier de la vie; inspirons-lui du courage & du respect pour sa raison; qu'il apprenne à connoître son essence & ses droits légitimes; qu'il consulte l'expérience, & non une imagination égarée par l'autorité; qu'il renonce aux préjugés de son enfance; qu'il fonde sa morale sur sa nature, sur ses besoins, sur les avantages réels que la société lui procure; qu'il ose s'aimer lui-même; qu'il travaille à son propre bonheur, en faisant celui des autres; en un mot, qu'il soit raisonnable & vertueux; pour être heureux ici-bas, & qu'il ne s'occupe plus de rêveries, ou dangereuses, ou inutiles. S'il lui faut des chimeres, qu'il permette au moins à d'autres, de se peindre les leurs, différemment des siennes; qu'il se persuade, enfin, qu'il est très-important aux habitants de ce monde, d'être justes, bienfaisants, pacifiques, & que rien

n'eſt plus indifférent que leur façon de penſer ſur des objets inacceſſibles à la raiſon.

Ainſi, le but de cet Ouvrage eſt de ramener l'Homme à la Nature, de lui rendre la raiſon chere, de lui faire adorer la vertu, de diſſiper des ombres qui lui cachent la ſeule voie propre à le conduire ſûrement à la félicité qu'il deſire; telles ſont les vues ſinceres de l'Auteur. De bonne foi avec lui-même, il ne préſente au Lecteur, que les idées qu'une réflexion ſérieuſe & longue lui a montrées, comme utiles au repos & au bien-être des hommes, & comme favorables au progrès de l'eſprit humain; il l'incite donc à diſcuter ſes principes; loin de vouloir briſer pour lui les nœuds ſacrés de la morale, il prétend les reſſerrer, & placer la vertu ſur les Autels que, juſqu'ici, l'impoſture, l'entouſiaſme & la crainte ont élevés à des phantômes dangereux.

Prêt à deſcendre au tombeau, que les années lui creuſent depuis long-temps, l'Auteur proteſte, de la façon la plus ſolemnelle, ne s'être propoſé, dans ſon travail, que le bien de ſes ſemblables. Sa ſeule ambition eſt de mériter les ſuffrages du petit nombre des Partiſants de la vérité, & des ames honnêtes qui la cherchent ſincérement. Il n'écrit point, pour ces hommes endurcis à la voix de la raiſon, qui ne jugent que d'après leurs vils intérêts, ou leurs funeſtes préjugés: ſes cendres froides ne craindront, ni leurs clameurs, ni leur reſſentiment, ſi terribles pour touts ceux qui oſent, de leur vivant, annoncer la Vérité.

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans la PREMIERE PARTIE.

FIN DE LA TABLE DE LA PREMIERE PARTIE.

SYSTÊME DE LA NATURE.

PREMIERE PARTIE.

De la nature & de ses loix. De l'Homme. De l'Ame & de ses facultés. Du Dogme de l'immortalité. Du bonheur.

CHAPITRE PREMIER.

De la Nature.

Les Hommes se tromperont toujours quand ils abandonneront l'expérience pour des systêmes enfantés par l'imagination. L'Homme est l'ouvrage de la nature, il existe dans la nature, il est soumis à ses loix, il ne peut s'en affranchir, il ne peut même par la pensée en sortir; c'est en vain que son esprit veut s'élancer au delà des bornes du monde visible, il est toujours forcé d'y rentrer. Pour un être formé par la nature & circonscrit par elle, il n'existe rien au delà du grand tout dont il fait partie, & dont il éprouve les influences; les êtres que l'on suppose au dessus de la na-

reçoit des êtres dont il est entouré. Tout ce que l'esprit humain a successivement inventé pour changer ou perfectionner sa façon d'être & pour la rendre plus heureuse, ne fut jamais qu'une conséquence nécessaire de l'essence propre de l'homme & de celle des êtres qui agissent sur lui. Toutes nos institutions, nos réflexions, nos connoissances n'ont pour objet que de nous procurer un bonheur vers lequel notre propre nature nous force de tendre sans cesse. Tout ce que nous faisons ou pensons, tout ce que nous sommes & ce que nous serons, n'est jamais qu'une suite de ce que la nature universelle nous a faits : toutes nos idées, nos volontés, nos actions sont des effets nécessaires de l'essence & des qualités que cette nature a mises en nous, & des circonstances par lesquelles elle nous oblige de passer & d'être modifiés. En un mot L'ART n'est que la Nature agissante à l'aide des instrumens qu'elle a faits.

La nature envoie l'homme nud & destitué de secours dans ce monde qui doit être son séjour ; bientôt il parvient à se vêtir de peau ; peu à peu nous le voyons filer l'or & la soie. Pour un être élevé au dessus de notre globe, & qui du haut de l'atmosphere contempleroit l'espece humaine avec tous ses progrès & changemens, les hommes ne paroîtroient pas moins soumis aux loix de la nature lorsqu'ils errent tout nuds dans les forêts pour y chercher péniblement leur nourriture, que lorsque, vivant dans des sociétés civilisées, c'est-à-dire, enrichies d'un plus grand nombre d'expériences, & finissant par se plonger dans le luxe, ils inventent de jour en jour mille besoins nouveaux, & découvrent mille moyens de les satis-

faire. Tous les pas que nous faisons pour modifier notre être, ne peuvent être regardés que comme une longue suite de causes & d'effets, qui ne sont que les développemens des premieres impulsions que la nature nous a données. Le même animal, en vertu de son organisation, passe successivement de besoins simples à des besoins plus compliqués, mais qui n'en sont pas moins des suites de sa nature. C'est ainsi que le papillon dont nous admirons la beauté, commence par être un œuf inanimé, duquel la chaleur fait sortir un ver, qui devient chrysalide, & puis se change en un insecte aîlé, que nous voyons s'orner des plus vives couleurs : parvenu à cette forme, il se reproduit & se propage ; enfin dépouillé de ses ornemens, il est forcé de disparoître, après avoir rempli la tâche que la nature lui imposoit, ou décrit le cercle des changemens qu'elle a tracés aux êtres de son espece.

Nous voyons des changemens & des progrès analogues dans tous les végétaux. C'est par une suite de la combinaison, du tissu, de l'énergie primitive donnés à l'aloës par la nature, que cette plante insensiblement accrue & modifiée produit, au bout d'un grand nombre d'années, des fleurs qui sont les annonces de sa mort.

Il en est de même de l'homme qui, dans tous ses progrès, dans toutes les variations qu'il éprouve, n'agit jamais que d'après les loix propres à son organisation & aux matieres dont la nature l'a composé. L'Homme physique est l'homme agissant par l'impulsion de causes que nos sens nous font connoître ; l'homme moral est l'homme agissant par des causes physiques que nos préjugés nous

empêchent de connoître. L'Homme ſauvage eſt un enfant dénué d'expérience, incapable de travailler à ſa félicité. L'Homme policé eſt celui que l'expérience & la vie ſociale mettent à portée de tirer parti de la nature pour ſon propre bonheur. L'Homme de bien éclairé eſt l'homme dans ſa maturité ou dans ſa perfection. (1) L'homme heureux eſt celui qui ſçait jouir des bienfaits de la nature ; l'homme malheureux eſt celui qui ſe trouve dans l'incapacité de profiter de ſes bienfaits.

C'eſt donc à la phyſique & à l'expérience que l'homme doit recourir dans toutes ſes recherches : ce ſont elles qu'il doit conſulter dans ſa religion, dans ſa morale, dans ſa légiſlation, dans ſon gouvernement politique, dans les ſciences & dans les arts, dans ſes plaiſirs, dans ſes peines. La nature agit par des loix ſimples, uniformes, invariables, que l'expérience nous met à portée de connoître ; c'eſt par nos ſens que nous ſommes liés à la nature univerſelle, c'eſt par nos ſens que nous pouvons la mettre en expérience & découvrir ſes ſecrets ; dès que nous quittons l'expérience, nous tombons dans le vuide où notre imagination nous égare.

Toutes les erreurs des hommes ſont des erreurs de phyſique ; ils ne ſe trompent jamais que lorſqu'ils négligent de remonter à la nature, de conſulter ſes regles, d'appeller l'expérience à leur ſecours. C'eſt ainſi que, faute d'expériences, ils ſe ſont formés des idées imparfaites de la matiere, de ſes propriétés, de ſes combinaiſons, de ſes forces, de ſa façon d'agir ou de l'énergie qui réſulte

(1) Ciceron dit, *eſt autem virtus nihil aliud quàm in ſe perfecta & ad ſummum perducta natura.* V[1]. DE LEGIBUS 1 Cap.

de ſon eſſence; dès-lors tout l'univers n'eſt devenu pour eux qu'une ſcene d'illuſions. Ils ont ignoré la nature, ils ont méconnu ſes loix, ils n'ont point vu les routes néceſſaires qu'elle trace à tout ce qu'elle renferme. Que dis je! ils ſe ſont méconnus eux-mêmes; tous leurs ſyſtêmes, leurs conjectures, leurs raiſonnemens dont l'expérience fut bannie, ne furent qu'un long tiſſu d'erreurs & d'abſurdités.

Toute erreur eſt nuiſible; c'eſt pour s'être trompé, que le genre humain s'eſt rendu malheureux. Faute de connoître la nature, il ſe forma des Dieux, qui ſont devenus les ſeuls objets de ſes eſpérances & de ſes craintes. Les hommes n'ont point ſenti que cette nature, dépourvue de bonté comme de malice, ne fait que ſuivre des loix néceſſaires & immuables, en produiſant & détruiſant des êtres, en faiſant tantôt ſouffrir ceux qu'elle a rendus ſenſibles, en leur diſtribuant des biens & des maux, en les altérant ſans ceſſe: ils n'ont point vu que c'étoit dans la nature elle-même & dans ſes propres forces, que l'homme devoit chercher ſes beſoins, des remedes contre ſes peines & des moyens de ſe rendre heureux; ils ont attendu ces choſes de quelques êtres imaginaires qu'ils ont ſuppoſés les auteurs de leurs plaiſirs & de leurs infortunes. D'où l'on voit que c'eſt à l'ignorance de la nature que ſont dues ces puiſſances inconnues ſous leſquelles le genre humain a ſi long-tems tremblé, & ces cultes ſuperſtitieux qui furent les ſources de tous ſes maux.

C'eſt faute de connoître ſa propre nature, ſa propre tendance, ſes beſoins & ſes droits, que l'homme en ſociété eſt tombé de la liberté dans

l'esclavage ; il méconnut ou se crut forcé d'étouffer les desirs de son cœur, & de sacrifier son bien-être aux caprices de ses chefs ; il ignora le but de l'association & du gouvernement ; il se soumit sans réserve à des hommes comme lui, que ses préjugés lui firent regarder comme des êtres d'un ordre supérieur, comme des Dieux sur la terre ; ceux-ci profiterent de son erreur pour l'asservir, le corrompre, le rendre vicieux & misérable. Ainsi, c'est pour avoir ignoré sa propre nature, que le genre humain tomba dans la servitude, & fut mal gouverné.

C'est pour s'être méconnu lui-même & pour avoir ignoré les rapports nécessaires qui subsistent entre lui & les êtres de son espece, que l'homme a méconnu ses devoirs envers les autres ; il ne sentit point qu'ils étoient nécessaires à sa propre félicité. Il ne vit pas plus ce qu'il se devoit à lui-même, les excès qu'il devoit éviter pour se rendre solidement heureux, les passions auxquelles il devoit résister ou se livrer pour son propre bonheur ; en un mot il ne connut point ses véritables intérêts. De là tous ses déréglemens, son intempérance, ses voluptés honteuses, & tous les vices auxquels il se livra aux dépens de sa conservation propre & de son bien-être durable. Ainsi, c'est l'ignorance de la nature humaine qui empêcha l'homme de s'éclairer sur la morale ; d'ailleurs les gouvernemens dépravés auxquels il fut soumis, l'empêcherent toujous de la pratiquer, quand même il l'auroit connue.

C'est encore faute d'étudier la nature & ses loix, de chercher à découvrir ses ressources & ses propriétés, que l'homme croupit dans l'ignorance

ou fait des pas si lents & si incertains pour améliorer son sort. Sa paresse trouve son compte à se laisser guider par l'exemple, par la routine, par l'autorité plutôt que par l'expérience, qui demande de l'activité, & par la raison qui exige de la réflexion. De là cette aversion que les hommes montrent pour tout ce qui leur paroît s'écarter des regles auxquelles ils sont accoutumés ; de là leur respect stupide & scrupuleux pour l'antiquité & pour les institutions les plus insensées de leurs peres ; de là les craintes qui les saisissent quand on leur propose les changemens les plus avantageux ou les tentatives les plus probables. Voilà pourquoi nous voyons les nations languir dans une honteuse léthargie, gémir sous des abus transmis de siecles en siecles, & frémir de l'idée même de ce qui pourroit remédier à leurs maux. C'est par cette même inertie & par le défaut d'expériences que la médecine, la physique, l'agriculture, en un mot toutes les sciences utiles font des progrès si peu sensibles & demeurent si long-tems dans les entraves de l'autorité : ceux qui professent ces sciences, aiment mieux suivre les routes qui leur sont tracées, que de s'en frayer de nouvelles ; ils préferent les délires de leur imagination & leurs conjectures gratuites à des expériences laborieuses, qui seules seroient capables d'arracher à la nature ses secrets.

En un mot les hommes, soit par paresse, soit par crainte, ayant renoncé au témoignage de leurs sens, n'ont plus été guidés dans toutes leurs actions & leurs entreprises que par l'imagination, l'entousiasme, l'habitude, le préjugé, & sur-tout par l'autorité, qui sçut profiter de leur ignorance

pour

pour les tromper. Des systêmes imaginaires prirent la place de l'expérience, de la réflexion, de la raison : des ames ébranlées par la terreur, & enivrées du merveilleux, ou engourdies par la paresse & guidées par la crédulité que produit l'inexpérience, se créerent des opinions ridicules ou adopterent sans examen toutes les chimeres dont on voulut les repaître.

C'est ainsi que, pour avoir méconnu la nature & ses voies, pour avoir dédaigné l'expérience, pour avoir méprisé la raison, pour avoir desiré du merveilleux & du surnaturel, enfin pour avoir tremblé, le genre humain est demeuré dans une longue enfance dont il a tant de peine à se tirer. Il n'eut que des hypotheses puériles dont il n'osa jamais examiner les fondemens & les preuves; il s'étoit accoutumé à les regarder comme sacrées, comme des vérités reconnues dont il ne lui étoit point permis de douter un instant : son ignorance le rendit crédule; sa curiosité lui fit avaler à longs traits le merveilleux; le tems le confirma dans ses opinions & fit passer de races en races ses conjectures pour des réalités; la force tyrannique le maintint dans ses notions devenues nécessaires pour asservir la société; enfin la science des hommes en tout genre ne fut qu'un amas de mensonges, d'obscurités, de contradictions, entremêlé quelquefois de foibles lueurs de vérité, fournies par la nature dont l'on ne put jamais totalement s'écarter, parce que la nécessité y ramena toujours.

Elevons-nous donc au dessus du nuage du préjugé. Sortons de l'athmosphere épaisse qui nous entoure, pour considérer les opinions des hommes

& leurs systêmes divers. Défions-nous d'une imagination déréglée, prenons l'expérience pour guide; consultons la nature; tâchons de puiser en elle-même des idées vraies sur les objets qu'elle renferme; recourons à nos sens que l'on nous a faussement fait regarder comme suspects; interrogeons la raison que l'on a honteusement calomniée & dégradée; contemplons attentivement le monde visible, & voyons s'il ne suffit point pour nous faire juger des terres inconnues du monde intellectuel; peut-être trouverons-nous que l'on n'a point eu de raisons pour les distinguer, & que c'est sans motifs que l'on a séparé deux empires qui sont également du domaine de la nature.

L'Univers, ce vaste assemblage de tout ce qui existe, ne nous offre par-tout que de la matiere & du mouvement: son ensemble ne nous montre qu'une chaîne immense & non interrompue de causes & d'effets: quelques-unes de ces causes nous sont connues, parce qu'elles frappent immédiatement nos sens; d'autres nous sont inconnues, parce qu'elles n'agissent sur nous que par des effets souvent très-éloignés de leurs premieres causes.

Des matieres très-variées & combinées d'une infinité de façons reçoivent & communiquent sans cesse des mouvemens divers. Les différentes propriétés de ces matieres, leurs différentes combinaisons, leurs façons d'agir si variées qui en sont des suites nécessaires, constituent pour nous les *essences* des êtres; & c'est de ces essences diversifiées que résultent les différens ordres, rangs ou systêmes que ces êtres occupent, dont la somme totale fait ce que nous appellons LA NATURE.

Ainsi la nature, dans sa signification la plus

étendue, eſt le grand tout qui réſulte de l'aſſemblage des différentes matieres, de leurs différentes combinaiſons, & des différens mouvemens que nous voyons dans l'univers. La nature, dans un ſens moins étendu, ou conſidérée dans chaque être, eſt le tout qui réſulte de l'eſſence, c'eſt-à-dire, des propriétés, des combinaiſons, des mouvemens ou façons d'agir qui le diſtinguent des autres êtres. C'eſt ainſi que l'homme eſt un tout, réſultant des combinaiſons de certaines matieres, douées de propriétés particulieres; dont l'arrangement ſe nomme *organiſation*, & dont l'eſſence eſt de ſentir, de penſer, d'agir, en un mot de ſe mouvoir d'une façon qui le diſtingue des autres êtres avec leſquels il ſe compare : d'après cette comparaiſon l'homme ſe range dans un ordre, un ſyſtême, une claſſe à part, qui differe de celle des animaux dans leſquels il ne voit pas les mêmes propriétés qui ſont en lui. Les différens ſyſtêmes des êtres, ou, ſi l'on veut, leurs *natures particulieres* dépendent du ſyſtême général, du grand tout, de la nature univerſelle dont ils ſont partie, & à qui tout ce qui exiſte, eſt néceſſairement lié.

NB. Après avoir fixé le ſens que l'on doit attacher au mot *Nature*, je crois devoir avertir le Lecteur, une fois pour toutes, que lorſque, dans le cours de cet ouvrage, je dis que la nature produit un effet, je ne prétends point perſonnifier cette nature, qui eſt un être abſtrait; mais j'entends que l'effet dont je parle, eſt le réſultat né-

cessaire des propriétés de quelqu'un des êtres qui composent le grand ensemble que nous voyons. Ainsi, quand je dis *la nature veut que l'homme travaille à son bonheur*, c'est pour éviter les circonlocutions & les redites, & j'entends par là qu'il est de l'essence d'un être qui sent, qui pense, qui veut, qui agit, de travailler à son bonheur. Enfin j'appelle *Naturel*, ce qui est conforme à l'essence des choses ou aux loix que la nature prescrit à tous les êtres qu'elle renferme, dans les ordres différens que ces êtres occupent, & dans les différentes circonstances par lesquelles ils sont obligés de passer. Ainsi la santé est *naturelle* à l'homme dans un certain état; la maladie est un état *naturel* pour lui dans d'autres circonstances, la mort est un état *naturel* du corps privé de quelques-unes des choses nécessaires au maintien, à l'existence de l'animal &c. Par *ESSENCE*, j'entends ce qui constitue un être ce qu'il est, la somme de ses propriétés ou des qualités d'après lesquelles il existe & agit comme il fait. Quand on dit qu'il est de *l'essence de la pierre de tomber*, c'est comme si l'on disoit que sa chûte est un effet nécessaire de son poids, de sa densité, de la liaison de ses parties, des élemens dont elle est composée. En un mot *l'essence* d'un être est sa nature individuelle & particuliere.



CHAPITRE II.

Du mouvement & de son origine.

LE mouvement est un effort par lequel un corps de change, ou tend à changer de place, c'est-à-dire, à correspondre successivement à différentes parties de l'espace, ou bien à changer de distance rélativement à d'autres corps. C'est le mouvement qui seul établit des rapports entre nos organes & les êtres qui sont au dedans ou hors de nous ; ce n'est que par les mouvemens que ces êtres nous impriment, que nous connoissons leur existence, que nous jugeons de leurs propriétés, que nous les distinguons les uns des autres, que nous les distribuons en différentes classes.

Les êtres, les substances ou les corps variés dont la nature est l'assemblage, effets eux-mêmes de certaines combinaisons ou causes, deviennent des causes à leur tour. Une *Cause* est un être qui en met un autre en mouvement ou qui produit quelque changement en lui. *L'effet* est le changement qu'un corps produit dans un autre à l'aide du mouvement.

Chaque être, en raison de son essence cu de sa nature particuliere, est susceptible de produire, de recevoir & de communiquer des mouvemens divers ; par là quelques êtres sont propres à frapper nos organes, & ceux-ci sont capables d'en recevoir les impressions, ou de subir des changemens à leur présence ; ceux qui ne peuvent agir sur aucuns de nos organes, soit immédiatement &

par eux-mêmes, soit médiatement ou par l'intervention d'autres corps, n'existent point pour nous, puisqu'ils ne peuvent ni nous remuer, ni par conséquent nous fournir des idées, ni être connus & jugés par nous. Connoître un objet, c'est l'avoir senti; le sentir, c'est en avoir été remué. Voir, c'est être remué par l'organe de la vue; entendre, c'est être frappé par l'organe de l'ouie; &c. Enfin de quelque maniere qu'un corps agisse sur nous, nous n'en avons connoissance que par quelque changement qu'il a produit en nous.

La nature, comme on a dit, est l'assemblage de tous les êtres & de tous les mouvemens que nous connoissons, ainsi que de beaucoup d'autres que nous ne pouvons connoître parce qu'ils sont inaccessibles à nos sens. De l'action & de la réaction continuelle de tous les êtres que la nature renferme, il résulte une suite de causes & d'effets ou de mouvemens, guidés par des loix constantes & invariables, propres à chaque être, nécessaires ou inhérentes à sa nature particuliere qui font toujours qu'il agit ou qu'il se meut d'une facon déterminée; les différens principes de chacun de ces mouvemens nous sont inconnus, parceque nous ignorons ce qui constitue primitivement les essences de ces êtres; les élemens des corps échappent à nos organes, nous ne les connoissons qu'en masse, nous ignorons leurs combinaisons intimes, les proportions de ces mêmes combinaisons, d'où doivent nécessairement résulter des façons d'agir, des mouvemens ou des effets très-différens.

Nos sens nous montrent en général deux sortes de mouvemens dans les êtres qui nous entourent; l'un est un mouvement de masse par lequel un

corps entier est transféré d'un lieu dans un autre ; le mouvement de ce genre est sensible pour nous. C'est ainsi que nous voyons une pierre tomber, une boule rouler, un bras se mouvoir ou changer de position. L'autre est un mouvement interne & caché, qui dépend de l'énergie propre à un corps, c'est à dire, de l'essence, de la combinaison, de l'action & de la réaction des molécules insensibles de matiere dont ce corps est composé : ce mouvement ne se montre point à nous, nous ne le connoissons que par les altérations ou changemens que nous remarquons au bout de quelque tems sur les corps ou sur les mélanges. De ce genre sont les mouvemens cachés que la fermentation fait éprouver aux molécules de la farine, qui, d'éparses & séparées qu'elles étoient, deviennent liées & forment une masse totale que nous nommons du *pain*. Tels sont encore les mouvemens imperceptibles par lesquels nous voyons une plante ou un animal s'accroître, se fortifier, s'altérer, acquérir des qualités nouvelles, sans que nos yeux aient été capables de suivre les mouvemens progressifs des causes qui ont produit ces effets. Enfin tels sont encore les mouvemens internes qui se passent dans l'homme que nous avons nommés ses *facultés intellectuelles*, *ses pensées*, *ses passions*, *ses volontés* dont nous ne sommes à portée de juger que par les actions, c'est-à-dire, par les effets sensibles qui les accompagnent ou les suivent. C'est ainsi que, lorsque nous voyons un homme fuir, nous jugeons qu'il est intérieurement agité de la passion de la crainte ; &c.

Les mouvemens, soit visibles, soit cachés, sont appellés mouvemens *acquis* quand ils sont im-

primés à un corps par une cause étrangere ou par une force existante hors de lui, que nos sens nous font appercevoir; c'est ainsi que nous nommons *acquis* le mouvement que le vent fait prendre aux voiles d'un vaisseau. Nous appellons *spontanés* les mouvemens excités dans un Corps qui renferme en lui-même la cause des changemens que nous voyons s'opérer en lui; alors nous disons que ce corps agit & se meut par sa propre énergie. De cette espece sont les mouvemens de l'homme qui marche, qui parle, qui pense, & cependant, si nous regardons la chose de plus près, nous serons convaincus, qu'a parler strictement, il n'y a point de mouvemens spontanés dans les différens corps de la nature, vu qu'ils agissent continuellement les uns sur les autres, & que tous leurs changemens sont dûs à des causes, soit visibles, soit cachées, qui les remuent. La volonté de l'homme est remuée ou déterminée secrettement par des causes extérieures qui produisent un changement en lui; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parceque nous ne voyons ni la cause qui la détermine, ni la façon dont elle agit, ni l'organe qu'elle met en action.

Nous appellons mouvemens *simples* ceux qui sont excités dans un corps par une cause ou force unique: nous appellons *composés* les mouvemens produits par plusieurs causes ou forces distinguées, soit que ces forces soient égales ou inégales, conspirantes ou contraires, simultanées ou successives, connues ou inconnues.

De quelque nature que soient les mouvemens des êtres, ils sont toujours des suites nécessaires de leurs essences ou des propriétés qui les constituent, & de celles des causes dont ils éprouvent

l'action.

l'action. Chaque être ne peut agir & se mouvoir que d'une façon particuliere, c'est-à-dire, suivant des loix qui dépendent de sa propre essence, de sa propre combinaison, de sa propre nature, en un mot de sa propre énergie & de celle des corps dont il reçoit l'impulsion. C'est là ce qui constitue les loix invariables du mouvement; je dis *invariables* parce qu'elles ne pourroient changer sans qu'il se fît un renversement dans l'essence même des êtres. C'est ainsi qu'un corps pesant doit nécessairement tomber, s'il ne rencontre un obstacle propre à l'arrêter dans sa chûte. C'est ainsi qu'un être sensible doit nécessairement chercher le plaisir & fuir la douleur. C'est ainsi que la matiere du feu doit nécessairement brûler & répandre de la clarté. &c.

Chaque être a donc des loix du mouvement qui lui sont propres, & agit constamment suivant ces loix, à moins qu'une cause plus forte n'interrompe son action. C'est ainsi que le feu cesse de brûler des matieres combustibles dès qu'on se sert de l'eau pour arrêter ses progrès. C'est ainsi que l'être sensible cesse de chercher le plaisir dès qu'il craint qu'il n'en résulte un mal pour lui.

La communication du mouvement ou le passage de l'action d'un corps dans un autre se fait encore suivant des loix certaines & nécessaires; chaque être ne peut communiquer du mouvement qu'en raison des rapports de la ressemblance, de la conformité, de l'analogie ou des points de contact qu'il a avec d'autres êtres. Le feu ne se propage que lorsqu'il rencontre des matieres renfermant des principes analogues à lui; il s'éteint quand il rencontre des corps qu'il ne peut embraser, c'est-à-dire, qui n'ont point un certain rapport avec lui.

Tout eſt en mouvement dans l'univers. L'eſſence de la nature eſt d'agir ; & ſi nous conſidérons attentivement ſes parties, nous verrons qu'il n'en eſt pas une ſeule qui jouiſſe d'un repos abſolu ; celles qui nous paroiſſent privées de mouvement, ne ſont dans le fait que dans un repos rélatif ou apparent ; elles éprouvent un mouvement ſi imperceptible & ſi peu marqué, que nous ne pouvons appercevoir leurs changemens. (2) Tout ce qui nous ſemble en repos, ne reſte pourtant pas un inſtant au même état : tous les êtres ne ſont continuellement que naître, s'accroître, décroître & ſe diſſiper avec plus ou moins de lenteur ou de rapidité. L'inſecte *éphémere* naît & périt le même jour ; par conſéquent il éprouve très-promptement des changemens conſidérables dans ſon être. Les combinaiſons formées par les corps les plus ſolides & qui paroiſſent jouir du plus parfait repos, ſe diſſolvent & ſe décompoſent à la longue ; les pierres les plus dures ſe détruiſent peu à peu par le contact de l'air ; une maſſe de fer, que nous voyons rouillee & rongée par le tems, a dû être en mouvement depuis le moment de ſa formation dans le ſein de la terre, juſqu'à celui où nous la voyons dans cet état de diſſolution.

Les Phyſiciens, pour la plupart, ne ſemblent point avoir aſſez réfléchi ſur ce qu'ils ont appellé le *Niſus*, c'eſt-à-dire, ſur les efforts continuels que font les uns ſur les autres des corps qui paroiſſent d'ailleurs jouir du repos. Une pierre de cinq cents

(2) Cette *vérité*, dont tant de ſpéculateurs affectent encore de douter, a été portée juſqu'à la démonſtration dans un ouvrage du célebre Toland, qui parut en Anglois au commencement de ce ſiècle ſous le titre de *letteres to ſerena* ; ceux qui entendent cette langue, pourront le conſulter en cas qu'il leur reſtât encore quelques doutes là deſſus. *Note ajoutée.*

livres nous paroît en repos sur la terre, cependant elle ne cesse un instant de peser avec force sur cette terre qui lui résiste ou qui la repousse à son tour. Dira-t on que cette pierre & cette terre n'agissent point ? Pour s'en détromper, il suffiroit d'interposer la main entre la pierre & la terre, & l'on reconnoîtroit que cette pierre a néanmoins la force de briser notre main malgré le repos dont elle semble jouir. Il ne peut y avoir dans les corps d'action sans réaction. Un corps qui éprouve une impulsion, une attraction, ou une pression quelconque, auxquelles il résiste, nous montre qu'il réagit par cette résistance même ; d'où il suit qu'il y a pour lors une force cachée (*vis inertiæ*) qui se déploie contre une autre force ; ce qui prouve clairement que cette force d'inertie est capable d'agir & réagit effectivement. Enfin on sentira que les forces que l'on appelle *mortes*, & les forces que l'on appelle *vives* ou *mouvantes*, sont des forces de même espece qui se déploient d'une façon différente. (3)

Ne pourroit-on pas aller plus loin encore & dire que, dans les corps & les masses dont l'ensemble nous paroît dans le repos, il y a pourtant une action & une réaction continuelles, des efforts constans, des résistances & des impulsions non interrompues,

(3) *actioni æqualis & contraria est reactio.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO §. 218. Pag. 241. Sur quoi le Commentateur ajoute : *reactio dicitur actio patientis in agens, seu corporis in quod agitur actio in illud quod in ipsum agit. Nulla autem datur in corporibus actio sine reactione, dum enim corpus ad motum sollicitatur, resistit motui, atque hac ipsâ resistentiâ reagit in agens. Nisus se se exerens adversùs nisum agentis, seu vis illa corporis, quatenùs resistit, internum resistentiæ principium, vocatur vis inertiæ, seu passiva. Ergo corpus reagit vi inertiæ.. Vis verso tamen modo se exerens...... Vis autem inertiæ consistit in nisu adversùs nisum agentis se exerente.* &c. Ibidem.

en un mot des *Nisus*, par lesquels les parties de ces corps se pressent les unes des autres, se résistent réciproquement, agissent & réagissent sans cesse, ce qui les retient ensemble & fait que ces parties forment une masse, un corps, une combinaison dont l'ensemble nous paroît en repos, tandis qu'aucunes de leurs parties ne cessent d'être réellement en action ? Les corps ne paroissent en repos que par l'égalité de l'action des forces qui agissent en eux.

Ainsi les corps même qui semblent jouir du plus parfait repos, reçoivent pourtant réellement, soit à leur surface, soit à leur intérieur, des impulsions continuelles de la part des corps qui les entourent, ou de ceux qui les pénetrent, qui les dilatent, qui les raréfient, les condensent, enfin de ceux même qui les composent; par là les parties de ces corps sont réellement dans une action & une réaction ou dans un mouvement continuel, dont les effets se montrent à la fin par des changemens très-marqués. La chaleur dilate & raréfie les métaux; d'où l'on voit qu'une barre de fer, par les seules variations de l'atmosphere, doit être dans un mouvement continuel, & qui n'est point en elle de particule qui jouisse un instant d'un vrai repos. En effet, dans des corps durs, dont toutes les parties sont rapprochées & contigues, comment concevoir que l'air, que le froid & le chaud pussent agir sur une seule de leurs parties, même extérieures, sans que le mouvement se communique de proche en proche jusqu'à leurs parties les plus intimes ? Comment, sans mouvement, concevoir la façon dont notre odorat est frappé par des émanations échappées des corps les plus contacts dont toutes les parties nous paroif-

sent en repos ? Enfin nos yeux verroient-ils, à l'aide d'un Télescope, les astres les plus éloignés de nous, s'il n'y avoit un mouvement progressif depuis ces astres jusqu'à notre rétine ?

En un mot l'observation réfléchie doit nous convaincre que tout, dans la nature, est dans un mouvement continuel ; qu'il n'est aucune de ses parties qui soit dans un vrai repos ; enfin que la nature est un tout agissant, qui cesseroit d'être nature, si elle n'agissoit pas, ou dans laquelle, sans mouvement, rien ne pourroit se produire, rien ne pourroit se conserver, rien ne pourroit agir. Ainsi l'idée de la nature renferme nécessairement l'idée du mouvement. Mais, nous dira-t-on, d'où cette nature a-t-elle reçu son mouvement ? nous répondrons que c'est d'elle-même, puisqu'elle est le grand tout, hors duquel conséquemment rien ne peut exister. Nous dirons que le mouvement est une façon d'être qui découle nécessairement de l'essence de la matiere ; qu'elle se meut par sa propre énergie ; que ses mouvemens sont dûs aux forces qui lui sont inhérentes ; que la variété de ses mouvemens & des phénomenes qui en résultent, viennent de la diversité des propriétés, des qualités, des combinaisons qui se trouvent originairement dans les différentes matieres primitives dont la nature est l'assemblage.

Les Physiciens, pour la plupart, ont regardé comme inanimés ou comme privés de la faculté de se mouvoir, les corps qui n'étoient mus qu'à l'aide de quelque agent ou cause extérieure ; ils ont cru pouvoir en conclure que la matiere qui constitue ces corps, étoit parfaitement inerte de sa nature ; ils n'ont point été détrompés de cette erreur, quoi-



qu'ils viſſent que toutes les fois qu'un corps étoit abandonné à lui-même ou dégagé des obſtacles qui s'oppoſent à ſon action, il tendoit à tomber ou à s'approcher du centre de la terre par un mouvement uniformément accéléré ; ils ont mieux aimé ſuppoſer une cauſe extérieure imaginaire, dont ils n'avoient nulle idée, que d'admettre que ces corps tenoient leur mouvement de leur propre nature.

De même, quoique ces Philoſophes viſſent au deſſus de leurs têtes un nombre infini de globes immenſes qui ſe mouvoient très-rapidement autour d'un centre commun, ils n'ont ceſſé de ſuppoſer des cauſes chimériques de ces mouvemens, juſqu'à ce que l'immortel Newton eût démontré qu'ils étoient l'effet de la *gravitation* de ces corps céleſtes les uns vers les autres. (4) Une obſervation très-ſimple eût cependant ſuffi pour faire ſentir aux Phyſiciens antérieurs à Newton, combien les cauſes qu'ils admettoient, devoient être inſuffiſantes pour opérer de ſi grands effets ; ils avoient lieu de ſe convaincre dans le choc des corps qu'ils pou-

(4) Les Phyſiciens, & Newton lui même, ont regardé la cauſe de la gravitation comme inexpliquable; cependant il paroît qu'on pourroit la déduire du mouvement de la matiere par lequel les corps ſont diverſement déterminés. La gravitation n'eſt qu'un mode du mouvement, une tendance vers un centre ; à parler ſtrictement, tout mouvement eſt une gravitation rélative ; ce qui tombe rélativement à nous, s'éleve rélativement à d'autres corps ; d'où il ſuit que tout mouvement dans l'univers eſt l'effet d'une gravitation, vu qu'il n'y a dans l'univers ni haut, ni bas, ni centre poſitif. Il ſemble que la peſanteur des corps dépend de leur configuration tant extérieure qu'intérieure, qui leur donne le mode de mouvement qu'on nomme *gravitation*. Une balle de plomb, étant ſphérique, tombe promptement & tout droit ; cette balle réduite en une lame très-mince, ſe ſoutiendra plus longtems en l'air ; l'action du feu forcera ce plomb de s'élever dans l'atmoſphere. Voilà le même plomb modifié diverſement, & dès-lors agiſſant d'une façon toute diverſe.

voient observer, & par les loix connues du mouvement, que celui-ci se communiquoit toujours en raison de la densité des corps, d'où ils auroient dû naturellement inférer que la densité de la matiere *subtile* ou *éthérée*, étant infiniment moindre que celle des planetes, ne pouvoit leur communiquer qu'un très-foible mouvement.

Si l'on eût observé la nature sans préjugé, on se seroit depuis long-tems convaincu que la matiere agit par ses propres forces, & n'a besoin d'aucune impulsion extérieure pour être mise en mouvement: on se seroit apperçu que, toutes les fois que des mixtes sont mis à portée d'agir les uns sur les autres, le mouvement s'y engendre sur le champ, & que ces mêlanges agissent avec une force capable de produire les effets les plus surprenans. En mêlant ensemble de la limaille de fer, du soufre & de l'eau; ces matieres ainsi mises à portée d'agir les unes des autres, s'échauffent peu à peu & finissent par produire un embrasement, En humectant de la farine avec de l'eau & renfermant ce mêlange, on trouve au bout de quelque tems à l'aide du microscope qu'il a produit des êtres organisés qui jouissent d'une vie dont on croyoit la farine & l'eau incapables. (5) C'est ainsi que la matiere inanimée peut passer à la vie qui n'est elle-même qu'un assemblage de mouvemens.

(5) Voyez les *Observations microscopiques* de M. Néedham, qui confirment pleinement ce sentiment. Pour un homme qui réfléchit, la production d'un homme, indépendamment des voies ordinaires, seroit-elle donc plus merveilleuse que celle d'un insecte avec de la farine & de l'eau? La fermentation & la putréfaction produisent visiblement des animaux vivans. La génération que l'on a nommée *Equivoque*, ne l'est que pour ceux qui ne se sont pas permis d'observer attentivement la nature. *Note ajoutée*

On peut sur-tout remarquer la génération du mouvement ou son développement, ainsi que l'énergie de la matiere, dans toutes les combinaisons où le feu, l'air & l'eau se trouvent joints ensemble; ces élémens, ou plutôt ces mixtes, qui sont les plus volatils & les plus fugitifs des êtres, sont néanmoins dans les mains de la nature les principaux agens dont elle se sert pour opérer ses phénomenes les plus frappans : c'est à eux que sont dûs les effets du tonnerre, les éruptions des Volcans, les tremblemens de la terre. L'art nous offre un agent d'une force étonnante dans la poudre à canon, dès que le feu vient à s'y joindre. En un mot les effets les plus terribles se font en combinant des matieres, que l'on croit mortes & inertes.

Tous ces faits nous prouvent invinciblement que le mouvement se produit, s'augmente & s'accélere dans la matiere sans le concours d'aucun agent extérieur; & nous sommes forcés d'en conclure que ce mouvement est une suite nécessaire des loix immuables; de l'essence & des propriétés inhérentes aux élémens divers & aux combinaisons variées de ces élémens. N'est-on pas encore en droit de conclure de ces exemples, qu'il peut y avoir une infinité d'autres combinaisons capables de produire des mouvemens différens dans la matiere, sans qu'il soit besoin, pour les expliquer, de recourir à des agens plus difficiles à connoître, que les effets qu'on leur attribue ?

Si les hommes eussent fait attention à ce qui se passe sous leurs yeux, ils n'auroient point été chercher hors de la nature une force distinguée d'elle-même qui la mît en action, & sans laquelle ils ont cru qu'elle ne pouvoit se mouvoir. Si par la nature

nous

nous entendons un amas de matieres mortes, dépourvues de toutes propriétés, purement passives, nous serons sans doute forcés de chercher hors de cette nature le principe de ses mouvemens; mais si par la nature nous entendons ce qu'elle est réellement, un tout dont les parties diverses ont des propriétés diverses, qui dès lors agissent suivant ces mêmes propriétés, qui sont dans une action & une réaction perpétuelles les unes sur les autres, qui pesent, qui gravitent vers un centre commun, tandis que d'autres s'éloignent & vont à la circonférence, qui s'attirent & se repoussent, qui s'unissent & se séparent, & qui, par leurs collisions & leurs rapprochemens continuels produisent & décomposent tous les corps que nous voyons, alors rien ne nous obligera de recourir à des forces surnaturelles pour nous rendre compte de la formation des choses, & des phénomenes que nous voyons. (5)

Ceux qui admettent une cause extérieure à la matiere, sont obligés de supposer que cette cause a produit tout le mouvement dans cette matiere en lui donnant l'existence; cette supposition est fondée sur une autre; sçavoir, que la matiere a pu commencer d'exister, hypothese qui jusqu'ici n'a jamais été démontrée par des preuves valables; L'éduction du Néant ou la *Création* n'est qu'un mot qui ne peut nous donner une idée de la formation de l'univers; il ne présente aucun sens auquel l'esprit puisse s'arrêter. (7)

Cette notion devient plus obscure encore quand

(6) Plusieurs Théologiens ont reconnu que la nature étoit un tout actif. *Natura est vis activa seu motrix; hinc natura etiam dicitur vis totius mundi, seu vis universa in mundo.* V. BILFINGER DE DEO, ANIMA ET MUNDO. Pag. 278.

on attribue la création ou la formation de la matiere à un être *spirituel*, c'est-à-dire, à un être qui n'a aucune analogie, aucun point de contact avec elle; & qui, comme nous le ferons voir bientôt, étant privé d'etendue & de parties, ne peut être susceptible du mouvement, celui-ci n'étant que le changement d'un corps relativement à d'autres corps, dans lequel le corps mû présente successivement différentes parties à différents points de l'espace. D'ailleurs tout le monde convient que la matiere ne peut

(7) Presque tous les anciens Philosophes ont été d'accord pour regarder le monde comme éternel. Ocellus Lucanus dit formellement en parlant de l'uivers *ei de gar in kai estai* : il a toujours été & il sera toujours. Tous ceux qui renonceront au préjugé, sentiront la force du principe *que rien ne se fait de rien*. Vérité que rien ne peut ébranler. La création, dans le sens que les modernes lui attachent, est une Subtilité Théologique. Le mot hébreu *barah* est rendu en grec dans la version des septante par *epoinsen*. Vatable & Grotius assurent que, pour rendre la phrase hébraïque du premier verset de la Genese, il faut dire; *lorsque Dieu fit le ciel & la terre, la matiere étoit informe*. Voyez *le Monde, son origine & son antiquité chap. 2. p.* 59. D'où l'on voit que le mot hébreu que l'on a rendu par *créer*, ne signifie que *former*, *façonner*, *arranger*, *Ktiyein & poiein*, *créer & faire* ont toujours indiqué la même chose. Selon S. Jérôme *creare* c'est la même chose que *condere* fonder, bâtir. La Bible ne dit nulle part d'une façon claire que le monde ait été fait de rien. Tertullien en convient, & le P. Pétau dit que cette vérité s'établit plus par le raisonnement que par l'autorité. *V. Beausobre hist. du Manichéisme tom. I. pag.* 178, 206, 218. S. Justin paroît avoir regardé la matiere comme éternelle, puisqu'il loue Platon d'avoir dit que Dieu, dans la création du monde, n'avoit fait que donner l'impulsion à la matiere & la façonner. Enfin Burnet dit en termes formels; *creatio & annihilatio sensu sunt voces scientiæ; neque enim occurrit apud Hebræos, Græcos aut Latinos, vox ulla singularis, quæ vim istam olim habuerit. V. Archæolog. philosoph. liv.* 1. *cap.* 7. *p.* 374. *edit. Amst.* 1769. » Il est très-difficile, dit un anonyme, de ne pas se persuader que la matiere soit éternelle, étant impossible à l'esprit » humain de comprendre qu'il y ait jamais en un tems, & qu'il » y en ait jamais un autre, où il n'y ait eu & où il n'y aura ni » espace, ni étendue, ni lieu, ni abîme, & où tout soit néant. » *Voyez Dissertations mêlées tom.* 2. *pag.* 72.

point s'anéantir totalement, ou cesser d'exister ; or, comment comprendra-t-on que ce qui ne peut cesser d'être, ait pu jamais commencer ?

Ainsi, lorsqu'on demandera d'où est venue la matiere ? Nous dirons qu'elle a toujours existé. Si l'on demande d'où est venu le mouvement dans la matiere ? Nous répondrons que, par la même raison, elle a dû se mouvoir de toute éternité, vu que le mouvement est une suite nécessaire de son existence, de son essence & de ses propriétés primitives ; telles que son étendue, sa pesanteur, son impénétrabilité, sa figure *&c.* En vertu de ces propriétés essentielles, constitutives, inhérentes à toute matiere, & sans lesquelles il est impossible de s'en former une idée, les différentes matieres dont l'univers est composé, ont dû, de toute éternité, peser les unes sur les autres, graviter vers un centre, se heurter, se rencontrer, être attirées & repoussées, se combiner & se séparer, en un mot, agir & se mouvoir de différentes manieres, suivant l'essence & l'énergie propres à chaque genre de matieres, & à chacunes de leurs combinaisons. L'existence suppose des propriétés dans la chose qui existe ; dès qu'elle a des propriétés, ses façons d'agir doivent nécessairement découler de sa façon d'être. Dès qu'un corps a de la pesanteur, il doit tomber ; dès qu'il tombe, il doit frapper les corps qu'il rencontre dans sa chûte ; dès qu'il est dense & solide, il doit, en raison de sa propre densité, communiquer du mouvement aux corps qu'il va heurter ; dès qu'il a de l'analogie & de l'affinité avec eux, il doit s'y unir ; dès qu'il n'a point d'analogie, il doit être repoussé *&c.*

D'où l'on voit qu'en supposant, comme on y est

forte, l'existence de la matiere, on doit lui supposer des qualités quelconques, desquelles les mouvements ou les façons d'agir, déterminés par ces mêmes qualités, doivent nécessairement découler. Pour former l'univers, DESCARTES ne demandoit que de la matiere & du mouvement. Une matiere variée lui suffisoit; les mouvements divers étoient des suites de son existence, de son essence & de ses propriétés; ses différentes façons d'agir, sont des suites nécessaires de ses différentes façons d'être. Une matiere sans propriétés est un pur néant. Ainsi, dès que la matiere existe, elle doit agir; dès qu'elle est diverse, elle doit agir diversement; dès qu'elle n'a pu commencer d'exister, elle existe de toute éternité, elle ne cessera jamais d'être & d'agir par sa propre énergie, & le mouvement est un mode qu'elle tient de sa propre existence.

L'existence de la matiere est un fait; l'existence du mouvement est un autre fait. Nos yeux nous montrent des matieres d'essences différentes, douées de propriétés qui les distinguent entre elles, formant de combinaisons diverses. En effet, c'est une erreur de croire que la matiere soit un corps homogene, & dont les parties ne different entre elles, que par leurs différentes modifications. Parmi les individus que nous connoissons, dans une même espece, il n'en est point qui se ressemblent exactement; & cela doit être ainsi; la seule différence du site doit nécessairement entraîner une diversité plus ou moins sensible, non-seulement dans les modifications, mais encore dans le tissu, dans les propriétés, dans le système entier des êtres. (8)

(8) Ceux qui ont observé la Nature de près, sçavent que deux

Si l'on pese ce principe, que l'expérience semble toujours constater, on sera convaincu que les éléments ou matieres primitives dont les corps sont composés, ne sont point de la même nature, & ne peuvent, par conséquent, avoir ni les mêmes propriétés, ni les mêmes modifications, ni les mêmes façons de se mouvoir & agir. Leur activité, ou leurs mouvements, déjà différents, se diversifient encore à l'infini, augmentent, ou diminuent, s'accélerent, ou se retardent, en raison des combinaisons, des proportions, du poids, de la densité, du volume & des matieres qui entrent dans leur composition. L'élément du feu est visiblement plus actif & plus mobile que l'élément de la terre; celle-ci est plus solide & plus pesante que le feu, que l'air, que l'eau: suivant la quantité de ces éléments qui entre dans la combinaison des corps, ceux-ci doivent agir diversement, & leurs mouvements doivent être, en quelques raisons, composés des éléments dont ils sont formés. Le feu élémentaire semble être, dans la nature, le principe de l'activité; il est, pour ainsi-dire, un levain fécond qui met en fermentation la masse, & qui lui donne la vie. La terre paroît être le principe de la solidité des corps par son impénétrabilité, ou par sa forte

grains de sable ne sont point strictement égaux, dès que les circonstances où les modifications ne sont point les mêmes pour les êtres de la même espece, il ne peut point y avoir de ressemblance exacte entre eux. *Voyez le Chapitre VI.* Cette vérité a été très-bien sentie par le profond & subtil Leibnitz. Voici, comment s'explique un de ses disciples : *Ex principio indiscernibilium patet elementa rerum materialium singula singulis esse dissimilia, adeòque unum ab altero distingui, convenienter omnia extrà se invicem existere, in quo differunt a punctis Mathematicis cum illa uti, hæc nunquam concidere possint.*
V. BILFINGER, DE DEO, ANIMA & MUNDO. pag. 276.

liaison dont ses parties sont susceptibles. L'eau est un véhicule propre à favoriser la combinaison des corps, dans laquelle elle entre elle-même comme partie constituante. Enfin, l'air est un fluide qui fournit aux autres éléments l'espace nécessaire pour exercer leurs mouvements, & qui, de plus, se trouve propre à se combiner avec eux. Ces éléments, que nos sens ne nous montrent jamais purs, étant mis continuellement en action les uns par les autres, toujours agissant & réagissant; toujours se combinant & se séparant, s'attirant & se repoussant, suffisent pour nous expliquer la formation de touts les êtres que nous voyons; leurs mouvements naissent, sans interruption, les uns des autres; ils sont alternativement des causes & des effets; ils forment ainsi un vaste cercle de générations & de destructions, de combinaisons & de décompositions, qui n'a pu avoir de commencement, & qui n'aura jamais de fin. En un mot, la Nature n'est qu'une chaîne immense de causes & d'effets qui découlent sans cesse les uns des autres. Les mouvements des êtres particuliers dépendent du mouvement général, qui lui-même est entretenu par les mouvements des êtres particuliers; ceux-ci sont fortifiés, ou affoiblis, accélérés, ou retardés, simplifiés, ou compliqués, engendrés, ou anéantis par les différentes combinaisons, ou circonstances qui changent, à chaque moment, les directions, les tendances, les loix, les façons d'être & d'agir des différents corps qui sont mus.

(9) Vouloir remonter au de-là, pour trouver le

(9) S'il étoit vrai que tout tendît à former une masse seule & unique, & si, dans cette masse unique, il arrivoit un instant que

principe de l'action dans la matiere, & l'origine des choses; ce n'est jamais que reculer la difficulté, & la soustraire absolument à l'examen de nos sens qui ne peuvent nous faire connoître & juger que les causes à portée d'agir sur eux, ou de leur imprimer des mouvements. Ainsi, contentons-nous de dire que la matiere a toujours existé, qu'elle se meut, en vertu de son essence, que touts les phénomenes de la Nature sont dus aux mouvements divers des matieres variées qu'elle renferme, & qui font que, semblable au phénix, elle renaît continuellement de ses cendres. (10)

tout fût *in nisu*, tout resteroit éternellement dans cet état, & il n'y auroit plus, à toute éternité, qu'une matiere & un effort, un *Nisus*, ce qui seroit une mort éternelle & universelle. Les physiciens entendent par *Nisus*, l'effort d'un corps contre un autre corps sans translation locale; or, dans cette supposition, il ne pourroit y avoir de cause de dissolution, ou que, suivant l'axiome des Chymistes, les corps n'agissent que lorsqu'ils sont dissous *Corpora non agunt, nisi sint soluta.*

[10] *Omnium quæ in sempiterno isto mundo semper fuerunt futuraque sunt, aiunt principium fuisse nullum, sed orbem esse quemdam generantium nascentiumque, in quo uniuscujusque geniti initium simul & finis esse videatur.*

V. CENSORIN DE DIE NATALI.

Le Poëte Manélius s'exprime de la même façon dans ses beaux vers.

Omnia mutuantur mortali lege creata,
Nec se cognoscunt terræ certentibus annis,
Exutas variam faciem per sæcula gentes,
At manet incolumis mundus suaque omnia servat,
Quæ nec longa dies auget, minuitque senectus,
Nec motus puncto currit cursusque fatigat:
Idem semper erit, quoniam semper fuit idem.

MANILII ASTRONOM. Lib. I.

Ce fut encore le sentiment de Pitagore, tel qu'il est exposé par Ovide au livre XV de ses Métamorphoses Vers. 165, & suiv.

Omnia mutantur nihil interit, errat & illinc
Huc venit, hinc illuc &c.

CHAPITRE III.

De la matiere, de ses combinaisons différentes & des mouvements divers, ou de la marche de la Nature.

Nous ne connoissons point les éléments des corps, mais nous connoissons quelques-unes de leurs propriétés, ou qualités, & nous distinguons les différentes matieres par les effets, ou changements qu'elles produisent sur nos sens, c'est-à-dire, par les différents mouvements que leur présence fait naître en nous. Nous leur trouvons, en conséquence, de l'étendue, de la mobilité, de la divisibilité, de la solidité, de la gravité, de la force d'inertie. De ces propriétés générales & primitives, il en découle d'autres, telle que la densité, la figure, la couleur, le poids *&c.* Ainsi, relativement à nous, la matiere, en général, est tout ce qui affecte nos sens, d'une façon quelconque; & les qualités que nous attribuons aux différentes matieres, sont fondées sur les différentes impressions, ou sur les divers changements qu'elles produisent en nous-mêmes.

L'on n'a pas, jusqu'ici, donné de la matiere, une définition satisfaisante; les hommes, trompés par leurs préjugés, n'en ont eu que des notions imparfaites, vagues & superficielles. Ils ont regardé cette matiere, comme un être unique, grossier, passif, incapable de se mouvoir, de se combiner, de rien produire par lui-même; au lieu qu'ils auroient

roient dû la regarder comme un genre d'êtres, dont tous les individus divers, quoiqu'ils eussent quelques propriétés communes telles que l'étendue, la divisibilité, la figure &c., ne devoient cependant point être rangés sous une même classe, ni être compris sous une même dénomination.

Un exemple peut servir à éclaircir ce que nous venons de dire, à en faire sentir l'exactitude, & à en faciliter l'application : les propriétés communes à toute matiere sont l'étendue, la divisibilité, l'impénétrabilité, la figurabilité, la mobilité ou la propriété d'être mue d'un mouvement de masse; la matiere du feu, outre ces propriétés générales & communes à toute matiere, jouit encore de la propriété particuliere d'être mue d'un mouvement qui produit sur nos organes le sentiment de la chaleur, ainsi que d'un autre mouvement qui produit dans nos yeux la sensation de la lumiere. Le fer, en tant que matiere en général, est étendu, divisible, figurable, mobile en masse; si la matiere du feu vient se combiner avec lui dans une certaine proportion ou quantité, le fer acquiert alors deux nouvelles propriétés, sçavoir, celles d'exciter en nous les sensations de la chaleur & de la lumiere qu'il n'avoit point auparavant &c. Toutes ces propriétés distinctives en sont inséparables, & les phénomenes qui en résultent, en résultent nécessairement dans la rigueur du mot.

Pour peu que l'on considere les voies de la nature; pour peu que l'on suive les êtres dans les différens états par lesquels, en raison de leurs propriétés, ils sont forcés de passer, on reconnoîtra que c'est au mouvement seul que sont dûs les changemens, les combinaisons, les formes, en

un mot toutes les modifications de la matiere. C'est par le mouvement que tout ce qui existe, se produit, s'altere, s'accroît & se détruit: c'est lui qui change l'aspect des êtres, qui leur ajoute ou leur ôte des propriétés, & qui fait qu'après avoir occupé un certain rang ou ordre, chacun d'eux est forcé par une suite de sa nature d'en sortir pour en occuper un autre, & de contribuer à la naissance, à l'entretien, à la décomposition d'autres êtres totalement différens pour l'essence, le rang & l'espece.

Dans ce que les Physiciens ont nommé les trois *regnes de la nature*, il se fait à l'aide du mouvement une transmigration, un échange, une circulation continuelle des molécules de la matiere; la nature a besoin dans un lieu de celles qu'elle avoit placées pour un tems dans un autre: ces molécules, après avoir par des combinaisons particulieres constitué des êtres doués d'essences, de propriétés, de façons d'agir déterminées, se dissolvent ou se séparent plus ou moins aisément, & en se combinant d'une nouvelle maniere elles forment des êtres nouveaux. L'observateur attentif voit cette loi s'exécuter, d'une façon plus ou moins sensible, par tous les êtres qui l'entourent; il voit la nature remplie de germes errants, dont les uns se développent, tandis que d'autres attendent que le mouvement les place dans les spheres, dans les matrices, dans les circonstances nécessaires pour les étendre, les accroître, les rendre plus sensibles par l'addition de substances ou de matieres analogues à leur être primitif. En tout cela nous ne voyons que des effets du mouvement, nécessairement dirigé, modifié, accéléré

ou ralenti, fortifié ou affoibli en raison des différentes propriétés que les êtres acquierent & perdent successivement; ce qui produit infailliblement à chaque instant des altérations plus ou moins marquées dans tous les corps, ceux-ci ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux instants successifs de leur durée; ils sont à chaque moment forcés d'acquérir ou de perdre, en un mot obligés de subir des variations continuelles dans leurs essences, dans leurs propriétés, dans leurs forces, dans leurs masses, dans leur façons d'être, dans leurs qualités.

Les animaux, après avoir été développés dans la matrice qui convient aux élémens de leur machine, s'accroissent, se fortifient, acquierent de nouvelles propriétés, une nouvelle énergie, de nouvelles facultés, soit en se nourrissant de plantes analogues à leur être, soit en dévorant d'autres animaux, dont la substance se trouve propre à les conserver, c'est-à-dire, à réparer la déperdition continuelle de quelques portions de leur propre substance qui s'en dégagent à chaque instant. Ces mêmes animaux se nourrissent, se conservent, s'accroissent & se fortifient à l'aide de l'air, de l'eau, de la terre & du feu. Privés de l'air, ou de ce fluide qui les environne, qui les presse, qui les pénetre, qui leur donne du ressort, ils cesseroient bientôt de vivre. L'eau combinée avec cet air entre dans tout leur méchanisme dont elle facilite le jeu. La terre leur sert de base en donnant la solidité à leur tissu; elle est chariée par l'air & l'eau qui la portent aux parties du corps avec lesquelles elle peut se combiner. Enfin le feu lui-même, déguisé sous une infinité de formes & d'enveloppes, est continuellement

reçu dans l'animal, lui procure la chaleur & la vie, & le rend propre à excercer ses fonctions. Les alimens, chargés de tous ces divers principes, en entrant dans l'estomac, rétablissent le mouvement dans le systême des nerfs, & remontent, en raison de leur propre activité à des élémens qui les composent, la machine qui commençoit à languir & à s'affaisser par les pertes qu'elle avoit souffertes. Aussitôt tout change dans l'animal; il a plus d'énergie & d'activité; il prend de la vigueur & montre plus de gaieté; il agit, il se meut, il pense d'une façon différente, toutes ses facultés s'exercent avec plus d'aisance (11). D'où lon voit que ce qu'on appelle les *élémens* ou les parties primitives de la matiere, diversement combinés, sont à l'aide du mouvement continuellement unis & assimilés à la substance des animaux, modifient visiblement leur être, influent sur leurs actions, c'est-à-dire, sur les mouvemens, soit sensibles, soit cachés qui s'operent en eux.

Les mêmes élémens qui servent à nourrir, à fortifier, à conserver l'animal, deviennent dans de certaines circonstances les principes & les instrumens de sa dissolution, de son affoiblissement, de sa mort: ils operent sa destruction, dès qu'ils

(11) Il est bon de remarquer ici d'avance que toutes les substances spiritueuses, c'est-à-dire, qui contiennent une grande abondance de matieres inflammables & ignées, telles que le vin, l'eau de vie, les liqueurs &c. sont celles qui accélerent le plus les mouvemens organiques des animaux en leur communiquant de la chaleur. C'est ainsi que le vin donne du courage & même de l'esprit, quoique le vin soit un être matériel. Le printems & l'été ne font éclore tant d'insectes & d'animaux, ne favorisent la végétation, ne rendent la nature vivante que parcequ'alors la matiere du feu se trouve plus abondante que dans l'hyver. La matiere ignée est évidemment la cause de la fermentation, de la génération, de la vie: c'est le *Jupiter* des anciens. *Voyez partie II. chapitre I vers la fin.*

ne font point dans cette juste proportion qui les rend propres à maintenir son être. C'est ainsi que l'eau, devenue trop abondante dans le corps de l'animal, l'énerve, relâche ses fibres & empêche l'action nécessaire des autres élémens. C'est ainsi que le feu admis en trop grande quantité excite en lui des mouvemens désordonnés & destructifs pour sa machine; c'est ainsi que l'air chargé de principes peu analogues à son méchanisme lui porte des contagions & des maladies dangereuses. Enfin les alimens modifiés de certaines façons, au lieu de le nourrir, le détruisent & le conduisent à sa perte; toutes ces substances ne conservent l'animal qu'autant qu'elles sont analogues à lui; elles le ruinent lorsqu'elles ne sont plus dans le juste équilibre qui les rendoit propres à maintenir son existence.

Les plantes qui, comme on a vu, servent à nourrir & réparer les animaux, se nourrissent elles-mêmes de la terre, se développent dans son sein, s'accroissent & se fortifient à ses dépens, reçoivent continuellement dans leur tissu par les racines & les pores l'eau, l'air & la matiere ignée. L'eau les ranime visiblement toutes les fois que leur végétation ou leur genre de vie languit; elle leur porte les principes analogues qui peuvent les perfectionner; l'air leur est nécessaire pour s'étendre & leur fournir de l'eau, de la terre & du feu avec lesquels il est lui-même combiné. Enfin elles reçoivent plus ou moins de matieres inflammables, & les différentes proportions de ces principes constituent les différentes *familles* ou *classes* dans lesquelles les botanistes ont divisé les plantes, d'après leurs formes & leurs combinaisons, d'où résultent une infinité de propriétés très-variées. C'est

ainſi que croiſſent le cedre & l'hyſſope, dont l'un s'éleve juſqu'aux nues, tandis que l'autre rampe humblement ſur la terre. C'eſt ainſi que d'un gland ſort peu-à-peu le chêne qui nous couvre de ſon feuillage; c'eſt ainſi qu'un grain de bled, après s'être nourri des ſucs de la terre, ſert à la nourriture de l'homme, en qui il va porter les élémens ou principes dont il s'eſt accrû lui-même, modifiés & combinés de la maniere qui rend ce végétal le plus propre à s'aſſimiler & ſe combiner avec la machine humaine, c'eſt-à-dire, avec les fluides & les ſolides dont elle eſt compoſée.

Nous retrouvons les mêmes élémens ou principes dans la formation des minéraux, ainſi que dans leur décompoſition, ſoit naturelle, ſoit artificielle. Nous voyons que des terres diverſement élaborées, modifiées & combinées ſervent à les accroître, à leur donner plus ou moins de poids & de denſité. Nous voyons l'air & l'eau contribuer à lier leurs parties; la matiere ignée ou le principe inflammable leur donner leurs couleurs, & ſe montrer quelquefois à nud par les étincelles brillantes que le mouvement en fait ſortir. Ces corps ſi ſolides, ces pierres, ces métaux ſe détruiſent & ſe diſſolvent à l'aide de l'air, de l'eau & du feu, comme le prouvent l'analyſe la plus ordinaire ainſi qu'une foule d'expériences dont nos yeux ſont témoins tous les jours.

Les animaux, les plantes & les minéraux rendent au bout d'un certain tems à la nature, c'eſt-à-dire, à la maſſe générale des choſes, au magaſin univerſel, les élémens ou principes qu'ils en ont empruntés. La terre reprend alors la portion du corps dont elle faiſoit la baſe & la ſolidité; l'air ſe

charge des parties analogues à lui-même & de celles qui ſont les plus ſubtiles & légeres, l'eau entraîne celles qu'elle eſt propre à diſſoudre; le feu rompant ſes liens, ſe dégage pour aller ſe combiner avec d'autres corps. Les parties élémentaires de l'animal ainſi déſunies, diſſoutes, élaborées, diſperſées, vont former de nouvelles combinaiſons; elles ſervent à nourrir, à conſerver ou à détruire de nouveaux êtres, & entre autres des plantes qui, parvenues à leur maturité, nourriſſent & conſervent de nouveaux animaux; ceux-ci ſubiſſent à leur tour le même ſort que les premiers.

Telle eſt la marche conſtante de la nature; tel eſt le cercle éternel que tout ce qui exiſte, eſt forcé de décrire. C'eſt ainſi que le mouvement fait naître, conſerve quelque tems & détruit ſucceſſivement les parties de l'univers les unes par les autres, tandis que la ſomme de l'exiſtence demeure toujours la même. La nature, par ſes combinaiſons, enfante des ſoleils, qui vont ſe placer aux centres d'autant de ſyſtêmes; elle produit des planetes qui, par leur propre eſſence, gravitent & décrivent leurs révolutions autour de ces ſoleils; peu-à-peu le mouvement altere & les uns & les autres; il diſperſera, peut-être, un jour les parties dont il a compoſé ces maſſes merveilleuſes, que l'homme, dans le court eſpace de ſon exiſtence, ne fait qu'entrevoir en paſſant.

C'eſt donc le mouvement continuel inhérent à la matiere qui altere & détruit tous les êtres, qui leur enleve à chaque inſtant quelques-unes de leurs propriétés pour leur en ſubſtituer d'autres: c'eſt lui qui, en changeant ainſi leurs eſſences actuelles, change auſſi leurs ordres, leurs direc-

tions, leurs tendances, les loix qui reglent leurs façons d'être & d'agir. Depuis la pierre formée dans les entrailles de la terre, par la combinaison intime de molécules analogues & similaires qui se sont rapprochées, jusqu'au soleil, ce vaste réservoir de particules enflammées qui éclaire le firmament; depuis l'huître engourdie jusqu'à l'homme actif & pensant, nous voyons une progression non interrompue, une chaîne perpétuelle de combinaisons & de mouvemens, dont il résulte des êtres, qui ne different entre eux que par la variété de leurs matieres élémentaires, des combinaisons & des proportions de ces mêmes élémens, d'où naissent des façons d'exister & d'agir infiniment diversifiées. Dans la génération, dans la nutrition, dans la conservation, nous ne verrons jamais que des matieres diversement combinées, qui chacunes ont des mouvemems qui leur sont propres, réglés par des loix fixes & déterminées, &qui leur font subir des changemens nécessaires. Nous ne trouverons dans la formation, la croissance & la vie instantanée des animaux, des végétaux & des minéraux que des matieres qui se combinent, qui s'aggregent, qui s'accumulent, qui s'étendent & qui forment peu-à-peu des êtres sentants, vivants, végétants, ou dépourvus de ces facultés, & qui, après avoir existé quelque tems sous une forme particuliere, sont forcés de contribuer par leur ruine à la production d'une autre. (12)

(12) *Destructio unius, generatio alterius.* A parler exactement rient ne naît & ne meurt dans la nature; vérité qui a été sentie par plusieurs anciens Philosophes. Empédocle dit, *il n'y a ni naissance ni mort pour chacun des mortels, mais seulement une combinaison, & une séparation de ce qui étoit combiné, & c'est ce que parmi les hommes l'on appelle naissance & mort.* Le même Philosophe dit encore; *ceux-la sont des enfans, ou des gens dont les vues sont bornées,*

nées, qui s'imaginent qu'il naisse quelque chose qui n'existoit pas auparavant, ou que quelque chose puisse mourir ou périr totalement. VOYEZ PLUTARCH. CONTR. COLOT. Platon avoue que suivant une ancienne tradition, *les vivants naissoient des morts, de même que les morts venoient des vivants & que c'est la le cercle constant de la Nature.* Il ajoute ailleurs de lui-même, *qui sçait si vivre n'est point mourir, & si mourir n'est point vivre?* C'étoit encore la doctrine de Pythagore, à qui Ovide fait dire

.... nascique vocatur.
incipere esse aliud quam quod fuit ante; morique
desinere illud idem.
V. METAMORPH. LIB. XV. *V.* 254.

CHAPITRE IV.

Des loix du mouvement communes à tous les êtres de la nature. De l'attraction & de la répulsion. De la force d'inertie. De la Nécessité.

LEs hommes ne sont point surpris des effets dont ils connoissent les causes; ils croient connoître ces causes dès qu'ils les voient agir d'une maniere uniforme & immédiate, ou dès que les mouvemens qu'elles produisent sont simples: la chûte d'une pierre qui tombe par son propre poids, n'est un objet de méditation que pour un philosophe, pour qui la façon d'agir des causes les plus immédiates, & les mouvemens les plus simples ne sont pas des mysteres moins impénétrables que la façon dont agissent les causes les plus éloignées & que les mouvemens les plus compliqués. Le vulgaire n'est jamais tenté d'approfondir les effets qui lui sont familiers ni de remonter à leurs premiers principes. Il ne voit rien dans la chûte de la pierre qui doive le surprendre ou mériter ses recherches; il faut un Newton pour sentir que la chute des corps graves est un phénomene digne de toute son attention; il faut la sagacité d'un

physicien profond pour découvrir les loix suivant lesquelles les corps tombent & communiquent à d'autres leurs propres mouvemens : enfin l esprit le plus exercé a souvent le chagrin de voir que les effets les plus simples & les plus ordinaires échappent à toutes ses recherches & demeurent inexpliquables pour lui.

Nous ne sommes tentés de rêver & de méditer sur les effets que nous voyons que lorsqu'ils sont extraordinaires, insités, c'est-à-dire, lorsque nos yeux n'y sont point accoutumés ou quand nous ignorons l'énergie de la cause que nous voyons agir. Il n'est point d'Européen qui n'ait vu quelques-uns des effets de la poudre à canon ; l'ouvrier qui travaille à la faire n'y soupçonne rien de merveilleux, parce qu'il manie tous les jours les matieres qui entrent dans la composition de cette poudre ; l'Amériquain regardoit autrefois sa façon d'agir comme l'effet d'un pouvoir *divin* & sa force comme *surnaturelle*. Le Tonnerre, dont le vulgaire ignore la vraie cause, est regardé par lui comme l'instrument de la vengeance céleste ; le physicien le regarde comme un effet naturel de la matiere électrique qui est cependant elle-même une cause qu'il est bien éloigné de connoître parfaitement.

Quoiqu'il en soit, dès que nous voyons une cause agir nous regardons ses effets comme naturels ; dès que nous nous sommes accoutumés à la voir ou familiarisés avec elle, nous croyons la connoître & ses effets ne nous surprennent plus. Mais dès que nous appercevons un effet insité sans en découvrir la cause, notre esprit se met en travail, il s'inquiete en raison de l'étendue de cet effet ; il s'agite surtout lorsqu'il y croit notre conservation

intéressée, & sa perplexité augmente à mesure qu'il se persuade qu'il est essentiel pour nous de connoître cette cause dont nous sommes vivement affectés. Au défaut de nos sens, qui souvent ne peuvent rien nous apprendre sur les causes & les effets que nous cherchons avec le plus d'ardeur, ou qui nous intéressent le plus, nous avons recours à notre imagination, qui troublée par la crainte devient un guide suspect, & nous crée des chimeres ou des causes fictives auquelles elle fait honneur des phénomenes qui nous allarment. C'est à ces dispositions de l'esprit humain que sont dues, comme nous verrons par la suite, toutes les erreurs religieuses des hommes, qui, dans le désespoir de pouvoir remonter aux causes naturelles des phénomenes inquiétans dont ils étoient les témoins & souvent les victimes, ont créé dans leur cerveau des causes imaginaires, devenues pour eux des sources de folies.

Néanmoins dans la nature il ne peut y avoir que des causes & des effets naturels. Tous les mouvemens qui s'y excitent suivent des loix constantes & nécessaires; celles des opérations naturelles que nous sommes à portée de juger ou de connoître suffisent pour nous faire découvrir celles qui se dérobent à notre vue; nous pouvons au moins en juger par analogie; & si nous étudions la nature avec attention, les façons d'agir qu'elle nous montre nous apprendront à n'être point si déconcertés de celles qu'elle refuse de nous montrer. Les causes les plus éloignées de leurs effets agissent indubitablement par des causes intermédiaires, à l'aide desquelles nous pouvons quelquefois remonter aux premieres; si dans la chaîne de ces causes il se trou-

ve quelques obſtacles qui s'oppoſent à nos recher-ches, nous devons tâcher de les vaincre ; & ſi nous ne pouvons y réuſſir, nous ne ſommes jamais en droit d'en conclure que la chaîne eſt briſée, ou que la cauſe qui agit eſt *ſurnaturelle*; contentons-nous pour lors d'avouer que la nature a des reſſources que nous ne connoiſſons pas ; mais ne ſubſtituons jamais des phantômes, des fictions ou des mots vuides de ſens aux cauſes qui nous échappent ; nous ne ferions par là que nous confirmer dans l'ignorance ; nous arrêter dans nos recherches, & nous obſtiner à croupir dans nos erreurs.

Malgré l'ignorance où nous ſommes des voies de la nature ou de l'eſſence des êtres, de leurs propriétés, de leurs élémens, de leurs proportions & combinaiſons, nous connoiſſons pourtant les loix ſimples & générales ſuivant leſquelles les corps ſe meuvent, & nous voyons que quelques-unes de ces loix, communes à tous les êtres ne ſe démentent jamais ; lorſqu'elles ſemblent ſe démentir dans quelques occaſions, nous ſommes ſouvent à portée de découvrir les cauſes qui, venant à ſe compliquer en ſe combinant avec d'autres, empêchent qu'elles n'agiſſent de la façon que nous nous croyions en droit d'en attendre. Nous ſçavons que le feu appliqué à la poudre doit néceſſairement l'allumer : dès que cet effet ne s'opere point, quand même nos ſens ne nous l'apprendroient pas, nous ſommes en droit de conclure que cette poudre eſt mouillée ou ſe trouve jointe à quelque ſubſtance qui empêche ſon exploſion. Nous ſçavons que l'homme dans toutes ſes actions tend à ſe rendre heureux ; quand nous le voyons travailler à ſe détruire ou à ſe nuire à lui-même, nous devons en

conclure qu'il eſt mû par quelque cauſe qui s'oppoſe à ſa tendance naturelle, qu'il eſt trompé par quelque préjugé, que faute d'expériences il ne voit point où ſes actions peuvent le mener.

Si tous les mouvemens des êtres étoient ſimples ils ſeroient très-faciles à connoître, & nous ſerions aſſurés des effets que les cauſes doivent produire, ſi leurs actions ne ſe confondoient point. Je ſçais qu'une pierre qui tombe, doit tomber perpendiculairement; je ſçais qu'elle ſera forcée de ſuivre une route oblique ſi elle rencontre un autre corps qui change ſa direction; mais je ne ſçais plus quelle eſt la ligne qu'elle décrira ſi elle eſt troublée dans ſa chute par pluſieurs forces contraires qui agiſſent alternativement ſur elle : il peut ſe faire que ces forces l'obligent à décrire une ligne parabolique, circulaire, ſpirale, elliptique &c.

Les mouvemens les plus compoſés ne ſont pourtant jamais que les réſultats de mouvemens ſimples qui ſe ſont combinés; ainſi dès que nous connoîtrons les loix générales des êtres & de leurs mouvemens, nous n'aurons qu'à décompoſer & analyſer pour découvrir ceux qui ſont combinés; & l'expérience nous apprendra les effets que nous pouvons en attendre : nous verrons alors que des mouvemens très-ſimples ſont les cauſes de la rencontre néceſſaire des différentes matieres dont tous les corps ſont compoſés; que ces matieres variées pour l'eſſence & les propriétés ont chacune des façons d'agir ou des mouvemens qui leur ſont propres, & que leur mouvement total eſt la ſomme des mouvemens particuliers qui ſe ſont combinés.

Parmi les matieres que nous voyons, les unes

ſont conſtamment diſpoſées à s'unir, tandis que d'autres ſont incapables d'union : celles qui ſont propres à s'unir ; forment des combinaiſons plus ou moins intimes & durables, c'eſt-à-dire plus ou moins capables de perſévérer dans leur état & de réſiſter à la diſſolution : les corps que nous nommons *ſolides* ſont compoſés d'un plus grand nombre de parties homogenes, ſimilaires, analogues, diſpoſées à s'unir, & dont les forces conſpirent ou tendent à une même fin. Les êtres primitifs ou les élémens des corps ont beſoin de s'étayer, pour ainſi dire, les uns les autres afin de ſe conſerver, d'acquérir de la conſiſtence & de la ſolidité ; vérité également conſtante dans ce qu'on appelle le *phyſique* & dans ce qu'on appelle le *moral.*

C'eſt ſur cette diſpoſition des matieres & des corps les uns relativement aux autres que ſont fondées les façons d'agir que les phyſiciens déſignent ſous les noms *d'attraction* & de *répulſion* de *ſympathie* & *d'antipathie*, *d'affinités* ou de *rapports* (13). Les moraliſtes déſignent cette diſpoſition & les effets qu'elle produit ſous le nom *d'amour* & de *haine*, *d'amitié* ou *d'averſion.* Les hommes, comme

(13) Empédocle diſoit, ſelon Diogene Laërce, *qu'il y avoit une ſorte d'amitié par laquelle les élémens s'uniſſoient, & une ſorte de diſcorde par laquelle ils s'éloignoient.* D'où l'on voit que le Syſtême de l'attraction eſt fort ancien, mais il falloit un Nevvton pour le développer. L'amour à qui les anciens attribuoient le débrouillement de *Cahos*, ne paroît être que l'attraction perſonnifiée. Toutes les allégories & les fables des anciens ſur le *cahos* n'indiquent viſiblement que l'accord & l'union qui ſe trouve entre les ſubſtances analogues ou homogenes, d'où réſulte l'exiſtence de l'univers, tandis que la répulſion ou la diſcorde, que les anciens nommoient *eris* étoit la cauſe de la diſſolution, de la confuſion, du déſordre. Voilà ſans doute l'origine du dogme des *deux principes.*

tous les êtres de la nature, éprouvent des mouvemens d'attraction & de répulsion ; ceux qui se passent en eux ne different des autres que parce qu'ils sont plus cachés, & que souvent nous ne connoissons point les causes qui les excitent, ni leur façons d'agir.

Quoiqu'il en soit, il nous suffit de sçavoir que par une loi constante certains corps sont disposés à s'unir avec plus ou moins de facilité, tandis que d'autres ne peuvent point se combiner. L'eau se combine avec les sels & ne se combine point avec les huiles. Quelques combinaisons sont très-fortes, comme dans les métaux, d'autres sont plus foibles & très-faciles à décomposer. Quelques corps, incapables par eux-mêmes de s'unir, en deviennent susceptibles à l'aide de nouveaux corps qui leur servent *d'intermedes* ou de liens communs; c'est ainsi que l'huile & l'eau se combinent & font du savon à l'aide d'un sel alcalin. De tous ces êtres diversement combinés dans des proportions très-variées, il résulte des corps, des touts physiques ou moraux dont les propriétés & les égalités sont essentiellement différentes, & dont les façons d'agir sont plus ou moins compliquées ou difficiles à connoître en raison des élémens ou matieres qui sont entrées dans leur composition, & des modifications diverses de ces mêmes matieres.

C'est ainsi qu'en s'attirant réciproquement, les molécules primitives & insensibles dont tous les corps sont formés, deviennent sensibles, forment des mixtes, des masses aggrégatives, par l'union de matieres analogues & similaires que leur essence rend propres à se rassembler pour former un tout.

Ces mêmes corps se dissolvent, ou leur union est rompue, lorsqu'ils éprouvent l'action de quelque substance ennemie de cette union. C'est ainsi que peu à peu se forment une plante, un métal, un animal, un homme, qui chacuns dans le systême ou le rang qu'ils occupent, s'accroissent, se soutiennent dans leur existence respective, par l'attraction continuelle de matieres analogues ou similaires qui s'unissent à leur être, qui le conservent & le fortifient. C'est ainsi que certains alimens conviennent à l'homme tandis que d'autres le tuent; quelques-uns lui plaisent & le fortifient, d'autres lui répugnent & l'affoiblissent. Enfin, pour ne jamais séparer les loix de la physique de celles de la morale, c'est ainsi que les hommes, attirés par leurs besoins les uns envers les autres, forment des unions que l'on nomme *mariages*, *familles*, *sociétés*, *amitiés*, *liaisons*, & que la vertu entretient & fortifie, mais que le vice relâche ou dissout totalement.

Quelque soient la nature & les combinaisons des êtres, leurs mouvemens ont toujours une direction ou tendance: sans direction, nous ne pouvons avoir d'idée du mouvement: cette direction est réglée par les propriétés de chaque être; dès qu'il a des propriétés données, il agit nécessairement, c'est-à-dire il suit la loi invariablement déterminée par ces mêmes propriétés, qui constituent l'être ce qu'il est & sa façon d'agir, qui est toujours une suite de sa façon d'exister. Mais quelle est la direction ou tendance générale & commune que nous voyons dans tous les êtres? Quel est le but visible & connu de tous leurs

leurs mouvemens ? C'est de conserver leur existence actuelle, c'est d'y persévérer, c'est de la fortifier, c'est d'attirer ce qui lui est favorable, c'est de repousser ce qui peut lui nuire, c'est de résister aux impulsions contraires à sa façon d'être & à sa tendance naturelle.

Exister, c'est éprouver les mouvemens propres à une essence déterminée. Se conserver, c'est donner & recevoir des mouvemens dont résulte le maintien de l'existence ; c'est attirer les matieres propres à corroborer son être, c'est écarter celles qui peuvent l'affoiblir ou l'endommager. Ainsi tous les êtres que nous connoissons, tendent à se conserver chacuns à leur maniere. La pierre, par la forte adhésion de ses parties, oppose de la résistance à sa destruction. Les êtres organisés se conservent par des moyens plus compliqués, mais qui sont propres à maintenir leur existence contre ce qui pourroit lui nuire. L'homme tant physique que moral, être vivant, sentant, pensant & agissant, ne tend à chaque instant de sa durée qu'à se procurer ce qui lui plaît, ou ce qui est conforme à son être, & s'efforce d'écarter de lui ce qui peut lui nuire. (14)

La conservation est donc le but commun vers lequel toutes les énergies, les forces, les facultés des êtres semblent continuellement dirigées. Les Physiciens ont nommé cette tendance ou direction, *gravitation sur soi* ; Newton l'appelle *force d'inertie* ; les Moralistes l'ont appellée dans l'homme *amour de soi* ; qui n'est que la tendance à se

(14) S. Augustin admet, comme nous, une tendance à se conserver dans tous les êtres soit organisés, soit non organisés. *Voyez son traité de Civitate Dei Lib. XI. cap.* 28.

conserver, le desir du bonheur, l'amour du bien-être & du plaisir, la promptitude à saisir tout ce qui paroît favorable à son être, & l'aversion marquée pour tout ce qui le trouble ou le ménace: sentimens primitifs & communs de tous les êtres de l'espece humaine, que toutes leurs facultés s'efforcent de satisfaire, que toutes leurs passions, leurs volontés, leurs actions ont continuellement pour objet & pour fin. Cette *gravitation sur soi* est donc une disposition nécessaire dans l'homme & dans tous les êtres, qui, par des moyens divers, tendent à persévérer dans l'existence qu'ils ont reçue, tant que rien ne dérange l'ordre de leur machine ou sa tendance primitive.

Toute cause produit un effet; il ne peut y avoir d'effet sans cause. Toute impulsion est suivie de quelque mouvement plus ou moins sensible, de quelque changement plus ou moins remarquable, dans le corps qui la reçoit. Mais tous les mouvemens, toutes les façons d'agir sont, comme on a vu, déterminés par leurs natures, leurs essences, leurs propriétés, leurs combinaisons; il faut donc en conclure que tous les mouvemens ou toutes les façons d'agir des êtres étant dûs à quelques causes, & ces causes ne pouvant agir & se mouvoir que d'après leur façon d'être ou leurs propriétés essentielles, il faut en conclure, dis-je, que tous les phénomenes sont nécessaires, & que chaque être de la nature dans des circonstances & d'après des propriétés données ne peut agir autrement qu'il ne fait.

La nécessité est la liaison infaillible & constante des causes avec leurs effets. Le feu brûle nécessairement les matieres combustibles qui sont placées dans la sphere de son action. L'homme desire nécef-

ſairement ce qui eſt, ou ce qui paroît, utile à ſon bien-être. La nature dans tous ſes phénomenes agit néceſſairement d'après l'eſſence qui lui eſt propre; tous les êtres qu'elle renferme, agiſſent néceſſairement d'après leurs eſſences particulieres; c'eſt par le mouvement que le tout a des rapports avec ſes parties & celles-ci avec le tout; c'eſt ainſi que tout eſt lié dans l'univers; il n'eſt lui-même qu'une chaîne immenſe de cauſes & d'effets, qui ſans ceſſe découlent les unes des autres. Pour peu que nous réfléchiſſions, nous ſerons donc forcés de reconnoître que tout ce que nous voyons eſt *néceſſaire*, ou ne peut être autrement qu'il n'eſt; que tous les êtres que nous appercevons, ainſi que ceux qui ſe dérobent à notre vue, agiſſent par des loix certaines. D'après ces loix les corps graves tombent, les corps légers s'élevent, les ſubſtances analogues s'attirent, tous les êtres tendent à ſe conſerver, l'homme ſe chérit lui-même, il aime ce qui lui eſt avantageux dès qu'il le connoît, & déteſte ce qui peut lui être défavorable. Enfin nous ſommes forcés d'avouer qu'il ne peut y avoir d'énergie indépendante, de cauſe iſolée, d'action détachée dans une nature où tous les êtres agiſſent ſans interruption les uns ſur les autres, & qui n'eſt elle-même qu'un cercle éternel de mouvemens donnés & reçus ſuivant des loix néceſſaires.

Deux exemples ſerviront à nous rendre plus ſenſible le principe qui vient d'être poſé; nous emprunterons l'un du phyſique, & l'autre du moral. Dans un tourbillon de pouſſiere qu'éleve un vent impétueux, quelque confus qu'il paroiſſe à nos yeux; dans la plus affreuſe tempête excitée par des vents oppoſés qui ſoulevent les flots, il n'y a

pas une seule molécule de poussiere ou d'eau qui soit placée au *hazard*, qui n'ait sa cause suffisante pour occuper le lieu où elle se trouve; & qui n'agisse rigoureusement de la maniere dont elle doit agir. Un Géométre, qui connoîtroit exactement les différentes forces qui agissent dans ces deux cas, & les propriétés des molécules qui sont mues, démontreroit que, d'après des causes données, chaque molécule agit précisément comme elle doit agir, & ne peut agir autrement qu'elle ne fait.

Dans les convulsions terribles qui agitent quelquefois les sociétés politiques, & qui produisent souvent le renversement d'un empire, il n'y a pas une seule action, une seule parole, une seule pensée, une seule volonté, une seule passion dans les agens qui concourent à la révolution comme destructeurs ou comme victimes, qui ne soit nécessaire, qui n'agisse comme elle doit agir, qui n'opere infailliblement les effets qu'elle doit opérer, suivant la place qu'occupent ces agens dans ce tourbillon moral. Cela paroîtroit évident pour une intelligence qui seroit en état de saisir & d'apprécier toutes les actions & réactions des esprits & des corps de ceux qui contribuent à cette révolution.

Enfin, si tout est lié dans la nature; si tous les mouvemens y naissent les uns des autres, quoique leurs communications secrettes échappent souvent à notre vue, nous devons être assurés qu'il n'est point de cause si petite ou si éloignée qui ne produise quelquefois les effets les plus grands & les plus immédiats sur nous-mêmes. C'est peut être dans les plaines arides de la Lybie que s'amassent les premiers élémens d'un orage, qui, porté par les vents, viendra vers nous, appesantira notre atmosphere;

influera ſur le tempérament & ſur les paſſions d'un homme, que ſes circonſtances mettent à portée d'influer ſur beaucoup d'autres, & qui décidera, d'après ſes volontés, du ſort de pluſieurs nations.

L'homme en effet ſe trouve dans la nature & en fait une partie ; il y agit ſuivant des loix qui lui ſont propres, & il reçoit d'une façon plus ou moins marquée, l'action ou l'impulſion des êtres qui agiſſent ſur lui d'après les loix propres à leur eſſence. C'eſt ainſi qu'il eſt diverſement modifié, mais ſes actions ſont toujours en raiſon compoſée de ſa propre énergie & de celle des êtres qui agiſſent ſur lui ; & qui le modifient. Voilà ce qui détermine ſi diverſement & ſouvent ſi contradictoirement ſes penſées, ſes opinions, ſes volontés, ſes actions, en un mot les mouvemens, ſoit viſibles, ſoit cachés, qui ſe paſſent en lui. Nous aurons occaſion par la ſuite, de mettre cette vérité, aujourd'hui ſi conteſtée, dans un plus grand jour; il nous ſuffit ici de prouver en général que tout, dans la nature, eſt néceſſaire, & que rien de ce qui s'y trouve ; ne peut agir autrement qu'il n'agit.

C'eſt le mouvement communiqué & reçu de proche en proche, qui établit de la liaiſon & des rapports entre les différens ſyſtêmes des êtres ; l'attraction les rapproche lorſqu'ils ſont dans la ſphere de leur action réciproque, la répulſion les diſſout & les ſépare ; l'une les conſerve & les fortifie, l'autre les affoiblit & les détruit. Une fois combinés, ils tendent à perſévérer dans leur façon d'exiſter, en vertu de leur *force d'inertie* ; mais ils ne peuvent y réuſſir, parce qu'ils ſont ſous l'influence continuelle de tous les autres êtres qui agiſſent ſucceſſivement & perpétuellement ſur eux ;

leurs changemens de formes, leurs dissolutions, sont nécessaires à la vie, à la conservation de la nature, qui est le seul but que nous puissions lui assigner, vers lequel nous la voyons tendre sans cesse, qu'elle suit sans interruption par la destruction & la réproduction de tous les êtres subordonnés, forcés de subir ses loix, & de concourir à leur maniere, au maintien de l'existence active essentielle au grand tout.

Ainsi chaque être est un individu, qui, dans la grande famille, remplit sa tâche nécessaire dans le travail général. Tous les corps agissent suivant des loix inhérentes à leur propre essence, sans pouvoir s'écarter un seul instant de celles suivant lesquelles la nature agit elle-même : force centrale à laquelle toutes les forces, toutes les essences, toutes les énergies sont soumises, elle regle les mouvemens de tous les êtres ; par la nécessité de sa propre essence, elle les fait concourir de différentes manieres à son plan général ; & ce plan ne peut être que la vie, l'action, le maintien du tout par les changemens continuels de ses parties. Elle remplit cet objet en les remuant les uns par les autres, ce qui établit & détruit les rapports subsistants entre eux, ce qui leur donne & leur ôte des formes, des combinaisons, des qualités d'après lesquelles ils agissent pour un tems, & qui leur sont enlevées bientôt après pour les faire agir d'une toute autre maniere. C'est ainsi que la nature les accroît & les altere, les augmente & les diminue, les rapproche ou les éloigne, les forme & les détruit, suivant qu'il est nécessaire pour le maintien de son en-

semble, vers lequel cette nature est essentiellement nécessitée de tendre.

Cette force irrésistible, cette nécessité universelle; cette énergie générale, n'est donc qu'une suite de la nature des choses en vertu de laquelle tout agit sans relâche d'après des loix constantes & immuables; ces loix ne varient pas plus pour la nature totale, que pour les êtres qu'elle renferme. La nature est un tout agissant ou vivant, dont toutes les parties concourent nécessairement, & à leur insçu, à maintenir l'action, l'existence & la vie : la nature existe & agit nécessairement, & tout ce qu'elle contient, conspire nécessairement à la perpétuité de son être agissant. (15) Nous verrons par la suite combien l'imagination des hommes a travaillé pour se faire une idée de l'énergie de la nature qu'ils ont personnifiée, & distinguée d'elle-même. Enfin nous examinerons les inventions ridicules & nuisibles que, faute de connoître la Nature, ils ont imaginées pour arrêter son cours, pour suspendre ses loix éternelles, pour mettre des obstacles à la nécessité des choses.

(15) Platon dit, que *la matiere & la nécessité sont la même chose, & que cette nécessité est la mere du monde.* En effet la matiere agit parce qu'elle existe, & elle existe pour agir; nous ne pouvons aller au delà. Si l'on demande comment ou pourquoi la matiere existe? Nous dirons qu'elle existe nécessairement ou parce qu'elle renferme la raison suffisante de son existence En la supposant produite ou créée par un être distingué d'elle-même & plus inconnu qu'elle, il faudra toujours dire que cet être, quel qu'il soit, est nécessaire ou renferme la cause suffisante de sa propre existence. En substituant la matiere ou la nature à cet être, on ne fait que substituer un agent connu ou possible à connoître, au moins à quelques égards, à un agent inconnu, totalement impossible à connoître, & dont l'existence est impossible à démontrer.

CHAPITRE V.

De l'ordre & du désordre, de l'intelligence, du hazard.

LA vue des mouvemens néceſſaires, périodiques & réglés qui ſe paſſent dans l'univers, fit naître dans l'eſprit des hommes l'idée de *l'ordre.* Ce mot, dans ſa ſignification primitive, ne repréſente qu'une façon d'enviſager & d'appercevoir avec facilité l'enſemble & les différens rapports d'un tout, dans lequel nous trouvons, par ſa façon d'être & d'agir, une certaine convenance ou conformité avec la nôtre. L'homme, en étendant cette idée, a tranſporté dans l'univers les façons d'enviſager les choſes qui lui ſont particulieres; il a ſuppoſé qu'il exiſtoit réellement dans la nature des rapports & des convenances tels que ceux qu'il avoit déſignés ſous le nom *d'ordre*, & conſéquemment il a donné le nom de *déſordre* à tous les rapports qui ne lui paroiſſoient pas conformes à ces premiers.

Il eſt aiſé de conclure de cette idée, de l'ordre & du déſordre qu'ils n'exiſtent point réellement dans une nature où tout eſt néceſſaire, qui ſuit des loix conſtantes, & qui force tous les êtres à ſuivre, dans chaque inſtant de leur durée, les regles qui découlent de leur propre exiſtence. C'eſt donc dans notre eſprit ſeul qu'eſt le modele de ce que nous nommons *ordre* ou *déſordre*; comme toutes les idées abſtraites & métaphyſiques, il ne ſuppoſe rien hors de nous. En un mot l'ordre ne ſera jamais que la faculté de nous coordonner avec les êtres qui nous environnent, ou avec le tout dont nous faiſons partie.

Cependant,

Cependant, si l'on veut appliquer l'idée de l'ordre à la nature, cet ordre ne sera qu'une suite d'actions ou de mouvemens que nous jugeons conspirer à une fin commune. Ainsi, dans un corps qui se meut, l'ordre est la série, la chaîne des actions ou des mouvemens propres à le constituer ce qu'il est, & à le maintenir dans son existence actuelle. L'ordre, rélativement à la nature entiere, est la chaîne des causes & des effets nécessaires à son existence active, & au maintien de son ensemble éternel. Mais, comme on vient de le prouver dans le chapitre qui précede, tous les êtres particuliers, dans le rang qu'ils occupent, sont forcés de concourir à ce but; d'où l'on est obligé de conclure que ce que nous appellons *l'ordre de la nature*, ne peut être jamais qu'une façon d'envisager la nécessité des choses à laquelle tout ce que nous connoissons, est soumis. Ce que nous appellons *désordre*, n'est qu'un terme rélatif, fait pour désigner les actions ou mouvemens nécessaires par lesquels des êtres particuliers sont nécessairement altérés & troublés dans leur façon d'exister instantanée, & forcés de changer de façon d'agir; mais aucunes de ces actions, aucuns de ces mouvemens ne peuvent un seul instant contredire ou déranger l'ordre général de la nature de laquelle tous les êtres tiennent leurs existences, leurs propriétés, leurs mouvemens particuliers. Le désordre, pour un être, n'est jamais que son passage à un ordre nouveau, à une nouvelle façon d'exister, qui entraîne nécessairement une nouvelle suite d'actions ou de mouvemens, différens de ceux dont cet être se trouvoit précédemment susceptible.

Ce que nous appellons *ordre dans la nature*, est

une façon d'être ou une disposition de ses parties rigoureusement *nécessaire*. Dans tout autre assemblage de causes, d'effets, de forces ou d'univers que celui que nous voyons; dans tout autre système de matieres, s'il étoit possible, il s'établiroit nécessairement un arrangement quelconque. Supposez les substances les plus hétérogenes & les plus discordantes mises en action & rassemblées; par un enchaînement de phénomenes nécessaires, il se formera entre elles un ordre total quelconque; & voilà la vraie notion d'une propriété, que l'on peut définir une aptitude à constituer un être tel qu'il est en lui-même, & tel qu'il est dans le tout dont il fait partie.

Ainsi, je le répéte, *l'ordre* n'est que la nécessité, envisagée rélativement à la suite des actions, ou la chaîne liée des causes & des effets qu'elle produit dans l'univers. Qu'est-ce en effet que *l'ordre* dans notre système planétaire, le seul dont nous ayons quelque idée, sinon la suite des phénomenes qui s'operent suivant des loix nécessaires d'après lesquelles nous voyons agir les corps qui le composent? En conséquence de ces loix, le soleil occupe le centre; les planetes gravitent sur lui & décrivent au-tour de lui en des tems réglés des révolutions continuelles. Les satellites de ces mêmes planetes gravitent sur celles qui sont au centre de leur sphere d'action, & décrivent au-tour d'elles leurs routes périodiques. L'une de ces planetes, la terre que nous habitons, tourne au-tour d'elle-même, & par les différens aspects que sa révolution annuelle l'oblige de présenter au soleil, elle éprouve des variations réglées que nous nommons *saisons*; par une suite nécessaire de l'action du soleil sur diffé-

rentes parties de notre globe, toutes ses productions éprouvent des vicissitudes ; les planetes, les animaux, les hommes sont en hyver dans une sorte de léthargie ; au printems tous les êtres semblent se ranimer & sortir d'un long assoupissement. En un mot la façon dont la terre reçoit les rayons du soleil, influe sur toutes ses productions ; ces rayons dardés obliquement n'agissent point comme s'ils tomboient à plomb; leur absence périodique, causée par la révolution de notre globe sur lui-même, produit le jour & la nuit. En tout cela nous ne verrons jamais que des effets nécessaires, fondés sur l'essence des choses, & qui, tant qu'elles demeureront les mêmes, ne peuvent jamais se démentir.

Tous ces effets sont dûs à la gravitation, à l'attraction, à la force centrifuge &c.

D'un autre côté cet ordre, que nous admirons comme un effet surnaturel, vient quelquefois à se troubler, ou se change en désordre ; mais ce désordre lui-même est toujours une suite des loix de la nature, dans laquelle il est nécessaire que quelques-unes de ses parties, pour le maintien du tout, soient dérangées dans leur marche ordinaire. C'est ainsi que des cometes s'offrent inopinément à nos yeux surpris ; leur course excentrique vient troubler la tranquillité de notre systême planétaire ; elles excitent la terreur du vulgaire, pour qui tout est merveille ; le physicien lui-même conjecture que jadis ces cometes ont renversé la surface de notre globe, & causé les plus grandes révolutions sur la terre. Indépendamment de ces désordres extraordinaires, il en est de plus communs auxquels nous sommes exposés ; tantôt les saisons semblent déplacées; tantôt les élémens en discorde semblent se disputer le domaine de notre monde ; la mer sort de

ſes limites, la terre ſolide s'ébranle, les montagnes s'embraſent, la contagion détruit les hommes & les animaux, la ſtérilité déſole les campagnes; alors les mortels effrayés rappellent à grands cris l'ordre, & levent leurs mains tremblantes vers l'être qu'ils en ſuppoſent l'auteur, tandis que ces déſordres affligeans ſont des effets néceſſaires produits par des cauſes naturelles qui agiſſent d'après des des loix fixes, déterminées par leurs propres eſſences, & par l'eſſence univerſelle d'une nature dans laquelle tout doit s'altérer, ſe mouvoir, ſe diſſoudre, & ou, ce que nous appellons, *l'ordre* doit être quelquefois troublé, & ſe changer en une façon d'être nouvelle qui pour nous eſt un déſordre.

L'ordre & le déſordre de la nature n'exiſtent point; nous trouvons de *l'ordre* dans tout ce qui eſt conforme à notre être, & du *déſordre* dans tout ce qui lui eſt oppoſé. Cependant tout eſt dans l'ordre dans une nature dont toutes les parties ne peuvent jamais s'écarter des regles certaines & néceſſaires qui découlent de l'eſſence qu'elles ont reçue; il n'y a point de déſordre dans un tout, au maintien duquel le déſordre eſt néceſſaire, dont la marche générale ne peut jamais ſe déranger, où tous les effets ſont des ſuites de cauſes naturelles qui agiſſent comme elles doivent infailliblement agir.

Il ſuit encore qu'il ne peut y avoir ni monſtres, ni prodiges, ni merveilles, ni miracles dans la nature. Ce que nous appellons des monſtres, ſont des combinaiſons avec leſquelles nos yeux ne ſont point familiariſés, & qui n'en ſont pas moins des effets néceſſaires. Ce que nous nommons des *prodiges*, des *merveilles*, des effets *ſurnaturels* ſont des phénomenes de la nature dont notre ignorance ne connoît point les principes, ni la façon d'agir, & que,

faute d'en connoître les causes veritables, nous attribuons follement à des causes fictives, qui, ainsi que l'idée de l'ordre, n'existent que dans nous-mêmes, tandis que nous les plaçons hors d'une nature au delà de laquelle il ne peut rien y avoir.

Quant à ce que l'on nomme des *miracles*, c'est-à-dire, des effets contraires aux loix immuables de la nature; on sent que de telles œuvres sont impossibles, & que rien ne pourroit suspendre un instant la marche nécessaire des êtres, sans que la nature entiere ne fût arrêtée & troublée dans sa tendance. Il n'y a de merveilles & de miracles dans la nature, que pour ceux qui ne l'ont point suffisamment étudiée, ou qui ne sentent point que ses loix ne peuvent jamais se démentir dans la moindre de ses parties, sans que le tout ne fût anéanti, ou du moins ne changeât d'essence & de façon d'exister. (16)

L'ordre & le désordre ne sont donc que des mots par lesquels nous désignons des états dans lesquels êtres, des particuliers se trouvent. Un être est dans l'ordre, lorsque tous ses mouvemens conspirent au maintien de son existence actuelle, & favorisent sa tendance à s'y conserver; il est dans le désordre, lorsque les causes qui le remuent, troublent ou détruisent l'harmonie ou l'équilibre nécessaires à la conservation de son état actuel. Cependant le désordre dans un être n'est, comme on a vu, que son

(16) Un miracle, selon quelques métaphysiciens, est un effet qui n'est point dû à des forces suffisantes dans la nature. *Miraculum vocamus effectum qui nullas sui vires sufficientes in naturæ agnoscit.* Voyez BILFINGER DE DEO, ANIMA & MUNDO. On en conclut qu'il faut chercher la cause au delà de la nature ou hors de son enceinte; cependant la raison nous suggere que nous ne devrions point recourir à une cause surnaturelle, ou placée hors de la nature avant que de connoître parfaitement toutes les causes naturelles, ou les forces que la nature renferme.

paſſage à un ordre nouveau. Plus ce paſſage eſt rapide, & plus le déſordre eſt grand pour l'être qui l'éprouve ; ce qui conduit l'homme à la mort, eſt pour lui le plus grand des déſordres ; cependant la mort n'eſt pour lui qu'un paſſage à une nouvelle façon d'exiſter, elle eſt dans l'ordre de la nature.

Nous diſons que le corps humain eſt dans l'ordre, lorſque les différentes parties qui le compoſent, agiſſent d'une maniere dont réſulte la conſervation du tout, ce qui eſt le but de ſon exiſtence actuelle ; nous diſons qu'il eſt en ſanté, lorſque les ſolides & les fluides de ſon corps concourent à ce but, & ſe prêtent des ſecours mutuels pour y arriver ; nous diſons que ce corps eſt en déſordre auſſi-tôt que ſa tendance eſt troublée, lorſque quelques-unes de ſes parties ceſſent de concourir à ſa conſervation, & de remplir les fonctions qui lui ſont propres. C'eſt ce qui arrive dans l'état de maladie, dans lequel néanmoins les mouvemens qui s'excitent dans la machine humaine, ſont auſſi néceſſaires, ſont régles par des loix auſſi certaines, auſſi naturelles, auſſi invariables que ceux dont le concours produit la ſanté : la maladie ne fait que produire en lui une nouvelle ſuite, un nouvel ordre de mouvemens & de choſes. L'homme vient-il à mourir, ce qui nous paroît pour lui le plus grand des déſordres, ſon corps n'eſt plus le même, ſes parties ne concourent plus au même but, ſon ſang ne circule plus, il ne ſent plus, il n'a plus d'idées, il ne penſe plus, il ne deſire plus ; la mort eſt l'époque de la ceſſation de ſon exiſtence humaine ; ſa machine devient une maſſe inanimée par la ſouſtraction des principes qui le faiſoient agir d'une façon déterminée ; ſa tendance eſt changée, & tous les mouvemens qui s'excitent dans ſes débris,

conſpirent à une fin nouvelle : à ceux dont l'ordre & l'harmonie produiſoient la vié, le ſentiment, la penſée, les paſſions, la ſanté, il ſuccede une ſuite de mouvemens d'un autre genre, qui ſe font ſuivant des loix auſſi néceſſaires que les premiers : toutes les parties de l'homme mort conſpirent à produire ceux que l'on nomme diſſolution, fermentation, pourriture ; & ces nouvelles façons d'être & d'agir ſont auſſi naturelles à l'homme réduit en cet état, que la ſenſibilité, la penſée, le mouvement périodique du ſang, &c. l'étoient à l'homme vivant : ſon eſſence étant changée, ſa façon d'agir ne peut être la même ; aux mouvemens réglés & néceſſaires qui conſpirent à produire ce que nous appellons la *vie*, ſuccedent des mouvemens déterminés qui concourent à produire la diſſolution du cadavre, la diſperſion de ſes parties, la formation de nouvelles combinaiſons d'où réſultent de nouveaux êtres, ce qui, comme on a vu ci-devant, eſt dans l'ordre immuable d'une nature toujours agiſſante. (17)

On ne peut donc trop le répéter, rélativement au grand enſemble, tous les mouvemens des êtres, toutes leurs façons d'agir ne peuvent être que dans l'ordre, & ſont toujours conformes à la nature ; dans tous les états par leſquels ces êtres ſont forcés de paſſer, ils agiſſent conſtamment d'une façon né-

(17) » On s'eſt accoutumé, dit un auteur anonyme, à penſer » que la vie eſt le contraire de la mort, qui paroiſſant ſous l'idée » de la deſtruction abſolue, a fait qu'on s'eſt empreſſé de cher- » cher des raiſons d'en exempter l'ame, comme ſi l'ame étoit eſ- « ſentiellement autre choſe que la vie . . . . . mais la ſimple per- » ception nous apprend que les oppoſés de ce genre ſont *l'animé* » & *l'inanimé*. La mort eſt ſi peu oppoſée à la vie, qu'elle en eſt » le principe : du corps d'un ſeul animal qui a ceſſé de vivre, il » s'en forme mille autres vivants ; tant il eſt évident que la vie » eſt dans la puiſſance de la nature. » Voyez *diſſertations mêlées* imprimées à Amſterdam en 1740. pag. 252 & 253.

cessairement subordonnée à l'ensemble universel. Bien plus, chaque être particulier agit toujours dans l'ordre; toutes ses actions, tout le systême de ses mouvemens sont toujours une suite nécessaire de sa façon d'exister durable ou momentanée. L'ordre dans une société politique est l'effet d'une suite nécessaire d'idées, de volontés, d'actions dans ceux qui la composent, dont les mouvemens sont réglés de maniere à concourir au maintien de son ensemble ou à sa dissolution. L'homme constitué ou modifié de la maniere qui fait ce que nous appellons un *homme vertueux*, agit nécessairement d'une façon dont résulte le bien-être de ses associés, celui que nous appellons *méchant*, agit nécessairement d'une maniere dont résulte leur malheur. Leurs natures & leurs modifications étant différentes, ils doivent agir différemment; le systême de leurs actions, ou leur *ordre rélatif*, est dès-lors essentiellement différent.

Ainsi l'ordre & le désordre dans les êtres particuliers ne sont que des manieres d'envisager les effets naturels & nécessaires qu'ils produisent rélativement à nous-mêmes. Nous craignons le méchant, & nous disons qu'il porte le désordre dans la société, parce qu'il trouble sa tendance & met obstacle à son bonheur. Nous évitons une pierre qui tombe, parce qu'elle dérangeroit en nous l'ordre des mouvemens nécessaires à notre conservation. Cependant l'ordre & le désordre sont toujours, comme on a vu, des suites également nécessaires de l'état durable ou passager des êtres. Il est dans l'ordre que le feu nous brûle, parce qu'il est de son essence de brûler; il est dans l'ordre que le méchant nuise, parce qu'il est de son essence de nuire; mais, d'un autre côté,

côté, il eſt dans l'ordre qu'un être intelligent s'éloigne de ce qui peut lui nuire, & s'efforce de s'écarter de ce qui peut le troubler dans ſa façon d'exiſter. Un être que ſon organiſation rend ſenſible, doit, d'après ſon eſſence, fuir tout ce qui peut endommager ſes organes, & mettre ſon exiſtence en danger.

Nous appellons *intelligens*, les êtres organiſés à notre maniere, dans leſquels nous voyons des facultés propres à ſe conſerver, à ſe maintenir dans l'ordre qui leur convient, à prendre les moyens néceſſaires pour parvenir à cette fin, avec la conſcience de leurs mouvemens propres. D'où l'on voit que la faculté que nous nommons *intelligence*, conſiſte dans le pouvoir d'agir conformément à un but que nous connoiſſons dans l'être à qui nous l'attribuons; nous regardons comme privés d'intelligence, les êtres dans leſquels nous ne trouvons ni la même conformation qu'à nous-mêmes, ni les mêmes organes, ni les mêmes facultés, en un mot dont nous ignorons l'eſſence, l'énergie, le but, & conſéquemment l'ordre qui leur convient. Le tout ne peut pas avoir de but, puiſqu'il n'y a hors de lui rien où il puiſſe tendre; les parties qu'il renferme ont un but. Si c'eſt en nous-mêmes que nous puiſons l'idée de *l'ordre*, c'eſt encore en nous-mêmes que nous puiſons celle de *l'intelligence*. Nous la refuſons à tous les êtres qui n'agiſſent point à notre maniere, nous l'accordons à ceux que nous ſuppoſons agir comme nous; nous nommons ceux-ci des *agens intelligens*; nous diſons que les autres ſont des cauſes aveugles, des agens intelligens qui agiſſent au *hazard*; mot vuide de ſens que nous oppoſons toujours à celui d'intelligence, ſans y attacher d'idée certaine.

En effet nous attribuons au hazard tous les effets dont nous ne voyons point la liaison avec leurs causes. Ainsi nous nous servons du mot *hazard* pour couvrir notre ignorance de la cause naturelle qui produit les effets que nous voyons par des moyens dont nous n'avons point d'idées, ou qui agit d'une maniere dans laquelle nous ne voyons point d'ordre ou de systême suivi d'actions semblables aux nôtres. Dès que nous voyons ou croyons voir de l'ordre, nous attribuons cet ordre à une *intelligence*, qualité pareillement empruntée de nous-mêmes & de notre façon propre d'agir & d'être affecté.

Un être *intelligent* c'est un être qui pense, qui veut, qui agit pour parvenir à une fin. Or, pour penser, pour vouloir, pour agir à notre maniere, il faut avoir des organes & un but semblables aux nôtres. Ainsi, dire que la nature est gouvernée par une intelligence, c'est prétendre qu'elle est gouvernée par un être pourvu d'organes, attendu que, sans organes, il ne peut y avoir ni perceptions, ni idées, ni intuition, ni pensées, ni volontés, ni plan, ni actions.

L'homme se fait toujours le centre de l'univers; c'est à lui-même qu'il rapporte tout ce qu'il y voit; dès qu'il croit entrevoir une façon d'agir qui a quelques points de conformité avec la sienne, ou quelques phénomenes qui l'intéressent, il les attribue à une cause qui lui ressemble, qui agit comme lui, qui a ses mêmes facultés, ses mêmes intérêts, ses mêmes projets, sa même tendance, en un mot il s'en fait le modele. C'est ainsi que l'homme ne voyant hors de son espece que des êtres agissans différemment de lui, & croyant cependant remarquer dans la nature un ordre analogue à ses propres idées,

des vues conformes aux siennes, s'imagina que cette nature étoit gouvernée par une cause intelligente à sa maniere, à laquelle il fit honneur de cet ordre qu'il crut voir, & des vues qu'il avoit lui-même. Il est vrai que l'homme se sentant incapable de produire les effets vastes & multipliés qu'il voyoit s'opérer dans l'univers, fut forcé de mettre une différence entre lui & cette cause invisible qui produisoit de si grands effets ; il crut lever la difficulté en exagérant en elle toutes les facultés qu'il possédoit lui-même. C'est ainsi que peu-à-peu il parvint à se former une idée de la cause intelligente qu'il plaça au dessus de la nature pour présider à tous ses mouvemens, dont il la crut incapable par elle-même : il s'obstina toujours à la regarder comme un amas informe de matieres mortes & inertes, qui ne pouvoit produire aucuns des grands effets, des phénomenes réglés dont résulte ce qu'il appelle *l'ordre de l'univers.* (18)

D'où l'on voit que c'est faute de connoître les forces de la nature ou les propriétés de la matiere qu'on a multiplié les êtres sans nécessité, & qu'on a supposé l'univers sous l'empire d'une cause intelligente dont l'homme fut & sera toujours le modele ; il ne fera que la rendre inconcevable lorsqu'il en voudra trop étendre les facultés ; il l'anéantira ou la rendra tout-à-fait impossible, quand dans cette intelligence il voudra supposer des qualités incompatibles, com-

(18) Anaxagore fut, dit-on, le premier qui supposa l'univers créé & gouverné par une *intelligence* ou par un *entendement*. Aristote lui reprochoit d'employer cette intelligence à la production des choses comme un *Dieu-Machine*, c'est-à-dire, lorsque toutes les bonnes raisons lui manquoient. *Voyez le Dictionaire de Bayle article* ANAXAGORAS, *Note E.* On est, sans doute, fondé à faire le même reproche à tous ceux qui se servent du mot *intelligence*, pour trancher les difficultés.

me il y sera forcé pour se rendre raison des effets contradictoires & désordonnés qu'on voit dans le monde : en effet nous voyons des désordres dans ce monde dont le bel ordre oblige, nous dit-on, de reconnoître l'ouvrage d'une intelligence souveraine ; cependant ces désordres démentent & le plan, & le pouvoir, & la sagesse, & la bonté qu'on lui suppose, & l'ordre merveilleux dont on lui fait honneur.

On nous dira, sans doute, que la nature renfermant & produisant des êtres intelligens, ou doit être intelligente elle même, ou doit être gouvernée par une cause intelligente. Nous répondrons que l'intelligence est une faculté propre à des êtres organisés, c'est-à-dire, constitués & combinés d'une maniere déterminée, d'où résultent de certaines façons d'agir que nous désignons sous des noms particuliers d'après les différens effets que ces êtres produisent. Le vin n'a pas les qualités que nous appellons *esprit* ou *courage*, cependant nous voyons qu'il en donne quelquefois à des hommes que nous en supposions totalement dépourvus. Nous ne pouvons appeller la nature *intelligente* à la maniere de quelques-uns des êtres qu'elle renferme ; mais elle peut produire des êtres intelligens en rassemblant des matieres propres à former des corps organisés d'une façon particuliere, d'où résulte la faculté que nous nommons *intelligence*, & les façons d'agir qui sont des suites nécessaires de cette propriété. Je le répete, pour avoir de l'intelligence, des desseins & des vues, il faut avoir des idées ; pour avoir des idées, il faut avoir des organes & des sens, ce que l'on ne dira point de la nature, ni de la cause que l'on suppose présider à ses mouvemens. Enfin l'expérience nous prouve que les matieres que nous

regardons comme inertes & mortes ; prennent de l'action, de l'intelligence, de la vie, quand elles sont combinées de certaines façons.

Il faut conclure de tout ce qui vient d'être dit que *l'ordre* n'est jamais que l'enchaînement uniforme & nécessaire des causes & des effets, ou la suite des actions qui découlent des propriétés des êtres, tant qu'ils demeurent dans un état donné ; que le *désordre* est le changement de cet état ; que tout est nécessairement en ordre dans l'univers, où tout agit & se meut d'après les proprietés des êtres ; qu'il ne peut y avoir ni désordre, ni mal réel dans une nature où tout suit les loix de sa propre existence. Qu'il n'y a ni *hazard*, ni rien de fortuit dans cette nature, où il n'est point d'effet sans cause suffisante, & où toutes les causes agissent suivant des loix fixes, certaines, dépendantes de leurs propriétés essentielles, ainsi que des combinaisons & des modifications qui constituent leur état permanent & passager. Que l'intelligence est une façon d'être & d'agir propre à quelques êtres particuliers, & que si nous voulons l'attribuer à la nature, elle ne seroit en elle que la faculté de se conserver par des moyens nécessaires dans son existence agissante. En refusant à la nature l'intelligence dont nous jouissons nous-mêmes ; en rejettant la cause intelligente que l'on suppose son moteur ou le principe de l'ordre que nous y trouvons, nous ne donnons rien au hazard, ni à une force aveugle, mais nous attribuons tout ce que nous voyons à des causes réelles & connues, ou faciles à connoître. Nous reconnoissons que tout ce qui existe, est une suite des propriétés inhérentes à la matiere éternelle, qui, par ses mélanges, ses combinaisons & ses changemens de formes pro-

duit l'ordre, le désordre & les variétés que nous voyons. C'est nous qui sommes aveugles lorsque nous imaginons des causes aveugles; nous ignorons les forces & les loix de la nature lorsque nous attribuons ses effets au *hazard*; nous ne sommes pas plus instruits lorsque nous les donnons à une intelligence, dont l'idée n'est jamais empruntée que de nous-mêmes & ne s'accorde jamais avec les effets que nous lui attribuons: nous imaginons des mots pour suppléer aux choses, & nous croyons nous entendre à force d'obscurcir des idées que nous n'osons jamais nous définir, ni nous analyser.

CHAPITRE VI.

De l'homme, de sa distinction en homme physique & en homme moral; de son origine.

APpliquons maintenant aux êtres de la nature qui nous intéressent le plus, les loix générales qui viennent d'être examinées; voyons en quoi l'homme peut différer des autres êtres qui l'entourent; examinons s'il n'a pas avec eux des points généraux de conformité qui font que, nonobstant les différences subsistantes entre eux & lui, à certains égards, il ne laisse pas d'agir suivant les regles universelles auxquelles tout est soumis. Enfin voyons si les idées qu'il s'est faites de lui-même en méditant son propre être, sont chimériques ou fondées.

L'homme occupe une place parmi cette foule d'êtres dont la nature est l'assemblage: son essence, c'est-à-dire, la façon d'être qui le distingue, le rend susceptible de différentes façons d'agir ou de mouvemens dont les uns sont simples & visibles, tandis que les autres sont compliqués & cachés. Sa vie n'est qu'une longue suite de mouvemens nécessaires &

liés, qui ont pour principes, ſoit des cauſes renfer-mées au dedans de lui-même; telles que ſon ſang ſes nerfs, ſes fibres, ſes chairs, ſes os, en un mot les matieres, tant ſolides que fluides, dont ſon enſemble ou ſon corps eſt compoſé; ſoit des cauſes extérieures qui, en agiſſant ſur lui, le modifient diverſement, telles que l'air dont il eſt environné, les alimens dont il ſe nourrit, & tous les objets dont ſes ſens ſont continuellement frappés & qui par conſéquent operent en lui des changemens continuels.

Ainſi que tous les êtres, l'homme tend à conſerver l'exiſtence qu'il a reçue, il réſiſte à ſa deſtruction, il éprouve la force d'inertie; il gravite ſur lui-même; il eſt attiré par les objets qui lui ſont analogues, il eſt repouſſé par ceux qui lui ſont contraires; il cherche les uns, il fuit, ou s'efforce d'ecarter les autres. Ce ſont ces différentes façons d'agir & d'être modifié, dont l'homme eſt ſuſceptible, que l'on a déſignées ſous des noms divers; nous aurons bientôt occaſion de les examiner en détail.

Quelque merveilleuſes, quelque cachées, quelque compliquées que paroiſſent où que ſoient les façons d'agir tant viſibles qu'intérieures de la machine humaine, ſi nous les examinons de près, nous verrons que toutes ſes opérations, ſes mouvemens, ſes changemens, ſes différens états, ſes révolutions ſont réglés conſtamment par les mêmes loix que la nature preſcrit à tous les êtres qu'elle fait naître, qu'elle développe, qu'elle enrichit de facultés, qu'elle accroît, qu'elle conſerve pendant un tems, & qu'elle finit par détruire ou décompoſer en leur faiſant changer de forme.

L'homme, dans ſon origine, n'eſt qu'un point imperceptible, dont les parties ſont informes, dont la

mobilité & la vie échappent à nos regards, en un mot dans lequel nous n'appercevons aucuns signes des qualités que nous appellons *sentiment*, *intelligence*, *pensée*, *force*, *raison* &c. Placé dans la matrice qui lui convient, ce point se développe, il s'étend, il s'accroît par l'addition continuelle de matieres analogues à son être qu'il attire, qui se combinent & s'assimilent avec lui. Sorti de ce lieu propre à conserver, à développer, à fortifier pendant quelque tems les foibles rudimens de sa machine, il devient adulte; son corps a pris alors une étendue considérable, ses mouvemens sont marqués, il est sensible dans toutes ses parties, il est devenu une masse vivante & agissante, c'est-à-dire, qui sent, qui pense, qui remplit les fonctions propres aux êtres de l'espece humaine; elle n'en est devenue susceptible que parce qu'elle s'est peu-à-peu accrue, nourrie, réparée, à l'aide de l'attraction & de la combinaison continuelle qui s'est faite en elle de matieres du genre de celles que nous jugeons inertes, insensibles, inanimées; ces matieres néanmoins sont parvenues à former un tout agissant, vivant, sentant, jugeant, raisonnant, voulant, délibérant, choisissant, capable de travailler plus ou moins efficacement à sa propre conservation, c'est-à-dire, au maintien de l'harmonie dans sa propre existence.

Tous les mouvemens ou changemens que l'homme éprouve dans le cours de sa vie, soit de la part des objets extérieurs, soit de la part des substances renfermées en lui-même, sont ou favorables ou nuisibles à son être, le maintiennent dans l'ordre ou le jettent dans le désordre, sont tantôt conformes, & tantôt contraires à la tendance essentielle à cette façon d'exister; en un mot sont agréables ou fâcheux; il

il eſt forcé, par ſa nature, d'approuver les uns, & de déſapprouver les autres; les uns le rendent heureux, les autres le rendent malheureux; les uns deviennent les objets de ſes deſirs, les autres de ſes craintes.

Dans tous les phénomenes que l'homme nous préſente depuis ſa naiſſance juſqu'à ſa fin, nous ne voyons qu'une ſuite de cauſes & d'effets néceſſaires & conformes aux loix communes à tous les êtres de la nature. Toutes ſes façons d'agir, ſes ſenſations, ſes idées, ſes paſſions, ſes volontés, ſes actions ſont des ſuites néceſſaires de ſes propriétés & de celles qui ſe trouvent dans les êtres qui le remuent. Tout ce qu'il fait & tout ce qui ſe paſſe en lui, ſont des effets de la force d'inertie, de la gravitation ſur ſoi; de la vertu attractive & répulſive, de la tendance à ſe conſerver, en un mot de l'énergie qui lui eſt commune avec tous les êtres que nous voyons; elle ne fait que ſe montrer dans l'homme d'une façon particuliere, qui eſt due à ſa nature particuliere, par laquelle il eſt diſtingué des êtres d'un ſyſtême ou d'un ordre différent.

La ſource des erreurs dans leſquelles l'homme eſt tombé, lorſqu'il s'eſt enviſagé lui-même, eſt venue, comme nous aurons bientôt occaſion de le montrer, de ce qu'il a cru ſe mouvoir de lui-même, agir toujours par ſa propre énergie; dans ſes actions & dans les volontés, qui en ſont les mobiles, être indépendant des loix générales de la nature & des objets que, ſouvent à ſon inſçu & toujours malgré lui, cette nature fait agir ſur lui: s'il ſe fût attentivement examiné, il eût reconnu que tous ſes mouvemens ne ſont rien moins que ſpontanés; il eût trouvé que ſa naiſſance dépend de cauſes entiérement hors de

fon pouvoir, que c'eft fans fon aveu qu'il entre dans le fyftême où il occupe une place ; que depuis le moment où il naît jufqu'à celui où il meurt, il eft continuellement modifié par des caufes qui, malgré lui, influent fur fa machine, modifient fon être, & difpofent de fa conduite. La moindre réflexion ne fuffit-elle pas pour lui prouver que les folides & les fluides dont fon corps eft compofé, & que fon méchanifme caché qu'il croit indépendant des caufes extérieures, font perpétuellement fous l'influence de ces caufes, & feroient fans elles dans une incapacité totale d'agir ? Ne voit-il pas que fon tempérament ne dépend aucunement de lui-même, que fes paffions font des fuites néceffaires de ce tempérament, que fes volontés & fes actions font déterminées par ces mêmes paffions & par des opinions qu'il ne s'eft pas données ? fon fang plus ou moins abondant ou échauffé, fes nerfs & fes fibres plus ou moins tendus ou relâchés, fes difpofitions durables ou paffageres, ne décident-elles pas à chaque inftant de fes idées, de fes penfées, de fes defirs & de fes craintes, de fes mouvemens foit vifibles foit cachés, & l'état où il fe trouve, ne dépend-il pas néceffairement de l'air diverfement modifié, des alimens qui le nourriffent, des combinaifons fecrettes qui fe font en lui-même, & qui confervent l'ordre ou portent le défordre dans fa machine ? en un mot tout auroit dû convaincre l'homme qu'il eft dans chaque inftant de fa durée un inftrument paffif entre les mains de la néceffité.

Dans un monde où tout eft lié, où toutes les caufes font enchaînées les unes aux autres, il ne peut y avoir d'énergie ou de force indépendante & ifolée. C'eft donc la nature toujours agiffante qui marque à l'homme chacun des points de la ligne qu'il doit dé-

crire ; c'eſt elle qui élabore & combine les élémens dont il doit être compoſé ; c'eſt elle qui lui donne ſon être, ſa tendance, ſa façon particuliere d'agir ; c'eſt elle qui le développe, qui l'accroît, qui le conſerve pour un tems, pendant lequel il eſt forcé de remplir ſa tâche ; c'eſt elle qui place ſur ſon chemin les objets & les événemens qui le modifient d'une façon tantôt agréable, & tantôt nuiſible pour lui. C'eſt elle qui, lui donnant le ſentiment, le met à portée de choiſir les objets & de prendre les moyens les plus propres à ſe conſerver ; c'eſt elle qui, lorſqu'il a fourni ſa carriere, le conduit à ſa perte & lui fait ainſi ſubir une loi générale & conſtante dont rien n'eſt exempté. C'eſt ainſi que le mouvement fait naître l'homme, le ſoutient quelque tems, & enfin le détruit, ou l'oblige de rentrer dans le ſein d'une nature, qui bientôt le reproduira épars ſous une infinité de formes nouvelles, dont chacunes de ſes parties parcourront de même les différens périodes auſſi néceſſairement que le tout avoit parcouru ceux de ſon exiſtence précédente.

Les êtres de l'eſpece humaine ſont, ainſi que tous les autres, ſuſceptibles de deux ſortes de mouvemens ; les uns ſont des mouvemens de maſſe par leſquels le corps entier ou quelques-unes de ſes parties ſont viſiblement transférées d'un lieu dans un autre ; les autres ſont des mouvemens internes & cachés dont quelques-uns ſont ſenſibles pour nous, tandis que d'autres ſe font à notre inſçu, & ne ſe font deviner que par les effets qu'ils produiſent au dehors. Dans une machine très-compoſée, formée par la combinaiſon d'un grand nombre de matieres, variées pour les propriétés, pour les proportions, pour les façons d'agir, les mouvemens deviennent

néceſſairement très-compliqués, leur lenteur auſſi bien que leur rapidité les dérobent ſouvent aux obſervations de celui même dans lequel ils ſe paſſent.

Ne ſoyons donc pas ſurpris ſi l'homme rencontra tant d'obſtacles lorſqu'il voulut ſe rendre compte de ſon être & de ſa façon d'agir; & s'il imagina de ſi étranges hypotheſes pour expliquer les jeux cachés de ſa machine, qu'il vit ſe mouvoir d'une façon qui lui parut ſi différente de celle des autres êtres de la nature. Il vit bien que ſon corps & ſes différentes parties agiſſoient, mais ſouvent il ne put voir ce qui les portoit à l'action; il crut donc renfermer au dedans de lui même un principe moteur, diſtingué de ſa machine qui donnoit ſecrettement l'impulſion aux reſſorts de cette machine, ſe mouvoit par ſa propre énergie, & agiſſoit ſuivant des loix totalement différentes de celles qui reglent les mouvemens de tous les autres êtres. Il avoit la conſcience de certains mouvemens internes qui ſe faiſoient ſentir à lui, mais comment concevoir que ces mouvemens inviſibles puſſent ſouvent produire des effets ſi frappans? comment comprendre qu'une idée fugitive; qu'un acte imperceptible de la penſée puſſent ſouvent porter le trouble & le déſordre dans tout ſon être? En un mot il crut appercevoir en lui-même une ſubſtance diſtinguée de lui, douée d'une force ſecrette dans laquelle il ſuppoſa des caracteres entiérement différens de ceux des cauſes viſibles qui agiſſoient ſur ſes organes, ou de ceux de ces organes mêmes. Il ne fit point attention que la cauſe primitive qui fait qu'une pierre tombe, ou que ſon bras ſe meut, eſt peut-être auſſi difficile à concevoir ou à expliquer, que celle du mouvement interne dont la penſée & la volonté ſont les effets. Ainſi, faute de

méditer la nature, de l'envisager sous ses vrais points de vue, de remarquer la conformité & la simultanéité des mouvemens de ce prétendu moteur & de ceux de son corps ou de ses organes matériels, il jugea qu'il étoit non seulement un être à part, mais encore d'une nature différente, de tous les êtres de la nature, d'une essence plus simple & qui n'avoit rien de commun avec tout ce qu'il voyoit. (19)

C'est de là que sont venues successivement les notions de *spiritualité*, d'*immatérialité*, d'*immortalité*, & tous les mots vagues que l'on inventa peu-à-peu à force de subtiliser, pour marquer les attributs de la substance inconnue que l'homme croyoit renfermer en lui même, & qu'il jugeoit être le principe caché de ses actions visibles. Pour couronner les conjectures hasardées qu'on avoit faites sur cette force motrice, on supposa que, différente de tous les autres êtres & du corps qui lui servoit d'enveloppe, elle ne devoit point, comme eux, subir de dissolution; que sa parfaite simplicité l'empêchoit de pouvoir se décomposer ou changer de formes; en un mot, qu'elle étoit, par son essence, exempte des révolutions ausquelles on voyoit le corps sujet ainsi que tous les êtres composés dont la nature est remplie.

Ainsi, l'homme devint double; il se regarda comme un tout composé par l'assemblage inconcevable de deux natures différentes, & qui n'avoient point

(19) » Il faudroit, dit un auteur anonyme, définir la vie avant » de raisonner de l'ame; mais c'est ce que j'estime impossible, » parceque, dans la nature, il y a des choses uniques & si sim» ples, que l'imagination ne peut, ni les diviser, ni les réduire » à des choses plus simples qu'elles-mêmes; telles sont la vie, la » blancheur, la lumiere que l'on n'a pu définir que par leurs ef» fets. » Voyez *dissertations mêlées pag.* 252. La vie est l'assemblage des mouvemens propres à l'être organisé, & le mouvement ne peut être qu'une propriété de la matiere.

d'analogie entre elles. Il distingua deux substances en lui même; l'une visiblement soumise aux influences des êtres grossiers & composés de matieres grossieres & inertes, fut nommée *corps*; l'autre que l'on supposa simple, d'une essence plus pure, fut regardée comme agissante par elle-même & donnant le mouvement au corps avec lequel elle se trouvoit miraculeusement unie: celle-ci fut nommée *ame*, ou *esprit*; & les fonctions de l'une furent nommées *physiques*, *corporelles*, *matérielles*; les fonctions de l'autre furent appellées *spirituelles* & *intellectuelles*; l'homme considéré rélativement aux premieres, fut appellé *l'homme physique*; & quand on le considéra rélativement aux dernieres, il fut désigné sous le nom *d'homme moral*.

Ces distinctions adoptées aujourd'hui par la plupart des philosophes, ne sont fondées que sur des suppositions gratuites. Les hommes ont toujours cru remédier à l'ignorance des choses en inventant des mots, auxquels ils ne purent jamais attacher un vrai sens. On s'imagina qu'on connoissoit la matiere, toutes ses propriétés, toutes ses facultés, ses ressources & ses différentes combinaisons, parce qu'on en avoit entrevu quelques qualités superficielles; l'on ne fit réellement qu'obscurcir les foibles idées qu'on avoit pu s'en former en lui associant une substance beaucoup moins intelligible qu'elle-même. C'est ainsi que des spéculateurs en créant des mots & en multipliant les êtres, n'ont fait que se plonger dans des embarras plus grands que ceux qu'ils vouloient éviter, & mettre des obstacles aux progrès des connoissances: dès que les faits leur ont manqué, ils ont eu recours à des conjectures, qui, bientôt pour eux, se sont changées en réalités, & leur imagina-

tion, que l'expérience ne guidoit plus, s'eſt enfoncée ſans retour dans le labyrinthe d'un monde idéal & intellectuel qu'elle ſeule avoit enfanté : il fut preſque impoſſible de l'en tirer pour la remettre dans le bon chemin dont il n'y a que l'expérience qui puiſſe donner le fil. Elle nous montrera que, dans nous-mêmes, ainſi que dans tous les objets qui agiſſent ſur nous, il n'y a jamais que de la matiere douée de propriétés différentes, diverſement combinée, diverſement modifiée, & qui agit en raiſon de ſes propriétés. En un mot l'homme eſt un tout organiſé compoſé de différentes matieres ; de même que toutes les autres productions de la nature, il ſuit des loix générales & connues ainſi que des loix ou des façons d'agir qui lui ſont particulieres & inconnues.

Ainſi quand on demandera ce que c'eſt que l'home? Nous dirons que c'eſt un être matériel, organiſé ou conformé de maniere à ſentir, à penſer, à être modifié de certaines façons propres à lui ſeul, à ſon organiſation, aux combinaiſons particulieres des matieres qui ſe trouvent raſſemblées en lui. Si on nous demande quelle origine nous donnons aux êtres de l'eſpece humaine? Nous dirons que, de même que tous les autres, l'homme eſt une production de la nature qui leur reſſemble à quelques égards, & ſe trouve ſoumiſe aux mêmes loix, & qui en differe à d'autres égards & ſuit des loix particulieres, déterminées par la diverſité de ſa conformation. Si l'on demande d'où l'homme eſt venu? Nous répondrons que l'expérience ne nous met point à portée de réſoudre cette queſtion, & qu'elle ne peut nous intéreſſer véritablement ; il nous ſuffit de ſçavoir que l'homme exiſte & qu'il eſt conſtitué de maniere à produire les effets dont nous le voyons ſuſceptible.

Mais, dira-t-on, l'homme a-t-il toujours existé? L'espece humaine a-t-elle été produite de toute éternité? Ou bien n'est-elle qu'une production instantanée de la nature? Y a-t-il eu de tout tems des hommes semblables à nous, & y en aura-t-il toujours? Y a-t-il eu de tout tems des mâles & des femelles? Y a-t-il eu un premier homme dont tous les autres sont descendus? L'animal a-t-il été antérieur à l'œuf, ou l'œuf a-t-il précédé l'animal? Les especes sans commencement seront-elles aussi sans fin? Ces especes sont-elles indestructibles, ou passent-elles comme les individus? l'homme a-t-il toujours été ce qu'il est, ou bien, avant de parvenir à l'état où nous le voyons, a-t-il été obligé de passer par une infinité de développemens successifs? L'homme peut-il enfin se flatter d'être parvenu à un état fixe, ou bien l'espece humaine doit-elle encore changer? Si l'homme est le produit de la nature, on nous demandera si nous croyons que cette nature puisse produire des êtres nouveaux & faire disparoître les especes anciennes? Enfin dans cette supposition l'on voudra sçavoir pourquoi la nature ne produit pas sous nos yeux des êtres nouveaux ou des especes nouvelles.

Il paroît que l'on peut prendre sur toutes ces questions, indifférentes au fond de la chose, tel parti que l'on voudra. Au défaut de l'expérience, c'est à l'hypothese à fixer une curiosité, qui s'élance toujours au delà des bornes prescrites à notre esprit. Cela posé, le contemplateur de la nature dira qu'il ne voit aucune contradiction à supposer que l'espece humaine telle qu'elle est aujourd'hui, a été produite, soit dans le tems, soit de toute éternité; il n'en voit pas davantage à supposer que cette espece soit arrivée par différens passages ou développemens successifs à

l'état

l'état où nous la voyons. La matiere est éternelle & nécessaire, mais ses combinaisons & ses formes sont passageres & contingentes, & l'homme est-il autre chose que de la matiere combinée, dont la forme varie à chaque instant ?

Cependant quelques réflexions semblent favoriser ou rendre plus probable l'hypothese que l'homme est une production faite dans le tems, particuliere au Globe que nous habitons, qui par conséquent ne peut dater que de la formation de ce globe lui-même, & qui est un résultat des loix particulieres qui le dirigent. L'existence est essentielle à l'univers, ou à l'assemblage total de matieres essentiellement diverses que nous voyons, mais les combinaisons & les formes ne leur sont point essentielles. Cela posé, quoique les matieres qui composent notre terre, aient toujours existé, cette terre n'a point toujours eu sa forme & ses propriétés actuelles : peut-être cette terre est elle une masse détachée dans le tems de quelque autre corps céleste : peut être est-elle le résultat de ces taches ou de ces croûtes que les astronomes apperçoivent sur le disque du soleil, qui de là ont pu se répandre dans notre système planétaire : peut être ce globe est il une comete éteinte & déplacée, qui occupoit autrefois une autre place dans les régions de l'espace, & qui conséquemment étoit alors en état de produire des êtres très-différens de ceux que nous y trouvons maintenant, vu que pour lors sa position & sa nature devoit rendre toutes ses productions différentes de celles qu'il nous offre aujourd'hui.

Quelque soit la supposition que l'on adopte, les plantes, les animaux, les hommes peuvent être regardés comme des productions particuliérement

inhérentes & propres à notre globe, dans la position ou dans les circonstances où il se trouve actuellement ; ces productions changeroient si ce globe, par quelque révolution, venoit à changer de place. Ce qui paroît fortifier cette hypothese, c'est que, sur notre globe lui-même, toutes les productions varient en raison de ses différens climats. Les hommes, les animaux, les végétaux & les minéraux ne sont point les mêmes par-tout, ils varient quelquefois d'une façon très-sensible à une distance peu considérable. L'Eléphant est indigene à la zône toride; le Renne est propre aux climats glacés du Nord; l'Indostan est la patrie du Diamant, qui ne se rencontre point dans nos contrées, l'Ananas croît en Amérique à l'air libre, il ne vient dans nos pays que lorsque l'art lui fournit un soleil analogue à celui qu'il exige; enfin les hommes varient dans les différens climats pour la couleur, pour la taille, pour la conformation, pour la force, pour l'industrie, pour le courage, pour les facultés de l'esprit : mais qu'est ce qui constitue le climat ? c'est la différente position des parties du même globe rélativement au soleil; position qui suffit pour mettre une variété sensible entre ses productions.

L'on peut donc conjecturer avec assez de fondemens, que si, par quelque accident, notre globe venoit à se déplacer, toutes ses productions seroient forcées de changer, vu que les causes n'étant plus les mêmes ou n'agissant plus de la même façon, les effets devroient nécessairement changer. Toutes les productions, pour pouvoir se conserver ou se maintenir dans l'existence, ont besoin de se coordonner avec le tout dont elles sont émanées, sans cela elles ne peuvent subsister. C'est cette faculté de se coordonner, c'est cette coordination rélative que nous

appellons *l'ordre de l'univers*, c'est son défaut que nous nommons *désordre*. Les productions que nous traitons de *monstrueuses*, sont celles qui ne peuvent se coordonner avec les loix générales ou particulieres des êtres qui les entourent, ou des touts où elles se trouvent ; elles ont pu, dans leur formation, s'accommoder de ces loix, mais ces loix se sont opposées à leur perfection, ce qui fait qu'elles ne peuvent subsister. C'est ainsi qu'une certaine analogie de conformation entre des animaux d'especes différentes produit bien des mulets, mais ces mulets ne peuvent se propager. L'homme ne peut vivre qu'à l'air, & le poisson dans l'eau ; mettez l'homme dans l'eau & le poisson à l'air, bientôt, faute de pouvoir se coordonner avec les fluides qui les entourent, ces animaux seront détruits. Transportés en imagination un homme de notre planete dans *Saturne*, bientôt sa poitrine sera déchirée par un air trop raréfié, ses membres seront glacés par le froid, il périra faute de trouver les élémens analogues à son existence actuelle : transportez un autre homme dans *Mercure*, & l'excès de la chaleur l'aura bientôt détruit.

Ainsi tout semble nous autoriser à conjecturer que l'espece humaine est une production propre à notre globe, dans la position où il se trouve, & que cette position venant à changer, l'espece humaine changeroit ou seroit forcée de disparoître, vu qu'il n'y a que ce qui peut se coordonner avec le tout ou s'enchaîner avec lui, qui puisse subsister. C'est cette aptitude dans l'homme à se coordonner avec le tout, qui non seulement lui donne l'idée de l'ordre, mais encore qui lui fait dire que *tout est bien*, tandis que tout n'est que ce qu'il peut être ; tandis que ce tout est nécessairement ce qu'il est, tandis qu'il n'est *posi-*

tivement ni bien ni mal. Il ne faut que déplacer un homme pour lui faire accuser l'univers du désordre.

Ces réflexions semblent contrarier les idées de ceux qui ont voulu conjecturer que les autres Planetes étoient habitées comme la nôtre par des êtres semblables à nous. Mais si le *Lapon* differe d'une façon si marquée du *Hottentot*, quelle différence ne devons-nous pas supposer entre un habitant de notre Planete & un habitant de *Saturne* ou de *Venus* ?

Quoiqu'il en soit, si l'on nous oblige de remonter par l'imagination à l'origine des choses & au berceau du genre humain, nous dirons qu'il est probable que l'homme fut une suite nécessaire du débrouillement de notre globe, ou l'un des résultats des qualités, des propriétés de l'énergie dont il fut susceptible dans sa position présente; qu'il naquit mâle & femelle; que son existence est coordonnée avec celle de ce globe; que tant que cette coordination subsistera, l'espece humaine se conservera, se propagera d'après l'impulsion & les loix primitives qui l'ont jadis fait éclore: que si cette coordination venoit à cesser, ou si la terre déplacée cessoit de recevoir les mêmes impulsions ou influences de la part des causes qui agissent actuellement sur elle & qui lui donnent son énergie, l'espece humaine changeroit pour faire place à des êtres nouveaux propres à se coordonner avec l'état qui succéderoit à celui que nous voyons subsister maintenant.

En supposant donc des changemens dans la position de notre globe, l'homme primitif différeroit, peut-être, plus de l'homme actuel, que le quadrupede ne differe de l'insecte. Ainsi l'homme,

de même que tout ce qui existe sur notre globe & dans tous les autres ; peut être regardé comme dans une vicissitude continuelle. Ainsi le dernier terme de l'existence de l'homme nous est aussi inconnu & aussi indifférent que le premier. Ainsi il n'y a nulle contradiction à croire que les espèces varient sans cesse, & il nous est aussi impossible de sçavoir ce qu'elles deviendront, que de sçavoir ce qu'elles ont été.

A l'égard de ceux qui demandent pourquoi la nature ne produit pas des êtres nouveaux, nous leur demanderons à notre tour sur quel fondement ils supposent ce fait ? Qu'est ce qui les autorise à croire cette stérilité de la nature ? sçavent-ils si, dans les combinaisons qui se font à chaque instant, la nature n'est point occupée à produire des êtres nouveaux à l'insçu de ses observateurs ? qui leur a dit si cette nature ne rassemble point actuellement dans son laboratoire immense les élémens propres à faire éclore des générations toutes nouvelles, qui n'auront rien de commun avec celles des especes existantes à présent ? Quelle absurdité ou quelle inconséquence y a-t-il donc à imaginer que l'homme, le cheval, le poisson, l'oiseau ne seront plus ? Ces animaux sont-ils donc d'une nécessité indispensable à la nature, & ne pourroit-elle sans eux continuer sa marche éternelle ? Tout ne change-t-il pas autour de nous ? Ne changeons-nous pas nous-mêmes ? N'est-il pas évident que l'univers entier n'a pas été dans son éternelle durée antérieure, rigoureusement le même qu'il est, & qu'il n'est pas possible que dans son éternelle durée postérieure il soit à la rigueur

un instant le même qu'il est? Comment donc prétendre deviner ce que la succession infinie de destructions & de reproductions, de combinaisons & de dissolutions, de métamorphoses, de changemens, de transpositions pourra par la suite amener? Des soleils s'éteignent & s'encroûtent, des planetes périssent & se dispersent dans les plaines des airs; d'autres soleils s'allument, de nouvelles planetes se forment pour faire leurs révolutions ou pour décrire de nouvelles routes, & l'homme, portion infiniment petite d'un globe, qui n'est lui-même qu'un point imperceptible dans l'immensité, croit que c'est pour lui que l'univers est fait, s'imagine qu'il doit être le confident de la nature, se flatte d'être éternel, se dit le Roi de l'univers!

O Homme! ne concevras-tu jamais que tu n'es qu'un Ephemere? Tout change dans l'univers; la nature ne renferme aucunes formes constantes; & tu prétendrois que ton espece ne peut point disparoître, & doit être exceptée de la loi générale qui veut que tout s'altere! hélas; dans ton être actuel n'est-tu pas soumis à des altérations continuelles? Toi qui dans ta folie prends arrogament le titre de *Roi de la nature*! Toi qui mesures & la terre & les cieux! Toi, pour qui ta vanité s'imagine que le tout a été fait, parce que tu es intelligent, il ne faut qu'un léger accident, qu'un atôme déplacé, pour te faire périr, pour te dégrader, pour te ravir cette intelligence dont tu parois si fier!

Si l'on se refusoit à toutes les conjectures précédentes, & si l'on prétendoit que la nature agît par une certaine somme de loix immuables & générales; si l'on croyoit que l'homme, le quadrupede, le poisson, l'insecte, & la plante sont de toute

éternité & demeurent éternellement ce qu'ils ſont; ſi l'on vouloit que de toute éternité les aſtres euſſent brillé au firmament; ſi l'on diſoit qu'il ne faut pas plus demander pourquoi l'homme eſt tel qu'il eſt, que demander pourquoi la nature eſt telle que nous la voyons, ou pourquoi le monde exiſte, nous ne nous y oppoſerons pas. Quelque ſoit le ſyſtême qu'on adopte, il répondra peut-être également bien aux difficultés dont on s'embarraſſe, & conſidérées de près on verra qu'elles ne font rien aux vérités que nous avons poſées d'après l'expérience. Il n'eſt pas donné à l'homme de tout ſçavoir; il ne lui eſt pas donné de connoître ſon origine; il ne lui eſt pas donné de pénétrer dans l'eſſence des choſes, ni de remonter aux premiers principes; mais il lui eſt donné d'avoir de la raiſon, de la bonne foi, de convenir ingénuement qu'il ignore ce qu'il ne peut ſçavoir & de ne point ſubſtituer des mots inintelligibles & des ſuppoſitions abſurdes à ſes incertitudes. Ainſi nous dirons à ceux qui, pour trancher les difficultés, prétendent que l'eſpece humaine deſcend d'un premier homme & d'une premiere femme, créés par la divinité, que nous avons quelques idées de la nature & que nous n'en avons aucune de la divinité ni de la création, & que, ſe ſervir de ces mots c'eſt ne dire qu'en d'autres termes que l'on ignore l'énergie de la nature & qu'on ne ſçait point comment elle a pu produire les hommes que nous voyons. (20)

(20) *Ut Tragici poëtæ confugiunt ad Deum aliquem, cum aliter explicare argumenti exitum non poſſunt.* CICERO DE DIVINATIONE LIB. II. Il dit encore: *magna ſtultitia eſt earum rerum Deos facere effectores, cauſas rerum non quærere.* IBIDEM.

Concluons donc que l'homme n'a point de raisons pour se croire un être privilégié dans la nature ; il est sujet aux mêmes vicissitudes que toutes ses autres productions. Ses prétendues prérogatives ne sont fondées que sur une erreur. Qu'il s'éleve par la pensée au dessus du globe qu'il habite & il envisagera son espece du même œil que tous les autres êtres : il verra que, de même chaque arbre produit des fruits en raison de son espece, chaque homme agit en raison de son énergie particuliere & produit des fruits, des actions, des ouvrages également nécessaires. Il sentira que l'illusion qui le prévient en faveur de lui-même, vient de ce qu'il est spectateur à la fois & partie de l'univers. Il reconnoîtra que l'idée d'excellence qu'il attache à son être, n'a d'autre fondement que son intérêt propre & la prédilection qu'il a pour lui-même.

CHAPITRE VII.

De l'ame & du systême de la spiritualité.

APrès avoir gratuitement supposé deux substances distinguées dans l'homme, on prétendit, comme on a vu, que celle qui agissoit invisiblement au dedans de lui-même étoit essentiellement différente de celle qui agissoit au dehors; on désigna la premiere, comme nous avons dit, sous le nom *d'esprit* ou *d'ame*. Mais si nous demandons ce que c'est qu'un *esprit* ? Les modernes nous répondent que le fruit de toutes leurs recherches métaphysiques s'est borné à leur apprendre que ce qui fait agir l'homme, est une substance d'u-

ne

ne nature inconnue, tellement simple, indivisible, privée d'étendue, invisible, impossible à saisir par les sens; que ses parties ne peuvent être séparées même par abstraction ou par la pensée. Mais comment concevoir une pareille substance qui n'est qu'une négation de tout ce que nous connoissons? Comment se faire une idée d'une substance privée d'étendue, & néanmoins agissante sur nos sens, c'est-à dire, sur des organes matériels qui ont de l'étendue? Comment un être sans étendue peut-il être mobile & mettre de la matiere en mouvement? Comment une substance dépourvue de parties peut-elle répondre successivement à différentes parties de l'espace?

En effet, comme tout le monde en convient, le mouvement est le changement successif des rapports d'un corps avec différens points d'un lieu ou de l'espace, ou avec d'autres corps; si ce qu'on appelle *esprit*, est susceptible de recevoir ou de communiquer du mouvement, s'il agit, s'il met en jeu les organes du corps, pour produire ces effets, il faut que cet être change successivement ses rapports, sa tendance, sa correspondance, la position de ses parties rélativement aux différens points de l'espace, ou rélativement aux différens organes de ce corps qu'il met en action: mais, pour changer ses rapports avec l'espace & les organes qu'il meut, il faut que cet *esprit* ait de l'étendue, de la solidité & par conséquent des parties distinctes: dès qu'une substance a ces qualités, elle est ce que nous appellons de la *matiere*, & ne peut être regardée comme un être simple au sens des modernes. (21)

(21) Ceux qui prétendent que l'ame est un être simple, ne manqueront pas de nous dire que les matérialistes & les physiciens

Ainſi l'on voit que ceux qui ont ſuppoſé dans l'homme une ſubſtance immatérielle diſtinguée de ſon corps, ne ſe ſont point entendus eux-mêmes, & n'ont fait qu'imaginer une qualité négative dont ils n'ont point eu de véritable idée ; la matiere ſeule peut agir ſur nos ſens ſans leſquels il nous eſt impoſſible que rien ſe faſſe connoître à nous. Ils n'ont point vu qu'un être privé d'étendue ne pouvoit ſe mouvoir lui-même ni communiquer le mouvement au corps, puiſqu'un tel être n'ayant point de parties, eſt dans l'impoſſibilité de changer ſes rapports de diſtance rélativement à d'autres corps, ni d'exciter le mouvement dans le corps humain qui eſt matériel. Ce qu'on appelle notre *ame*, ſe meut avec nous ; or le mouvement eſt une propriété de la matiere. Cette *ame* fait mouvoir notre bras, & notre bras mu par elle, fait une impreſſion, un choc qui ſuit la loi générale du mouvement. Enſorte que, ſi la force reſtant la même, la maſſe étoit double, le choc ſeroit double. Cette ame ſe montre encore matérielle dans les obſtacles invincibles qu'elle éprouve de la part des corps. Si elle fait mouvoir mon bras, quand rien ne s'y oppoſe ; elle ne fera plus mouvoir ce bras ſi on le charge d'un trop grands poids. Voilà donc une maſſe de matiere qui

eux-mêmes admettent des élémens, des atômes, des êtres ſimples & indiviſibles dont tous les corps ſont compoſés ; mais ces êtres ſimples ou atômes des phyſiciens ne ſont pas la même choſe que les *amas* des métaphyſiciens modernes. Lorſque nous diſons que les atômes ſont des êtres ſimples, nous indiquons par-là qu'ils ſont purs, homogenes, ſans mélanges, mais néanmoins qu'ils ont de l'étendue & par conſéquent des parties, ſéparables par la penſée, quoiqu'aucun agent naturel ne puiſſe les ſéparer : des êtres ſimples de cette eſpece ſont ſuſceptibles de mouvement, tandis qu'il eſt impoſſible de concevoir comment les êtres ſimples inventés par les théologiens pourroient ſe mouvoir eux-mêmes, ou mouvoir d'autres corps.

anéantit l'impulsion donnée par une cause spirituelle qui n'ayant nulle analogie avec la matiere, devroit ne pas trouver plus de difficulté à remuer le monde entier qu'à remuer un atôme, & un atôme que le monde entier. D'où l'on peut conclure qu'un tel être est une chimere, un être de raison. C'est néanmoins d'un pareil être simple ou d'un esprit semblable, que l'on a fait le moteur de la nature entiere ! (22)

Dès que j'apperçois ou que j'éprouve du mouvement, je suis forcé de reconnoître de l'étendue, de la solidité, de la densité, de l'impénétrabilité dans la substance que je vois se mouvoir ou de laquelle je reçois du mouvement ; ainsi, dès qu'on attribue de l'action à une cause quelconque, je suis obligé de la regarder comme matérielle. Je puis ignorer sa nature particuliere & sa façon d'agir, mais je ne puis me tromper aux propriétés générales & communes à toute matiere ; d'ailleurs cette ignorance ne fera que redoubler, lorsque je la supposerai d'une nature, dont je ne puis me former aucune idée & qui de plus la priveroit totalement de la faculté de se mouvoir & d'agir. Ainsi une substance spirituelle qui se meut & qui agit, implique contradiction, d'où je conclus qu'elle est totalement impossible.

Les partisans de la spiritualité croient résoudre les difficultés dont on les accable, en disant que *l'a-*

(22) On a imaginé *l'esprit universel* d'après l'ame humaine, l'intelligence infinie d'après l'intelligence finie ; puis on s'est servi de la premiere pour expliquer la liaison de l'ame humaine avec le Corps. On ne s'est point apperçu que ce n'étoit là qu'un cercle vicieux ; & l'on n'a pas vu non plus que *l'esprit* ou *l'intelligence*, soit qu'on les suppose finis ou infinis, n'en seront pas plus propres à mouvoir la matiere.

me est toute entiere sous chaque point de son étendue. Mais il est aisé de sentir que ce n'est résoudre la difficulté que par une réponse absurde. Car il faut, après tout, que ce point, quelqu'insensible & quelque petit qu'on le suppose, demeure pourtant quelque chose. (23) Mais quand il y auroit dans cette réponse autant de solidité qu'il y en a peu, de quelque façon que mon *Esprit* ou mon *Ame* se trouve dans son étendue, lorsque mon corps se meut en avant, mon ame ne reste point en arriere; elle a donc alors une qualité tout-à-fait commune avec mon corps & propre à la matiere, puisqu'elle est transférée conjointement avec lui. Ainsi, quand même l'ame seroit immatérielle, que pourroit-on en conclure? Soumise entiérement aux mouvemens du corps, elle resteroit morte, inerte sans lui. Cette ame ne seroit qu'une double machine nécessairement entraînée par l'enchaînement du tout: elle ressembleroit à un oiseau qu'un enfant conduit à son gré par le fil qui le tient attaché.

C'est faute de consulter l'expérience & d'écou-

(23) On voit que, suivant cette réponse, une infinité d'inétendues ou la même inétendue répétée une infinité de fois, constitueroit de l'étendue, ce qui est absurde; d'ailleurs on prouveroit aisement d'après ce principe, que l'ame humaine est aussi infinie que Dieu, vu que Dieu est un être inétendu qui est une infinité de fois tout entier sous chaque partie de l'univers ou de son étendue, de même que l'ame humaine; d'où l'on seroit forcé de conclure que Dieu & l'ame de l'homme sont également infinis; à moins que l'on ne supposât des inétendues de différentes étendues, ou un Dieu inétendu plus étendu que l'ame humaine. Ce sont pourtant de pareilles inepties que l'on voudroit faire admettre à des êtres pensants! Dans l'idée de rendre l'ame humaine immortelle les Théologiens en ont fait un être spirituel & inintelligible; Eh! que n'en faisoient-ils le dernier terme possible de la division de la matiere; au moins eût-elle été pour lors intelligible; elle eût encore été immortelle, puisque elle eût été un *atôme*, un élément indissoluble.

ter la raison, que les hommes ont obscurci leurs idées sur le principe caché de leurs mouvemens. Si, dégagés de préjugés, nous voulons envisager notre ame, ou le mobile qui agit en nous-mêmes, nous demeurerons convaincus qu'elle fait partie de notre corps, qu'elle ne peut être distinguée de lui que par l'abstraction, qu'elle n'est que le corps lui-même considéré rélativement à quelques-unes des fonctions ou facultés dont sa nature & son organisation particuliere le rendent susceptible. Nous verrons que cette ame est forcée de subir les mêmes changemens que le Corps, qu'elle naît & se développe avec lui, qu'elle passe comme lui par un état d'enfance, de foiblesse, d'inexpérience; qu'elle s'accroît & se fortifie dans la même progression que lui, que c'est alors qu'elle de vient capable de remplir certaines fonctions, qu'elle jouit de la raison, qu'elle montre plus ou moins d'esprit, de jugement, d'activité. Elle est sujette comme le corps aux vicissitudes que lui font subir les causes extérieures qui influent sur lui; elle jouit & elle souffre conjointement avec lui, elle partage ses plaisirs & ses peines; elle est saine, lorsque le corps est sain, elle est malade lorsque le corps est accablé par la maladie; elle est, ainsi que lui, continuellement modifiée par les différens dégrés de pesanteur de l'air, par les variétés des saisons, par les alimens qui entrent dans l'estomac; enfin nous ne pouvons nous empêcher de reconnoître que, dans quelques périodes, elle montre les signes visibles de l'engourdissement, de la décrépitude & de la mort.

Malgré cette analogie, ou plutôt cette identité continuelle des états de l'ame & du corps, on a

voulu les diſtinguer pour l'eſſence, & l'on a fait de cette ame un être inconcevable dont, pour s'en former quelque idée, l'on fut pourtant obligé de recourir à des êtres matériels & à leur façon d'agir. En effet le mot *eſprit* ne nous préſente d'autre idée que celle du ſoufle, de la reſpiration, du vent; ainſi, quand on nous dit que *l'ame eſt un eſprit*, cela ſignifie que ſa façon d'agir eſt ſemblable à celle du ſoufle qui, inviſible lui-même, opere des effets viſibles, ou qui agit ſans être vu. Mais le ſoufle eſt une cauſe matérielle, c'eſt de l'air modifié; ce n'eſt point une ſubſtance ſimple telle que celle que les modernes déſignent ſous le nom d'*Eſprit*. (24)

Quoique le mot *eſprit* ſoit fort ancien parmi les hommes, le ſens qu'on y attache, eſt nouveau, & l'idée de la ſpiritualité qu'on admet aujourd'hui, eſt une production récente de l'imagination. Il ne paroît point en effet que Pythagore ni Platon, quelqu'ait été d'ailleurs la chaleur de leur cerveau & leur goût pour le merveilleux, aient jamais entendu par un *eſprit* une ſubſtance immatérielle ou privée d'étendue, telle que celle dont les modernes ont compoſé l'ame humaine & le moteur caché de l'univers. Les anciens, par le mot *eſprit*, ont voulu déſigner une matiere très-ſubtile & plus pure que celle qui agit groſſiérement ſur nos ſens. En conſéquence les uns ont regardé l'ame comme une ſubſtance Aërienne, les autres en ont fait une ma-

(24) Le mot hébreu *Rovah* ſignifie *ſpiritus*, *ſpiraculum vitæ*, ſoufle, reſpiration. Le mot grec *Pneyma* ſignifie la même choſe & vient de *Pneyo ſpiro*. Lactance prétend que le mot latin *anima* vient du mot grec *Aneros* qui ſignifie *vent*. Quelques philoſophes, craignant, ſans doute, de voir trop clair dans la nature humaine, l'ont fait triple, & ont prétendu que l'homme étoit compoſé de corps, d'ame & d'entendement; *Sora*, *Pſichi*, *Nous*. V. MARC. ANTONIN, LIB. III. §. 16.

tiere ignée ; d'autres l'ont comparée à la lumiere. Démocrite la faisoit consister dans le mouvement & par conséquent il en faisoit un mode. Aristoxêne, musicien lui-même, en fit une harmonie. Aristote a regardé l'ame comme une force motrice de laquelle dépendoient les mouvemens des corps vivans.

Il est évident que les premiers docteurs du (25) christianisme n'ont eu pareillement de l'ame que des idées matérielles ; Tertullien, Arnobe, Clément d'Alexandrie, Origene, Justin, Irenée &c. en ont parlé comme d'une substance corporelle. Ce fut à leurs successeurs qu'il étoit réservé de faire long-tems après de l'ame humaine &de la divinité, ou de l'ame du monde, de *purs esprits*, c'est à-dire, des substances immatérielles dont il est impossible de se former une idée véritable : peu-à-peu le dogme incompréhensible de la spiritualité, plus conforme, sans doute, aux vues d'une Théologie qui se fait un principe d'anéantir la raison, l'emporta sur toutes les autres ; (26) on crut ce dogme divin & surnaturel parce

(25) Selon Origene *ASOMATOS incorporeus*, épithete qu'on donne à Dieu, signifie une substance plus subtile que celle des corps grossiers. Tertullien dit positivement *quis autem negabit Deum esse corpus, etsi Deus spiritus* ! Le même Tertullien dit *Nos autem animam corporalem & hic profitemur, & in suo volumine probamus, habentem proprium genus substantiæ, soliditatis, per quam quid & sentire & pati possit. V. de resurrectione Carnis.*

(26) Le systême de la spiritualité tel qu'on l'admet aujourd'hui, doit à Descartes toutes ses prétendues preuves : quoiqu'avant lui l'on eût regardé l'ame comme spirituelle, il est le premier qui ait établi *que ce qui pense, doit être distingué de la matiere*, d'où il conclut que notre ame, ou ce qui pense en nous, est un esprit, c'est-à-dire, une substance simple & indivisible. N'eût-il pas été plus naturel de conclure que puisque l'homme, qui est matiere & qui n'a d'idées que de la matiere, jouit de la faculté de penser, la matière peut penser ou est susceptible de la modification parti-

qu'il étoit inconcevable pour l'homme ; l'on regarda comme des téméraires & des insensés tous ceux qui oserent croire que l'ame ou la divinité pouvoient être matérielles. Quand les hommes ont une fois renoncé à l'expérience & abjuré la raison, ils ne font plus que subtiliser de jour en jour les délires de leur imagination, ils se plaisent à s'enfoncer de plus en plus dans l'erreur ; ils se félicitent de leurs découvertes & de leurs lumieres prétendues, à mesure que leur entendement est plus environné de nuages. C'est ainsi qu'à force de raisonner d'après de faux principes, l'ame ou le principe moteur de l'homme, de même que le moteur caché de la nature, sont dévenus de pures chimeres, de purs esprits, de purs êtres de raison. (27)

Le dogme de la spiritualité ne nous offre en effet qu'une idée vague ou plutôt qu'une absence d'idées. Qu'est-ce que présente à l'esprit une substance qui n'est rien de ce que nos sens nous mettent à portée de connoître ? Est-il donc vrai que l'on puisse se figurer un être qui, n'étant point matiere, agit pourtant sur la matiere sans avoir ni points de contact, ni analogie avec elle, & re-

culiére que nous nommons pensée. *Voyez le Diction. de Bayle aux articles Pomponace & Simonide.*

(27) S'il y a peu de raison & de philosophie dans le systême de la *spiritualité*, on ne peut disconvenir que ce systême ne soit l'effet d'une politique très-profonde & très-intéressée dans les théologien. Il fallut imaginer un moyen pour soustraire une portion de l'homme à la dissolution afin de la rendre susceptible de récompenses & de châtimens. D'où l'on voit que ce dogme étoit très utile aux Prêtres pour intimider, gouverner & dépouiller les ignorans & même pour embrouiller les idées des personnes plus éclairées, qui sont également incapables de rien comprendre à ce qu'on leur dit sur l'ame & sur la divinité. Cependant les prêtres assurent que cette ame immatérielle sera brûlée ou souffrira l'action du feu matériel dans l'enfer ou dans le purgatoite, & on les croit sur leur parole !

ſoit elle-même les impulſions de la matiere par les organes matériels qui l'avertiſſent de la préſence des êtres ? Eſt-il poſſible de concevoir l'union de l'ame & du corps, & comment ce corps matériel peut-il lier, renfermer, contraindre, déterminer un être fugitif qui échappe à tous les ſens ? Eſt-ce de bonne foi réſoudre ces difficultés que de dire que ce ſont là des myſteres, que ce ſont des effts de la toute-puiſſance d'un être encore plus inconcevable que l'ame humaine & que ſa façon d'agir ? Réſoudre ces problêmes par des miracles & faire intervenir la divinité, n'eſt-ce pas avouer ſon ignorance ou le deſſein de nous tromper ?

Ne ſoyons donc point ſurpris des hypotheſes ſubtiles, auſſi ingénieuſes que peu ſatisfaiſantes, auxquelles les préjugés théologiques ont forcé les plus profonds des ſpéculateurs modernes de recourir, toutes les fois qu'ils ont taché de concilier la ſpiritualité de l'ame avec l'action phyſique des êtres matériels ſur cette ſubſtance incorporelle, ſa réaction ſur ces êtres, ſon union avec le Corps. L'eſprit humain ne peut que s'égarer lorſque, renonçant au témoignage de ſes ſens, il ſe laiſſera guider par l'entouſiaſme & l'autorité. (28)

Si nous voulons nous faire des idées claires de notre ame, ſoumettons la donc à l'expérience, renonçons à nos préjugés, écartons les conjectures théologiques, déchirons des voiles ſaerés qui

(28) Si l'on veut ſe faire une idée des entraves que la Théologie a données aux génies des philoſophes chréciens, l'on n'a qu'à lire les romans métaphyſiques de Leibnitz, de Deſcartes, de Malebranche, de Cudvvorth &c. & examiner de ſang froid les ingénieuſes chimeres connues ſous les noms de ſyſtêmes de *l'harmonie préétablie*, des *cauſes occaſionnelles*, de la *prémotion phyſique* &c.

n'ont pour objet que d'aveugler nos yeux & de confondre notre raison. Que le physicien, que l'anatomiste, que le médecin réunissent leurs expériences & leurs observations pour nous montrer ce que nous devons penser d'une substance qu'on s'est plû à rendre méconnoissable ; que leurs découvertes apprennent au moraliste les vrais mobiles qui peuvent influer sur les actions des hommes, aux législateurs, les motifs qu'ils doivent mettre en usage pour les exciter à travailler au bien-être général de la société ; aux souverains, les moyens de rendre véritablement & solidement heureuses les nations soumises à leur pouvoir. Des ames physiques & des besoins physiques demandent un bonneur physique & des objets réels & préférables aux chimeres, dont depuis tant de siecles, on repaît nos esprits. Travaillons au *physique* de l'homme, rendons le agréable pour lui, & bientôt nous verrons son *moral* devenir & meilleur & plus fortuné ; son ame rendue paisible & sereine, sa volonté déterminée à la vertu par les motifs naturels & palpables qu'on lui présentera. Les soins que le législateur donnera au physique, formeront des citoyens sains, robustes & bien constitués qui, se trouvant heureux, se prêteront aux impulsions utiles que l'on voudra donner à leurs ames. Ces ames seront toujours vicieuses quand les corps seront souffrans & les nations malheureuses. *Mens sana in corpore sano.* Voilà ce qui peut constituer un bon citoyen.

Plus nous réfléchirons & plus nous demeurerons convaincus que l'ame, bien loin de devoir être distinguée du corps, n'est que ce corps lui-même envisagé relativement à quelques-unes de ses fonc-

tions, ou à quelques façons d'être & d'agir dont il est susceptible tant qu'il jouit de la vie. Ainsi l'ame est l'homme considéré relativement à la faculté qu'il a de sentir, de penser & d'agir d'une façon résultante de sa nature propre, c'est-à-dire, de ses propriétés, de son organisation particuliere & des modifications durables ou transitoires que sa machine éprouve de la part des êtres qui agissent sur elle. (29)

Ceux qui ont distingué l'ame du corps, ne semblent avoir fait que distinguer son cerveau de lui-même. En effet le cerveau est le centre commun où viennent aboutir & se confondre tous les nerfs répandus dans toutes les parties du corps humain: c'est à l'aide de cet organe intérieur, que se font toutes les opérations que l'on attribue à l'ame; ce sont des impressions, des changemens, des mouvemens communiqués aux nerfs qui modifient le cerveau; en conséquence il réagit, & met en jeu les organes du corps, ou bien il agit sur lui-même, & devient capable de produire au dedans de sa propre enceinte une

(29) Lorsqu'on demande aux théologiens, obstinés à admettre deux substances essentiellement différentes, pourquoi ils multiplient les êtres sans nécessité, c'est, disent-ils, parce que la pensée ne peut être une proprieté de la matiere. On leur demande alors si Dieu ne peut pas donner à la matiére la faculté de penser, ils répondent que non, vu que Dieu ne peut pas faire des choses impossibles. Mais dans ce cas les théologiens d'après ces assertions se reconnoissent pour de vrais Athées; en effet d'après leurs principe il est aussi impossible que *l'esprit* ou la *pensée* produisent la matiere qu'il est impossible que la matiere produise l'esprit ou la pensée, & l'on en conclura contre eux que le monde n'a point été fait par un esprit, pas plus qu'un esprit par le monde; que le monde est éternel; & que s'il existe, un esprit éternel, il y a deux êtres éternels, selon eux, ce qui seroit absurde; ou s'il n'y a qu'une seule substance éternelle, c'est le monde, vu que le monde existe comme on n'en peut douter.

grande variété de mouvemens, que l'on a désignés sous le nom de *facultés intellectuelles.*

D'où l'on voit que c'est de ce cerveau que quelques penseurs ont voulu faire une substance spirituelle. Il est évident que c'est l'ignorance qui a fait naître & accrédité ce systême si peu naturel. C'est pour n'avoir point étudié l'homme que l'on a supposé dans lui un agent d'une nature différente de son corps : en examinant ce corps on trouvera que pour expliquer tous les phénomenes qu'il présente, il est très-inutile de recourir à des hypotheses qui ne peuvent jamais que nous écarter du droit chemin. Ce qui met de l'obscurité dans cette question, c'est que l'homme ne peut se voir lui-même ; en effet il faudroit pour cela qu'il fût à la fois en lui & hors de lui. Il peut être comparé à une harpe sensible qui rend des sons d'elle-même & qui se demande qu'est-ce qui les lui fait rendre ; elle ne voit pas qu'en sa qualité d'être sensible, elle se pince elle-même & qu'elle est pincée & rendue sonore par tout ce qui la touche.

Plus nous ferons d'expériences & plus nous aurons occasion de nous convaincre que le mot *esprit* ne présente aucun sens, même à ceux qui l'ont inventé, & ne peut être d'aucun usage ni dans la physique, ni dans la morale ; ce que les métaphysiciens modernes croient entendre par ce mot, n'est dans le vrai qu'une force *occulte*, imaginée pour expliquer des qualités & des actions occultes, & qui au fond n'explique rien. Les nations sauvages admettent des esprits pour se rendre compte des effets qu'ils ne savent à qui attribuer ou qui leur semblent merveilleux. En attribuant à des *esprits* les phénomenes de la nature &

ceux du corps humain, faiſons-nous autre choſe que raiſonner en ſauvages? Les hommes ont rempli la nature d'*eſprits*, parce qu'ils ont preſque toujours ignoré les vraies cauſes. Faute de connoître les forces de la nature, on l'a crue animée par un *grand eſprit*: faute de connoître l'énergie de la machine humaine, on l'a ſuppoſée pareillement animée par un *eſprit*. D'où l'on voit que, par le mot *eſprit*, l'on ne veut indiquer que la cauſe ignorée d'un phénomene qu'on ne ſçait point expliquer d'une facon naturelle. C'eſt d'après ces principes que les Amériquains ont cru que c'étoit leurs *eſprits* ou *divinités* qui produiſoient les effets terribles de la poudre à Canon. D'après les mêmes principes l'on croit encore aujourd'hui aux *Anges*, aux *Démons*, & nos Ancêtres ont cru jadis aux Dieux, aux Mânes, aux Génies, & en marchant ſur leurs traces, nous devons attribuer à des *eſprits* la gravitation, l'électricité, les effets du Magnétiſme. (30) &c.

(30) Il eſt évident que la notion des *Eſprits*, imaginée par des ſauvages & adoptée par des ignorans, eſt de nature à retarder nos connoiſſances, vu qu'elle nous empêche de chercher les vraies cauſes des effets que nous voyons, & qu'elle entretient l'eſprit humain dans ſa pareſſe. Cette pareſſe & l'ignorance peuvent être très utiles aux Théologiens, mais elles ſont très-déſavantageuſes à la ſociété. Les *Prêtres* ont du tout tems perſécuté ceux qui ont les premiers donné des explications naturelles des *Phénomenes* de la nature, témoins Anaxagore, Ariſtote, Galilée, Deſcartes, &c. La vraie phyſique ne peut qu'amener la ruine de la Théologie.



CHAPITRE VIII.

Des facultés intellectuelles; toutes sont dérivées de la faculté de sentir.

POur nous convaincre que les facultés que l'on homme *intellectuelles*, ne sont que des modes ou des façons d'être & d'agir résultantes de l'organisation de notre corps, nous n'avons qu'à les analyser, & nous verrons que toutes les opérations que l'on attribue à notre ame, ne sont que des modifications dont une substance inétendue ou immatérielle ne peut point être susceptible.

La premiere faculté que nous voyons dans l'homme vivant & celle d'où découlent toutes les autres, c'est le *sentiment*. Quelqu'inexpliquable que cette faculté paroisse au premier coup d'œil, si nous l'examinons de près, nous trouverons qu'elle est une suite de l'essence & des propriétés des êtres organisés, de même que la gravité, le magnétisme, l'élasticité, l'électricité &c. résultent de l'essence ou de la nature de quelques autres, & nous verrons que ces derniers phénomenes ne sont pas moins inexpliquables que ceux du sentiment. Cependant, si nous voulons nous en faire une idée précise, nous trouverons que *sentir* est cette façon particuliere d'être remué propre à certains organes des corps animés, occasionnée par la présence d'un objet matériel qui agit sur ces organes, dont les mouvemens ou les ébranlemens se transmettent au cerveau. Nous ne sentons qu'à l'aide des nerfs répandus dans notre corps, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un grand nerf, ou qui ressemble à un grand ar-

bre, dont les rameaux éprouvent l'action des racines, communiquée par le tronc. Dans l'homme les nerfs viennent se réunir & se perdre dans le cerveau; ce viscere est le vrai siege du sentiment; celui-ci, de même que l'araignée que nous voyons suspendue au centre de sa toile, est promptement averti de tous les changemens marqués qui surviennent aux corps, jusqu'aux extrémités duquel il envoie ses filets ou rameaux. L'expérience nous démontre que l'homme cesse de sentir dans les parties de son corps dont la communication avec le cerveau se trouve interceptée; il sent imparfaitement ou ne sent point du tout dès que cet organe lui-même est dérangé ou trop vivement affecté. (31)

(31) Les *mémoires de l'Académie royale des sciences de Paris* nous fournissent des preuves de ce qu'on avance ici; il nous parlent d'un homme à qui on avoit enlevé le crâne, à la place duquel son cerveau s'étoit recouvert de la peau; à mesure que l'on pressoit avec la main sur son cerveau, l'homme tomboit dans une espece de létargie qui le privoit de tout sentiment. Cette expérience est due à Mr. de la Peyronie. Borelli, dans son traité *de motu animalium*, appelle le cerveau *Regia animæ*. Il y a tout lieu de croire que c'est sur tout dans le cerveau que consiste la différence qui se trouve non seulement entre l'homme & les bêtes, mais encore entre un homme d'esprit & un sot, entre un homme qui pense & un ignorant, entre un homme sensé & un fou. Bartolin dit que le cerveau de l'homme est double de celui d'un bœuf; observation qu'Aristote avoit déjà faite avant lui. Willis, ayant disséqué le cadavre d'un imbécille, lui trouva le cerveau plus petit qu'à l'ordinaire; il dit que la plus grande différence qu'il ait remarqué entre les parties du corps de cet imbécille & celles d'un homme sage, c'est que le plexus du nerf intercostal (qu'il a dit être l'entremetteur entre le cœur & le cerveau, & particulier à l'homme) étoit fort petit, & accompagné d'un plus petit nombre de nerfs qu'à l'ordinaire. Suivant le même Willis le singe est de tous les animaux celui dont le cerveau est le plus grand, rélativement à sa taille; aussi c'est, après l'homme, celui qui a le plus d'intelligence. *V. Willis Anatom. cerebri C. 26. & idem Nervor. descriptio C. 26.* L'on a de plus remarqué que les personnes accoutumées à faire usage de leurs facultés intellectuelles, ont le cerveau plus étendu que les autres, de même que l'on a remarqué que les rameurs ont les bras beaucoup plus gros que les autres hommes.

Quoiqu'il en soit la sensibilité du cerveau & de toutes ses parties est un fait. Si l'on nous demande d'où vient cette propriété ? Nous dirons qu'elle est le résultat d'un arrangement, d'une combinaison propre à l'animal, ensorte qu'une matiere brute & insensible cesse d'être brute pour devenir sensible en *s'animalisant*, c'est-à-dire, en se combinant & s'identifiant avec l'animal. C'est ainsi que le lait, le pain & le vin se changent en la substance de l'homme qui est un être sensible; ces matieres brutes deviennent sensibles en se combinant avec un tout sensible. Quelques philosophes pensent que la sensibilité est une qualité universelle de la matiere, dans ce cas il seroit inutile de chercher d'où lui vient cette propriété que nous connoissons par ses effets. Si l'on admet cette hypothese, de même qu'on distingue en nature deux sortes de mouvemens, l'un connu sous le nom de force *vive*, & l'autre sous le nom de force *morte*, on distinguera deux sortes de sensibilité ; l'une active ou vive & l'autre inerte ou morte, & alors animaliser une substance, ce ne sera que détruire les obstacles qui l'empêchent d'être active & sensible. En un mot la sensibilité est ou une qualité qui se communique comme le mouvement & qui s'acquiert par la combinaison, ou cette sensibilité est une qualité inhérente à toute matiere, & dans l'un & l'autre cas, un être inétendu, tel que l'on suppose l'ame humaine, ne peut en être le sujet. (32)

(32) » Toutes les parties de la nature peuvent parvenir à l'animation ; l'opposition est seulement d'état & non de nature....... » Si l'on demande ce qui est nécessaire pour animer un corps ? Je » réponds qu'il ne faut rien d'étranger, & qu'il suffit de la puissance » de la nature jointe à l'organisation. La vie est la perfection de » la nature, elle n'a point de parties qui n'y tendent & qui n'y

La conformation, l'arrangement, le tiſſu, la délicateſſe des organes tant extérieurs qu'intérieurs qui compoſent l'homme & les animaux, rendent leurs parties très-mobiles, & font que leur machine eſt ſuſceptible d'être remuée avec une très-grande promptitude. Dans un corps qui n'eſt qu'un amas de fibres & de nerfs, réunis dans un centre commun, toujours prêts à jouer, contigus les uns aux autres : dans un tout compoſé de fluides & de ſolides dont les parties ſont, pour ainſi-dire, en équilibre, dont les molécules les plus petites ſe touchent, ſont actives & rapides dans leurs mouvemens, ſe communiquent réciproquement & de proche en proche les impreſſions, les oſcillations, les ſecouſſes qui lui ſont données ; dans un tel compoſé, dis-je, il n'eſt point ſurprenant que le moindre mouvement ſe propage avec célérité, & que les ébranlemens excités dans les parties les plus éloignées ne ſe faſſent très-promptement ſentir dans le cerveau que ſon tiſſu délicat rend ſuſceptible d'être très-aiſément modifié lui-même. L'air, le feu & l'eau, ces agens ſi mobiles, circulent continuellement dans les fibres & les nerfs qu'ils pénetrent & contribuent ſans doute, à la promp-

» parviennent par la même voie .... L'acte de la vie eſt » équivoque. Vivre dans un inſecte, un chien, un homme ne ſi» gnifie rien de différent, mais cet acte eſt plus parfait (rélative» ment à nous) à proportion de la ſtructure des organes ; & cette » ſtructure eſt caractériſée dans les ſemences qui contiennent les » principes de la vie plus prochainement que toute autre partie » de la matiere. Il eſt donc vrai que le ſentiment, les paſſions, » la perception des objets, des idées, leur formation, leur compa» raiſon, l'acquieſcement ou la volonté ſont des facultés organi» ques, dépendantes d'une diſpoſition plus ou moins excellente des parties de l'animal. » *Voyez diſſertations mêlées ſur divers ſujets importans.* Imprimées à Amſterdam en 1740. pag. 254.

titude incroyable avec laquelle le cerveau eſt averti de ce qui ſe paſſe aux extrémités du corps.

Malgré la grande mobilité dont ſon organiſation rend l'homme ſuſceptible ? quoique des cauſes tant intérieures qu'extérieures agiſſent continuement ſur lui ; il ne ſent pas toujours d'une maniere diſtincte ou marquée les impreſſions qui ſe font ſur ſes organes, il ne les ſent que lorſqu'elles ont produit un changement ou quelque ſecouſſe dans ſon cerveau. C'eſt ainſi que, quoique l'air nous environne de toutes parts, nous ne ſentons ſon action que lorſqu'il eſt modifié de façon à frapper avec aſſez de force nos organes & notre peau pour que notre cerveau ſoit averti de ſa préſence. C'eſt ainſi, que dans un ſommeil profond & tranquille, qui n'eſt troublé par aucun rêve, l'homme ceſſe de ſentir : enfin c'eſt ainſi que, malgré les mouvemens continuels qui ſe font dans la machine humaine, l'homme paroît ne rien ſentir, lorſque tous ces mouvemens ſe font dans un ordre convenable ; il ne s'apperçoit pas de l'état de ſanté, mais il s'apperçoit de l'état de douleur ou de maladie, parce que, dans l'un, ſon cerveau n'eſt point trop vivement remué, au lieu que, dans l'autre, ſes nerfs éprouvent des contractions, des ſecouſſes, des mouvemens violens & déſordonnés qui l'avertiſſent que quelque cauſe agit fortement ſur eux, & d'une façon peu analogue à leur nature habituelle; voilà ce qui conſtitue la façon d'être que nous nommons *douleur*.

D'un autre côté, il arrive quelquefois que des objets extérieurs produiſent des changemens très-conſidérables ſur notre corps, ſans que nous nous en appercevions au moment où ils ſe font. Sou-

vent dans la chaleur d'un combat un ſoldat ne s'apperçoit point d'une bleſſure dangereuſe, parce qu'alors les mouvemens impétueux, multipliés & rapides dont ſon cerveau eſt aſſailli, l'empêchent de diſtinguer les changemens particuliers qui ſe font dans une partie de ſon corps. Enfin, lorſqu'un grand nombre de cauſes agiſſent à la fois & trop vivement ſur l'homme, il ſuccombe, il tombe en défaillance ; il perd la connoiſſance, il eſt privé du ſentiment.

En général le ſentiment n'a lieu que lorſque le cerveau peut diſtinguer les impreſſions faites ſur les organes ; c'eſt la ſecouſſe diſtincte, ou la modification marquée qu'il éprouve qui conſtitue la *conſcience*. (33) D'où l'on voit que le ſentiment eſt une façon d'être ou changement marqué produit dans notre cerveau à l'occaſion des impulſions que nos organes reçoivent, ſoit de la part des cauſes extérieures, ſoit de le part des cauſes intérieures qni les modifient d'une façon durable ou momentanée. En effet ſans qu'aucun objet extérieur vienne remuer les organes de l'homme, il ſe ſent lui même, il a la conſcience des changemens qui s'opèrent en lui ; ſon cerveau eſt alors modifié, ou bien il ſe renouvelle des modifications antérieures. N'en ſoyons point étonnés ; dans une machine auſſi compliquée que le corps humain, dont les parties ſont cependant toutes contigues au cerveau, celui-ci doit être néceſſairement averti des chocs, des embarras, des changemens qui ſurviennent dans un

(33) Selon le Dr. Clarcke » la conſcience eſt l'acte réfléchi par » le moyen duquel je ſcai que je penſe, & que mes penſées ou » mes actions ſont à moi & non pas à un autre » *V. ſa lettre contre Dodvvel.*

tout, dont les parties sensibles de leur nature sont dans une action & une réaction continuelle, & viennent toutes se concentrer en lui.

L'orsqu'un homme éprouve les douleurs de la goute, il a la conscience, c'est à-dire, il sent intérieurement qu'il se fait en lui des changemens très-marqués, sans qu'aucune cause extérieure agisse immédiatement sur lui; cependant, en remontant à la vraie source de ces changemens, nous trouverons que ce sont des causes extérieures qui les produisent, tels que l'organisation & le tempérament reçus de nos parents, certains alimens, & mille causes inappréciables & légeres qui, en s'amassant peu-à-peu produisent l'humeur de la goute, dont l'effet est de se faire sentir très-vivement. La douleur de la goute fait naître dans le cerveau une idée ou une modification qu'il a le pouvoir de se représenter ou de réitérer en lui, même lorsqu'il n'a plus la goute: son cerveau par une série de mouvement se remet alors dans un état analogue à celui où il étoit, quand il éprouvoit réellement cette douleur, il n'en auroit aucune idée si jamais il ne l'avoit sentie.

L'on appelle *sens* les organes visibles de notre corps par l'intermede desquels le cerveau est modifié. On donne différens noms aux modifications qu'il reçoit. Les noms de *sensations*, de *perceptions*, *d'idées* ne désignent que des changemens produits dans l'organe intérieur à l'occasion des impressions que font sur les organes extérieurs les corps qui agissent sur eux. Ces changemens considérés en eux-mêmes se nomment *sensations*; ils se nomment *perceptions* dès que l'organe intérieur les apperçoit ou en est averti; ils se nomment *idées* lorsque l'or-

gane intérieur rapporte ces changemens à l'objet qui les a produits.

Toute *senſation* n'eſt donc qu'une ſecouſſe donnée à nos organes; toute *perception* eſt cette ſecouſſe propagée juſqu'au cerveau; toute *idée* eſt l'image de l objet à qui la ſenſation & la perception ſont dues. D'où l'on voit que, ſi nos ſens ne ſont remués, nous ne pouvons avoir ni ſenſations, ni perceptions, ni idées, comme nous aurons occaſion de le prouver à ceux qui pourroient encore douter d'une vérité ſi frappante.

C'eſt la grande mobilité dont l'organiſation de l'homme le rend capable qui le diſtingue des autres êtres que nous nommons inſenſibles & inanimés; ce ſont les différens dégrés de mobilité dont l'organiſation particuliere des individus de notre eſpece les rend ſuſceptibles, qui mettent entre eux des différences infinies & des variétés incroyables tant pour les facultés corporelles que pour celles qu'on nomme *mentales* ou *intellectuelles*. De cette mobilité plus ou moins grande réſulte l'eſprit, la ſenſibilité, l'imagination, le goût, &c....... Mais ſuivons pour le préſent les opérations de nos ſens, & voyons la maniere dont les objets extérieurs agiſſent ſur eux & les modifient; nous examinerons enſuite la réaction de l'organe intérieur.

Les yeux ſont les organes très-mobiles & très-délicats, par le moyen deſquels nous éprouvons la ſenſation de la lumiere ou de la couleur, qui donne au cerveau une perception diſtincte, à la ſuite de laquelle le corps lumineux ou coloré fait naître en nous une idée. Dès que j'ouvre ma paupiere, ma rétine eſt affectée d'une façon particuliere, il s'excite dans la liqueur des fibres & des

nerfs dont mes yeux sont composés, des ébranlemens, qui se communiquent au cerveau & y peignent l'image du corps qui agit sur nos yeux; par là nous avons l'idée de la couleur de ce corps, de sa grandeur, de sa forme, de sa distance, & c'est ainsi que s'explique le méchanisme de *la vue*.

La mobilité & l'élasticité dont les fibres & les nerfs qui forment le tissu de la peau la rendent susceptible, fait que cette enveloppe du corps humain appliquée à une autre corps en est très-promptement affectée; ainsi elle avertit le cerveau de sa présence, de son étendue, de son aspérité ou de son égalité, de sa pesanteur; &c. qualités qui lui donnent des perceptions distinctes, & qui font naître en lui des idées diverses; c'est là ce qui constitue *le toucher*.

La délicatesse de la membrane qui tapisse l'intérieur des narines, la rend susceptible d'être irritée; même par les corpuscules invisibles & impalpables qui émanent des corps odorants, & qui portent des sensations, des perceptions, des idées au cerveau; c'est là ce qui constitue le sens de *l'odorat*.

La bouche, étant remplie de houpes nerveuses sensibles, mobiles, irritables, qui contiennent des sucs propres à dissoudre les substances salines, est très promptement affecté par les alimens qui y passent, & transmet au cerveau les impressions qu'elle a reçues; c'est de ce méchanisme que résulte le *goût*.

Enfin l'oreille, que sa conformation rend propre à recevoir les différentes impressions de l'air diversement modifié, communique au cerveau des ébranlemens ou des sensations qui font naître la perception des sons & l'idée des corps sonores; voilà ce qui constitue *l'ouie*.

Telles sont les seules voies par lesquelles nous

recevons des sensations, des perceptions, des idées. Ces modifications successives de notre cerveau, sont des effets produits par les objets qui remuent nos sens, deviennent des causes elles-mêmes, & produisent dans l'ame de nouvelles modifications, qu'on nomme *pensées*, *réflexions*, *mémoire*, *imagination*, *jugemens*, *volontés*, *actions*, & qui toutes ont la sensation pour base.

Pour me faire une notion précise de la *pensée*, il faut examiner pied à pied ce qui se passe en moi à la présence d'un objet quelconque. Supposons pour un moment que cet objet soit une pêche; ce fruit fait d'abord sur mes yeux deux impressions différentes, c'est-à-dire, y produit deux modifications qui se transmettent jusqu'au cerveau; à cette occasion celui-ci éprouve deux nouvelles façons d'être ou perceptions que je désigne sous les noms de *couleur* & de *rondeur*; en conséquence j'ai l'idée d'un corps rond & coloré. En portant la main à ce fruit, j'y applique l'organe du toucher; aussitôt ma main éprouve trois nouvelles impressions que je désigne sous les noms de *molesse*, de *fraîcheur*, de *pesanteur*, d'où résultent trois nouvelles perceptions dans le cerveau & trois nouvelles idées. Si j'approche ce fruit de l'organe de l'odorat, celui-ci éprouve une nouvelle modification, qui transmet au cerveau une nouvelle perception & une nouvelle idée que l'on appelle *odeur*. Enfin si je porte ce fruit à ma bouche, l'organe du goût est affecté d'une maniere nouvelle, suivie d'une perception qui fait naître en moi l'idée de la *saveur*. En réunissant toutes ces impressions ou modifications différentes de mes organes transmises à mon cerveau, c'est-à-dire, en combinant tou

tes les ſenſations, les perceptions & les idées que j'ai reçues, j'ai l'idée d'un tout que je déſigne ſous le nom de *pêche*, dont ma penſée peut s'occuper, ou dont j'ai une notion. (34)

Ce qui vient d'être dit, ſuffit pour nous montrer la génération des ſenſations, des perceptions & des idées, & leur aſſociation ou liaiſon dans le cerveau : on voit que ces différentes modifications ne ſont que des ſuites des impulſions ſucceſſives que nos organes extérieurs tranſmettent à notre organe intérieur, qui jouit de ce que nous appellons la *faculté de penſer*, c'eſt-à-dire, d'appercevoir en lui-même ou de ſentir les différentes modifications ou idées qu'il a reçues, de les combiner & de les ſéparer, de les étendre & de les reſtreindre, de les comparer, de les renouveller, &c. D'ou l'on voit que la penſée n'eſt que la perception des modifications que notre cerveau a reçues de la part des objets extérieurs, ou qu'il ſe donne à lui-même.

En effet, non ſeulement notre organe intérieur apperçoit les modifications qu'il reçoit du dehors, mais encore il a le pouvoir de ſe modifier lui-même, & de conſidérer les changemens ou les mouvemens qui ſe paſſent en lui, ou ſes propres opé-

(34) Ce qui vient d'être dit, prouve que la penſée a un commencement, une durée, une fin ; ou bien une génération, une ſucceſſion, une diſſolution · comme tous les autres modes de la maniere ; comme eux la penſée eſt excitée, déterminée, accrue, diviſée, compoſée, ſimplifiée, &c. Cependant ſi l'Ame, ou le principe qui penſe, eſt indiviſible, comment cette ame peut-elle penſer ſucceſſivement, diviſer, abſtraire, combiner, étendre ſes idées, les retenir & les perdre, avoir de la mémoire & oublier ? Comment ceſſe-t-elle de penſer ? Si les formes paroiſſent diviſibles dans la matiere, ce n'eſt qu'en la conſidérant par abſtraction, à la façon des Géometres, mais cette diviſibilité des formes n'exiſte point dans la nature où il n'y a point ni atôme, ni forme parfaitement réguliers. Il faut donc en conclure que les formes de la matiere ne ſont pas moins indiviſibles que la *Penſée*.

rations, ce qui lui donne de nouvelles perceptions & de nouvelles idées. C'eſt l'exercice de ce pouvoir de ſe replier ſur lui-même, que l'on nomme *réflexion*.

D'où l'on voit que, penſer & réfléchir, c'eſt ſentir ou appercevoir en nous-mêmes les impreſſions, les ſenſations, les idées que nous donnent les objets qui agiſſent ſur nos ſens, & les divers changemens que notre cerveau ou organe intérieur produit ſur lui-même.

La *mémoire* eſt la faculté que l'organe intérieur a de renouveller en lui-même les modifications qu'il a reçues, ou de ſe remettre dans un état ſemblable à celui où l'ont mis les perceptions, les ſenſations, les idées que les objets extérieurs ont produites en lui, & dans l'ordre qu'il les a reçues, ſans nouvelle action de la part de ces objets, ou même lorſque ces objets ſont abſens. Notre organe intérieur apperçoit que ces modifications ſont les mêmes que celles qu'il a ci-devant éprouvées à la préſence des objets auxquels il les rapporte ou les attribue. La mémoire eſt fidele, lorſque ces modifications ſont les mêmes; elle eſt infidele, lorſqu'elles different de celles que l'organe a antérieurement éprouvées.

L'imagination n'eſt en nous que la faculté que le cerveau a de ſe modifier ou de ſe former des perceptions nouvelles, ſur le modele de celles qu'il a reçues par l'action des objets extérieurs ſur ſes ſens. Notre cerveau ne fait alors que combiner des idées qu'il a reçues, & qu'il ſe rappelle, pour en former un enſemble ou un amas de modifications qu'il n'a point vu, quoiqu'il connoiſſe les idées particulieres, ou les parties dont il compoſe cet enſemble idéal qui n'exiſte qu'en lui-même. C'eſt ainſi qu'il ſe

fait les idées des Centaures, des Hyppogryphes, des Dieux & des Démons, &c. Par la mémoire notre cerveau se renouvelle des sensations, des perceptions, des idées qu'il a reçues, & se représente des objets qui ont vraiment remué ses organes, au lieu que, par l'imagination, il combine ces modifications pour en faire des objets ou des touts qui n'ont point remué ses organes, quoiqu'il connoisse les élémens ou les idées dont il les compose. C'est ainsi que les hommes, en combinant un grand nombre d'idées empruntées d'eux-mêmes, telles que celles de justice, de sagesse, de bonté, d'intelligence, &c. sont, à l'aide de l'imagination, parvenus à en former un tout idéal qu'ils ont nommé la *Divinité*.

L'on a donné le nom de *jugement*, à la faculté qu'a le cerveau de comparer entre elles les modifications ou les idées qu'il reçoit, ou qu'il a le pouvoir de réveiller en lui-même, afin d'en découvrir les rapports ou les effets.

La *volonté* est une modification de notre cerveau, par laquelle il est disposé à l'action, c'est-à-dire, à mouvoir les organes du corps, de maniere à se procurer ce qui le modifie d'une façon analogue à son être, ou à écarter ce qui lui nuit. *Vouloir*, c'est être disposé à l'action. Les objets extérieurs ou les idées intérieures qui font naître cette disposition dans notre cerveau, s'appellent *motifs*, parce que ce sont les ressorts ou mobiles qui le déterminent à l'action, c'est-à-dire, a mettre en jeu les organes du corps. Ainsi, les *actions volontaires* sont des mouvemens du corps, déterminés par les modifications du cerveau. La vue d'un fruit modifie mon cerveau d'une façon qui le dispose à faire mouvoir mon bras pour cueillir le fruit que j'ai vu, & le porter à ma bouche.

Toutes les modifications que reçoit l'organe intérieur ou le cerveau ; toutes les sentations, perceptions & idées que les objets qui remuent les sens, lui donnent, ou qu'il renouvelle en lui-même, sont agréables ou désagréables, sont favorables ou nuisibles à notre façon d'être habituelle ou passagere, & disposent l'organe intérieur à agir, ce qu'il fait en raison de sa propre énergie, qui n'est point la même dans tous les êtres de l'espece humaine, & qui dépend de leurs tempéramens. De là naissent les *Passions* plus ou moins fortes, qui ne sont que des mouvemens de la volonté déterminée par les objets qui la remuent en raison composée de l'analogie ou de la discordance qui se trouvent entre eux & notre propre façon d'être, & de la force de notre tempérament. D'où l'on voit que les passions sont des façons d'être ou des modifications de l'organe intérieur, attiré ou repoussé par les objets, & qui, par conséquent, est soumis à sa maniere aux loix physiques de l'attraction & de la répulsion.

La faculté d'appercevoir ou d'être modifié, tant par les objets extérieurs, que par lui-même, dont notre organe intérieur jouit, se désigne quelquefois sous le nom *d'entendement*. L'on a donné le nom *d'intelligence* à l'assemblage des facultés diverses dont cet organe est susceptible. On donne le nom de *raison* à une façon déterminée dont il exerce ses facultés. L'on nomme *esprit*, *sagesse*, *bonté*, *prudence*, *vertu*, &c. des dispositions ou des modifications constantes ou passageres de l'organe intérieur qui fait agir les êtres de l'espece humaine.

En un mot, comme nous aurons bientôt occasion de le prouver, toutes les facultés intellectuelles, c'est-à-dire, toutes les façons d'agir qu'on attribue à

l'ame, ſe réduiſent à des modifications, à des qualités, à des façons d'être, à des changemens produits par le mouvement dans le cerveau, qui eſt viſiblement en nous le ſiege du ſentiment, & le principe de toutes nos actions. Ces modifications ſont dues aux objets qui frappent nos ſens, dont les impulſions ſe tranſmettent au cerveau, ou bien aux idées que ces objets y ont fait naître, & qu'il a le pouvoir de reproduire; celui ci ſe meut donc à ſon tour, réagit ſur lui-même & met en jeu les organes qui viennent ſe concentrer en lui, ou qui plutôt ne ſont qu'une extenſion de ſa propre ſubſtance. C'eſt ainſi que les mouvemens cachés de l'organe intérieur ſe rendent ſenſibles au dehors par des ſignes viſibles. Le cerveau, affecté par une modification que nous nommons *la crainte*, excite un tremblement dans les membres, & répand la pâleur ſur le viſage. Ce cerveau, affecté d'un ſentiment de douleur, fait ſortir des larmes de nos yeux, même ſans qu'aucun objet le remue; une idée qu'il ſe retrace fortement, ſuffit pour qu'il éprouve des modifications très-vives qui influent viſiblement ſur toute la machine.

En tout cela nous ne voyons qu'une même ſubſtance qui agit diverſement dans ſes différentes parties. Si l'on ſe plaint que ce méchaniſme ne ſuffit pas pour expliquer les principes des mouvemens ou des facultés de notre ame, nous dirons qu'elle eſt dans le même cas que tous les corps de la nature dans leſquels les mouvemens les plus ſimples, les phénomenes les plus ordinaires, les façons d'agir les plus communes ſont des myſteres inexpliquables, dont jamais nous ne connoîtrons les premiers principes. En effet, comment nous flatterons-nous de connoître le vrai principe de la gravité en vertu delaquelle

une pierre tombe ? Connoissons-nous le méchanisme qui produit l'attraction dans quelques substances & la répulsion dans d'autres? Sommes-nous en état d'expliquer la communication du mouvement d'un corps à un autre ? D'ailleurs les difficultés que nous avons sur la maniere dont l'ame agit, seront-elles levées en la faisant un *être spirituel* dont nous n'avons aucune idée, & qui, par-conséquent, doit dérouter toutes les notions que nous pourrions nous en former? Qu'il nous suffise donc de sçavoir que l'ame se meut, & qu'elle se modifie par les causes matérielles qui agissent sur elle. D'où nous sommes autorisés à conclure que toutes ses opérations & ses facultés prouvent qu'elle est matérielle.

CHAPITRE IX.

De la diversité des facultés intellectuelles; elles dépendent des causes physiques ainsi que leurs qualités morales. Principes naturels de la Sociabilité, de la Morale & de la Politique.

LA nature est forcée de diversifier tous ses ouvrages; des matieres élémentaires différentes pour l'essence doivent former des êtres différens par leurs combinaisons & leurs propriétés, par leurs façons d'être & d'agir. Il n'est point, & il ne peut y avoir dans la nature deux êtres & deux combinaisons qui soient mathématiquement & rigoureusement les mêmes, vu que le lieu, les circonstances, les rapports, les proportions, les modifications n'étant jamais exactement semblables, les êtres qui en résultent, ne peuvent point avoir entre eux une ressemblance parfaite, & leurs façons d'agir doivent différer en quelque chose lors même que

nous croyons trouver entre elles la plus grande conformité. (35)

En conséquence de ce principe, que tout conspire à nous prouver, il n'est pas deux individus de l'espece humaine qui aient les mêmes traits, qui sentent précisement de la même maniere, qui pensent d'une façon conforme, qui voient les choses des mêmes yeux, qui aient les mêmes idées, ni par-conséquent le même système de conduite. Les organes visibles des hommes, ainsi que leurs organes cachés, ont bien une analogie ou des points généraux de ressemblance & de conformité qui font qu'ils paroissent en gros affectés de la même maniere par de certaines causes, mais leurs différences sont infinies dans les détails. Les ames humaines peuvent être comparées à des instrumens dont les cordes, déja diverses par elles-mêmes ou par les matieres dont elles ont été tissues, sont encore montées sur des tons différens; frappée par une même impulsion, chaque corde rend le son qui lui est propre, c'est-à-dire, qui dépend de son tissu, de sa tension, de sa grosseur, de l'état momentané où la met l'air qui l'environne, &c. C'est là ce qui produit le spectacle si varié que nous offre le monde moral; c'est de là que résulte cette diversité si frappante que nous trouvons entre les esprits, les facultés, les passions, les énergies, les goûts, les imaginations, les idées, les opinions des hommes; cette diversité est aussi grande que celles de leurs forces physiques, & dépend comme elles de leurs tempéramens, aussi variés que leurs physionomies: de cette diversité résulte l'action & la réaction continuelle qui fait la vie du monde

[35] Voyez ce qui a été dit à la fin du Chapitre VI.

moral; de cette discordance résulte l'harmonie qui maintient & conserve la race humaine.

La diversité qui se trouve entre les individus de l'espece humaine met entre eux de l'inégalité, & cette inégalité fait le soutien de la société. Si tous les hommes étoient les mêmes pour les forces du corps & pour les talens de l'esprit, ils n'auroient aucun besoin les uns des autres : c'est la diversité de leurs facultés & l'inégalité qu'elles mettent entre eux qui rendent les mortels nécessaires les uns aux autres, sans cela ils vivroient isolés. D'où l'on voit que cette inégalité, dont souvent nous nous plaignons à tort, & l'impossibilité où chacun de nous se trouve de travailler efficacement tout seul à se conserver & à se procurer le bien-être, nous mettent dans l'heureuse nécessité de nous associer, de dépendre de nos semblables, de mériter leurs secours, de les rendre favorables à nos vues, de les attirer à nous pour écarter par des efforts communs ce qui pourroit troubler l'ordre dans notre machine. En conséquence de la diversité des hommes & de leur inégalité, le foible est forcé de se mettre sous la sauve-garde du plus fort ; c'est elle qui oblige celui-ci à recourir aux lumieres, aux talens, à l'industrie du plus foible, lorsqu'il les juge utiles pour lui-même, cette inégalité naturelle fait que les nations distinguent les citoyens qui leur rendent des services, & en raison de leurs besoins, honorent & récompensent les personnes dont les lumieres, les bienfaits, les secours & les vertus leur procurent des avantages réels ou imaginaires, des plaisirs, des sensations agréables en tout genre ; c'est par elle que le génie prend de l'ascendant sur les hommes

& force des peuples entiers à reconnoître son pouvoir. Ainsi la diversité & l'inégalité des facultés tant corporelles que mentales, ou intellectuelles, rendent l'homme nécessaire à l'homme, le rendent sociable, & lui prouvent évidemment la nécessité de la morale.

D'après la diversité de leurs facultés, les êtres de notre espece se partagent en différentes classes suivant les effets qu'ils produisent, & suivant les différentes qualités que l'on remarque en eux, qui découlent des propriétés individuelles de leurs ames ou des modifications particulieres de leur cerveau. C'est ainsi que l'esprit, la sensibilité, l'imagination, les talens, &c. mettent des différences infinies entre les hommes. C'est ainsi que les uns sont appellés *bons* & les autres *méchans*, *vertueux* & *vicieux*, *sçavans* & *ignorans*, *raisonnables* ou *déraisonnables*, &c.

Si nous examinons toutes les différentes facultés attribuées à l'ame, nous verrons que, comme celles du corps, elles sont dues à des causes physiques, auxquelles il sera facile de remonter. Nous trouverons que les forces de l'ame sont les mêmes que celles du corps, ou dépendent toujours de son organisation, de ses propriétés particulieres & des modifications constantes ou momentanées qu'il éprouve, en un mot du tempérament.

Le *tempérament* dans chaque homme est l'état habituel où se trouvent les fluides & les solides dont son corps est composé. Les tempéramens varient en raison des élémens ou matieres qui dominent dans chaque individu, & des différentes combinaisons & modifications que ces matieres, diverses par elles-mêmes, éprouvent dans sa machine.

chine. C'eſt ainſi que chez les uns le ſang abonde, la bile dans les autres, le flegme dans quelques-uns, &c.

C'eſt de la nature, c'eſt de nos parens, c'eſt des cauſes qui ſans ceſſe & depuis le premier moment de notre exiſtence nous ont modifiés, que nous avons reçu notre tempérament. C'eſt dans le ſein de ſa Mere que chacun de nous a puiſé les matieres qui influeront toute la vie ſur ſes facultés intellectuelles, ſur ſon énergie, ſur ſes paſſions, ſur ſa conduite. La nourriture que nous prenons, la qualité de l'air que nous reſpirons, le climat que nous habitons, l'éducation que nous recevons, les idées qu'on nous préſente & les opinions qu'on nous donne, modifient ce tempérament: & comme ces circonſtances ne peuvent jamais être rigoureuſement les mêmes en tout point pour deux hommes, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait entre eux une ſi grande diverſité, ou qu'il y ait autant de tempéramens différens qu'il y a d'individus de l'eſpece humaine.

Ainſi, quoique les hommes aient entre eux une reſſemblance générale, ils different eſſentiellement tant par le tiſſu & l'arrangement des fibres & des nerfs, que par la nature, la qualité, la quantité des matieres qui mettent ces fibres en jeu & leur impriment des mouvemens. Un homme, déjà différent d'un autre homme par la texture & la diſpoſition de ſes fibres, le devient encore plus lorſqu'il prend des alimens nourriſſans, lorſqu'il boit du vin, lorſqu'il fait de l'exercice, tandis que l'autre qui ne boira que l'eau, ne prendra que des nourritures peu ſucculentes, languira dans l'inertie & l'oiſiveté.

Toutes ces causes influent nécessairement sur l'esprit, sur les passions, sur les volontés, en un mot sur ce qu'on appelle les facultés intellectuelles. C'est ainsi que nous voyons qu'un homme sanguin est communément spirituel, emporté, voluptueux, entreprenant, tandis qu'un homme flegmatique est d'une conception, lente & difficile à émouvoir, est d'une imagination peu vive, est pusillanime & incapable de vouloir fortement.

Si l'on consultoit l'expérience au lieu du préjugé, la médecine fourniroit à la morale la clef du cœur humain, & en guérissant le corps, elle seroit quelquefois assurée de guérir l'esprit. En faisant de notre ame une substance *spirituelle*, on se contente de lui administrer des remedes spirituels qui n'influent point sur le tempérament ou qui ne font que lui nuire. Le dogme de la spiritualité de l'ame a fait de la morale une science conjecturale, qui ne nous fait nullement connoître les vrais mobiles que l'on doit employer pour agir sur les hommes. Aidés de l'expérience, si nous connoissions les élémens qui font la base du tempérament d'un homme ou du plus grand nombre des individus dont un peuple est composé, nous sçaurions ce qui leur convient, les loix qui leur sont nécessaires, les institutions qui leur sont utiles. En un mot la morale & la politique pourroient retirer du *Matérialisme* des avantages que le dogme de la spiritualité ne leur fournira jamais, & auxquels il les empêche même de songer. L'homme sera toujours un mystere pour ceux qui s'obstineront à le voir avec les yeux prévenus de la Théologie, ou qui attribueront ses actions à un principe dont jamais ils ne peuvent avoir d'idées. Lorsque nous

voudrons connoître l'homme, tâchons donc de découvrir les matieres qui entrent dans sa combinaison & qui constituent son tempérament ; ces découvertes serviront à nous faire deviner la nature & la qualité de ses passions & de ses penchans, & pressentir sa conduite dans des occasions données, elles nous indiqueront les remedes que nous pourrons employer avec succès pour corriger les défauts d'une organisation vicieuse ou d'un tempérament aussi nuisible à la société qu'à celui qui le possede.

En effet il n'est point douteux que le tempérament de l'homme ne puisse être corrigé, altéré, modifié par des causes aussi physiques que celles qui le constituent ; chacun de nous peut en quelque sorte se faire un tempérament ; un homme d'un tempérament sanguin, en prenant des nourritures moins succulentes ou en moindre quantités, en s'abstenant de liqueurs fortes &c. peut parvenir à corriger la nature, la qualité, la quantité du mouvement du fluide qui domine en lui. Un bilieux ou un mélancolique peut, à l'aide de quelques remedes, diminuer la masse de ce fluide, & corriger le vice de son humeur à l'aide de l'exercice, de la dissipation, de la gaieté qui résulte du mouvement. Un Européen transplanté dans l'Indostan deviendra peu-à-peu un homme tout différent pour l'humeur, pour les idées, pour le tempérament & le caractere.

Quoique l'on ait fait peu d'expériences pour connoître ce qui constitue les tempéramens des hommes, on en auroit déjà un nombre suffisant si l'on daignoit en faire usage. Il paroît en général que le principe igné, que les chimistes ont défi-

gné sous le nom de *phlogistique* ou de *matiere inflammable*, est celui qui dans l'homme lui donne le plus de vie & dénergie, qui procure le plus de ressort, de mobilité, d'activité à ses fibres, de tension à ses nerfs, de rapidité à ses fluides. De ces causes matérielles nous voyons communément résulter les dispositions ou facultés que nous nommons sensibilité, esprit, imagination, génie, vivacité, &c. qui donnent le ton aux passions, aux volontés, aux actions morales des hommes. Dans ce sens c'est avec assez de justesse que l'on se sert des expressions de *chaleur d'ame*, d'imagination *ardente*, de *feu du génie*, &c. (36)

C'est ce feu, répandu en doses différentes dans les êtres de notre espèce, qui leur donne le mouvement, l'activité, la chaleur animale, & qui, pour ainsi dire, les rend plus ou moins vivans. Ce feu si mobile & si subtil se dissipe avec facilité, & pour lors il demande à être rétabli à l'aide des alimens qui le contiennent, & qui par là se trouvent propres à remonter notre machine, à réchauffer le cerveau, à lui rendre l'activité nécessaire pour remplir les fonctions que l'on nomme intellectuelles. C'est ce feu contenu dans le vin & dans les liqueurs fortes qui donne aux hommes les plus engourdis une vivacité dont sans lui ils seroient incapables, & qui pousse les lâches même au combat. C'est ce feu qui trop abondant en nous dans certaines maladies nous jette dans le délire,

(36) Je serois assez tenté de croire que ce que les Médecins nomment le *fluide nerveux* ou cette matiere si mobile qui avertit si promptement le cerveau de tout ce qui se passe en nous, n'est autre chose que la matiere électrique & que c'est la différence de ses doses ou proportions qui est une des principales causes de la diversité des hommes & de leurs facultés.

& qui trop foible dans d'autres, nous plonge dans l'affaissement. Enfin c'est ce feu qui diminue dans la vieillesse & qui se dissipe totalement à la mort. (37)

Si nous examinons d'après nos principes les facultés intellectuelles des hommes ou leurs qualités morales, nous demeurerons convaincus qu'elles sont dues à des causes matérielles qui influent sur leur organisation particuliere d'une façon plus ou moins durable & marquée. Mais d'où vient cette organisation, sinon des parens desquels nous recevons les élémens d'une machine nécessairement analogue à la leur ? D'où vient le plus ou le moins de matiere ifinée ou de chaleur vivifiante qui décide de nos qualités mentales ? C'est de la Mere qui nous a porté dans son sein, qui nous a communiqué une portion du feu dont elle fut animée elle-même, & qui avec son sang circuloit dans ses veines. C'est des alimens qui nous ont nourris, c'est du climat où nous vivons, c'est de l'atmosphere qui nous entoure ; toutes ces causes influent sur nos fluides & nos solides & décident de nos dispositions naturelles. En examinant cesdispositions, d'où dépendent nos facultés, nous les trouverons toujours corporelles & matérielles.

La premiere de ces dispositions est la *sensibilité* physique de laquelle nous verrons découler toutes nos autres qualités intellectuelles ou morales. Sentir, comme on l'a dit, c'est être remué & avoir la conscience des changemens qui s'operent en nous.

(37) Si nous voulons être de bonne foi nous trouverons que c'est la chaleur qui est le principe de la vie. C'est à l'aide de la chaleur que les êtres passent de l'inaction au mouvement, du repos à la fermentation, de l'état inanimé à celui de la vie ; nous en avons la preuve dans l'œuf que la chaleur fait éclore ; en un mot point de génération sans chaleur.

Avoir de la fenfibilité n'eft donc autre chofe qu'être conformé de maniere à fentir très-promptement & très-vivement les impreffions des objets qui agiffent fur nous. Une ame fenfible n'eft donc que le cerveau d'un homme difpofé de maniere à recevoir avec facilité les mouvemens qui lui font communiqués. C'eft ainfi que nous appellons *fenfible* celui que la vue d'un malheureux ou le récit d'une cataftrophe, ou l'idée d'un fpectacle affligeant touchent affez vivement pour répandre des larmes, figne auquel nous reconnoiffons les effets d'un grand trouble dans la machine humaine. Nous difons d'un homme en qui les fons de la mufique excitent un grand plaifir ou produifent des effets très-marqués, qu'il a *l'oreille fenfible*. Enfin nous difons d'un homme dans lequel, l'éloquence, les beautés des arts, tous les objets qui le frappent, excitent des mouvemens très-vifs, qu'il a *l'ame fenfible*. (38)

L'efprit eft une fuite de cette fenfibilité phyfique. En effet nous appellons *efprit* une facilité que quelques êtres de notre efpece ont de faifir avec promptitude l'enfemble & les différens rapports des objets. Nous appellons *Génie* la facilité de faifir cet enfemble & ces rapports dans les objets vaftes, utiles, difficiles à connoître. L'efprit peut être comparé à une vue perçante qui apperçoit les chofes promptement ; le génie eft une vue qui faifit

(38) On voit que la compaffion dépend de la fenfibilité phyfique qui n'eft jamais la même dans tous les hommes ; on a donc eu tort de faire de la compaffion la fource de nos idées de morale & des fentimens que nous éprouvons pour nos femblables. Non feulement tous les hommes ne font point fenfibles, mais encore il y en a beaucoup en qui la fenfibilité n'a point été développée. Tels font les Princes, les grands, les riches, &c.

d'un coup d'œil tous les points d'un horison étendu. L'esprit juste est celui qui apperçoit les objets & les rapports tels qu'ils sont : l'esprit faux est celui qui ne saisit que de faux rapports, ce qui vient de quelque vice dans l'organisation. L'esprit juste est une faculté qui ressemble à l'adresse dans la main.

L'imagination étant la facilité de combiner avec promptitude des idées ou des images ; elle consiste dans le pouvoir de reproduire aisément les modifications de notre cerveau & de les lier ensemble ou de les attacher à des objets auxquels elles conviennent : c'est alors que l'imagination nous plaît, c'est alors que nous approuvons ses fictions, & qu'elle embellit la nature & la vérité ; nous la blâmons, au contraire, lorsqu'elle nous peint des phantômes désagréables ou lorsqu'elle combine des idées qui ne sont point faites pour s'associer. C'est ainsi que la poësie, faite pour rendre la nature plus touchante, nous plaît quand elle orne les objets qu'elle nous offre de toutes les beautés qui peuvent leur convenir ; elle en fait alors des êtres idéaux ; mais qui nous remuent agréablement, & nous pardonnons à l'illusion qu'on nous fait en faveur du plaisir qu'on nous cause. Les hideuses chimeres de la superstition nous déplaisent, parce qu'elles ne sont que les produits d'une imagination malade qui ne réveille en nous que des idées affligeantes.

L'imagination, quand elle s'égare, produit le fanatisme, les terreurs religieuses, le zele inconsidéré, des phrénésies, les grands crimes. L'imagination réglée produit l'enthousiasme pour les choses utiles, la passion forte pour la vertu, l'amour de la patrie, la chaleur de l'amitié, en

un mot, elle donne de l'énergie & de la vivacité à tous nos sentimens ; ceux qui sont privés d'imagination, sont communément des hommes en qui le flegme éteint le feu sacré qui est en nous le principe de la mobilité, de la chaleur du sentiment, & qui vivifie toutes nos facultés intellectuelles. Il faut de l'entousiasme pour les grandes vertus, ainsi que pour les grands crimes. L'entousiasme met notre cerveau ou notre ame dans un état semblable à celui de l'ivresse ; l'un & l'autre excitent en nous des mouvemens rapides que les hommes approuvent, quand il en résulte du bien, & qu'ils nomment *folie*, *délire*, *crime* ou *fureur*, quand il en résulte du désordre.

L'esprit n'est juste, il n'est capable de juger sainement des choses ; l'imagination n'est réglée que lorsque l'organisation est disposée de maniere à remplir ses fonctions avec précision. A chaque instant de sa vie l'homme fait des expériences ; chaque sensation qu'il éprouve, est un fait qui consigne dans son cerveau une idée, que sa mémoire lui rappelle avec plus ou moins d'exactitude ou de fidélité ; ces faits se lient, ces idées s'associent, & leur chaîne constitue *l'expérience* & la *science*. Sçavoir, c'est être assuré par des expériences réitérées & faites avec précision, des idées, des sensations ; des effets qu'un objet peut produire sur nous-mêmes ou sur les autres. Toute science ne peut être fondée que sur la vérité, & la vérité elle-même ne se fonde que sur le rapport constant & fidele de nos sens. Ainsi la *vérité* est la conformité ou la convenance perpétuelle que nos sens bien constitués nous montrent, à l'aide de l'expérience, entre les objets que nous connoissons &

les

les qualités que nous leur attribuons. En un mot, la vérité est l'association juste & précise de nos idées. Mais comment, sans expérience, s'assurer de la justesse de cette association ; & si l'on ne réitere ces expériences, comment les constater ? Enfin, si nos sens sont viciés, comment s'en rapporter aux expériences ou faits qu'ils consignent dans notre cerveau ? C'est par des expériences multipliées, diversifiées, répétées, qu'on pourra rectifier les défauts des premieres.

Nous sommes dans l'erreur toutes les fois que des organes déjà peu sains par leur nature, ou viciés par les modifications durables ou passageres qu'ils éprouvent, nous mettent hors d'état de bien juger les objets. *L'erreur* consiste dans une association fausse des idées, par laquelle nous attribuons aux objets des qualités qu'ils n'ont pas. Nous sommes dans l'erreur, lorsque nous supposons comme existans des êtres qui n'existent point, ou lorsque nous associons l'idée de bonheur à des objets capables de nous nuire, soit immédiatement, soit par des conséquences éloignées que nous sommes incapables de pressentir.

Mais comment pressentir des effets que nous n'avons point encore éprouvés ? C'est encore à l'aide de l'expérience. Nous sçavons, par son secours, que des causes analogues ou semblables produisent des effets analogues & semblables ; la mémoire, en nous rappellant les effets que nous avons éprouvés, nous met à portée de juger de ceux que nous pouvons attendre, soit des mêmes causes, soit des causes qui ont du rapport avec celles qui ont agi sur nous. D'où l'on voit que la *prudence*, la *prévoyance* sont des facultés qui sont dues à l'ex-

périence. J'ai senti que le feu excitoit dans mes organes une sensation douloureuse, cette expérience suffit pour me faire pressentir que le feu, appliqué à quelques-uns de mes organes, y excitera, par la suite, la même sensation. J'ai éprouvé qu'une action de ma part excitoit la haine ou le mépris des autres, cette expérience me fait pressentir que toutes les fois que j'agirai de la sorte, je serai haï ou méprisé.

La faculté que nous avons de faire des expériences, de nous les rappeller, de pressentir les effets, afin d'écarter ceux qui peuvent nous nuire, ou de nous procurer ceux qui sont utiles à la conservation de notre être & à sa félicité, seul but de toutes nos actions, soit corporelles, soit mentales, constitue ce qu'en un mot on désigne sous le nom de *raison*. Le sentiment, notre nature, notre tempérament peuvent nous égarer & nous tromper, mais l'expérience & la réflexion nous remettent dans le bon chemin, & nous apprennent ce qui peut véritablement nous conduire au bonheur. D'où l'on voit que la raison est notre nature modifiée par l'expérience, le jugement & la réflexion : elle suppose un tempérament modéré, un esprit juste, une imagination réglée, la connoissance de la vérité fondée sur des expériences sures ; enfin, de la prudence & de la prévoyance ; ce qui nous prouve que, quoique l'on nous répete tous les jours que l'homme est *un être raisonnable*, il n'y a qu'un très-petit nombre d'individus de l'espece humaine qui jouissent réellement de la raison, ou qui aient les dispositions & l'expérience qui la constituent.

N'en soyons point surpris ; il est peu d'hommes en état de faire des expériences vraies ; tous apportent, en naissant, des organes susceptibles d'être

remués, ou d'amasser des expériences ; mais, soit par le vice de leur organisation, soit par les causes qui la modifient, leurs expériences sont fausses, leurs idées sont confuses & mal associées, leurs jugemens sont erronnés, leur cerveau se remplit de systêmes vicieux qui influent nécessairement sur toute leur conduite, & troublent continuellement la raison.

Nos sens, comme on a vu, sont les seuls moyens que nous ayons de connoître si nos opinions sont vraies, si notre conduite est utile pour nous-mêmes, si les effets qui en résulteront, nous seront avantageux. Mais, pour que nos sens nous fassent de fideles rapports, ou portent des idées vraies au cerveau, il faut qu'ils soient sains, c'est à-dire, dans l'état requis pour maintenir notre être dans l'ordre propre à lui procurer sa conservation & sa félicité permanente. Il faut que notre cerveau soit sain lui-même ou dans l'état nécessaire pour remplir ses fonctions & pour exercer ses facultes ; il faut que la mémoire lui retrace fidélement ses sensations ou ses idées antérieures, afin de juger ou de pressentir les effets qu'il doit espérer ou craindre des actions auxquelles sa volonté se portera. Nos organes extérieurs ou intérieurs sont-ils viciés, soit par leur conformation naturelle, soit par les causes qui les modifient, nous ne sentons qu'imparfaitement & d'une facon peu distincte ; nos idées sont fausses ou suspectes ; nous jugeons mal, nous sommes dans une illusion ou dans une ivresse qui nous empêche de saisir les vrais rapports des choses. En un mot, la mémoire est fautive, la réflexion est nulle, l'imagination s'égare, l'esprit nous trompe & la sensibilité de nos organes assaillis à la fois par une foule d'ébranle-

mens, s'oppose à la prudence, à la prévoyance & à l'exercice de la raison. D'un autre côté, si la conformation de nos organes ne leur permet que de se mouvoir foiblement & avec lenteur, comme il arrive dans ceux qui sont d'un tempérament flegmatique, les expériences sont tardives & souvent infructueuses. La tortue & le papillon sont également incapables d'éviter leur destruction. L'homme stupide & l'homme ivre sont dans une égale impossibilité de parvenir à leur but.

Mais quel est le but de l'homme dans la sphere qu'il occupe? C'est de se conserver & de rendre son existence heureuse. Il est donc important qu'il en connoisse les vrais moyens par des expériences dont sa prudence & sa raison lui enseignent à faire usage pour parvenir sûrement & constamment au but qu'il se propose. Ces moyens sont ses propres facultés, son esprit, ses talens, son industrie, ses actions déterminées par les passions dont sa nature le rend susceptible, & qui donnent plus ou moins d'activité à sa volonté. L'expérience & la raison lui montrent encore que les hommes avec lesquels il est associé, lui sont nécessaires, peuvent contribuer à son bonheur, à ses plaisirs, peuvent l'aider des facultés qui leur sont propres; l'expérience lui apprend de quelle façon il peut les faire concourir à ses desseins, les déterminer à vouloir & agir en sa faveur, il voit les actions qu'ils approuvent & celles qui leur déplaisent, la conduite qui les attire & celle qui les repousse, les jugemens qu'ils en portent; les effets avantageux ou nuisibles qui résultent des différentes façons d'être & d'agir. Toutes ces expériences lui donnent l'idée de la vertu & du vice, du juste & de l'injuste, de la bonté & de la méchanceté,

de la décence & de l'indécence, de la probité & de la fourberie, &c. en un mot, il apprend à juger les hommes & leurs actions, à distinguer les sentimens nécessaires qui s'excitent en eux d'après la diversité des effets qu'on leur fait éprouver.

C'est sur la diversité nécessaire de ces effets qu'est fondée la distinction du bien & du mal, du vice & de la vertu; distinction qui, comme quelques penseurs l'ont cru, n'est point fondée sur des conventions entre les hommes, & encore bien moins sur les volontés chimériques d'un être surnaturel, mais sur les rapports éternels & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine vivans en société, & qui subsisteront autant que l'homme & la société. Ainsi la *vertu* est tout ce qui est vraiment & constamment utile aux êtres de l'espece humaine vivans en société; le *vice* est tout ce qui leur est nuisible. Les plus grandes vertus sont celles qui leur procurent les avantages les plus grands & les plus durables; les plus grands vices sont ceux qui troublent plus leur tendance au bonheur & l'ordre nécessaire à la société. L'homme *vertueux* est celui dont les actions tendent constamment au bien-être de ses semblables; l'homme *vicieux* est celui dont la conduite tend au malheur de ceux avec qui il vit, d'où son propre malheur doit communément résulter. Tout ce qui nous procure à nous-mêmes un bonheur véritable & permanent, est raisonnable; tout ce qui trouble notre propre félicité ou celle des êtres nécessaires à notre bonheur, est insensé ou déraisonnable. Un homme qui nuit aux autres, est un méchant; un homme qui se nuit à lui-même, est un imprudent, qui ne connoît ni la raison, ni ses propres intérets, ni la vérité.

Nos *devoirs* sont les moyens dont l'expérience & la raison nous montrent la nécessité pour parvenir à la fin que nous nous proposons ; ces devoirs sont une suite nécessaire des rapports subsistans entre des hommes qui desirent également le bonheur & la conservation de leur être. Lorsqu'on dit que ces devoirs *nous obligent*, cela signifie que, sans prendre ces moyens, nous ne pouvons parvenir à la fin que notre nature se propose. Ainsi, *l'obligation morale* est la nécessité d'employer les moyens propres à rendre heureux les êtres avec qui nous vivons, afin de les déterminer à nous rendre heureux nous-mêmes ; nos obligations envers nous-mêmes sont la nécessité de prendre les moyens sans lesquels nous ne pourrions nous conserver, ni rendre notre existence solidement heureuse. La morale est, comme l'univers, fondée sur la nécessité ou sur les rapports éternels des choses.

Le bonheur est une façon d'être dont nous souhaitons la durée, ou dans laquelle nous voulons persévérer. Il se mesure par sa durée & sa vivacité. Le bonheur le plus grand est celui qui est le plus durable ; le bonheur passager, ou de peu de durée, s'appelle *plaisir* ; plus il est vif, & plus il est fugitif, parce que nos sens ne sont susceptibles que d'une certaine quantité de mouvement ; tout plaisir qui l'excede, se change dès-lors en *douleur*, ou en une façon pénible d'exister, dont nous desirons la cessation : voilà pourquoi le plaisir & la douleur se touchent souvent de si près. Le plaisir immodéré est suivi de regrets, d'ennuis & de dégoûts ; le bonheur passager se convertit en un malheur durable. D'après ce principe, l'on voit que l'homme qui, dans chaque instant de sa durée, cherche nécessairement le bonheur, doit,

quand il est raisonnable, ménager ses plaisirs, se refuser tous ceux qui pourroient se changer en peine, & tâcher de se procurer le bien-être le plus permanent.

Le bonheur ne peut être le même pour tous les êtres de l'espece humaine; les mêmes plaisirs ne peuvent affecter également des hommes diversement conformés & modifiés. Voilà, sans doute, pourquoi la plupart des moralistes ont été si peu d'accord sur les objets dans lesquels ils ont fait consister le bonheur, ainsi que sur les moyens de les obtenir. Cependant le bonheur paroît être en général un état durable ou momentané auquel nous acquiesçons, parce que nous le trouvons conformément à notre être; cet état résulte de l'accord qui se trouve entre l'homme & les circonstances dans lesquelles la nature l'a placé; ou, si l'on veut, le bonheur est la coordination de l'homme avec les causes qui agissent sur lui.

Les idées que les hommes se font du bonheur, dépendent non-seulement de leur tempérament ou de leur conformation particuliere, mais encore des habitudes qu'ils ont contractées. *L'habitude* est dans l'homme une façon d'être, de penser & d'agir, que nos organes, tant extérieurs qu'intérieurs, contractent par la fréquence des mêmes mouvemens, d'où résulte le pouvoir de faire ces mouvemens avec promptitude & facilité.

Si nous considérons attentivement les choses, nous trouverons que presque toute notre conduite, le système de nos actions, nos occupations, nos liaisons, nos études & nos amusemens, nos manieres & nos usages, nos vêtemens, nos alimens, sont des effets de l'habitude. Nous lui dé-

vons pareillement l'exercice facile de nos facultés mentales, de la pensée, du jugement, de l'esprit, de la raison, du goût, &c. C'est à l'habitude que nous devons la plupart de nos penchants, de nos desirs, de nos opinions, de nos préjugés; les fausses idées que nous nous faisons du bien-être, en un mot, les erreurs dans lesquelles tout s'efforce de nous faire tomber & de nous retenir. C'est l'habitude qui nous attache, soit au vice, soit à la vertu. (39)

Nous sommes tellement modifiés par l'habitude, que souvent on la confond avec notre nature; de là, comme nous verrons bientôt, ces opinions ou ces idées que l'on a nommées *innées*, parce qu'on n'a pas voulu remonter à la source qui les avoit comme identifiées avec notre cerveau. Quoiqu'il en soit, nous tenons très-fortement à toutes les choses auxquelles nous sommes habitués; notre esprit éprouve une sorte de violence ou de révulsion incommode toutes les fois qu'on veut lui faire changer le cours de ses idées; une pente fatale l'y ramene souvent en dépit de la raison.

C'est par un pur méchanisme que nous pouvons expliquer les phénomenes, tant physiques que moraux, de l'habitude; notre ame, malgré sa prétendue spiritualité, se modifie tout comme le corps. L'habitude fait que les organnes de la voix apprennent à exprimer promptement les idées con-

(39) L'expérience nous prouve qu'un premier crime coûte toujours plus qu'un second, celui-ci qu'un troisieme, & ainsi de suite. Une premiere action est le commencement d'une habitude; à force de combattre les obstacles qui nous détournent de commettre des actions criminelles, nous parvenons à les vaincre avec plus de facilité. C'est ainsi que l'on devient souvent méchant par habitude.

ſignées dans le cerveau par le moyen de certains mouvemens que dans l'enfance notre langue acquiert le pouvoir d'exécuter avec facilité. Notre langue, une fois habituée ou exercée à ſe mouvoir d'une certaine maniere, a beaucoup de peine à ſe mouvoir d'une autre, le goſier prend difficilement les inflexions qu'exigeroit un langage différent de celui auquel nous ſommes accoutumés. Il en eſt de même de nos idées; notre cerveau, notre organe intérieur, notre ame, accoutumée de bonne heure à être modifiée d'une certaine maniere, à attacher de certaines idées aux objets, a ſe faire un ſyſtême lié d'opinions vraies ou fauſſes, éprouve un ſentiment douloureux, lorſqu'on entreprend de donner une nouvelle impulſion ou direction à ſes mouvemens habituels. Il eſt preſque auſſi difficile de nous faire changer d'opinions, que de langage. (40)

Voilà, ſans doute, la cauſe de l'attachement preſqu'invincible que tant de gens nous montrent pour des uſages, des préjugés, des inſtitutions dont vainement la raiſon, l'expérience, le bon ſens leur prouvent l'inutilité, ou même les dangers. L'habitude réſiſte aux démonſtrations les plus claires; elles ne peuvent rien contre les paſſions & les vices enracinés, contre les ſyſtêmes les plus ridicules, contre les coutumes les plus bizarres, ſur-tout quand on y attache l'idée de l'utilité, de l'intérêt commun, du bien de la ſociété.

[40] Hobbes dit » qu'il eſt de la nature de tout être corporel » qui a ſouvent été mû de la même maniere, de recevoir conti» nuellement une plus grande aptitude, ou plus de facilité à » produire les mêmes mouvemens. « C'eſt là ce qui conſtitue l'habitude, tant dans le moral, que dans le phyſique. V. HOBBES, ESSAI SUR LA NATURE HUMAINE.

Telle eſt la ſource de l'opiniâtreté que les hommes montrent communément pour leurs religions, pour leurs uſages anciens & leurs coutumes déraiſonnables ; pour leurs loix ſi peu juſtes, pour leurs abus dont ils ſouffrent très-ſouvent, pour leurs préjugés dont quelquefois on reconnoît l'abſurdité ſans vouloir s'en défairer Voilà pourquoi les nations regardent, comme dangereuſes, les nouveautés les plus utiles, & ſe croiroient perdues, ſi l'on remédioit à des maux qu'elles s'habituent à regarder comme néceſſaires à leur repos, & comme dangereux à guérir. (41)

L'éducation n'eſt que l'art de faire contracter aux hommes, de bonne heure, c'eſt-à-dire, quand leurs organes ſont très flexibles, les habitudes, les opinions & les façons d'être adoptées par la ſociété où ils vivront. Les premiers momens de notre enfance ſont employés à faire des expériences : ceux qui ſont chargés du ſoin de nous élever, nous apprennent à les appliquer, ou développent la raiſon en nous : les premieres impulſions qu'ils nous donnent, décident communément de notre ſort, de nos paſſions, des idées que nous nous faiſons du bonheur, des moyens que nous employons pour nous le procurer, de nos vices & de nos vertus. Sous les yeux de ſes Maîtres l'enfant acquiert des idées, il apprend à les aſſocier, à penſer d'une certaine maniere, à juger bien ou mal. On lui montre différens objets qu'on l'accoutume à aimer ou haïr, à deſirer ou fuir, à eſtimer ou mépriſer. C'eſt ainſi que les opinions ſe tranſmettent des pe-

[41] *Aſſiduitate quotidianâ & conſuetudine oculorum aſſueſcunt animi, neque admirantur neque requirunt rationes earum rerum quas vident.* Cicero de Natur. Deorum Lib. II. Cap. 2.

res, des meres, des nourrices, des maîtres aux enfans, c'est ainsi que l'esprit se remplit peu-à-peu de vérités ou d'erreurs, d'après lesquelles chacun regle sa conduite, qui le rend heureux ou malheureux, vertueux ou vicieux, estimable ou haïssable pour les autres, content ou mécontent de sa destinée, suivant les objets vers lesquels on a dirigé ses passions & l'énergie de son esprit, c'est-à-dire, dans lesquels on lui a montré son intérêt ou sa félicité: en conséquence il aime & cherche ce qu'on lui a dit d'aimer & de chercher; il a des goûts, des penchans, des fantaisies que, dans tout le cours de sa vie, il s'empresse de satisfaire, en raison de l'activité dont la nature l'a pourvu & que l'on a exercée en lui.

La *Politique* devroit être l'art de régler les passions des hommes & de les diriger vers le bien de la société, mais elle n'est trop souvent que l'art d'armer les passions des membres de la société pour leur destruction naturelle, & pour celle de l'association qui devroit faire leur bonheur. Elle est communément si vicieuse, parce qu'elle n'est point fondée sur la nature, sur l'expérience, sur l'utilité générale; mais sur les passions, les caprices, l'utilité particuliere de ceux qui gouvernent la société.

La Politique, pour être utile, doit fonder ses principes sur la nature, c'est-à-dire, se conformer à l'essence & au but de la Société: celle-ci n'étant qu'un tout formé par la réunion d'un grand nombre de familles & d'individus, rassemblés pour se procurer plus facilement leurs besoins réciproques, les avantages qu'ils desirent, des secours mutuels, & sur-tout la faculté de jouir en sûreté des biens, que la nature & l'industrie peuvent fournir, il s'ensuit que

la Politique, destinée à maintenir la société, doit entrer dans ces vues, en faciliter les moyens, écarter tous les obstacles qui pourroient les traverser.

Les hommes, en se rapprochant les uns des autres pour vivre en société, ont fait, soit formellement, soit tacitement, un *PACTE*, par lequel ils se sont engagés à se rendre des services & à ne point se nuire. Mais comme la nature de chaque homme le porte à chercher à tout moment son bien-être dans la satisfaction de ses passions ou de ses caprices passagers, sans aucun égard pour ses semblables, il fallut une force qui le ramenât à son devoir, l'obligeât de s'y conformer, & lui rappellât ses engagemens, que souvent la passion pouvoit lui faire oublier. Cette force c'est *la Loi*; elle est la somme des volontés de la société, réunies pour fixer la conduite de ses membres, ou pour diriger leurs actions de maniere à concourir au but de l'association.

Mais comme la société, sur-tout quand elle est nombreuse, ne pourroit que très-difficilement s'assembler, & sans tumulte faire connoître ses intentions, elle est obligée de choisir des citoyens à qui elle accorde sa confiance; elle en fait les interprètes de ses volontés, elles les rend dépositaires du pouvoir nécessaire pour les faire exécuter. Telle est l'origine de tout *Gouvernement*, qui, pour être légitime, ne peut être fondé que sur le consentement libre de la société, sans lequel il n'est qu'une violence, une usurpation, un brigandage. Ceux qui sont chargés du soin de gouverner, s'appellent *Souverains*, *Chefs*, *Législateurs*, &c, suivant la forme que la société a voulu donner à son gouvernement, ces Souverains s'appellent

Monarques, *Magiſtrats*, *Repréſentans*, &c. Le Gouvernement n'empruntant ſon pouvoir que de la ſociété, & n'étant établi que pour ſon bien, il eſt évident qu'elle peut révoquer ce pouvoir quand ſon intérêt l'exige, changer la forme de ſon gouvernement, étendre ou limiter le pouvoir qu'elle confie à ſes chefs, ſur leſquels elle conſerve toujours une autorité ſuprême, par la Loi immuable de nature qui veut que la partie ſoit ſubordonnée au tout.

Ainſi, les Souverains ſont les miniſtres de la ſociété, ſes interprêtes, les dépoſitaires d'une portion plus ou moins grande de ſon pouvoir, & non ſes maîtres abſolus, ni les propriétaires des Nations. Par un Pacte, ſoit exprimé, ſoit tacite, ces Souverains s'engagent à veiller au maintien & à s'occuper du bien-être de la ſociété ; ce n'eſt qu'à ces conditions que cette ſociété conſent à obéir. Nulle ſociété ſur la terre n'a pu, ni voulu conférer irrévocablement à ſes chefs le droit de lui nuire : une telle conceſſion ſeroit annullée par la nature, qui veut que chaque ſociété, ainſi que chaque individu de l'eſpece humaine, tende à ſe conſerver, & ne puiſſe conſentir à ſon malheur permanent.

Les Loix, pour être juſtes, doivent avoir pour but invariable l'intérêt général de la ſociété, c'eſt-à-dire, aſſurer au plus grand nombre des citoyens les avantages pour leſquels ils ſe ſont aſſociés. Ces avantages ſont la liberté, la propriété, la ſûreté. La *liberté* eſt la faculté de faire pour ſon propre bonheur tout ce qui ne nuit pas au bonheur de ſes aſſociés ; en s'aſſociant, chaque individu a renoncé à l'exercice de la portion de ſa liberté naturelle qui pourroit préjudicier à celle des autres. L'exercice de la liberté, nuiſible à la ſociété, ſe nomme

licence. La *Propriété* est la faculté de jouir des avantages que le travail & l'industrie ont procurés à chaque membre de la société. La *sûreté* est la certitude que chaque membre doit avoir de jouir de sa personne, & de ses biens sous la protection des Loix tant qu'il observera fidélement ses engagemens avec la société.

La justice assure à tous les membres de la société la possession des avantages ou droits qui viennent d'être rapporté. D'où l'on voit que, sans justice, la société est hors d'état de procurer aucun bonheur. La justice se nomme aussi *Equité*, parce qu'à l'aide des Loix, faites pour commander à tous, elle égalise tous les membres de la société, c'est-à-dire, les empêche de se prévaloir les uns contre les autres de l'inégalité que la nature ou l'industrie peuvent avoir mis entre leurs forces.

Les *droits* sont tout ce que les Loix équitables de la société permettent à ses membres de faire pour leur propre félicité. Ces droits sont évidemment limités par le but invariable de l'association; la Société, de son côté, a des droits sur tous ses membres en vertu des avantages qu'elle leur procure, & tous ses membres sont en droit d'exiger d'elle ou de ses ministres ces avantages en faveur desquels ils vivent en société & renoncent à une portion de leur liberté naturelle. Une société dont les chefs & les Loix ne procurent aucuns biens à ses membres, perd évidemment ses droits sur eux; les chefs qui nuisent à la société, perdent le droit de lui commander. Il n'est point de patrie sans bien-être; une société sans équité ne renferme que des ennemis, une société opprimée ne contient que des oppresseurs & des esclaves; des esclaves

ne peuvent être citoyens ; c'est la liberté, la propriété, la sureté qui rendent la patrie chere, & c'est l'amour de la patrie qui fait le citoyen. (42)

Faute de connoître ces vérités, ou de les appliquer, les nations sont devenues malheureuses, & n'ont renfermé qu'un vil amas d'esclaves, séparés les uns des autres & détachés de la société qui ne leur procuroit aucuns biens. Par une suite de l'imprudence de ces nations ou de la ruse & de la violence de ceux à qui elles avoient confié le pouvoir de faire des Loix & de les mettre en exécution, les souverains se sont rendus les maîtres absolus des sociétés. Ceux-ci, méconnoissant la vraie source de leur pouvoir, prétendirent le tenir du ciel, n'être comptables qu'à lui de leurs actions, ne devoir rien à la société, en un mot, être des Dieux sur la terre & la gouverner arbitrairement comme les Dieux de l'Empyrée. Dès lors la Politique se corrompit & ne fut qu'un brigandage. Les nations furent avilies & n'oserent résister aux volontés de leurs chefs ; les Loix ne furent que l'expression de leurs caprices ; l'intérêt public fut sacrifié à leurs intérêts particuliers ; la force de la société fut tournée contre elle-même ; ses membres la quitterent pour s'attacher à ses oppresseurs, qui, pour les séduire, leur permirent de lui nuire & de profiter de ses malheurs. Ainsi, la liberté, la justice, la sûreté, la vertu furent bannies des nations ; la Politique ne fut que l'art de se servir de leurs forces & de leurs trésors pour les subjuguer elles-mêmes, & de diviser les sujets d'intérêts pour en venir à-bout ; enfin une habitude stupide & machinale leur fit chérir leurs chaînes.

[42] *Servorum nulla est unquam civitas*, a dit un ancien poëte.

Tout homme qui n'a rien à craindre, devient bientôt méchant : celui qui croit n'avoir besoin de personne, se persuade qu'il peut, sans ménagement, suivre tous les penchants de son cœur. La crainte est donc le seul obstacle que la société puisse opposer aux passions de ses chefs, qui, sans cela, se corrompront eux-mêmes, & ne tarderont pas à se servir des moyens que la société leur met en main pour se faire des complices de leurs iniquités. Pour prévenir ces abus, il faut donc que la société limite le pouvoir qu'elle confie à ses chefs, & s'en réserve une portion suffisante pour les empêcher de lui nuire ; il faut que, prudemment, elle partage des forces, qui, réunies, l'accableroient infailliblement. D'ailleurs, la réflexion la plus simple lui fera sentir que le fardeau de l'administration est trop grand pour être porté par un seul homme, que l'étendue & la multiplicité de ses devoirs rendront toujours négligent, que l'étendue de son pouvoir rendra toujours méchant. Enfin l'expérience de tous les âges convaincra les nations que l'homme est toujours tenté d'abuser du pouvoir ; que le souverain doit être soumis à la Loi, & non la Loi au souverain.

Le gouvernement influe nécessairement & également sur le Physique & le moral des nations. De même que ses soins produisent le travail, l'activité, l'abondance, la salubrité ; sa négligence & ses injustices produisent la paresse, le découragement, la disette, la contagion, les vices & les crimes. Il dépend de lui de faire éclore ou d'étouffer les talens, l'industrie, la vertu. En effet le gouvernement, dispensateur des grandeurs, des richesses, des récompenses & des châtimens ; en

un

un mot, maître des objets dans lesquels les hommes ont appris dès l'enfance à placer leur félicité, acquiert une influence nécessaire sur leur conduite, il allume leurs passions, il les tourne du côté qu'il lui plaît, il les modifie & détermine leurs *mœurs*, qui ne sont dans les peuples entiers, comme dans les individus, que la conduite ou le systême général de volontés & d'actions qui résulte nécessairement de leur éducation, de leur gouvernement, de leurs loix, de leurs opinions religieuses, de leurs institutions sensées ou déraisonnables. En un mot, les mœurs sont les habitudes des peuples : ces mœurs sont bonnes dès qu'il en résulte un bonheur solide & véritable pour la société ; & malgré la sanction des Loix, de l'usage, de Religion, de l'opinion publique & de l'exemple, ces mœurs peuvent être détestables aux yeux de la raison, quand elles n'ont pour elles que le suffrage de l'habitude & du préjugé qui consultent rarement l'expérience & le bon sens. Il n'y a pas d'action abominable qui n'ait, ou qui n'ait eu des applaudissemens dans quelque nation. Le parricide, le sacrifice des enfans, le vol, l'usurpation, la cruauté, l'intolérance, la prostitution ont été des actions licites, & même louables & méritoires chez quelques peuples de la terre. La religion, sur-tout, a consacré les usages les plus révoltans, & les plus déraisonnables.

Les passions étant les mouvemens d'attraction & de repulsion dont la nature rend l'homme susceptible pour les objets qui lui paroissent utiles ou nuisibles, peuvent être retenues par les loix & dirigées par le Gouvernement, qui tient l'aimant propre à les faire agir. Toutes les passions se bor-

nent toujours à aimer ou haïr, à chercher ou à fuir, à desirer ou à craindre. Ces passions, nécessaires à la conservation de l'homme, sont une suite de son organisation, & se montrent avec plus ou moins d'énergie, suivant son tempérament; l'éducation ou l'habitude les développent & les modifient, & le gouvernement les tourne vers les objets qu'il se croit intéressé à faire desirer aux sujets qui lui sont soumis. Les différens noms que l'on donne aux passions, sont rélatifs aux différens objets qui les excitent, tels que les plaisirs, la grandeur, les richesses, qui produisent la volupté, l'ambition, la vanité, l'avarice. Si nous examinons attentivement la source des passions dominantes dans les nations, nous la trouverons communément dans leurs gouvernemens. Ce sont les impulsions de leurs chefs qui les rendent, tantôt guerrieres, & tantôt superstitieuses; tantôt avides de gloire, tantôt avides d'argent; tantôt sensées, tantôt déraisonnables; si les souverains, pour éclairer & rendre heureux leurs états, employoient la dixieme partie des dépenses qu'ils font & des soins qu'ils se donnent pour les abrutir, les tromper & les affliger, leurs sujets seroient bientôt aussi sages & fortunés, qu'ils sont aveugles & misérables.

Ainsi, que l'on renonce au vain projet de détruire les passions dans les cœurs des hommes; qu'on les dirige vers des objets utiles pour eux-mêmes & pour leurs associés. Que l'éducation, le gouvernement & les loix les habituent à les contenir dans les justes bornes fixées par l'expérience & la raison. Que l'ambitieux ait des honneurs, des titres, des distinctions & du pouvoir, quand

il servira utilement sa patrie : que l'on donne des richesses à celui qui les desire, quand il se rendra nécessaire à ses concitoyens ; que l'on encourage par des louanges celui qui aimera la gloire ; en un mot, que les passions humaines aient un libre cours, quand il en résultera des avantages réels & durables pour la société. Que l'éducation & la politique n'allument & ne favorisent que celles qui sont avantageuses au genre humain, & nécessaires à son maintien. Les passions des hommes ne sont si dangereuses, que parce que tout conspire à les mal diriger.

La nature ne fait les hommes, ni bons, ni méchans ; (43) elle en fait des machines plus ou moins actives, mobiles, énergiques ; elle leur donne des corps, des organes, des tempéramens dont leurs passions & leurs desirs plus ou moins impétueux sont des suites nécessaires ; ces passions ont toujours le bonheur pour objet ; par-conséquent elles sont légitimes & naturelles, & ne peuvent être appellées bonnes ou mauvaises, que d'après leur influence sur les êtres de l'espece humaine. La nature nous donne des jambes propres à nous soutenir, & nécessaires pour nous transporter d'un lieu dans un autre ; les soins de ceux qui nous élevent, les fortifient, nous habituent à nous en servir, ou à en faire un usage bon ou mauvais. Le bras que j'ai reçu de la nature, n'est, ni bon, ni mauvais ; il est nécessaire à un grand nombre d'actions de la vie ; mais l'usage de ce bras devient une chose criminelle, si j'ai contracté, l'habitude de m'en servir pour voler ou pour assassiner, en vue de

(43) Seneque a dit avec raison, *erras si existimes vitia nobiscum nasci ; supervenerunt, ingesta sunt.* V. SENEC. EPIST. 91, 95, 124.

me procurer de l'argent que l'on m'a, dès l'enfance, appris à desirer, que la société où je vis, me rend nécessaire, mais que mon industrie pourroit me faire obtenir sans nuire à mon semblable

Le cœur de l'homme est un terrein qui, suivant sa nature, est également propre à produire des ronces ou des grains utiles, des poisons ou des fruits agréables, en raison des semences qu'on y aura jettées, & de la culture qu'on lui aura donnée. Dans notre enfance, on nous montre les objets que nous devons estimer ou mépriser, chercher ou éviter, aimer ou haïr. Ce sont nos Parens & nos instituteurs qui nous rendent bons ou méchans, sages ou déraisonnables, studieux ou dissipés, solides ou légers & vains. Leurs exemples & leurs discours nous modifient pour toute la vie, en nous apprenant quelles sont les choses que nous devons desirer ou craindre; nous les desirons & nous tâchons de les obtenir, suivant l'énergie de notre tempérament, qui décide toujours de la force de nos passions. C'est donc l'éducation qui, en nous inspirant des opinions ou des idées vraies ou fausses, nous donne les impulsions primitives, d'après lesquelles nous agissons d'une façon avantageuse ou nuisible à nous-mêmes & aux autres. Nous n'apportons, en naissant, que le besoin de nous conserver & de rendre notre existence heureuse; l'instruction, l'exemple, la conversation, l'usage du monde nous en présentent les moyens réels ou imaginaires, l'habitude nous procure la facilité de les employer, & nous attache fortement à ceux que nous jugeons les plus propres à nous mettre en possession des objets que nous avons appris à desirer. Lorsque notre éducation, les exemples qu'on nous

donne, les moyens que l'on nous fournit, sont approuvés par la raison, tout concourt à nous rendre vertueux, l'habitude fortifie en nous ces dispositions, & nous devenons des membres utiles de la société, à laquelle tout devroit nous prouver que notre bien-être durable est nécessairement lié. Si, au contraire, notre éducation, nos institutions, les exemples qu'on nous donne, les opinions qu'on nous suggere dès l'enfance, nous montrent la vertu comme inutile ou contraire,&le vice, comme utile & favorable à notre propre bonheur, alors nous deviendrons vicieux & nous nous croirons intéressés à nuire à nos associés; nous suivrons le torrent général; nous renoncerons à cette vertu, qui ne sera plus pour nous qu'une vaine idole que nous ne serons point tentés de suivre ou d'adorer, quand elle exigera qu'on lui immole les objets que l'on nous a constamment fait regarder comme les plus chers & les plus desirables.

Pour que l'homme fût vertueux, il faudroit qu'il eût intérêt à l'être, ou qu'il trouvât des avantages à pratiquer la vertu. Il faudroit, pour cela,que l'éducation lui donnât des idées raisonnables, que l'opinion publique & l'exemple lui montrassent la vertu comme l'objet le plus digne d'estime; que le gouvernement la récompensât fidélement, que la gloire l'accompagnât toujours, que le vice ou le crime, fussent constamment méprisés & punis. La La vertu est elle donc, dans ce cas, parmi nous? L'éducation nous donne t-elle des idées bien vraies sur le bonheur, des notions justes sur la vertu, des dispositions vraiment favorables pour les êtres avec qui nous vivons? Les exemples que nous avons sous les yeux, sont-ils bien propres à nous faire ref-

pecter la décence, la probité, la bonne foi, l'équité, l'innocence des mœurs, la fidélité conjugale, l'exactitude à remplir nos devoirs? La religion, qui seule prétend régler nos mœurs, nous rend-elles sociables, pacifiques, humains? Les arbitres des sociétés sont-ils bien fideles à recompenser ceux qui servent le mieux leur Patrie, & à punir ceux qui la pillent, la divisent, la ruinent? La Justice tient-elle sa balance d'une main bien sûre entre tous les citoyens? Les Loix ne favorisent-elles pas le puissant contre le foible, le riche contre le pauvre, l'heureux contre le misérable? Enfin, ne voyons-nous pas le crime, souvent justifié ou couronné par le succès, triompher insolemment du mérite qu'il dédaigne, & de la vertu qu'il outrage? eh bien; dans des sociétés ainsi constituées, la vertu ne peut être écoutée que d'un petit nombre de citoyens paisibles qui connoissent son prix & en jouissent en secret; elle n'est qu'un objet déplaisant pour les autres, qui ne voient en elle que l'ennemie de leur bonheur, ou la censure de leur propre conduite.

Si l'homme, d'après sa nature, est forcé de desirer son bien-être, il est forcé d'en aimer les moyens; il seroit inutile & peut-être injuste de démander à un homme d'être vertueux s'il ne peut l'être sans se rendre malheureux. Dès que le vice le rend heureux, il doit aimer le vice; dès que l'inutilité ou le crime sont honorés & récompensés, quel intérêt trouveroit-il à s'occuper du bonheur de ses semblables, ou à contenir la fougue de ses passions? Enfin, dès que son esprit s'est rempli d'idées fausses & d'opinions dangereuses, il faut que sa conduite devienne une longue suite d'égaremens & d'actions dépravées.

On nous dit que des ſauvages, pour applatir la tête de leurs enfans, la ſerrent entre deux planches, & l'empêchent par-là de prendre la forme que la nature lui deſtinoit. Il en eſt à-peu-près de même de toutes nos inſtitutions ; elles conſpirent communément à contrarier la nature, à gêner, détourner, amortir les impulſions qu'elle nous donne, à leur en ſubſtituer d'autres qui ſont les ſources de nos malheurs. Dans preſque tous les pays de la terre les peuples ſont privés de la vérité, ſont repûs de menſonges ou de merveilleuſes chimeres ; on les traite comme ces enfans dont les membres, par les ſoins imprudens de leurs nourrices, ſont ſerrés de bandelettes, qui leur ôtent le libre uſage de ces membres, s'oppoſent à leur croiſſance, à leur activité, à leur ſanté.

Les opinions religieuſes des hommes n'ont pour objet que de leur montrer la ſuprême félicité dans des illuſions, pour leſquelles on allume leurs paſſions ; & comme les phantômes qu'on leur préſente, ne peuvent point être vus des mêmes yeux par tous ceux qui les contemplent, ils ſont perpétuellement en diſpute à leurs ſujets, ils ſe haïſſent, ils ſe perſécutent, & croient ſouvent bien faire, en commettant des crimes pour ſoutenir leurs opinions. C'eſt ainſi que la religion enivre les hommes dès l'enfance, de vanité, de fanatiſme & de fureurs, s'ils ont une imagination échauffée ; ſi, au contraire, ils ſont flegmatiques & lâches, elle en fait des hommes inutiles à la ſociété ; s'ils ont de l'activité, elle en fait des frénétiques, ſouvent auſſi cruels pour eux-mêmes, qu'incommodes pour les autres.

L'Opinion publique nous donne, à chaque inſ-

tant de fausses idées de gloire & d'honneur ; elle attache notre estime non seulement à des avantages frivoles, mais encore à des actions nuisibles que l'exemple autorise, que le préjugé consacre, que l'habitude nous empêche de voir avec l'horreur & le mépris qu'elles méritent. En effet, l'habitude apprivoise notre esprit avec les idées les plus absurdes, les usages les plus déraisonnables, les actions les plus blâmables, les préjugés les plus contraires à nous mêmes & à la société où nous vivons. Nous ne trouvons étranges, singuliers, méprisables, ridicules, que les opinions & les objets auxquels nous ne sommes pas accoutumés ; il est des pays où les actions les plus louables paroissent très blâmables & très-ridicules, & où les actions les plus noires passent pour être honnêtes & sensées. (44)

L'autorité se croit communément intéressée à maintenir les opinions reçues ; les préjugés & les erreurs qu'elle juge nécessaires pour assurer son pouvoir, sont soutenus par la force, qui jamais ne raisonne. Des princes remplis eux-mêmes de fausses idées de bonheur, de puissance, de grandeur, & de gloire, sont entourés par des courtisans flatteurs, intéressés à ne jamais détromper leurs maîtres ; ces hommes avilis ne connoissent la vertu, que pour l'outrager, & peu-à-peu ils corrompent le peuple, qui se voit obligé a se prêter aux

(44) Dans quelques nations l'on assomme les vieillards, & les enfans étranglent leurs Peres. Les Phéniciens & les Carthaginois immoloient leurs enfans à leur Dieu. Les Européens approuvent les Duels, & regardent celui qui refuse d'en égorger un autre, comme un homme déshonoré. Les Espagnols & les Portugais trouvent très-honnête de brûler un hérétique. Les Chrétiens pensent qu'il est très-légitime d'égorger pour des opinions. Dans quelques pays les femmes se prostituent sans déshonneur. &c. &c. &c.

aux vices de la grandeur, & qui se fait un mérite de l'imiter dans ses déréglemens. Les cours sont les vraies foyers de la corruption des peuples.

Voilà la véritable source du mal moral. C'est ainsi que tout conspire à rendre les hommes vicieux, à donner à leurs ames des impulsions fatales, d'où résulte un désordre général dans la société, qui devient malheureuse par le malheur de presque tous les membres qui la composent. Les mobiles les plus forts s'accordent à nous inspirer des passions pour des objets futiles ou indifférens pour nous-mêmes, & qui deviennent dangereux à nos semblables, par les moyens que nous sommes forcés d'employer pour nous les procurer. Ceux qui sont chargés de nous guider, ou imposteurs, ou dupes de leurs préjugés, nous défendent d'écouter la raison; ils nous montrent la vérité, comme dangereuse, & l'erreur, comme nécessaire à notre bien-être dans ce monde & dans l'autre. Enfin, l'habitude nous attache fortement à nos opinions insensées, à nos inclinations dangereuses, à nos passions aveugles pour des objets inutiles ou dangereux. Voilà comment le plus grand nombre des hommes se trouve nécessairement déterminé au mal. Voilà comment les passions inhérentes à notre nature, & nécessaires à notre conservation, deviennent les instrumens de notre destruction & de celle de la société qu'elles devroient conserver. Voilà comment la société devient un état de guerre, & ne fait que rapprocher des ennemis, des envieux, des rivaux toujours aux prises. S'il se trouve, parmi nous, des êtres vertueux, l'on ne doit les chercher que dans le petit nombre de ceux qui, nés avec un tempérament flegmatique & des passions peu fortes,

ne desirent point, ou desirent foiblement les objets dont leurs associés sont continuellement enivrés.

Notre nature, diversement cultivée, décide de nos facultés, tant corporelles qu'intellectuelles, de nos qualités, tant physiques que morales. Un homme sanguin & robuste doit avoir des passions fortes; un homme bilieux & mélancolique aura des passions bizarres & sombres; un homme, d'une imagination enjouée aura des passions gayes; un homme en qui le flegme abonde, aura des passions douces & peu emportées. C'est de l'équilibre des humeurs, que semble dépendre l'état de ceux que nous appellons *vertueux*; leur tempérament paroît le produit d'une combinaison dans laquelle les élémens ou principes se balancent avec assez de précision, pour qu'aucune passion ne porte le trouble plus qu'une autre dans la machine. L'habitude, comme on a vu, est la nature de l'homme modifiée; celle-ci fournit la matiere; l'éducation, les mœurs nationales & domestiques, les exemples, &c. lui donnent la forme; & du temperament que la nature lui présente, ils en font des hommes raisonnables ou insensés, des fanatiques ou des héros, des entousiastes du bien public, ou des criminels effrénés; des hommes éclairés ou des stupides, des sages épris des avantages de la vertu, ou des libertins plongés dans le vice. Toutes les variétés de l'homme moral dépendent des idées diverses qui s'arrangent & se combinent diversement dans les cerveaux divers, par l'intermede des sens. Le tempérament est le produit de substances physiques; l'habitude est l'effet de modifications physique; les opinions bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses qui s'arrangent dans l'esprit humain, ne sont jamais que les effets des impulsions physiques qu'il a reçues par ses sens.

CHAPITRE X.

Notre ame ne tire point ses idées d'elle-même. Il n'y a point d'idées innées.

Tout ce qui précede, suffit pour nous prouver que l'organe intérieur, que nous appellons *notre ame*, est purement matériel. On a pu se convaincre de cette vérité, par la maniere dont elle acquiert ses idées d'après les impressions que les objets matériels font successivement sur nos organes, matériels eux-mêmes; nous avons vu que toutes les facultés que l'on nomme *intellectuelles*, sont dues à la faculté de sentir; enfin, nous venons d'expliquer, d'après les loix nécessaires d'un méchanisme très-simple, les différentes qualités des êtres que l'on nomme *Moraux*; il nous reste encore à répondre à ceux qui s'obstinent à faire de l'ame une substance distinguée du corps ou d'une essence totalement différente de la sienne; ils se fondent sur ce qu'ils prétendent que cet organe intérieur a le pouvoir de tirer des idées de son propre fond; ils veulent que, même en naissant, l'homme apporte des idées, qu'ils ont appellées *Innées* d'après cette notion merveilleuse. (45) Ils

(45) Quelques anciens philosophes se sont imaginés que l'ame contenoit originairement les principes de plusieurs notions ou doctrines: c'est ce que les Stoïciens appelloient *prolepses*, & les mathématiciens grecs, *Koinas Ennoias*. Scaliger les nomme *Zopyra*, *semina æternitatis*. Les Juifs ont une doctrine semblable qu'ils ont empruntée des Chaldéens: leurs Rabbins enseignent que chaque ame, avant d'être unie à la semence qui doit former un enfant dans la matrice d'une femme, est confié à un Ange, qui lui fait voir & le ciel, & la terre, & l'enfer; le tout à l'aide d'une lampe qui s'éteint dès que l'enfant vient au monde. V. GAULMIN. DE VITA ET MORTE MOSIS.

ont donc cru que l'ame, par un privilege ſpécial, jouiſſoit, dans une nature où tout eſt lié, de la faculté de ſe mouvoir d'elle-même, de ſe créer des idées, de penſer à quelque objet ſans y être déterminée par aucune cauſe extérieure, qui, en remuant ſes organes, lui fournit l'image de l'objet de ſes penſées. En conſéquence de ces prétentions, qu'il ſuffit d'expoſer pour les réfuter, quelques ſpéculateurs très-habiles, mais prévenus de leurs préjugés religieux, ont été juſqu'à dire que, ſans modele ou prototype qui agit ſur ſes ſens, l'ame étoit en état de ſe peindre l'univers entier & tous les êtres qu'il renferme. Deſcartes & ſes diſciples ont aſſûré que le corps n'entroit abſolument pour rien dans les ſenſations ou idées de notre ame, & qu'elle ſentiroit, verroit, entendroit, goûteroit & toucheroit, quand même il n'exiſteroit rien de matériel ou de corporel hors de nous.

Que dirons-nous d'un Berkeley, qui s'efforce de nous prouver, que tout dans ce monde, n'eſt qu'une illuſion chimérique; que l'univers entier n'exiſte que dans nous-mêmes & dans notre imagination, & qui rend l'exiſtence de toutes choſes problématique, à l'aide de ſophiſmes inſolubles pour tous ceux qui ſoutiennent la ſpiritualité de l'ame. (46)

(46) *Voyez les entretiens de Hylas & de Philonoüs.* Cependant on ne peut nier que l'idée extravagante de l'Evêque de Cloyne, ainſi que le ſyſtême du P. Malebranche, (qui voyoit tout en Dieu, ou qui ſoutenoit les *idées innées*,) ne ſe lient très-bien avec la notion extravagante de la ſpiritualité de l'ame. Les theologiens ayant imaginé une ſubſtance tout-à-fait hétérogene au corps de l'homme, à laquelle ils ont fait honneur de toutes ſes penſées, le corps eſt devenu ſuperflu; il a fallu tout voir en ſoi, il a fallu voir en Dieu; il a fallu que Dieu devînt l'intermede, le lien commun de l'ame & du corps; il a fallu que l'univers entier, ſans excepter notre propre corps, ne fût qu'un rêve varié & néceſſaire;

Pour justifier des opinions si monstrueuses, on nous dit que les idées sont les seuls objets de la pensée. Mais, en derniere analyse, ces idées ne peuvent nous venir que des objets extérieurs qui, en agissant sur nos sens, ont modifié notre cerveau, ou des êtres matériels renfermés dans l'intérieur de notre machine, qui font éprouver à quelques parties de notre corps des sensations dont nous nous appercevons, & qui nous fournissent des idées que nous rapportons bien ou mal à la cause qui nous remue. Chaque idée est un effet, mais quelque difficile qu'il puisse être de remonter à sa cause; pouvons-nous supposer qu'il ne soit point dû à une cause? Si nous ne pouvons avoir d'idées que de substances matérielles, comment pouvons-nous supposer que la cause de nos idées puisse être immatérielle? Prétendre que l'homme, sans le secours des objets extérieurs & des sens, peut avoir des idées de l'univers, c'est dire qu'un aveugle né peut avoir l'idée vraie d'un tableau représentant quelque fait dont jamais il n'auroit entendu parler.

Il est facile de voir la source des erreurs dans lesquelles des hommes, profonds & très-éclairés d'ailleurs, sont tombés, quand ils ont voulu parler de notre ame & de ses opérations. Forcés, par leurs préjugés ou par la crainte, de combattre

le rêve d'un seul homme: il a fallu que chaque homme se prît pour le tout, pour le seul être existant & nécessaire, pour Dieu lui-même. Enfin il a fallu que le plus extravagant des systêmes, [celui de Berkeley] fût le plus difficile à combattre. *Abyssus abyssum invocat.* Mais si l'homme voit tout en lui-même, ou s'il voit tout en Dieu, si Dieu est le lien commun de l'ame & du corps, d'où viennent tant d'idées fausses, tant d'erreurs, dont l'esprit humain se remplit? D'où viennent ces opinions qui, suivant les théologiens, sont si déplaisantes à Dieu? Ne pourroit-on pas demander au P. Malebranche, si c'est en Dieu que Spinosa a pu voir son systême?

les opinions d'une Théologie impérieuse, ils sont partis du principe, que cette ame étoit un *pur esprit*, une substance immatérielle, d'une essence très-différente des corps ou de tout ce que nous voyons : cela posé, ils n'ont jamais pu concevoir comment des objets matériels, des organes grossiers & corporels pouvoient agir sur une substance qui ne leur étoit nullement analogue, & la modifier, en lui portant des idées ; dans l'impossibilité d'expliquer ce phénomene, & voyant pourtant que l'ame avoit des idées, ils en conclurent, que cette ame devoit les tirer d'elle-même & non des êtres dont, suivant leur hypothese, ils ne pouvoient concevoir l'action sur elle ; ils s'imaginerent donc, que toutes les modifications de cette ame étoient dues à sa propre énergie, lui étoient imprimées, dès le moment de sa formation, par l'auteur de la nature qui étoit imatériel comme elle, & ne dépendoit aucunement des êtres que nous connoissons, ou qui agissent sur nous par la voie grossiere des sens.

Il est pourtant quelques phénomenes qui, envisagés superficiellement, sembleroient appuyer l'opinion de ces philosophes, & annoncer dans l'ame humaine, la faculté de produire des idées en elle-même, sans aucuns secours extérieurs ; ce sont les *songes*, dans lesquels notre organe intérieur, privé d'objets qui le remuent visiblement, ne laisse pas d'avoir des idées, d'être mis en action, & d'être modifié d'une façon assez sensible, pour influer même sur le corps. Mais, pour peu qu'on réfléchisse, on trouvera la solution de cette difficulté ; nous verrons que, durant le sommeil même, notre cerveau est meublé d'une foule d'idées que la

veille lui a fournies; ces idées lui ont été portées par les objets extérieurs & corporels, qui l'ont modifié ; nous trouverons que ces modifications se renouvellent en lui, non par quelque mouvement spontané ou volontaire de sa part, mais par une suite des mouvemens involontaires qui se passent dans la machine, & qui déterminent ou excitent ceux qui se font dans le cerveau; ces modifications se renouvellent avec plus ou moins d'exactitude ou de conformité, avec celles qu'il avoit antérieurement éprouvées. Quelquefois, en rêvant, nous avons de la mémoire, & nous nous retraçons, pour lors, fidélement des objets qui nous ont frappé; d'autres fois ces modifications se renouvellent sans ordre, sans liaison, ou différemment de celles que des objets réels ont excitées auparavant dans notre organe intérieur. Si, dans un rêve, je crois voir un ami, mon cerveau se renouvelle les modifications ou les idées que cet ami excitoit en lui, dans le même ordre qu'elles se sont arrangées, lorsque mes yeux le voyoient, ce qui n'est qu'un effet de la mémoire. Si, dans un rêve, je vois un monstre qui n'a point de modele dans la nature, mon cerveau est modifié de la même façon qu'il l'étoit par des idées particulieres & détachées dont il ne fait alors que composer un tout idéal, en rapprochant ou en associant ridiculement des idées éparses qui s'étoient consignées en lui; & alors j'ai, en rêvant, de l'imagination.

Les rêves fâcheux, bizarres, décousus, sont communément les effets de quelque désordre dans notre machine, tels qu'une digestion pénible, un sang trop échauffé, une fermentation nuisible &c; ces causes matérielles excitent dans notre corps

des mouvemens désordonnés qui empêchent que le cerveau ne soit modifié de la même maniere qu'il l'avoit été durant la veille ; en conséquence de ces mouvemens peu réglés, le cerveau lui-même est troublé, il ne se représente ses idées, que confusément & sans liaison. Lorsqu'en rêve, je crois voir un sphinx,ou j'en ai vu, la représentation, éveillé, ou bien l'irrégularité des mouvemens de mon cerveau, est cause qu'il combine des idées ou des parties dont il résulte un tout sans modele, ou dont les parties ne sont pas faites pour être réunies. C'est ainsi que mon cerveau combine la tête d'une femme dont il a l'idée, avec le corps d'une lionne dont il a pareillement l'idée. En cela ma tête agit de la même maniere que lorsque, par quelque vice dans l'organe, mon imagination déréglée me peint quelques objets, tandis que je suis éveillé. Nous rêvons souvent sans être endormis : nos songes ne produisent jamais rien de si étrange, qui n'ait quelque ressemblance avec des objets qui ont agi sur nos sens, ou qui ont porté des idées à notre cerveau. Les Théologiens éveillés ont composé, à loisir, les phantômes dont ils se servent pour effrayer les hommes ; ils n'ont fait que rassembler les traits épars qu'ils ont trouvés dans les êtres les plus terribles de notre espece ; en exagérant le pouvoir & les droits des tyrans que nous connoissons, ils en ont fait les Dieux devant qui nous tremblons.

On voit donc que les songes, loin de prouver que notre ame agisse par sa propre énergie, ou tire des idées de son propre fond, prouvent, au contraire, que, dans le sommeil, elle est totalement passive, & qu'elle ne se renouvelle ses modifications, que d'après le désordre involontaire que des causes

physiques

physiques produisent dans notre corps, dont tout nous montre l'identité & la consubstantialité avec l'ame. Ce qui paroît avoir donné le change à ceux qui ont soutenu que l'ame tiroit ses idées d'elle-même, c'est qu'ils ont regardé ces idées comme des êtres réels, tandis que ce ne sont que des modifications produites en nous par des objets étrangers à notre cerveau; ce sont ces objets qui sont les vrais modeles ou les archétypes auxquels il faloit remonter; voilà la source de leurs erreurs.

Dans l'homme qui rêve, l'ame n'agit pas plus par elle-même, que dans l'homme ivre, c'est-à-dire, modifié par quelque liqueur spiritueuse; ou que dans le malade en délire, c'est-à dire, modifié par des causes physiques qui troublent sa machine dans ses fonctions; ou enfin, que, dans celui dont la cervelle est dérangée; les rêves, ainsi que ces différens états, n'annoncent qu'un désordre physique dans la machine humaine, d'après lequel le cerveau n'agit point d'une façon réguliere & précise: ce désordre est dû à des causes physiques telles que des alimens, des humeurs, des combinaisons, des fermentations peu analogues à l'état salubre de l'homme, dont le cerveau est nécessairement troublé, dès que son corps est agité d'une façon extraordinaire.

Ainsi, ne croyons point que notre ame agisse d'elle-même, ou sans cause, dans aucun des instans de notre durée: elle est, conjointement avec notre corps, soumise aux impressions des êtres qui agissent en nous nécessairement & d'après leurs propriétés. Le vin, pris en trop grande quantité, trouble nécessairement nos idées, & met le désordre dans nos fonctions corporelles & intellectuelles.

S'il existoit, dans la nature, un être vraiment

capable de se mouvoir par sa propre énergie ; c'est-à-dire, de produire des mouvemens indépendans de toutes les autres causes, un pareil être auroit le pouvoir d'arrêter lui seul, ou de suspendre le mouvement dans l'univers, qui n'est qu'une chaîne immense & non interrompue de causes liées les unes aux autres, agissantes & réagissantes par des loix nécessaires & immuables, loix qui ne peuvent être altérées ou suspendues, sans que les essences & les propriétés de toutes les choses soient changées ou même anéanties. Dans le systême général du monde, nous ne voyons qu'une longue suite de mouvemens reçus & communiqués de proche en proche par les êtres mis à portée d'agir les uns sur les autres ; c'est ainsi que tout corps est mû par quelque corps qui le frappe ; les mouvemens cachés de notre ame sont dus à des causes cachées au dedans de nous-mêmes ; nous croyons qu'elle se meut d'elle-même, parce que nous ne voyons point les ressorts qui la remuent, ou parce que nous supposons ces mobiles incapables de produire les effets que nous admirons ; mais concevons-nous beaucoup mieux comment une étincelle, en allumant de la poudre, est capable de produire les terribles effets que nous appercevons ? La source de nos erreurs vient de ce que nous regardons notre corps comme de la matiere brutte & inerte, tandis que ce corps est une machine sensible, qui a nécessairement la conscience momentanée dans l'instant qu'elle reçoit une impression, & qui a la conscience du *Moi* par la mémoire des impressions successivement éprouvées ; mémoire qui, ressuscitant une impression antérieurement reçue, ou arrêtant comme fixe, ou faisant durer une impression qu'on reçoit, tandis

qu'on y en associe un autre, puis une troisieme &c. donne tout le méchanisme du *raisonnement.*

Une idée, qui n'est qu'une modification imperceptible de notre cerveau, met en jeu l'organe de la parole; ou se montre par les mouvemens qu'elle excite dans la langue; celle-ci fait, à son tour, naître des idées, des pensées, des passions dans des êtres pourvus d'organes susceptibles de recevoir des mouvemens analogues, en conséquence desquels, les volontés d'un grand nombre d'hommes font que leurs efforts combinés produisent une révolution dans un état, ou même influent sur notre globe entier. C'est ainsi qu'un Alexandre décide du sort de l'Asie; c'est ainsi que Mahomet change la face de la terre; c'est ainsi que des causes imperceptibles produisent les effets les plus terribles & les plus étendus par une suite nécessaire des mouvemens imprimés aux cerveaux des hommes.

La difficulté de comprendre les effets de l'ame de l'homme, lui a fait attribuer les qualités incompréhensibles que l'on a examinées. A l'aide de l'imagination & de la pensée, cette ame semble sortir de nous-mêmes, se porter avec la plus grande facilité vers les objets les plus éloignés; parcourir & rapprocher en un clin d'œil tous les points de l'univers: on crut donc qu'un être susceptible de mouvemens si rapides, devoit être d'une nature très-différente de tous les autres; on se persuada que cette ame faisoit réellement tout le chemin immense, nécessaire pour s'élancer jusqu'à ces objets divers; on ne vit pas que, pour le faire en un instant, elle n'avoit qu'à se parcourir elle-même, & rapprocher des idées consignées dans elle par le moyen de ses sens.

En effet, ce n'est jamais que par nos sens, que

les êtres nous ſont connus, ou produiſent des idées en nous ; ce n'eſt qu'en conſéquence des mouvemens imprimés à notre corps, que notre cerveau ſe modifie, ou que notre ame penſe, veut & agit. Si, comme Ariſtote l'a dit, il y a plus de deux mille ans, *rien n'entre dans notre eſprit que par la voie des ſens*, tout ce qui ſort de notre eſprit, doit trouver (47) quelque objet ſenſible, auquel il puiſſe rattacher ſes idées, ſoit immédiatement, comme *home*, *arbre*, *oiſeau*, &c ; ſoit en derniere analyſe ou décompoſition, comme *plaiſir*, *bonheur*, *vice* & *vertu*, &c. Or, toutes les fois qu'un mot, ou ſon idée ne fournit aucun objet ſenſible, auquel on puiſſe le rapporter, ce mot, ou cette idée, ſont venus de rien, ſont vuides de ſens ; il faudroit bannir l'idée, de ſon eſprit, & le mot, de la langue, puiſqu'il ne ſignifieroit rien. Ce principe n'eſt que l'inverſe de l'axiome d'Ariſtote ; la directe eſt évidente, il faut donc que l'inverſe le ſoit pareillement.

Comment le profond Locke qui, au grand regret des Théologiens, a mis le principe d'Ariſtote dans tout ſon jour ; & comment tous ceux qui, comme lui, ont reconnu l'abſurdité du ſyſtême des *idées innées*, n'en ont ils point tiré les conſéquences immédiates & néceſſaires ? Comment n'ont ils pas eu le courage d'appliquer ce principe ſi clair à toutes les chimeres dont l'eſprit humain

(47) Ce principe eſt ſi vrai, ſi lumineux, ſi important par les conſéquences qui en decoulent neceſſairement, a été développé & mis dans tout ſon jour par l'anonyme qui a fourni à l'Encyclopedie les articles, *incompréhenſible*, & *Locke*, (*philoſophie de*) on ne peut rien lire de plus ſenié, de plus phyloſophique & de plus propre à étendre la ſphere des idées & du vrai, que ce que ce ſavant anonyme dit à ce ſujet, dans les deux articles que je viens d'indiquer, & auxquels je renvoie le Lecteur, pour ne point trop multiplier les citations. *Note de l'Editeur.*

s'est si long-tems & si vainement occupé ? N'ont-ils pas vu que leur principe sappoit les fondemens de cette Théologie qui n'occupe jamais les hommes que d'objets inaccessibles aux sens, & dont, par conséquent, il leur étoit impossible de se faire des idées ? Mais le préjugé, quand il est sacré, sur-tout, empêche de voir les appliquations les plus simples des principes les plus évidens ; en matiere de religion, les plus grands hommes ne sont souvent que des enfans, incapables de pressentir & de tirer les conséquences de leurs principes !

M. Locke, & tous ceux qui ont adopté son systême si démontré, ou l'axiome d'Aristote, auroient dû en conclure, que tous les êtres merveilleux, dont la Théologie s'occupe, sont de pures chimeres ; que *l'esprit*, ou la substance inétendue & immatérielle, n'est qu'une absence d'idées ; enfin, ils auroient dû sentir que cette intelligence ineffable que l'on place au gouvernail du monde, & dont nos sens ne peuvent constater, ni l'existence, ni les qualités, est un être de raison.

Les moralistes auroient dû, par la même raison, conclure que ce qu'ils nomment *sentiment moral*, *instinct moral*, idées innées de la vertu, antérieures à toute expérience, ou aux effets bons ou mauvais qui en résultent pour nous, sont des notions chimériques, qui, comme bien d'autres, n'ont que la Théologie pour garant & pour base.(48) Avant de juger, il faut sentir, il faut comparer, avant de pouvoir distinguer le bien du mal.

(48) C'est sur cette base théologique ou imaginaire, qu'un grand nombre de Philosophes a prétendu fonder la morale, qui, comme nous le prouverons dans le Chapitre XV., ne peut être fondée que sur l'intérêt, les besoins, le bien-être de l'homme, connus par l'expérience, dont la nature nous a rendus suscepti-

Pour nous détromper des idées *innées*, ou des modifications imprimées à notre ame, au moment de sa naissance, il ne s'agit que de remonter à leur source, & nous verrons pour lors, que celles qui nous sont familieres, & qui se sont comme identifiées avec nous, nous sont venues par quelques-uns de nos sens, se sont gravées quelquefois très-difficilement dans notre cerveau, n'ont jamais été fixés, & ont perpétuellement varié en nous : nous verrons que ces prétendues idées inhérentes à notre ame, sont des effets de l'éducation, de l'exemple, & sur-tout, de l'habitude, qui, par des mouvemens réitérés, fait que notre cerveau se familiarise avec des systêmes, & associe ses idées claires ou confuses d'une certaine maniere. En un mot, nous prenons pour des idées innées, celles dont nous oublions l'origine ; nous ne nous rappellons plus, ni l'époque précise, ni les circonstances successives où ces idées se sont consignées dans notre tête : parvenus à un certain âge, nous croyons avoir toujours eu les mêmes notions ; notre mémoire, chargée pour lors d'une multitude d'expériences, ou de faits, ne nous rappelle plus, ou ne peut plus distinguer les circonstances particulieres qui ont contribué à donner à notre cerveau sa façon d'être & de penser, ses opinions actuelles. Personne de nous ne se souvient de la premiere fois que le mot *Dieu*, par exemple, a frappé

bles. La morale est une science de faits, c'est la rendre incertaine, que de la fonder sur des hypotheses dont nos sens ne peuvent pas constater la réalité, & sur lesquelles les hommes se disputeront sans fin, parce qu'ils ne s'entendront jamais. Dire que les idées de morale sont *innées*, ou l'effet d'un *instinct*, c'est prétendre qu'un homme sçait lire, avant de connoître les lettres de l'Alphabet.

son oreille, des premieres idées qu'il s'en est formé, des premieres pensées que ce son a produit en lui : cependant il est certain que dès-lors nous avons cherché dans la nature quelqu'être à qui rapporter les idées que nous nous en sommes formés ou que l'on nous en a suggéré : accoutumés depuis, à entendre toujours parler de Dieu; les personnes, les plus éclairées d'ailleurs, regardent quelquefois son idée comme infuse par la nature, tandis qu'elle est visiblement due aux peintures que nos parens ou nos instituteurs nous en ont faites, & que nous avons ensuite modifiées d'après notre organisation & nos circonstances particulieres; c'est ainsi que chacun se fait un Dieu dont lui-même est le modele, ou qu'il modifie à sa maniere. (49)

Nos idées en morale, quoique plus réelles que celles de la Théologie, ne sont pas plus que les siennes, des idées *innées*; les sentimens moraux, ou les jugemens que nous portons sur les volontés & les actions des hommes, sont fondés sur l'expérience, qui seule peut nous faire connoître celles qui sont utiles ou nuisibles, vertueuses ou vicieuses, honnêtes ou déshonnêtes, dignes d'estime ou de blâme. Nos sentimens moraux sont les fruits d'une foule d'expériences souvent très-longues & très-compliquées. Nous les recueillons avec le tems; elles sont plus ou moins exactes en raison de notre organisation particuliere & des causes qui la modifient; enfin, nous appliquons ces expériences avec plus ou moins de facilité, ce qui est dû à l'habitude de juger. La célérité avec laquelle nous appliquons nos expériences, ou nous

(49) Voyez la II. partie chapitre IV.

jugeons des actions morales des hommes, est ce que l'on a nommé *l'instinct moral.*

Ce que l'on nomme l'*instinct* en physique, n'est que l'effet de quelque besoin du corps, de quelque attraction ou répulsion dans les hommes ou dans les animaux. L'enfant qui vient de naître, tette pour une premiere fois; on lui met dans la bouche le bout de la mamelle, par l'analogie naturelle qui se trouve entre les houpes nerveuses dont sa bouche est tapissée, & le lait qui découle du sein de la nourrice par le bout de cette mamelle; l'enfant presse cette partie pour en exprimer la liqueur appropriée à le nourrir dans l'âge tendre: de tout cela il résulte une expérience pour l'enfant, bientôt les idées du téton, du lait & du plaisir s'associent dans son cerveau; & toutes les fois qu'il apperçoit le téton, il le saisit par instinct, & en fait avec promptitude l'usage auquel il est destiné.

Ce qui vient d'être dit, peut encore nous faire juger de ces sentimens prompts & subits que l'on a désignés sous le nom de *la force du sang*. Les sentimens d'amour que les peres & les meres ont pour leurs enfans, & que les enfans bien nés ont pour leurs parens, ne sont point des sentimens innés; ils sont des effets de l'expérience, de la réflexion, de l'habitude dans les cœurs sensibles. Ces sentimens ne subsistent point dans un grand nombre d'êtres de l'espece humaine. Nous ne voyons que trop souvent des parens tyranniques occupés à se faire des ennemis de leurs enfans, qu'ils ne semblent avoir faits que pour être la victime de leurs caprices insensés.

Depuis l'instant où nous commençons, jusqu'à celui où nous cessons d'exister, nous sentons, nous

nous sommes agréablement ou désagréablement remués, nous recueillons des faits, nous faisons des expériences qui produisent des idées riantes ou déplaisantes dans notre cerveau : aucun de nous n'a ces expériences présentes à la mémoire, ou ne s'en représente tout le fil ; ce sont pourtant ces expériences qui nous dirigent machinalement, ou à notre insçu, dans toutes nos actions ; c'est pour désigner la facilité avec laquelle nous appliquons ces expériences, dont souvent nous avons perdu la liaison, & dont nous ne pouvons quelquefois pas nous rendre compte à nous-mêmes, que l'on a imaginé le mot *instinct* ; il paroît l'effet d'un pouvoir magique & surnaturel à la plupart des hommes, c'est un mot vuide de sens pour bien d'autres, mais, pour le philosophe, c'est l'effet d'un sentiment très-vif, & il consiste dans la faculté de combiner promptement une foule d'expériences & d'idées très-compliquées. C'est le besoin qui fait l'instinct inexpliquable que nous voyons dans les animaux, que l'on a, sans raison, privés d'une ame, tandis qu'ils sont susceptibles d'une infinité d'actions, qui prouvent qu'ils pensent, qu'ils jugent, qu'ils ont de la mémoire, qu'ils sont susceptibles d'expérience, qu'ils combinent des idées, qu'ils les appliquent avec plus ou moins de facilité pour satisfaire les besoins que leur organisation particuliere leur donne ; enfin, qu'ils ont des passions, & qu'ils sont capables d'être modifiés. (50).

(50) C'est le comble de la folie, de refuser les facultés intellectuelles aux animaux, ils sentent, ils ont des idées, ils jugent & comparent, ils choisissent & déliberent, ils ont de la mémoire, ils montrent de l'amour & de la haine, & souvent leurs sens sont bien plus fins que les nôtres. Les poissons se rendent périodiquement à l'endroit où l'on est dans l'usage de leur jetter du pain.

On sçait les embarras que les animaux ont donnés aux partisans de la *spiritualité* : en effet, en leur accordant une ame spirituelle, ils ont craint de les élever à la condition humaine; d'un autre côté, en la leur refusant, ils autorisoient leurs adversaires à la refuser pareillement à l'homme qui se trouvoit ainsi ravalé à la condition de l'animal. Les théologiens n'ont jamais sçu se tirer de cette difficulté : Descartes a cru la trancher, en disant que les bêtes n'ont point d'ames, & sont de pures machines. Il est aisé de sentir l'absurdité de ce principe. Quiconque envisagera la nature sans préjugé, reconnoîtra facilement qu'il n'y a d'autre différence entre l'homme & la bête, que celle qui est due à la diversité de leur organisation.

Dans quelques êtres de notre espece, qui paroissent doués d'une sensibilité d'organes plus grandes que les autres, nous voyons un *instinct*, à l'aide duquel ils jugent très-promptement des dispositions les plus cachées des personnes à la seule inspection de leurs traits. Ceux que l'on nomme *Physionomistes*, ne sont que des hommes d'un tact plus fin que les autres, qui ont fait des expériences dont ceux ci, soit par la grossiéreté de leurs organes, soit par leur peu d'attention. soit par quelque défaut dans leur sens, sont entiérement incapables; ces derniers ne croient point à la science des physionomies qui leur paroît totalement idéale. Cependant il est certain, que les mouvemens de cette ame, que l'on a fait spirituelle, font des impressions très - marquées sur le corps, ces impressions, s'étant continuellement réitérées, leurs empreintes doivent rester, ainsi les passions habituelles des hommes se peignent sur leurs visages, & mettent un homme attentif & doué d'un tact

fin, à portée de juger très-promptement de leur façon d'être, & même, de pressentir leurs actions, leurs inclinations, leurs penchans, leur passion dominante, &c. Quoique la science des physionomies paroisse une chimere à bien des gens, il en est peu qui n'aient des idées nettes d'un regard attendri, d'un œil dur, d'un air austere, d'un air faux & dissimulé, d'un visage ouvert, &c; des yeux fins & exercés acquierent, sans doute, la faculté de reconnoître les mouvemens cachés de l'ame aux traces visibles qu'ils laissent sur un visage qu'ils ont continuellement modifié. Nos yeux subissent sur-tout des changemens très-prompts d'après les mouvemens qui s'excitent en nous; ces organes si délicats s'alterent visiblement par les moindres secousses qu'éprouve notre cerveau. des yeux sereins nous annoncent une ame tranquille; des yeux hagards nous indiquent une ame inquiete; des yeux enflammés nous annoncent un tempérament colérique & sanguin; des yeux mobiles nous font soupçonner une ame allarmée ou dissimulée. Ce sont ces différentes nuances, que saisit un homme sensible & exercé; & sur le champ il combine une foule d'expériences acquises pour porter son jugement sur les personnes qu'il voit. Son jugement n'a rien de surnaturel & de merveilleux; un tel homme ne se distingue que par la finesse de ses organes, & par la rapidité avec laquelle son cerveau remplit ses fonctions.

Il en est de même de quelques êtres de notre espece, dans lesquels nous trouvons quelquefois une sagacité extraordinaire, qui paroît divine & miraculeuse au vulgaire. (51) En effet nous

[51] Il paroît que les plus habiles praticiens dans la médecine

voyons des hommes susceptibles d'apprécier en un clin d'œil une foule de circonstances, & de pressentir quelquefois des événemens très-éloignés ; cette espece de talens *prophétiques* n'a rien de surnaturel ; il indique seulement de l'expérience & une organisation très-délicate qui les mettent à portée de juger avec facilité des causes & de prevoir leurs effets de très-loin. Cette faculté se trouve pareillement dans les animaux, qui, beaucoup mieux que les hommes, pressentent les variations de l'air & les changemens du tems. Les oiseaux ont été longtems les prophetes & les guides de plusieurs nations qui se prétendoient fort éclairées.

C'est donc à leur organisation particuliere exercée, que nous devons attribuer les facultés merveilleuses qui distinguent quelques êtres. *Avoir de l'instinct*, ne signifie que juger promptement, & sans avoir besoin de faire de longs raisonnemens. Nos idées sur le vice & la vertu ne sont point des idées *innées* ; elles sont acquises comme toutes les autres, & les jugemens que nous en portons, sont fondés sur des expériences vraies ou fausses qui dépendent de notre conformation & des habitudes qui nous ont modifiés. L'enfant n'a point d'idées de la Divinité, ni de la vertu ; c'est de celui qui l'instruit, qu'il reçoit ces idées ; il en fait un usage plus ou moins prompt, suivant que son organisation naturelle ou ses dispositions ont été plus ou moins exercées. La nature nous donne des jambes, la nourrice nous apprend à nous en servir, leur agilité dépend de leur conformation naturelle &

ont été des hommes doués d'un tact très-fin, semblable à celui des physionomistes, à l'aide duquel ils jugeoient très-promptement des maladies & tiroient facilement leurs prognostiques.

de la maniere dont nous les avons exercées.

Ce que l'on appelle le *goût* dans les beaux arts, n'est dû pareillement qu'à la finesse de nos organes exercés par l'habitude de voir, de comparer & de juger certains objets, d'où résulte, dans quelques hommes, la faculté d'en juger très-promptement, ou d'en saisir en un clin d'œil les rapports & l'ensemble. C'est à force de voir, de sentir, de mettre les objets en expérience, que nous apprénons à les connoître; c'est à force de réitérer ces expériences, que nous acquérons le pouvoir & l'habitude de les juger avec célérité. Mais ces expériences ne nous sont point *innées*; nous n'en avons point fait avant de naître, nous ne pouvons ni penser, ni juger, ni avoir d'idées, avant que d'avoir senti; nous ne pouvons ni aimer, ni haïr, ni approuver, ni blâmer, avant que d'avoir été agréablement ou désagréablement remués. C'est néanmoins ce que doivent supposer ceux qui veulent nous faire admettre des notions *innées*; des opinions infuses par la nature, soit dans la morale, soit dans la Théologie, soit dans quelque science que ce puisse être. Pour que notre esprit pense & s'occupe d'un objet, il faut qu'il connoisse ses qualités; pour qu'il ait connoissance de ces qualités, il faut que quelques-uns de nos sens en aient été frappés; les objets dont nous ne connoissons aucunes qualités, sont nuls, ou n'existent point pour nous.

On nous dira, peut-être, que le consentement universel des hommes, sur certaines propositions, comme celle que *le tout est plus grand que sa partie*, & comme toutes les démonstrations géométriques, semble supposer en eux certaines notions premieres, innées, non acquises. On peut ré-

pondre que ces notions sont toujours, acquises & sont des fruits d'une expérience plus ou moins prompte, il faut avoir comparé le tout à sa partie, avant d'être convaincu que le tout est plus grand que sa partie. L'homme n'apporte point, en naissant, l'idée que deux & deux sont quatre, mais il en est très-promptement convaincu. Il faut avoir comparé, avant de porter aucun jugement quelconque.

Il est évident que ceux qui ont supposé des idées innées ou des notions inhérentes à notre être, ont confondu l'organisation de l'homme, ou ses dispositions naturelles avec l'habitude qui le modifie, & le plus ou le moins d'aptitude qu'il a pour faire des expériences & pour les appliquer dans ses jugemens. Un homme qui a du goût en peinture, a sans doute apporté, en naissant, des yeux plus fins & plus pénétrans qu'un autre; mais ces yeux ne le feront point juger avec promptitude, s'il n'a point eu occasion de les exercer; bien plus, à quelques égards, les dispositions que nous nommons *naturelles*, ne peuvent être elles-mêmes regardées comme *innées*. L'homme n'est point, à vingt ans, le même qu'il étoit en venant au monde; les causes physiques qui agissent continuellement sur lui, influent nécessairement sur son organisation, & font que ses dispositions naturelles ne sont point elles-mêmes dans un tems, ce qu'elles étoient dans un autre. (52) Nous voyons tous les jours des enfans montrer jusqu'à un certain âge

[52] » Nous pensons, dit la Motte le Vayer, bien autrement » des choses en un tems qu'en un autre; jeunes que vieux; affamés que rassasiés; de nuit que de jour; fâchés que joyeux. Variants ainsi à toute heure par mille autres circonstances qui nous » tiennent en une perpétuelle inconstance & instabilité. *Voyez le banquet sceptique pag.* 17.

beaucoup d'esprit, de saillie, d'aptitude aux sciences, & finir par tomber dans la stupidité. Nous en voyons d'autres qui, après avoir montré dans l'enfance des dispositions peu favorables, se développent par la suite, & nous étonnent par des qualités dont nous les avions jugés peu susceptibles; il vient un moment où leur esprit fait usage d'une foule d'expériences qu'il avoit amassées, sans s'en appercevoir, &, pour ainsi dire, à son insçu.

Ainsi, on ne peut trop le répéter, toutes les idées, les notions, les façons d'être & de penser des hommes sont acquises. Notre esprit ne peut agir & s'exercer que sur ce qu'il connoît, & il ne peut connoître bien ou mal que les choses qu'il a senties. Les idées qui ne supposent hors dont nous aucun objet matériel qui en soit le modele, ou auquel on puisse les rapporter, & qu'on a nommé *idées abstraites*, ne sont que des façons dont notre organe intérieur envisage ses propres modifications, dont il choisit quelques-unes, sans avoir égard aux autres. Les mots que nous employons pour désigner ces idées, tels que ceux de *bonté*, de *beauté*, *d'ordre*, *d'intelligence*, de *vertu*, &c. ne nous offrent aucun sens, si nous ne les rapportons, ou si nous ne les appliquons à des objets, que nos sens nous ont montrés susceptibles de ces qualités, ou à des façons d'être & d'agir qui nous sont connues. Qu'est-ce que me représente le mot vague de *beauté*, si je ne l'attache à quelque objet qui a frappé mes sens d'une façon particuliere, & auquel, en conséquence, j'ai attribué cette qualité? Qu'est-ce que me représente le mot *intelligence*, si je ne l'attache à une façon d'être & d'agir déterminée? Le mot *ordre* signifie-t-il quelque chose,

si je ne le rapporte à une suite d'actions ou de mouvemens qui m'affectent d'une certaine maniere ? Le mot *vertu* n'est-il pas vuide de sens, si je ne l'applique à des dispositions dans les hommes qui produisent des effets connus, différens de ceux qui partent d'autres dispositions contraires ? Qu'est-ce que les mots *douleur* & *plaisir* offrent à mon esprit au moment où mes organes ne souffrent, ni ne jouissent, sinon des façons d'être dont j'ai été affecté, dont mon cerveau conserve la réminiscence ou l'impression, & que l'expérience m'a montrés comme utiles ou nuisibles ? mais quand j'entends prononcer les mots *spiritualité*, *immatérialité*, *incorporéité*, *divinité*, &c. ni mes sens, ni ma mémoire ne me sont d'aucun secours ; ils ne me fournissent aucun moyen d'avoir idée de ces qualités, ni des objets auxquels je dois les appliquer ; dans ce qui n'est point matiere, je ne vois que le néant & le vuide, qui ne peut être susceptible d'aucunes qualités.

Toutes les erreurs & les disputes des hommes viennent de ce qu'ils ont renoncé à l'expérience & au témoignage de leurs sens, pour se laisser guider par des notions, qu'ils ont cru *infuses* ou *innées*, quoiqu'elles ne fussent réellement que les effets d'une imagination troublée, des préjugés dont leur enfance s'est imbue, avec lesquels l'habitude les a familiarisés, & que l'autorité les a forcés de conserver. Les langues se sont remplies de mots abstraits auxquels l'on attache des idées vagues & confuses, & dont, quand on veut les examiner, l'on ne trouve aucun modele dans la nature, ni d'objets auxquels on puisse les attacher. Quand on se donne la peine d'analyser les choses, on

on est tout surpris de voir que les mots qui sont continuellement dans la bouche des hommes, ne présentent jamais une idée fixe & déterminée: nous les voyons sans cesse parler d'*esprits*, d'*ame* & de ses facultés, de *divinité* & de ses attributs d'*espace*, de *durée*, d'*immensité*, d'*infinité*, de *perfection*, de *vertu*, de *raison*, de *sentiment*, d'*instinct* & de *goût*, &c. sans qu'ils puissent nous dire précisément ce qu'ils entendent par ces mots. Cependant les mots ne semblent inventés, que pour être les images des choses, ou pour peindre, à l'aide des sens, des objets connus que l'esprit puisse juger, apprécier, comparer & méditer.

Penser à des objets qui n'ont agi sur aucuns de nos sens, c'est penser à des mots, c'est rêver à des sons; c'est chercher dans son imagination des objets auxquels on puisse les attacher. Assigner des qualités à ces mêmes objets, c'est, sans doute, redoubler d'extravagance. Le mot *Dieu* est destiné à me représenter un objet qui ne peut agir sur aucun de mes organes, & dont, par conséquent, il m'est impossible de constater, ni l'existence, ni les qualités: cependant, pour suppléer aux idées qui me manquent, mon imagination, à force de se creuser, composera un tableau quelconque, avec les idées ou couleurs qu'elle est toujours forcée d'emprunter des objets que je connois par mes sens. En conséquence, je me peindrai ce Dieu sous les traits d'un vieillard vénérable, ou sous ceux d'un monarque puissant, ou sous ceux d'un homme irrité, &c. l'on voit que c'est évidemment l'homme & quelques-unes de ses qualités qui ont servi de modele à ce tableau. Mais, si l'on me dit que ce Dieu est un pur esprit, qu'il n'a point de corps, qu'il n'a

point d'étendue, qu'il n'eſt point contenu dans l'eſpace, qu'il eſt hors de la nature qu'il meut, &c. me voilà replongé dans le néant, mon eſprit ne ſçait plus ſur quoi il médite, il n'a plus aucune idée. Voilà, comme nous le verrons par la ſuite, la ſource des notions informes que les hommes ſe feront toujours ſur la divinité; ils l'anéantiſſent eux-mêmes, à force de raſſembler en elle, des qualités incompatibles & des attributs contradictoires. (53) En lui donnant des qualités morales & connues, ils en font un homme; en lui aſſignant les attributs négatifs de la Théologie, ils en font une chimere; ils détruiſent toutes les idées antécédentes, ils en font un pur néant. D'où l'on voit que les ſciences ſublimes que l'on nomme *Théologie*, *Pſychologie*, *Métaphyſique*, deviennent de pures ſciences de mots; la morale & la politique, que trop ſouvent elles infectent, deviennent pour nous des énigmes inexpliquables, dont il n'y a que l'étude de la nature qui puiſſe nous tirer.

Les hommes ont beſoin de la vérité; elle conſiſte à connoître les vrais rapports qu'ils ont avec les choſes qui peuvent influer ſur leur bien-être: ces rapports ne ſont connus qu'à l'aide de l'expérience; ſans expérience, il n'eſt point de raiſon; ſans raiſon, nous ne ſommes que des aveugles qui ſe conduiſent au hazard. Mais, comment acquérir de l'expérience ſur des objets idéaux que jamais nos ſens ne peuvent, ni connoître, ni examiner? Comment nous aſſurer de l'exiſtence & des qualités d'êtres que nous ne pouvons ſentir? Comment juger ſi ces objets nous ſont favorables, ou nuiſibles? Comment ſçavoir ce que nous devons aimer,

(53) Voyez partie II. Chap. 4.

ou haïr, chercher, ou fuir, éviter, ou faire? C'est pourtant de ces connoissances, que notre sort dépend dans ce monde, le seul dont nous ayons idée; c'est sur ces connoissances, que toute morale est fondée. D'où l'on voit, qu'en faisant intervenir dans la morale, ou dans la science des rapports certains & invariables qui subsistent entre les êtres de l'espece humaine, les notions vagues de la théologie; ou en fondant cette morale sur des êtres chimériques qui n'existent que dans notre imagination, on rend cette morale incertaine & arbitraire, on l'abandonne aux caprices de l'imagination, on ne lui donne aucune base solide.

Des êtres essentiellement différens pour l'organisation naturelle, pour les modifications qu'ils éprouvent, pour les habitudes qu'ils contractent, pour les opinions qu'ils acquierent, doivent penser différemment. Le tempérament, comme on a vu, décide des qualités mentales des hommes, & ce tempérament lui-même est diversement modifié chez eux: d'où il suit, nécessairement, que leur imagination ne peut être la même, ni leur créer les mêmes phantômes. Chaque homme est un tout lié, dont toutes les parties ont une correspondance nécessaire. Des yeux différens doivent voir différemment & donner des idées très variées sur les objets, même réels, qu'ils envisagent. Que sera-ce donc, si les objets n'agissent sur aucun des sens? Tous les individus de l'espece ont en gros les mêmes idées des substances qui agissent vivement sur leurs organes, ils sont tous assez d'accord sur quelques qualités qu'ils apperçoivent à-peu-près de la même maniere; je dis, *à-peu-près*, parce que l'intelligence, la notion, la conviction d'aucune pro-

position, quelque simple, évidente & claire qu'on la suppose, ne sont, ni ne peuvent être rigoureusement les mêmes dans deux hommes. En effet, un homme n'étant point un autre homme, le premier ne peut avoir rigoureusement & mathématiquement la même notion de l'unité, par exemple, que le second, vu qu'un effet identique ne peut être le résultat de deux causes différentes. Ainsi, lorsque les hommes sont d'accord dans leurs idées, leurs façons de penser, leurs jugemens, leurs passions, leurs desirs & leurs goûts, leur consentement ne vient point de ce qu'ils voient, ou sentent les mêmes objets précisément de la même maniere, mais, à-peu-près, de la même maniere, & de ce que leur langue n'est, ni ne peut être assez abondante en nuances pour désigner les différences imperceptibles qui se trouvent entre leurs façons de voir & de sentir. Chaque homme a, pour ainsi-dire, une langue pour lui tout seul, & cette langue est incommuniquable aux autres. Quel accord peut-il donc y avoir entre eux, lorsqu'ils s'entretiennent d'êtres, qu'ils ne connoissent que par leur imagination? Cette imagination, dans un individu, peut-elle être jamais la même que dans un autre? Comment peuvent-ils s'entendre, lorsqu'à ces mêmes êtres, ils assignent des qualités qui ne sont dues qu'à la maniere dont leur cerveau est affecté?

Exiger d'un homme qu'il pense comme nous, c'est exiger qu'il soit organisé comme nous; qu'il ait été modifié comme nous dans tous les instans de sa durée; qu'il ait reçu le même tempérament, la même nourriture, la même éducation; en un mot, c'est exiger qu'il soit nous-mêmes. Pourquoi ne point exiger qu'il ait les mêmes traits? Est-il plus le maître de ses opinions? Ses opinions ne

ſont-elles pas des ſuites néceſſaires de ſa nature & des circonſtances particulieres qui ont, dès l'enfance, néceſſairement influé ſur ſa façon de penſer & d'agir ? Si l'homme eſt un tout lié, dès qu'un ſeul de ſes traits differe des nôtres, ne devrions-nous pas en conclure que ſon cerveau ne peut, ni penſer, ni aſſocier des idées, ni imaginer ou rêver de la même façon que le nôtre ?

La diverſité des tempéramens des hommes eſt la ſource naturelle & néceſſaire de la diverſité de leurs paſſions, de leurs goûts, de leurs idées de bonheur, de leurs opinions en tout genre. Ainſi, cette même diverſité ſera la ſource fatale de leurs diſputes, de leurs haines & de leurs injuſtices, toutes les fois qu'ils raiſonneront ſur des objets inconnus, auxquels ils attacheront la plus grande importance. Jamais ils ne s'entendront, en parlant, ni d'une ame ſpirituelle, ni d'un Dieu immatériel diſtingué de la nature ; ils ceſſeront, dès-lors, de parler la même langue, & jamais ils n'attacheront les mêmes idées aux mêmes mots. Quelle ſera la meſure commune pour décider quel eſt celui qui penſe avec le plus de juſteſſe, dont l'imgination eſt la mieux réglée, dont les connoiſſances ſont les plus ſures, lorſqu'il s'agit d'objets que l'expérience ne peut examiner, qui échappent à tous nos ſens, qui n'ont point de modeles & qui ſont au deſſus de la raiſon ? Chaque homme, chaque légiſlateur, chaque ſpéculateur, chaque peuple ſe ſont toujours formés des idées diverſes de ces choſes, & chacun a cru que ſes rêveries propres devoient être préférées à celles de autres, qui lui ont paru auſſi abſurdes, auſſi ridicules, auſſi fauſſes, que les ſiennes leur pouvoient paroître. Cha-

cun tient à ses opinions, parce que chacun tient à sa propre façon d'être, & croit que son bonheur dépend de son attachement à ses préjugés, qu'il n'adopte jamais, que parce qu'il les croit utiles à son bien-être. Proposez à un homme fait de changer sa religion pour la vôtre, il croira que vous êtes un insensé; vous ne ferez qu'exciter son indignation & son mepris; il vous proposera, à son tour, de prendre ses propres opinions; après bien des raisonnemens, vous vous traiterez tous deux de gens absurdes & opiniâtres, & le moins fol sera celui qui cédera le premier. Mais si les deux adversaires s'échauffent dans la dispute (ce qui arrive toujours, quand on suppose la matiere importante, ou quand on veut défendre la cause de son amour propre) dès-lors les passions s'aiguisent, la querelle s'anime, les disputants se haïssent & finissent par se nuire. C'est ainsi que, pour des opinions futiles, nous voyons le bramine, mépriser & haïr le mahométan, qui l'opprime & le dédaigne; nous voyons le chrétien, persécuter & brûler le juif, dont il tient sa religion; nous voyons les chrétiens, ligués contre l'incrédule, & suspendre, pour le combattre, les disputes sanglantes & cruelles qui subsistent toujours entre eux.

Si l'imagination des hommes étoit la même, les chimeres qu'elle enfanteroit, seroient les mêmes par-tout; il n'y auroit point de disputes entre eux, s'ils rêvoient tous de la même maniere; ils s'en épargneroient un grand nombre, si leur esprit ne s'occupoit que des êtres possibles à connoître, dont l'existence fût constatée, dont on fut à portée de découvrir les qualités véritables par des expériences sures & réitérées. Les systêmes de la physique ne

ſont ſujets à diſpute, que lorſque les principes dont on part, ne ſont point aſſez conſtatés; peu-à-peu l'expérience, en montrant la vérité, met fin à ces querelles. Il n'y a point de diſputes entre les géometres ſur les principes de leur ſcience; il ne s'en éleve que quand les ſuppoſitions ſont fauſſes, ou les objets trop compliqués. Les Théologiens n'ont tant de peine à convenir entre eux, que parce que, dans leurs diſputes, ils partent ſans ceſſe, non de propoſitions connues & examinées, mais des préjugés dont ils ſe ſont imbus dans l'éducation, dans l'Ecole, dans les livres, &c. : ils raiſonnent continuellement, non ſur des objets réels, ou dont l'exiſtence ſoit démontrée, mais ſur des êtres imaginaires, dont jamais ils n'ont examiné la réalité; ils ſe fondent, non ſur des faits conſtans, ſur des expériences avérées, mais ſur des ſuppoſitions dépourvues de ſolidité. Trouvant ces idées établies de longue main, & que très-peu de gens refuſent de les admettre, ils les prennent pour des vérités incontеſtables, que l'on doit recevoir ſur l'énoncé; & lorſqu'ils y attachent une grande importance, ils s'irritent contre la témérité de ceux qui ont l'audace d'en douter, ou même, de les examiner.

Si l'on eût mis les préjugés à l'écart, on eût découvert que les objets qui ont fait naître les plus affreuſes & les plus ſanglantes diſputes parmi les hommes, ſont des chimeres, l'on eût trouvé qu'ils ſe battoient & s'égorgeoient pour des mots vuides de ſens; ou, du moins, l'on eût appris à douter, & l'on eût renoncé à ce ton impérieux & dogmatique qui veut forcer les hommes à ſe réunir d'opinions. La réflexion la plus ſimple eût montré la néceſſité de la diverſité des opinions & des imaginations des

hommes, qui dépendent nécessairement de leur conformation naturelle, diversement modifiée; & qui influent nécessairement sur leurs pensées, leurs volontés & leurs actions. Enfin, si l'on consultoit la morale & la droite raison, tout devroit prouver à des êtres qui se disent raisonnables, qu'ils sont faits pour penser diversement, sans cesser, pour cela, de vivre paisiblement, de s'aimer, de se prêter des secours mutuels; quelques soient leurs opinions sur des êtres impossibles à connoître, ou à voir des mêmes yeux. Tout devroit convaincre de la tyrannique déraison, de l'injuste violence, & de l'inutile cruauté de ces hommes de sang, qui persécutent leurs semblables, pour les forcer de plier sous leurs opinions; tout devroit ramener les mortels à la douceur, à l'indulgence, à la tolérance; vertus, sans doute, plus évidemment nécessaires à la société, que les spéculations merveilleuses qui la divisent, & la portent souvent à égorger les prétendus ennemis de ses opinions révérées.

L'on voit donc, de quelle importance il est pour la morale, d'examiner les idées auxquelles on est convenu d'attacher tant de valeur, & auxquelles, sur les ordres fantasques & cruels de leurs guides, les mortels sacrifient continuellement, & leur propre bonheur, & la tranquillité des nations. Que l'homme, rendu à l'expérience, à la nature, à la raison, ne s'occupe donc plus que d'objets réels & utiles à sa félicité. Qu'il étudie la nature, qu'il s'étudie lui-même; qu'il apprenne à connoître les liens qui l'unissent à ses pareils, qu'il brise ses liens fictifs qui l'enchaînent à des phantômes. Si toutefois son imagination a besoin de se repaître d'illusions, s'il tient à ses opinions, si ces préjugés lui sont

font chers ; qu'il permette, du moins à d'autres ; d'errer à leur maniere, ou de chercher la vérité, & qu'il se souvienne toujours que toutes les opinions, les idées, les systêmes, les volontés & les actions des hommes sont des suites nécessaires de leur tempérament, de leur nature & des causes qui les modifient constamment ou passagérement, vérité que nous allons prouver encore dans le chapitre suivant : l'homme n'est pas plus libre de penser, que d'agir.

CHAPITRE XI.

Du systême de la liberté de l'homme.

Ceux qui ont prétendu que l'ame étoit distinguée du corps, étoit immatérielle, tiroit ses idées de son propre fond, agissoit par elle même, & sans le secours des objets extérieurs, par une suite de leur systême, l'ont affranchie des loix physiques, suivant lesquelles, tous les êtres que nous connoissons, sont obligés d'agir. Ils ont cru que cette ame étoit maîtresse de son sort, pouvoit régler ses propres opérations, déterminer ses volontés par sa propre énergie, en un mot, ils ont prétendu que l'homme étoit libre.

Nous avons déjà suffisamment prouvé que cette ame n'étoit que le corps envisagé rélativement à quelques-unes de ses fonctions plus cachées que les autres. Nous avons montré que cette ame, quand même on la supposeroit immatérielle, étoit perpétuellement modifiée conjointement avec ce corps, soumise à tous ses mouvemens, sans lesquels elle resteroit inerte & morte ; par-conséquent elle est soumise à l'influence des causes matérielles & physiques qui remuent ce corps, dont la façon d'etre,

soit habituelle, soit passagere, dépend des élémens matériels qui forment son tissu, qui constituent son tempérament, qui entrent en lui par la voie des alimens, qui le pénetrent & l'entourent. Nous avons expliqué, d'une maniere purement physique & naturelle, le méchanisme qui constitue les facultés qu'on nomme *intellectuelles*, & les qualités qu'on appelle *morales*. Nous avons prouvé, en dernier lieu, que toutes nos idées, nos systêmes, nos affections, les notions vraies ou fausses que nous nous formons, sont dus à nos sens matériels & physiques. Ainsi, l'homme est un être physique; de quelque façon qu'on le considere, il est lié à la nature universelle, & soumis aux loix nécessaires & immuables qu'elle impose à tous les êtres qu'elle renferme, d'après l'essence particuliere, ou les propriétés qu'elle leur donne, sans les consulter. Notre vie est une ligne que la nature nous ordonne de décrire à la surface de la terre, sans jamais pouvoir nous en écarter un instant. Nous naissons sans notre aveu, notre organisation ne dépend point de nous, nos idées nous viennent involontairement, nos habitudes sont au pouvoir de ceux qui nous les font contracter, nous sommes sans cesse modifiés par des causes, soit visibles, soit cachées, qui reglent nécessairement notre façon d'être, de penser & d'agir. Nous sommes bien, ou mal, heureux, ou malheureux, sages, ou insensés, raisonnables, ou déraisonnables, sans que notre volonté entre pour rien dans ces différens états. Cependant, malgré les entraves continuelles qui nous lient, on prétend que nous sommes libres, ou que nous déterminons nos actions & notre sort, indépendamment des causes qui nous remuent.

Quelque peu fondée que soit cette opinion, dont

tout devroit nous détromper, elle passe aujourd'hui dans l'esprit d'un grand nombre de personnes, très-éclairées d'ailleurs, pour une vérité incontestable ; elle est la base de la religion, qui, supposant des rapports entre l'homme & l'être inconnu qu'elle met au dessus de la nature, n'a pu imaginer qu'il pût mériter, ou démériter de cet être, s'il n'étoit libre dans ses actions. On a cru la société intéressée à ce systême ; parce qu'on a supposé que, si toutes les actions des hommes étoient regardées comme nécessaires, l'on ne seroit plus en droit de punir celles qui nuisent à leurs associés. Enfin, la vanité humaine s'accommoda, sans doute, d'une hypothèse qui sembloit distinguer l'homme, de tous les autres êtres physiques, en assignant à notre espece, l'appanage spécial d'une indépendance totale des autres causes, dont, pour peu que l'on réfléchisse, nous sentirons l'impossibilité.

Partie subordonnée d'un grand tout, l'homme est forcé d'en éprouver les influences. Pour être libre, il faudroit qu'il fût, tout seul, plus fort que la nature entiere, ou il faudroit qu'il fût hors de cette nature, qui, toujours en action elle-même, oblige tous les êtres qu'elle embrasse, d'agir & de concourir à son action générale, ou, comme on l'a dit ailleurs, de conserver sa vie agissante par les actions, ou les mouvemens que tous les êtres produisent, en raison de leurs énergies particulieres soumises à des loix fixes, éternelles, immuables. Pour que l'homme fut libre, il faudroit que tous les êtres perdissent leurs essences pour lui, il faudroit qu'il n'eût plus de sensibilité physique, qu'il ne connût plus, ni le bien, ni le mal ; ni le plaisir, ni la douleur. Mais, dès-lors, il ne seroit plus en état, ni

de se conserver, ni de rendre son existence heureuse; tous les êtres, devenus indifférens pour lui, il n'auroit plus de choix, il ne sçauroit plus ce qu'il doit aimer, ou craindre, chercher, ou éviter. En un mot, l'homme seroit un être dénaturé, ou totalement incapable d'agir, de la maniere que nous lui connoissons.

S'il est de l'essence actuelle de l'homme, de tendre au bien-être, ou de vouloir se conserver; si tous les mouvemens de sa machine sont des suites nécessaires de cette impulsion primitive; si la douleur l'avertit de ce qu'il doit éviter, si le plaisir lui annonce ce qu'il doit appéter, il est de son essence, d'aimer ce qui excite, ou ce dont il attend des sensations agréables, & de haïr ce qui lui procure, ou lui fait craindre des impressions contraires. Il faut nécessairement qu'il soit attiré, ou que sa volonté soit déterminée par les objets qu'il juge utiles, & repoussée par ceux qu'il croit nuisibles à sa façon permanente ou passagere, d'exister. Ce n'est, qu'à l'aide de l'expérience, que l'homme acquiert la faculté de connoître ce qu'il doit aimer, ou craindre; ses organes sont ils sains? ses expériences seront vraies, il aura de la raison, de la prudence, de la prévoyance; il pressentira des effets souvent très-éloignés; il sçaura que ce qu'il juge quelquefois être un bien, peut devenir un mal par ses conséquences nécessaires ou probables; & que ce qu'il sçait être un mal passager, peut lui procurer, par la suite, un bien solide & durable. C'est ainsi que l'expérience nous fait connoître que l'amputation d'un membre doit causer une sensation douloureuse; en conséquence, nous sommes forcés de craindre cette opération, ou d'éviter la douleur; mais, si l'ex-

périence nous a montré que la douleur passagere que cette amputation cause, peut nous sauver la vie; notre conservation nous étant chere, nous sommes forcés de nous soumettre à cette douleur momentanée, dans la vue d'un bien qui la surpasse.

La volonté, comme on l'a dit ailleurs, est une modification dans le cerveau, par laquelle il est disposé à l'action, ou préparé à mettre en jeu les organes qu'il peut mouvoir. Cette volonté est nécessairement déterminée par la qualité bonne, ou mauvaise, agréable, ou désagréable, de l'objet ou du motif qui agit sur nos sens, ou dont l'idée nous reste, & nous est fournie par la mémoire. En conséquence, nous agissons nécessairement, notre action est une suite de l'impulsion que nous avons reçue de ce motif, de cet objet ou de cette idée, qui ont modifié notre cerveau, ou disposé notre volonté; lorsque nous n'agissons point, c'est qu'il survient quelque nouvelle cause, quelque nouveau motif, quelque nouvelle idée qui modifie notre cerveau d'une maniere différente, qui lui donne une nouvelle impulsion, une nouvelle volonté, d'après laquelle, ou elle agit, ou son action est suspendue. C'est ainsi que la vue d'un objet agréable, ou son idée déterminent notre volonté à agir pour nous le procurer; mais un nouvel objet, ou une nouvelle idée anéantissent l'effet des premiers, & empêchent que nous n'agissions pour nous le procurer. Voilà, comme la réflexion, l'expérience, la raison arrêtent, ou suspendent nécessairement les actes de notre volonté, sans cela, elle eût nécessairement suivi les premieres impulsions qui la portoient vers un objet desirable. En tout cela, nous agissons toujours, suivant des loix nécessaires.

Lorsque, tourmenté d'une soif ardente, je me figure en idée, ou j'apperçois réellement une fontaine dont les eaux pures pourroient me désaltérer, suis-je maître de desirer, ou de ne point desirer l'objet qui peut satisfaire un besoin si vif dans l'état où je suis ? on conviendra, sans doute, qu'il m'est impossible de ne point vouloir le satisfaire ; mais l'on me dira que, si on m'annonce, en ce moment, que l'eau que je desire, est empoisonnée, malgré ma soif, je ne laisserai pas de m'en abstenir, & l'on en conclura, faussement, que je suis libre. En effet, de même que la soif me déterminoit nécessairement à boire, avant que de sçavoir que cette eau fût empoisonnée, de même cette nouvelle découverte me détermine, nécessairement, à ne pas boire ; alors le desir de me conserver, anéantit, ou suspend, l'impulsion primitive que la soif donnoit à ma volonté ; ce second motif devient plus fort que le premier ; la crainte de la mort l'emporte nécessairement sur la sensation pénible que la soif me faisoit éprouver. Mais, direz-vous, si la soif est bien ardente, sans avoir égard au danger ; un imprudent pourra risquer de boire cette eau ; dans ce cas, la premiere impulsion reprendra le dessus, & le fera agir nécessairement, vu qu'elle se trouve plus forte que la seconde. Cependant, dans l'un & l'autre cas, soit que l'on boive de cette eau, soit que l'on n'en boive pas, ces deux actions seront également nécessaires, elles seront des effets du motif qui se trouvera le plus puissant, & qui agira le plus fortement sur la volonté.

Cet exemple peut servir à expliquer tous les phénomenes de la volonté. La volonté, ou plutôt, le cerveau, se trouve alors dans le même cas

qu'une boule, qui, quoiqu'elle ait reçu une impulsion qui la poussoit en droite ligne, est dérangée de sa direction, dès qu'une force, plus grande que la premiere, l'oblige à en changer. Celui qui boit de l'eau qu'on lui dit empoisonnée, nous paroît un insensé, mais les actions des insensés sont aussi nécessaires que celle des gens les plus prudents. Les motifs qui déterminent le voluptueux & le débauché à risquer leur santé, sont aussi puissants, & leurs actions sont aussi nécessaires que ceux qui déterminent l'homme sage à ménager la sienne. Mais, insisterez-vous, l'on peut parvenir à engager un débauché à changer de conduite; cela signifie, non qu'il est libre, mais que l'on peut trouver des motifs assez puissans pour anéantir l'effet de ceux qui agissoient auparavant sur lui, & pour lors, ces nouveaux motifs détermineront sa volonté, aussi nécessairement que les premiers, à la conduite nouvelle qu'il tiendra.

Lorsque l'action de la volonté est suspendue, on dit que *nous délibérons*; ce qui arrive lorsque deux motifs agissent alternativement sur nous. *Délibérer*, c'est aimer & haïr alternativement; c'est être successivement attiré & repoussé; c'est être remué, tantôt par un motif, tantôt par un autre. Nous ne délibérons que lorsque nous ne connoissons point assez les qualités des objets qui nous remuent, ou lorsque l'expérience ne nous a point suffisamment appris les effets plus ou moins éloignés que nos actions produiront sur nous-mêmes. Je veux sortir pour prendre l'air, mais le tems est incertain: je délibére en conséquence: je pese les differens motifs qui poussent alternativement ma volonté à sortir, ou à ne pas sortir; je suis à la fin

déterminé par le motif le plus probable, celui-ci me tire de mon indécision, & il entraîne nécessairement ma volonté, soit à sortir, soit à rester : ce motif est toujours l'avantage présent ou éloigné, que je trouve dans l'action à laquelle je me résous.

Notre volonté est souvent suspendue entre deux objets dont la présence ou l'idée nous remuent alternativement; alors nous attendons, pour agir, que nous ayons contemplé les objets qui nous sollicitent à des actions différentes, ou les idées qu'ils ont laissées dans notre cerveau. Nous comparons alors ces objets ou ces idées, mais dans le tems même de la délibération, durant la comparaison & ces alternatives d'amour ou de haine qui se succedent quelquefois avec la plus grande rapidité, nous ne sommes point libres un instant; le bien ou le mal que nous croyons trouver successivement dans les objets, sont des motifs nécessaires de ces volontés momentanées, de ces mouvemens rapides d'amour ou de crainte que nous éprouvons tant que dure notre incertitude. D'où l'on voit que la délibération est nécessaire, que l'incertitude est nécessaire, & quelque parti que nous prenions à la suite de la délibération, ce sera toujours nécessairement celui que nous aurons bien ou mal jugé devoir probablement être le plus avantageux pour nous.

Lorsque l'ame est frappée par deux motifs qui agissent alternativement sur elle, ou qui la modifient successivement, elle délibere; le cerveau est dans une espece d'équilibre accompagné d'oscillations perpétuelles, tantôt vers un objet, & tantôt vers un autre, jusqu'à ce que l'objet qui l'entraîne, le

le plus fortement, le tire de cette suspension qui constitue l'indécision de notre volonté. Mais, lorsque le cerveau est poussé à la fois par des causes également fortes qui le meuvent, suivant des directions opposées, d'après la loi générale de tous les corps, quand ils sont frappés également par des forces contraires, il s'arrête, il est *in nisu*, il ne peut, ni vouloir, ni agir, il attend qu'une des deux causes qui le meuvent, ait pris assez de force pour déterminer sa volonté, pour l'attirer d'une maniere qui l'emporte sur les efforts de l'autre cause.

Ce méchanisme si simple & si naturel suffit pour nous faire connoître, pourquoi l'incertitude est pénible, & la suspension est toujours un état violent pour l'homme. Le cerveau, cet organe si délicat & si mobile, éprouve alors des modifications très rapides qui le fatiguent, ou, lorsqu'il est poussé en des sens contraires par des causes également fortes, il souffre une sorte de compression qui l'empêche d'agir avec l'activité qui lui convient pour la conservation de l'ensemble, & pour se procurer ce qui est avantageux. Ce méchanisme explique encore l'irrégularité, l'inconséquence, l'inconstance des hommes & nous rend raison de leur conduite, qui paroît souvent un mystere inexpliquable, & qui l'est, en effet, dans les systêmes reçus. En consultant l'expérience, nous trouverons que nos ames sont soumises aux mêmes loix physiques, que les corps matériels. Si la volonté de chaque individu n'étoit, dans un tems donné, mue que par une seule cause ou passion, rien ne seroit plus aisé que de pressentir ses actions; mais son coeur est souvent assailli par des motifs ou des forces contraires qui agissent à la fois, ou successivement, sur lui. C'est alors que son cerveau est, ou ti-

taillé dans des directions opposées qui le fatiguent, ou bien il est dans un état de crompression qui le gêne, & qui le prive de toute activité. Tantôt il est dans une inaction incommode & totale, tantôt il est le jouet des secousses alternatives qu'il est forcé d'éprouver. Tel est, sans doute, l'état où paroît se trouver celui qu'une passion vive sollicite au crime, tandis que la crainte lui en montre les dangers. Tel est encore l'état de celui que le remors empêche de jouir des objets que le crime lui a fait obtenir par des travaux continuels de son ame déchirée; &c.

Si les forces, ou causes, soit extérieures, soit internes qui agissent sur l'esprit de l'homme, tendent vers des points différens, son ame; ou son cerveau, ainsi que tous les corps, prendra une direction moyenne entre l'une & l'autre force; & en raison de la violence avec laquelle l'ame est poussée, l'état de l'homme est quelquefois si douloureux, que son existence lui devient importune; il ne tend plus à conserver son être; il va chercher la mort comme un azile contre lui-même, & comme le seul remede au désespoir; c'est ainsi que nous voyons des hommes malheureux & mécontens d'eux-mêmes, se détruire volontairement, lorsque la vie leur devient insupportable. L'homme ne peut chérir son existence que tant qu'elle a pour lui, des charmes, mais, lorsqu'il est travaillé par des sensations penibles, ou des impulsions contraires, sa tendance naturelle est dérangée; il est forcé de suivre une route nouvelle qui le conduit à la fin, & qui la lui montre même, comme un bien desirable. Voilà comment nous pouvons nous expliquer la conduite de ces mélancoliques que leur tempérament vicié, que leur conscience bourrelée, que le chagrin & l'ennui dé-

terminent quelquefois à renoncer à la vie. (54)

Les forces diverses, & souvent compliquées, qui agissent successivement ou simultanément sur le cerveau des hommes, & qui les modifient si diversement dans les différens périodes de leur durée, sont les vraies causes de l'obscurité de la morale & des difficultés que nous trouvons, lorsque nous voulons démêler les ressorts cachés de leur conduite énigmatique. Le cœur de l'homme n'est un labyrinthe pour nous que parce que nous n'avons que rarement les données nécessaires pour le juger; nous verrions alors que ses inconstances, ses inconséquences, la conduite bizarre ou inopinée que nous lui voyons tenir, ne sont que des effets des motifs qui déterminent successivement ses volontés, dépendent des variations fréquentes que sa machine éprouve, & sont des suites nécessaires des changemens qui s'operent en lui. D'après ces variations, les mêmes motifs n'ont point toujours la même influence sur sa volonté, les mêmes objets n'ont plus le droit de lui plaire, son tempérament a changé pour un instant, ou pour toujours; il faut, par conséquent, que ses goûts, ses desirs, ses passions changent, & qu'il n'y ait point d'uniformité dans sa conduite, ni de certitude dans les effets que nous pouvons en attendre.

Le choix ne prouve aucunement la liberté de l'homme; il ne délibere que l'orsqu'il ne sçait encore lequel choisir entre plusieurs objets qui le remuent; il est alors dans un embarras qui ne finit

[54] Voyez le chapitre XIV. Les peines de l'esprit déterminent bien plus que les peines du corps, à se donner la mort. Mille causes font diversion aux douleurs du corps, au lieu que, dans les peines de l'esprit, le cerveau est comme absorbé dans les idées qu'il porte au dedans de lui-même. Par la même raison, les plaisirs que l'on nomme *intellectuels*, sont les plus grands de tous.

que lorſque ſa volonté eſt décidée par l'idée de l'avantage plus grand qu'il croit trouver dans l'objet qu'il choiſit, ou dans l'action qu'il entreprend. D'où l'on voit que ſon choix eſt néceſſaire, vu qu'il ne ſe détermineroit point pour un objet, ou pour une action, s'il ne croyoit y trouver quelque avantage pour lui. Pour que l'homme pût agir librement, il faudroit qu'il pût vouloir, ou choiſir, ſans motifs, ou qu'il pût empêcher les motifs d'agir ſur ſa volonté. L'action étant toujours un effet de la volonté une fois déterminée, & la volonté ne pouvant être déterminée que par le motif qui n'eſt point en notre pouvoir, il s'enſuit que nous ne ſommes jamais les maîtres des déterminations de notre volonté propre, & que, par conſéquent, jamais nous n'agiſſons librement. On a cru que nous étions libres, parce que nous avions une volonté & le pouvoir de choiſir; mais on n'a point fait attention que notre volonté eſt mue par des cauſes indépendantes de nous, inhérentes à notre organiſation, ou qui tiennent à la nature des êtres qui nous remuent. (55) Suis-je le maître de ne point vouloir retirer ma main lorſque je crains de me brûler? Ou ſuis-je le maître d'ôter au feu la propriété qui me le fait craindre? Suis-je le maître de ne pas choiſir, par préférence, un mêts que je ſçais être agréable ou ana-

[55] L'homme paſſe une très-grande partie de ſa vie, ſans même vouloir. Sa volonté attend des motifs qui la déterminent. Si un homme ſe rendoit un compte exact de tout ce qu'il fait chaque jour depuis ſon lever juſqu'à ſon coucher, il trouveroit que toutes ſes actions n'ont été rien moins que volontaires, & qu'elles ont été machinales, habituelles, determinées par des cauſes qu'il n'a pu prévoir, & auxquelles il a été forcé ou engagé d'acquieſcer. Il découvriroit que le motif de ſon travail, de ſes amuſemens, de ſes diſcours, de ſes penſées, &c., ont été néceſſaires, & l'ont évidemment, ou ſéduit, ou entraîné.

logue à mon palais, & de ne le pas préférer à celui que je sçais être désagréable, ou dangereux. C'est toujours, d'après mes sensations & mes propres expériences ou mes suppositions, que je juge des choses bien ou mal, mais quelque soit mon jugement, il dépend nécessairement de ma façon de sentir, habituelle ou momentanée, & des qualités que je trouve & qui existent, malgré moi, dans la cause qui me remue, ou que mon esprit y suppose.

Toutes les causes qui agissent sur la volonté, doivent avoir agi sur nous d'une façon assez marquée pour nous donner quelque sensation, quelque perception, quelque idée, soit complette, soit incomplette, soit vraie, soit fausse. Dès que ma volonté se détermine, je dois avoir senti fortement ou foiblement, sans quoi je serois déterminé sans motif. Ainsi, à parler exactement, il n'y a point, pour la volonté, de causes vraiment *indifférentes*: quelques foibles que soient les impulsions que nous recevons, soit de la part des objets même, soit de la part de leurs images ou idées, dès que notre volonté agit, ces impulsions ont été des causes suffisantes pour la déterminer. En conséquence d'une impulsion légere & foible, nous voudrons foiblement, c'est cette foiblesse, dans la volonté, que l'on nomme *indifférence*. Notre cerveau s'apperçoit à peine du mouvement qu'il a reçu, il agit, en conséquence, avec peu de vigueur pour obtenir ou écarter l'objet ou l'idée qui l'ont modifié. Si l'impulsion eût été forte, la volonté seroit forte, & elle nous feroit agir fortement pour obtenir, ou pour éloigner l'objet qui nous paroîtroit, ou très-agréable, ou très incommode.

On a cru que l'homme étoit libre, parce qu'on

s'est imaginé que son ame pouvoit à volonté se rappeller des idées, qui suffisent quelquefois pour mettre un frein à ses desirs les plus emportés. (56) C'est ainsi que l'idée d'un mal éloigné nous empêche quelquefois de nous livrer à un bien actuel & présent. C'est ainsi qu'un souvenir, une modification insensible & légere de notre cerveau anéantit, à chaque instant, l'action des objets réels qui agissent sur notre volonté. Mais nous ne sommes point les maîtres de nous rappeller à volonté nos idées; leur association est indépendante de nous; elles se sont, à notre insçu & malgré nous, arrangées dans notre cerveau; elles y ont fait une impression plus ou moins profonde; notre mémoire dépend elle-même de notre organisation, sa fidélité dépend de l'état habituel ou momentané dans lequel nous nous trouvons; & lorsque notre volonté est fortement déterminée par quelque objet ou idée qui excitent en nous une passion très-vive, les objets ou les idées qui pourroient nous arrêter, disparoissent de notre esprit; nous fermons alors les yeux sur les dangers présens qui nous menacent, ou dont l'idée devroit nous retenir, nous marchons, tête baissée, vers l'objet qui nous entraîne; la réflexion ne peut rien sur nous; nous ne voyons que l'objet de nos desirs, & les idées salutaires qui pourroient nous arrêter, ne se présentent point à nous, ou ne s'y présentent que trop foiblement, ou trop tard, pour nous empêcher d'agir. Tel est le cas de tous ceux qui, aveuglés par quelque passion forte, ne sont point en état de se rappeller des motifs dont l'idée seule devroit les

[56] St. Augustin dit *non enim cuiquam in potestate est quid veniat in mentem.*

retenir ; le trouble où ils sont, les empêche de juger sainement, de pressentir les conséquences de leurs actions, d'appliquer leurs expériences, de faire usage de leur raison, opérations qui supposent une justesse dans la façon d'associer ses idées dont notre cerveau n'est pas plus capable à cause du délire momentané qu'il éprouve, que notre main n'est capable d'écrire, tandis que nous prenons un exercice violent.

Nos façons de penser sont nécessairement déterminées par nos façons d'être ; elles dépendent donc de notre organisation naturelle & des modifications que notre machine reçoit indépendament de notre volonté. D'où nous sommes forcés de conclure que nos pensées, nos réflexions, notre maniere de voir, de sentir, de juger, de combiner des idées, ne peuvent être, ni volontaires, ni libres. En un mot, notre ame n'est point maîtresse des mouvemens qui s'excitent en elle, ni de se représenter, au besoin, les images ou les idées qui pourroient contrebalancer les impulsions qu'elle reçoit d'ailleurs. Voila pourquoi, dans la passion, l'on cesse de raisonner ; la raison est aussi impossible à écouter que dans le transport ou dans l'ivresse. Les méchans ne sont jamais que des hommes ivres ou en délire ; s'ils raisonnent, ce n'est que quand la tranquillité s'est rétablie dans leur machine, & pour lors, les idées tardives qui se présentent à leur esprit, leur laissent voir les conséquences de leurs actions, idée qui porte en eux le trouble que l'on a désigné sous le nom de *honte*, de *regrets*, de *remors*.

Les erreurs des philosophes, sur la liberté de l'homme, viennent de ce qu'ils ont regardé sa volonté, comme le premier mobile de ses actions, &

que, faute de remonter plus haut, ils n'ont point vu les causes multipliées & compliquées indépendantes de lui, qui mettent cette volonté elle-même en mouvement, ou qui disposent & modifient le cerveau, tandis qu'il est purement passif dans les impressions qu'il reçoit. Suis je le maître de ne point desirer un objet qui me paroît desirable ? Non, sans doute, direz-vous; mais vous êtes le maître de résister à votre desir, si vous faites réflexion aux conséquences. Mais suis-je le maître de faire réflexion à ces conséquences, lorsque mon ame est entraînée par une passion très-vive qui dépend de mon organisation naturelle, & des causes qui la modifient? Est-il en mon pouvoir d'ajouter, à ces conséquences, tout le poids nécessaire, pour contrebalancer mon desir? Suis-je maître d'empêcher que les qualités qui me rendent un objet désirable, ne résident en lui? Vous avez dû, me dit-on, apprendre à résister à vos passions, & contracter l'habitude de mettre un frein à vos desirs. J'en conviendrai sans peine. Mais, repliquerai-je, ma nature a-t-elle été susceptible d'être ainsi modifiée; mon sang bouillant, mon imagination fougueuse, le feu qui circule dans mes veines, m'ont-ils permis de faire & d'appliquer des expériences bien vraies, au moment où j'en avois besoin? Et quand mon tempérament m'en eût rendu capable, l'education, l'exemple, les idées que l'on m'a inspirées de bonne heure, ont-elles été bien propres à me faire contracter l'habitude de réprimer mes desirs. Toutes ces choses n'ont-elles pas plutôt contribué à me faire chérir & desirer les objets auxquels vous dites que je devois résister? Vous voulez, dira l'ambitieux, que je résiste à ma passion; ne m'a-t-on pas sans cesse

cesse répété que le rang, les honneurs, le pouvoir sont des avantages desirables? N'ai-je pas vu mes concitoyens les envier, les grands de mon pays tout sacrifier pour les obtenir? Dans la société où je vis, ne suis-je pas forcé de sentir que, si je suis privé de ces avantages, je dois m'attendre à languir dans le mépris, & à ramper sous l'oppression? Vous me défendez; dira l'avare, d'aimer l'argent, & de chercher les moyens d'en acquérir? Eh! tout ne me dit-il pas, dans ce monde, que l'argent est le plus grand des biens, qu'il suffit pour rendre heureux? Dans le pays que j'habite, ne vois-je pas tous mes concitoyens avides de richesses & peu scrupuleux sur les moyens de se les procurer? Dès qu'ils se sont enrichis par les voies que vous blâmez, ne sont-ils pas chéris, considérés, respectés? De quel droit me défendez-vous donc d'amasser des trésors par les mêmes voies que je vois approuvées du souverain, tandis que vous les nommez sordides & criminelles? Vous voulez donc que je renonce au bonheur? Vous prétendez, dira le voluptueux, que je résiste à mes penchans? Mais suis-je le maître de mon tempérament, qui, sans cesse, me sollicite au plaisir? Vous appellez mes plaisirs honteux; mais, dans la nation où je vis, je vois les hommes les plus déréglés, jouir souvent des rangs les plus distingués; je ne vois rougir de l'adultere que l'époux qu'on outrage; je vois des hommes faire trophée de leurs débauches & de leur libertinage. Vous me conseillez de mettre un frein à mes emportemens, dira l'homme colere, & de résister au desir de me venger; mais je ne puis vaincre ma nature; & d'ailleurs, dans la société, je serois infailliblement déshonoré, si je ne lavois dans le sang de mon semblable, les injures que j'en reçois.

Vous me recommandez la douceur & l'indulgence pour les opinions de mes pareils, me dira l'enthousiaste zélé? Mais mon tempérament est violent; j'aime très-fortement mon Dieu; on m'assure que le zele lui plaît, & que des persécuteurs inhumains & sanguinaires ont été ses amis; je veux, par les mêmes moyens, me rendre agréable à ses yeux.

En un mot, les actions des hommes ne sont jamais libres; elles sont toujours des suites nécessaires de leur tempérament, de leurs idées reçues, des notions vraies ou fausses qu'ils se font du bonheur, enfin, de leurs opinions fortifiées par l'exemple, par l'éducation, par l'expérience journaliere. Nous ne voyons tant de crimes sur la terre que parce que tout conspire à rendre les hommes criminels & vicieux; leurs religions, leurs gouvernemens, leurs éducations, les exemples qu'ils ont sous les yeux, les poussent irrésistiblement au mal; pour lors la morale leur prêche vainement la vertu, qui ne seroit qu'un sacrifice douloureux du bonheur dans des sociétés où le vice & le crime sont perpétuellement couronnés, estimés, récompensés, & où les désordres les plus affreux ne sont punis que dans ceux qui sont trop foibles pour avoir le droit de les commettre impunément. La société châtie les petits des excès qu'elle respecte dans les grands, & souvent elle a l'injustice de décerner la mort contre ceux que les préjugés publics qu'elle maintient, ont rendus criminels.

L'Homme n'est donc libre dans aucun instant de sa vie; il est nécessairement guidé, à chaque pas, par les avantages réels ou fictifs qu'il attache aux objets qui excitent ses passions. Ces passions sont nécessaires dans un être qui tend sans cesse vers le bonheur; leur énergie est nécessaire, puisqu'elle dépend

de leur tempérament ; leur tempérament est nécessaire, puisqu'il dépend des élémens physiques qui entrent dans sa composition : les modifications de ce tempérament sont nécessaires, puisqu'elles sont des suites infaillibles & inévitables de la façon dont les êtres physiques & moraux agissent sans cesse sur nous.

Malgré des preuves si claires de la non liberté de l'homme, on insistera, peut-être, encore, & l'on nous dira que si l'on propose à quelqu'un de remuer ou de ne pas remuer la main, actions du nombre de celles que l'on nomme *indifférentes*, il paroît évidemment le maître de choisir, ce qui prouve qu'il est libre. Je réponds que, dans cet exemple, l'homme, pour quelque action qu'il se détermine, ne prouvera point sa liberté ; le desir de montrer sa liberté, excité par la dispute, deviendra pour lors un motif nécessaire qui décidera sa volonté pour l'un ou l'autre de ces mouvemens ; ce qui lui fait prendre le change, ou ce qui lui persuade qu'il est libre dans cet instant, c'est qu'il ne démêle point le vrai motif qui le fait agir, c'est le desir de me convaincre. Si, dans la chaleur de la dispute, il insiste & demande, *ne suis-je pas le maître de me jetter par la fenêtre* ? Je lui dirai que non, & que tant qu'il conservera la raison, il n'y a pas d'apparence que le desir de me prouver sa liberté, devienne un motif assez fort pour lui faire sacrifier sa propre vie : si mon adversaire, malgré cela, se jettoit par la fenêtre pour me prouver qu'il est libre, je n'en conclurois point qu'il agiroit librement en cela, mais que c'est la violence de son tempérament qui l'a porté à cette folie. La démence est un état qui dépend de l'ardeur du sang, & non de la volonté. Un fanatique ou un héros bravent la mort aussi nécessairement qu'un

homme plus flegmatique ou qu'un lâche la fuit. (57)

On nous dit que la liberté est l'absence des obstacles qui peuvent s'opposer à nos actions ou à l'exercice de nos facultés : on prétendra que nous sommes libres, toutes les fois qu'en faisant usage de ces facultés, elles operent l'effet que nous nous étions proposé. Mais, pour répondre à cette objection, il suffit de considérer qu'il ne dépend pas de nous, de mettre ou d'ôter les obstacles qui nous déterminent ou nous arrêtent ; le motif qui nous fait agir, n'est pas plus en notre pouvoir que l'obstacle qui nous arrête, soit que ce motif & cet obstacle soient en nous-mêmes ou hors de nous. Je ne suis pas le maître de la pensée qui vient à mon esprit & qui détermine ma volonté ; cette pensée s'est excitée en moi à l'occasion de quelque cause indépendante de moi-même.

Pour se détromper du systême de la liberté de l'homme, il s'agit simplement de remonter au motif qui détermine sa volonté, & nous trouverons toujours que ce motif est hors de son pouvoir. Vous direz qu'en conséquence d'une idée qui naît dans votre esprit, vous agirez librement, si vous ne rencontrez point d'obstacles. Mais qu'est-ce qui a fait

(57) Il n'y a aucune différence entre un homme qu'on jette par la fenêtre & un homme qui s'y jette lui-même, sinon que l'impulsion qui agit sur le premier, vient du dehors, & que l'impulsion qui détermine la chûte du second, vient du dedans de sa propre machine. *Mutius Scévola* qui tient sa main dans un brasier, étoit aussi nécessité par les motifs intérieurs qui le poussoient à cette étrange action, que si des hommes vigoureux eussent retenu son bras. La fierté, le desir de braver son ennemi, de l'étonner, de l'intimider, le désespoir &c. étoient les chaînes invisibles qui le tenoient lié sur le brasier. L'amour de la gloire, l'enthousiasme, pour la patrie, forcerent pareillement *Codrus* & *Decius* à se dévouer pour leurs concitoyens. L'indien *Calanus*, & le philosophe *Peregrinus* furent également forcés de se brûler, par le desir d'exciter l'étonnement de la Grece assemblée.

naître cette idée dans votre cerveau ? Etiez-vous le maître d'empêcher qu'elle ne se présentât ou ne se renouvellât dans votre cerveau ? cette idée ne dépend-elle pas des objets qui vous frappent, malgré vous, du dehors, ou des causes qui, à votre insçu, agissent au dedans de vous-même, & modifient votre cerveau ? Pouvez-vous empêcher que vos yeux, portés sans dessein sur un objet quelconque, ne vous donnent l'idée de cet objet & ne remuent votre cerveau ; vous n'êtes pas plus maître des obstacles ; ils sont des effets nécessaires des causes existantes, soit au dedans, soit hors de vous, ces causes agissent toujours en raison de leurs propriétés. Un homme insulte un lâche, celui-ci s'irrite nécessairement contre lui, mais sa volonté ne peut vaincre l'obstacle que sa lâcheté met à l'accomplissement de ses desirs, parce que sa conformation naturelle, qui ne dépend point de lui, l'empêche d'avoir du courage. Dans ce cas le lâche, est insulté, malgré lui, & forcé, malgré lui, de dévorer l'insulte qui lui est faite.

Les partisans du systême de la liberté paroissent avoir toujours confondu la contrainte avec la nécessité. Nous croyons agir librement toutes les fois que nous ne voyons pas que rien mette obstacle à nos actions ; nous ne sentons pas que le motif qui nous fait vouloir, est toujours nécessaire & indépendant de nous. Un prisonnier, chargé de fers, est contraint de rester en prison, mais il n'est pas libre de ne pas desirer de se sauver ; ses chaînes l'empêchent d'agir, mais ne l'empêchent pas de vouloir ; il se sauvera, si l'on brise ses chaînes ; mais il ne se sauvera point librement ; la crainte ou l'idée du supplice sont, pour lui, des motifs nécessaires.

L'homme peut donc cesser d'être contraint, sans être libre pour cela; de quelque façon qu'il agisse, il agit nécessairement d'après les motifs qui le déterminent. Il peut être comparé à un corps pesant, qui se trouve arrêté dans sa chûte par un obstacle quelconque; écartez cet obstacle, & le corps poursuivra son mouvement, ou continuera de tomber; Dira-t-on que ce corps est libre de tomber, ou de ne pas tomber? Sa chûte n'est-elle pas un effet nécessaire de sa pesanteur spécifique? Socrate, homme vertueux & soumis aux loix, même injustes, de sa patrie, ne veut pas se sauver de sa prison dont la porte lui est ouverte, mais, en cela, il n'agit point librement; les chaînes invisibles de l'opinion, de la décence, du respect pour les loix, lors même qu'elles sont iniques, la crainte de ternir sa gloire, le retiennent dans sa prison, & sont des motifs assez forts, sur cet enthousiaste de la vertu, pour lui faire attendre la mort avec tranquillité; il n'est point en son pouvoir de se sauver, parce qu'il ne peut se résoudre à se démentir, un instant, dans les principes auxquels son esprit s'est accoutumé.

Les hommes, nous dit-on, agissent souvent contre leur inclination, d'où l'on conclud qu'ils sont libres; cette conséquence est très-fausse; lorsqu'ils semblent agir contre leurs inclinations, ils y sont déterminés par quelques motifs nécessaires, assez forts pour vaincre leurs inclinations. Un malade, dans la vue de guérir, parvient à vaincre sa répugnance pour les remedes les plus dégoûtants; la crainte de la douleur ou de la mort devient alors un motif nécessaire; par conséquent ce malade n'agit point librement.

Quand nous disons que l'homme n'est point libre; nous ne prétendons point le comparer à un corps simplement mû par une cause impulsive; il renferme en lui-même des causes inhérentes à son être, il est mû par un organe intérieur qui a ses loix propres, & qui est déterminé nécessairement en conséquence des idées, des perceptions, des sensations qu'il reçoit des objets extérieurs. Comme le méchanisme de ces perceptions, de ces sensations, & la façon dont ces idées se gravent dans notre cerveau, ne nous sont point connus, faute de pouvoir démêler tous ces mouvemens, faute d'appercevoir la chaîne des opérations de notre ame, ou le principe moteur qui agit en nous, nous le supposons libre, ce qui, traduit à la lettre, signifie qu'il se meut de lui-même, se détermine sans cause, ou plutôt, ce qui veut dire que nous ignorons comment & pourquoi il agit comme il fait. Il est vrai qu'on nous dit que l'ame jouit d'une activité qui lui est propre; j'y consens, mais il est certain que cette activité ne se déploiera jamais, si quelque motif ou cause ne la met à portée de s'exercer; à moins qu'on ne prétendit que l'ame peut aimer ou haïr, sans avoir été remuée, sans connoître les objets; sans avoir quelque idée de leurs qualités. La poudre à canon a, sans doute, une activité particuliere, mais jamais elle ne se déploiera, si l'on n'en approche le feu qui la force de s'exercer.

C'est la grande complication de nos mouvemens, c'est la variété de nos actions, c'est la multiplicité des causes qui nous remuent, soit à la fois, soit successivement & sans interruption, qui nous persuadent que nous sommes libres. Si tous les mouvemens de l'homme étoient simples; si les causes qui

nous remuent, ne se confondoient point, étoient distinctes ; si notre machine étoit moins compliquée, nous verrions que toutes nos actions sont nécessaires, parce que nous remonterions sur le champ à la cause qui nous fait agir. Un homme qui seroit toujours forcé d'aller vers l'occident, voudroit toujours aller de ce côté, mais il sentiroit très-bien qu'il n'y va pas librement. Si nous avions un sens de plus, comme nos actions ou nos mouvemens, augmentés d'un sixieme, seroient encore plus variés & plus compliqués, nous nous croirions plus libres encore que nous ne faisons avec cinq sens.

C'est donc, faute de remonter aux causes qui nous remuent ; c'est faute de pouvoir analyser & décomposer les mouvemens compliqués qui se passent en nous-mêmes, que nous nous croyons libres ; ce n'est que sur notre ignorance, que se fonde ce sentiment si profond, & pourtant illusoire, que nous avons de notre liberté, & que l'on nous allegue, comme une preuve frappante de cette prétendue liberté. Pour peu que chaque homme veuille examiner ses propres actions, en chercher les vrais motifs, en découvrir l'enchaînement ; il demeurera convaincu que ce sentiment qu'il a de sa propre liberté, est une chimere que l'expérience doit bientôt détruire.

Cependant, il faut avouer que la multiplicité & la diversité des causes qui agissent sur nous, souvent à notre insçu, font qu'il nous est impossible, ou du moins très-difficile, de remonter aux vrais principes de nos actions propres, & encore moins, des actions des autres : elles dépendent souvent de causes si fugitives, si éloignées de leurs effets, qui paroissent avoir si peu d'analogie & de rapports avec eux, qu'il faut une sagacité singuliere pour pouvoir les découvrir

vrir. Voilà ce qui rend l'étude de l'homme moral si difficile ; voilà pourquoi son cœur est un abyme dont nous ne pouvons souvent sonder les profondeurs. Nous sommes donc obligés de nous contenter de connoître les loix générales & nécessaires qui reglent le cœur humain ; dans les individus de notre espece, elles sont les mêmes, & ne varient jamais qu'en raison de l'organisation qui leur est particuliere, & des modifications qu'elle éprouve, qui ne sont, & ne peuvent être, rigoureusement, les mêmes. Il nous suffit de sçavoir que, par son essence, tout homme tend à se conserver, & à rendre son existence heureuse ; cela posé, quelques soient ses actions, nous ne nous tromperons jamais sur leurs motifs, lorsque nous remonterons à ce premier principe, à ce mobile général & nécessaire de toutes nos volontés. L'homme, faute d'expérience & de raison, se trompe, sans doute, souvent sur les moyens de parvenir à cette fin ; ou bien, les moyens qu'il emploie, nous déplaisent, parce qu'ils nous nuisent à nous mêmes ; ou enfin, ces moyens dont il se sert, nous semblent insensés, parce qu'ils l'écartent, quelquefois, du but dont il voudroit s'approcher ; mais, quelques soient ces moyens, ils ont toujours nécessairement & invariablement, pour objet, un bonheur existant, ou imaginaire, durable, ou passager, analogue à sa façon d'être, de sentir & de penser. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que la plupart des moralistes ont fait plutot le roman que l'histoire du cœur humain ; ils ont attribué ses actions à des causes fictives, & n'ont point connu les motifs nécessaires de sa conduite. Les politiques & les législateurs ont été dans la même ignorance, ou bien, des imposteurs ont trouvé, plus court, d'employer des mobiles

imaginaires, que des mobiles existans; ils ont mieux aimé faire trembler les hommes sous des phantômes incommodes, que de les guider à la vertu, par le chemin du bonheur, si conforme au penchant nécessaire de leurs ames. Tant il est vrai que l'erreur ne peut jamais être utile au genre humain.

Quoiqu'il en soit, dans la physique, nous voyons, ou nous croyons voir, bien plus distinctement, la liaison nécessaire des effets avec leurs causes, que dans le cœur humain. Au moins, y voyons-nous des causes sensibles, produire constamment des effets sensibles, toujours les mêmes, lorsque les circonstances sont semblables. D'après cela, nous ne balançons pas à regarder les effets physiques comme nécessaires, tandis que nous refusons de reconnoître la nécessité dans les actes de la volonté humaine, que l'on a, sans fondement, attribués à un mobile agissant par sa propre énergie, capable de se modifier sans le concours des causes extérieures, & distingué de tous les êtres physiques & matériels. L'agriculture est fondée sur l'assurance que l'expérience nous donne, de pouvoir forcer la terre cultivée & ensemencée d'une certaine façon, quand elle a, d'ailleurs, les qualités requises, à nous fournir des grains ou des fruits nécessaires à notre subsistance, ou propres à flatter nos sens. Si l'on considéroit les choses sans préjugé, on verroit que, dans le moral, l'éducation n'est autre chose que *l'agriculture de l'esprit*, & que, semblable à la terre, en raison de ses dispositions naturelles, de la culture qu'on lui donne, des fruits que l'on y seme, des saisons plus ou moins favorables qui les conduisent à la maturité, nous sommes assurés que l'ame produira des vices ou des vertus, des *fruits moraux* utiles ou nuisibles

à la société. La morale est la science des rapports qui sont entre les esprits, les volontés & les actions des hommes, de même que la géométrie est la science des rapports qui sont entre les corps. La morale seroit une chimere, & n'auroit point de principes surs, si elle ne se fondoit sur la connoissance des motifs qui doivent nécessairement influer sur les volontés humaines, & déterminer leurs actions.

Si, dans le monde moral, ainsi que dans le monde physique, une cause dont l'action n'est point troublée, est nécessairement suivie de son effet, une éducation raisonnable & fondée sur la vérité, des loix sages, des principes honnêtes inspirés dans la jeunesse, des exemples vertueux, l'estime & les récompenses accordées au mérite & aux belles actions, la honte, le mépris, les châtimens rigoureusement attachés au vice & au crime, sont des causes qui agiroient nécessairement sur les volontés des hommes, & qui détermineroient le plus grand nombre d'entre eux à montrer des vertus. Mais, si la religion, la politique, l'exemple, l'opinion publique travaillent à rendre les hommes méchans & vicieux; s'ils étouffent & rendent inutiles les bons principes que leur éducation leur a donnés; si cette éducation elle-même ne sert qu'à les remplir de vices, de préjugés, d'opinions fausses & dangereuses; si elle n'allume en eux que des passions incommodes pour eux-mêmes & pour les autres, il faudra, de toute nécessité, que les volontés du plus grand nombre se déterminent au mal. (58) Voilà, sans doute, d'où vient

(58) Bien des auteurs ont senti l'importance d'une bonne éducation, mais ils n'ont point senti qu'une bonne éducation étoit incompatible, & totalement impossible avec les superstitions des hommes, qui commencent par leur rendre l'esprit faux; avec les Gouvernemens arbitraires, qui les rendent vils & rampans, & qui crai-

réellement la corruption universelle dont les moralistes se plaignent avec raison, sans en jamais montrer les causes aussi vraies que nécessaires. Ils s'en prennent à la nature humaine, ils la disent corrompue; (59) ils blâment l'homme de s'aimer lui-même, & de chercher son bonheur; ils prétendent qu'il lui faut des *secours surnaturels* pour faire le bien; &, malgré cette liberté qu'ils lui attribuent, ils assurent qu'il ne faut pas moins que l'auteur de la nature lui-même, pour détruire les mauvais penchans de son cœur: mais, hélas! cet argent si puissant ne peut lui-même rien contre les penchans malheureux, que dans la fatale constitution des choses, les mobiles les plus forts donnent aux volontés des hommes, & contre les directions fâcheuses que l'on fait prendre à leurs passions naturelles. On nous répete incessamment de résister à ces passions; on nous dit de les étouffer & de les anéantir dans notre cœur: ne voit-on pas qu'elles sont nécessaires, inhérentes à notre nature, utiles à notre conservation; puis-

gnent qu'on ne les éclaire; avec les loix qui, trop souvent, sont contraires à l'Equité: avec les usages reçus, qui sont contraires au bon sens; avec l'opinion publique, défavorable à la vertu; avec l'incapacité des maitres: qui ne sont en état de communiquer à leurs éleves, que les idées fausses dont ils sont eux-mêmes infectés.

(59) C'est une doctrine nuisible que celle qui nous montre notre nature, comme corrompue, & qui prétend qu'il faut une grace du ciel pour faire le bien. Elle tend nécessairement à décourager les hommes, à les jetter dans l'inertie ou le désespoir, en attendant cette grace. Les hommes auroient toujours la grace, s'ils étoient bien élevés & bien gouvernés. C'est une étrange morale que celle de ces Théologiens qui attribuent tout le mal moral au péché originel, & tout le bien que nous faisons, à la grace; il ne faut point être surpris de voir qu'une morale, fondée sur des hypotheses si ridicules, n'est d'aucune efficacité. *Voyez la II partie de cet ouvrage chap. VIII.*

qu'elles n'ont pour objet que d'éviter ce qui nous nuit ; & de nous procurer ce qui peut nous être avantageux ? Enfin, ne voit-on pas que ces passions bien dirigées, c'est-à-dire, portées vers des objets vraiment intéressans pour nous-mêmes & pour les autres, contribueroient nécessairement au bien-être réel & durable de la société. Les passions de l'homme sont comme le feu qui est également nécessaire aux besoins de la vie & capable de produire les plus affreux ravages. (60)

Tout devient une impulsion pour la volonté ; un mot suffit souvent pour modifier un homme pour tout le cours de sa vie, & pour décider, à jamais, de ses penchans. Un enfant s'est-il brûlé le doigt pour l'avoir approché d'une bougie de trop près, il est averti, pour toujours, qu'il doit s'abstenir d'une pareille tentative. Un homme, une fois puni & méprisé pour avoir fait une action déshonnête, n'est point tenté de continuer. Sous quelque point de vue que nous envisagions l'homme, jamais nous ne le verrons agir que d'après les impulsions données à sa volonté, soit par des causes physiques, soit par d'autres volontés. L'organisation particuliere décide de la nature de ces impulsions ; les ames agissent sur des ames analogues, des imaginations embrasées agissent sur des passions fortes & sur des imaginations faciles à enflamer ; les progrès surprenans de l'entousiasme, la contagion du fanatisme, la propagation héréditaire de la superstition, la transmission des terreurs religieu-

(60) Des Théologiens eux-mêmes ont senti la nécessité des passions. Voyez un livre du pere Senault qui a pour titre *de l'Usage des passions*.

ſes de race en race, l'ardeur avec laquelle on ſaiſit le merveilleux, ſont des effets auſſi néceſſaires que ceux qui réſultent de l'action & de la réaction des corps.

Malgré les idées ſi gratuites que les hommes ſe ſont faites de leur prétendue liberté ; malgré les illuſions de ce prétendu *ſens intime*, qui, en dépit de l'expérience, leur perſuade qu'ils ſont maîtres de leurs volontés, toutes leurs inſtitutions ſe fondent réellement ſur la néceſſité ; en cela, comme en une infinité d'occaſions, la pratique s'écarte de la ſpéculation. En effet, ſi l'on ne ſuppoſoit pas, dans certains motifs, que l'on préſente aux hommes le pouvoir néceſſaire pour déterminer leurs volontés, pour arrêter leurs paſſions, pour les diriger vers un but, pour les modifier, à quoi ſerviroit la parole ? Quel fruit pourroit-on ſe promettre de l'éducation, de la légiſlation, de la morale, de la religion même ? Que fait l'éducation, ſinon donner les premieres impulſions aux volontés des hommes, leur faire contracter des habitudes, les forcer d'y perſiſter, leur fournir des motifs vrais ou faux pour agir d'une certaine façon ? Quand un Pere menace ſon fils de le punir, on lui promet une récompenſe, n'eſt il pas convaincu que ces choſes agiront ſur ſa volonté ? Que fait la légiſlation, ſinon de préſenter aux citoyens dont une nation eſt compoſée des motifs qu'elle ſuppoſe néceſſaires pour les déterminer à faire quelques actions, & à s'abſtenir de quelques autres ? Quel eſt l'objet de la morale, ſi ce n'eſt de montrer aux hommes que leur intérêt exige qu'ils répriment leurs paſſions momentanées, en vue d'un bien être plus durable & plus vrai que celui que leur procureroit la ſatisfaction paſſagere de leur deſirs ? La religion, en tous pays, ne ſuppoſe-t-elle pas le genre

humain, & la nature entiere soumis aux volontés irrésistible d'un être nécessaire, qui regle leur sort d'après les loix éternelles de sa sagesse immuable ? Ce Dieu, que les hommes adorent, n'est-il pas le maître absolu de leurs destinées ? N'est-ce pas lui qui choisit, & qui réprouve ? Les menaces & les promesses que la religion substitue aux vrais mobiles qu'une politique raisonnable devroit employer, ne sont-elles pas elles-mêmes fondées sur l'idée des effets que ces chimeres doivent nécessairement produire sur des hommes ignorans, craintifs, avides du merveilleux. Enfin, cette divinité bienfaisante qui appelle ses créatures à l'existence, ne les force-t-elle pas, à leur insçu, & malgré elles, de jouer un jeu, d'où peut résulter leur bonheur, ou leur malheur éternel ? (61)

L'éducation n'est donc que la nécessité montrée à des enfans. La législation est la nécessité montrée aux membres d'un corps politique. La morale est la nécessité des rapports qui subsistent entre les hommes, montrée à des êtres raisonnables.

(61) Toute religion est visiblement & incontestablement fondée sur le fatalisme ; chez les Grecs, elle supposoit que les hommes étoient punis de leurs fautes nécessaires, comme on peut voir dans Oreste, dans Oedipe &c. qui ne commettoient que des crimes prédits par les oracles. Les chrétiens ont fait de vains efforts pour justifier la divinité, en rejettant les fautes des hommes sur le *libre arbitre*, qui ne peut se concilier avec la *prédestination*, dogme, par lequel les chrétiens rentrent dans le systême de la fatalité. Le systême de la *grace* ne peut point les tirer de cette difficulté, vu que Dieu ne donne sa grace qu'à qui il veut. La religion, en tout pays, n'a d'autres fondemens que les décrets fatals d'un être irrésistible qui décide arbitrairement du destin de ses créatures. Toutes les hypothèses théologiques roulent sur ce point, & les théologiens, qui regardent le systême du fatalisme comme faux ou dangereux, ne voient pas que la chûte des Anges, le péché originel, le systême de la prédestination & de la grace, le petit nombre des élus, &c. prouvent invinciblement que la religion est un vrai fatalisme.

Enfin, la religion est la loi d'un être nécessaire ; ou la nécessité montrée à des hommes ignorans & pusillanimes. En un mot, dans tout ce qu'ils font, les hommes supposent la *nécessité*, quand ils croient avoir pour eux des expériences sures ; & la *probabilité*, quand ils ne connoissent point la liaison nécessaire des causes avec leurs effets ; ils n'agiroient point comme ils font, s'ils n'étoient convaincus ; ou s'ils ne présumoient, que de certains effets suivront nécessairement les actions qu'ils font. Le moraliste prêche la raison, parce qu'il la croit nécessaire aux hommes ; le philosophe écrit, parce qu'il présume que la vérité doit nécessairement l'emporter, tôt ou tard, sur le mensonge ; le théologien & le Tyran haïssent & persécutent nécessairement la raison & la vérité, parce qu'ils les jugent nuisibles à leurs intérêts ; le souverain qui, par ses loix effraie le crime, & qui, plus souvent encore, le rend utile & nécessaire, présume que les mobiles qu'il emploie, suffisent pout contenir ses sujets. Tous comptent également sur la force ou sur la nécessité des motifs qu'ils mettent en usage, & se flattent, à tort ou à raison, d'influer sur la conduite des hommes. Leur éducation n'est communément si mauvaise, ou si peu efficace, que parce qu'elle est réglée par le préjugé; ou quand elle est bonne, elle est bientôt contredite & anéantie par tout ce qui se passe dans la société. La législation & la politique sont souvent iniques ; elles allument, dans les cœurs des hommes, des passions qu'elles ne peuvent plus réprimer. Le grand art du moraliste seroit de montrer aux hommes & à ceux qui reglent leurs volontés, que leurs intérêts sont les mêmes, que leur bonheut réciproque

dépend

dépend de l'harmonie de leurs paſſionss, & que la ſureté, la puiſſance, la durée des Empires dépendent néceſſairement de l'eſprit que l'on répand dans les nations; des vertus que l'on ſeme & que l'on cultive dans les cœurs des citoyens. La religion ne ſeroit admiſſible que ſi elle fortifioit vraiment ces motifs, & s'il étoit poſſible que le menſonge pût prêter des ſecours réels à la vérité. Mais, dans l'état malheureux où des erreurs univerſelles ont plongé l'eſpece humaine, les hommes, pour la plupart, ſont forcés d'être méchans, ou de nuire à leurs ſemblables, tous les motifs qu'on leur fournit, les invitent à mal faire. La religion les rend inutiles, abjets & tremblans, ou bien, elle en fait des fanatiques cruels, inhumains, intolérans. Le pouvoir ſuprême les écraſe & les force d'être rampans & vicieux. La loi ne punit le crime que quand il eſt trop foible, & ne peut réprimer les excès que le gouvernement fait naître. Enfin, l'éducation, négligée & mépriſée, dépend, ou de prêtres impoſteurs, ou de parens ſans lumieres & ſans mœurs, qui tranſmettent à leurs éleves les vices dont eux-mêmes ſont tourmentés, & les opinions fauſſes qu'ils ont intérêt de leur faire adopter.

Tout cela nous prouve donc la néceſſité de remonter aux ſources primitives des égaremens des hommes, ſi nous voulons y porter les remedes convenables. Il eſt inutile de ſonger à les corriger, tant qu'on n'aura point démêlé les vraies cauſes qui meuvent leurs volontés, & tant qu'aux mobiles inefficaces ou dangereux que l'on a toujours employés, on ne ſubſtituera pas des mobiles plus réels, plus utiles, & plus ſurs. C'eſt à ceux qui ſont les maîtres des volontés humaines, c'eſt à ceux qui reglent

le fort des nations, à chercher ces mobiles que la raiſon leur fournira ; un bon livre, en touchant le cœur d'un grand Prince, peut devenir une cauſe puiſſante, qui influera néceſſairement ſur la conduite de tout un peuple, & ſur la félicité d'une portion du genre humain.

De tout ce qui vient d'être dit dans ce chapitre, il réſulte que l'homme n'eſt libre dans aucun des inſtants de ſa durée. Il n'eſt pas maître de ſa conformation qu'il tient de la nature ; il n'eſt pas maître de ſes idées ou des modifications de ſon cerveau qui ſont dues à des cauſes qui, malgré lui & à ſon inſçu, agiſſent continuellement ſur lui ; il n'eſt point maître de ne pas aimer, ou deſirer ce qu'il trouve aimable & deſirable ; il n'eſt pas maître de ne point délibérer, quand il eſt incertain des effets que les objets produiront ſur lui ; il n'eſt pas maître de ne pas choiſir ce qu'il croit le plus avantageux ; il n'eſt pas maître d'agir autrement qu'il ne fait au moment où ſa volonté eſt determinée par ſon choix. Dans quel moment l'homme eſt-il donc le maître ou libre dans ſes actions ? (62)

(62) Voici comment on peut réduire la queſtion de la liberté de l'homme. La liberté ne peut ſe rapporter à auctines des fonctions connues de notre ame ; car l'ame, au moment où elle agit, ne peut agir autrement ; au moment où elle choiſit, ne peut choiſir autrement ; au moment où elle délibere, ne peut délibérer autrement ; au moment qu'elle veut, ne peut vouloir autrement, parce qu'une choſe ne peut exiſter & ne point exiſter en même tems. Or, c'eſt ma volonté telle qu'elle eſt, qui me fait délibérer ; c'eſt ma délibération, telle qu'elle eſt, qui me fait choiſir ; c'eſt mon choix, tel qu'il eſt, qui me fait agir ; c'eſt ma détermination, telle qu'elle eſt, qui me fait exécuter ce que ma délibération m'a fait choiſir, & je n'ai délibéré que parce que j'ai eu des motifs qui m'ont fait délibérer, & parce qu'il n'étoit pas poſſible que je ne vouluſſe pas délibérer. Ainſi, la liberté ne ſe trouve, ni dans la volonté, ni dans la délibération, ni dans le choix, ni dans l'action. Il faut que les théologiens ne rapportent la liberté à aucune de ces opérations

Ce que l'homme va faire, est toujours une suite de ce qu'il a été, de ce qu'il est, de ce qu'il a fait jusqu'au moment de l'action. Notre être actuel & total, considéré dans toutes ses circonstances possibles, renferme la somme de tous les motifs de l'action que nous allons faire; principe, à la vérité, duquel aucun être pensant ne peut se refuser. Notre vie est une suite d'instants nécessaires, & notre conduite bonne, ou mauvaise, vertueuse, ou vicieuse, utile, ou nuisible à nous-mêmes ou aux autres, est un enchaînement d'actions aussi nécessaires que tous les instants de notre durée. *Vivre*, c'est exister d'une façon nécessaire pendant des points de la durée qui se succedent nécessairement; *vouloir*, c'est acquiescer, ou ne point acquiescer à demeurer ce que nous sommes; *être libre* c'est céder, à des motifs nécessaires que nous portons en nous-mêmes.

Si nous connoissions le jeu de nos organes; si nous pouvions nous rappeller toutes les impulsions ou modifications qu'ils ont reçues, & les effets qu'elles ont produits, nous verrions que toutes nos actions sont soumises à la fatalité, qui regle notre systême particulier, comme le systême entier de l'univers; nul effet en nous, comme dans la nature, ne se produit au *hazard*, qui, comme on l'a prou-

de l'ame, car autrement il y auroit contradiction dans les idées. Si l'ame n'est point libre, ni quand elle veut, ni quand elle délibere, ni quand elle choisit, ni quand elle agit, quand donc peut-elle exercer sa liberté? C'est aux théologiens à nous le dire.

Il est évident que c'est pour justifier la divinité du mal qui se commet dans ce monde, que l'on a imaginé le systême de la liberté, cependant ce systême ne la justifie nullement. En effet, si c'est de Dieu que l'homme a reçu sa liberté, c'est de Dieu qu'il a reçu la faculté de choisir le mal & de s'écarter du bien; ainsi, c'est de Dieu qu'il a reçu la détermination au péché, ou bien la liberté devroit être essentielle à l'homme & indépendante de Dieu. *Voyez le traité des Systêmes pag. 124.*

vé, eſt un mot vuide de ſens. Tout ce qui ſe paſſe en nous, ou ce qui ſe fait par nous, ainſi que tout ce qui arrive dans la nature, ou que nous lui attribuons, eſt dû à des cauſes néceſſaires, qui agiſſent d'après des loix néceſſaires, & qui produiſent des effets néceſſaires, d'où il en découle d'autres.

La *fatalité* eſt l'ordre éternel, immuable, néceſſaire, établi dans la nature, ou la liaiſon indiſpenſable des cauſes qui agiſſent avec les effets qu'elles operent. D'après cet ordre, les corps peſants tombent, les corps légers s'élevent, les matieres analogues s'attirent, les contraires ſe repouſſent; les hommes ſe mettent en ſociété, ſe modifient les uns les autres, deviennent bons, ou méchans, ſe rendent mutuellement heureux, ou malheureux, s'aiment, ou ſe haïſſent néceſſairement d'après la maniere dont ils agiſſent les uns ſur les autres. D'où l'on voit que la néceſſité qui regle les mouvemens du monde phyſique, regle auſſi tous ceux du monde moral, où tout eſt par conſéquent ſoumis à la fatalité. En parcourant à notre inſçu, & ſouvent malgré nous, la route que la nature nous a tracée, nous reſſemblons à des nageurs forcés de ſuivre le courant qui les emporte; nous croyons être libres, parce que, tantôt nous conſentons, tantôt nous ne conſentons point à ſuivre le fil de l'eau qui toujours nous entraîne; nous nous croyons les maîtres de notre ſort, parce que nous ſommes forcés de remuer les bras dans la crainte d'enfoncer.

Volentem ducunt fata, nolentem trahunt.

SENEC.

Les idées fauſſes que l'on s'eſt faites ſur la liberté, ſont en général fondées ſur ce qu'il y a des évé-

nemens que nous jugeons néceſſaires, parce que nous voyons qu'ils ſont des effets conſtamment & invariablement liés à de certaines cauſes, ſans que rien puiſſe les empêcher, ou parce que nous croyons entrevoir la chaîne des cauſes & des effets qui amenent ces événemens, tandis que nous regardons, comme *contingents*, les événemens dont nous ignorons les cauſes, l'enchaînement & la façon d'agir: mais, dans une nature où tout eſt lié, il n'exiſte point d'effet ſans cauſe; & dans le monde phyſique, ainſi que dans le monde moral, tout ce qui arrive, eſt une ſuite néceſſaire de cauſes viſibles ou cachées, qui ſont forcées d'agir d'après leurs propres eſſences. Dans l'homme, la liberté n'eſt que la néceſſité renfermée au dedans de lui-même.

CHAPITRE XII.

Examen de l'opinion qui prétend que le ſyſtême du fataliſme eſt dangereux.

POur des êtres que leur eſſence oblige de tendre conſtamment à ſe conſerver & à ſe rendre heureux, l'expérience eſt indiſpenſable; ils ne peuvent, ſans elle, découvrir la vérité, qui n'eſt, comme on a dit, que la connoiſſance des rapports conſtants qui ſubſiſtent entre l'homme & les objets qui agiſſent ſur lui; d'après nos expériences, nous appellons utiles, ceux qui nous procurent un bien-être permanent, & nous nommons agréables, ceux qui nous procurent un plaiſir plus ou moins durable. La vérité elle-même ne fait l'objet de nos deſirs que parce que nous la croyons utile; nous la craignons, dès que nous préſumons qu'elle peut nous nuire,

Mais la vérité peut-elle réellement nuire? Est-il bien possible qu'il pût résulter du mal pour l'homme d'une connoissance exacte des rapports ou des choses que, pour son bonheur, il est intéressé de connoître? Non, sans doute; c'est sur son utilité que la vérité fonde sa valeur & ses droits; elle peut être quelquefois désagréable à quelques individus, & contraire à leurs intérêts, mais elle sera toujours utile à toute l'espece humaine, dont les intérêts ne sont jamais les mêmes que ceux des hommes qui, dupes de leurs propres passions, se croient intéressés à plonger les autres dans l'erreur. L'utilité est donc la pierre de touche des systêmes, des opinions & des actions des hommes; elle est la mesure de l'estime & de l'amour que nous devons à la vérité même: les vérités les plus utiles sont les plus estimables; nous appellons grandes, les verités les plus intéressantes pour le genre humain; celles que nous appellons stériles, ou que nous dédaignons, sont celles dont l'utilité se borne à l'amusement de quelques hommes qui n'ont point des idées, des façons de sentir, des besoins analogues aux nôtres.

C'est d'après cette mesure, que l'on doit juger des principes qui viennent d'être établis dans cet ouvrage. Ceux qui connoîtront la vaste chaîne des maux que les systêmes erronés de la superstition ont produits sur la terre, reconnoîtront l'importance de leur opposer des systêmes plus vrais, puisés dans la nature, fondés sur l'expérience. Ceux qui sont, ou qui se croient intéressés aux mensonges établis, regarderont avec horreur les vérités qu'on leur présente. Enfin, ceux qui ne sentiront point, ou qui ne sentiront que foiblement les malheurs

caufés par les préjugés théologiques, regarderont tous nos principes comme inutiles, ou comme des vérités ftériles, faites, tout au plus, pour amufer l'oifiveté de quelques fpéculateurs.

Ne foyons point étonnés des différents jugemens qne nous voyons porter aux hommes : leurs intérêts n'étant jamais les mêmes, non plus que leurs notions d'utilité, ils condamnent, ou dédaignent, tout ce qui ne s'accorde point avec leurs propres idées. Cela pofé, examinons fi, aux yeux de l'homme défintéreffé, dégagé des préjugés, ou fenfible au bonheur de fon efpece, le dogme du fatalifme eft utile ou dangereux : voyons fi c'eft une fpéculation ftérile & qui n'ait aucune influence fur la félicité du genre gumain. Nous avons déjà vu qu'il devoit fournir à la morale & à la politique, des mobiles vrais & réels pour faire agir les volontés des hommes; nous avons vu pareillement qu'il fervoit à expliquer, d'une façon fimple, le méchanifme des actions & les phénomenes du cœur humain. D'un autre côté, fi nos idées ne font que des fpéculations ftériles, elles ne peuvent intéreffer le bonheur du genre humain ; foit qu'il fe croie libre, foit qu'il reconnoiffe la néceffité des chofes, il fuivra toujours également les penchans imprimés à fon ame. Une éducation fenfée, des habitudes honnêtes, des fyftêmes fages, des loix équitables, des récompenfes & des peines juftement diftribués, rendront l'homme bon, & non des fpéculations épineufes qui ne peuvent, tout au plus, influer que fur les perfonnes accoutumées à penfer.

D'après ces réflexions, il nous fera facile de lever les difficultés qu'on oppofe fans ceffe au fyftême du fatalifme, que tant de gens, aveu-

glés par leurs systêmes religieux, voudroient faire regarder comme dangereux, comme digne de châtiment, comme propre à troubler l'ordre public, à déchaîner les passions, à confondre les idées que l'on doit avoir du vice & de la vertu.

On nous dit en effet que, si toutes les actions des hommes sont nécessaires, l'on n'est point en droit de punir ceux qui en commettent de mauvaises, ni même de se fâcher contre eux; qu'on ne peut leur rien imputer; que les loix seroient injustes, si elles décernoient des peines contre eux: en un mot, que l'homme, dans ce cas, ne peut, ni mériter, ni démériter. Je réponds qu'imputer une action à quelqu'un, c'est la lui attribuer, c'est l'en connoître pour l'auteur; ainsi, quand même on supposeroit que cette action fût l'effet d'un agent *nécessité*, l'imputation peut avoir lieu. Le mérite ou le démérite que nous attribuons à une action, sont des idées fondées sur les effets favorables ou pernicieux qui en résultent pour ceux qui les éprouvent; & quand on supposeroit que l'agent étoit nécessité, il n'en est pas moins certain que son action sera bonne, ou mauvaise, estimable, ou méprisable pour tous ceux qui en sentiront les influences, enfin, propre à exciter leur amour, ou leur colere. L'amour ou la colere sont en nous des façons d'être propres à modifier les êtres de notre espece: lorsque je m'irrite contre quelqu'un, je prétends exciter en lui la crainte, & le détourner de ce qui me déplaît, ou même, l'en punir. D'ailleurs, ma colere est nécessaire, elle est une suite de ma nature & de mon tempérament. La sensation pénible que produit en moi la pierre qui tombe sur mon bras, n'en est pas moins

une

une ſenſation qui me déplaît, quoiqu'elle parte d'une cauſe privée de volonté & qui agit par la néceſſité de ſa nature. En regardant les hommes comme agiſſants néceſſairement, nous ne pouvons nous diſpenſer de diſtinguer en eux une façon d'être & d'agir qui nous convient, ou que nous ſommes forcés d'approuver, d'une façon d'être & d'agir qui nous afflige & nous irrite, que notre nature nous force de blâmer & d'empêcher. D'où l'on voit que le ſyſtême du fataliſme ne change rien à l'état des choſes, & n'eſt point propre à confondre les idées de vice & de vertu. (63)

Les loix ne ſont faites que pour maintenir la ſociété, & pour empêcher les hommes aſſociés de ſe nuire; elles peuvent donc punir ceux qui la troublent, ou qui commettent des actions nuiſibles à leurs ſemblables; ſoit que ces aſſociés ſoient des agents néceſſités, ſoit qu'ils agiſſent librement, il leur ſuffit de ſçavoir que ces agents peuvent être modifiés. Les loix pénales ſont des motifs que l'expérience nous montre, comme capables de contenir ou d'anéantir les impulſions que les paſſions donnent aux volontés des hommes; de quelque cauſe néceſſaire que ces paſſions leur viennent, le légiſlateur ſe propoſe d'en arrêter l'effet; & quand il s'y prend d'une façon convenable, il eſt ſur du ſuccès. En décernant des gibets, des ſupplices,

(63) Notre nature ſe révolte toujours contre ce qui la contrarie; il y a des hommes ſi coleres, qu'ils ſe mettent en fureur même, contre des objets inſenſibles & inanimés. Mais la réflexion de l'impuiſſance où nous ſommes de les modifier, devroit nous ramener à la raiſon. Les parens ont ſouvent grand tort de punir leurs enfants avec colere, ce ſont des êtres qui ne ſont point encore modifiés, ou qu'ils ont très-mal modifiés eux-mêmes. Rien de plus commun dans la vie, que de voir les hommes punir des fautes dont ils ſont eux-mêmes les cauſes.

des châtimens quelconques aux crimes, il ne fait autre chose que ce que fait celui qui, en bâtissant une maison, y place des goutieres pour empêcher les eaux de la pluie de dégrader les fondements de sa demeure.

Quelque soit la cause qui fait agir les hommes, on est en droit d'arrêter les effets de leurs actions, de même que celui dont un fleuve pourroit entraîner le champ, est en droit de contenir ses eaux par une digue, ou même, s'il le peut, de détourner son cours. C'est en vertu de ce droit, que la société peut effrayer & punir, en vue de sa conservation, ceux qui seroient tentés de lui nuire, ou qui commettent des actions qu'elle reconnoît vraiment nuisibles à son repos, à sa sureté, à son bonheur.

On nous dira, sans doute, que la société ne punit pas, pour l'ordinaire, les fautes auxquelles la volonté n'a point de part; c'est cette volonté seule que l'on punit; c'est elle qui décide du crime & de son atrocité, & si cette volonté n'est point libre, on ne doit point la punir. Je réponds que la société est un assemblage d'êtres, sensibles, susceptibles de raison, qui desirent le bien-être, & qui craignent le mal. Ces dispositions font que leurs volontés peuvent être modifiées ou déterminées à tenir la conduite qui les mene à leurs fins. L'éducation, la loi, l'opinion publique, l'exemple, l'habitude, la crainte sont des causes qui doivent modifier les hommes, influer sur leurs volontés, les faire concourir au bien général, régler leurs passions, & contenir celles qui peuvent nuire au but de l'association. Ces causes sont de nature à faire impression sur tous les hommes, que leur organisation & leur essence mettent a portée de contracter les habitudes, les façons de penser & d'a-

gir qu'on leur veut inspirer. Tous les êtres de notre espece sont susceptibles de crainte, dès-lors la crainte d'un châtiment, ou de la privation du bonheur qu'ils desirent; est un motif qui doit nécessairement influer plus ou moins sur leurs volontés & leurs actions. Se trouve-t-il des hommes assez mal constitués pour résister, ou pour être insensibles aux motifs qui agissent sur tous les autres, ils ne sont point propres à vivre en société, ils contrarieroient le but de l'association, ils en seroient les ennemis, ils mettroient obstacle à sa tendance, & leurs volontés rebelles & insociables, n'ayant pu être modifiées convenablement aux intérêts de leurs concitoyens, ceux-ci se réunissent contre leurs ennemis, & la loi, qui est l'expression de la volonté générale, inflige des peines à ces êtres, sur qui les motifs qu'on leur avoit présentés, n'ont point les effets que l'on pouvoit en attendre. En conséquence, ces hommes insociables sont punis, sont rendus malheureux, &, suivant la nature de leurs crimes, sont exclus de la société, comme des êtres peu faits pour concourir à ses vues.

Si la société a le droit de se conserver, elle a droit d'en prendre les moyens; ces moyens sont les loix, qui présentent aux volontés des hommes les motifs les plus propres à les détourner des actions nuisibles: ces motifs ne peuvent-ils rien sur eux? La société, pour son propre bien, est forcée de leur ôter le pouvoir de lui nuire. De quelque source que partent leurs actions; soit qu'elles soient libres, soit qu'elles soient nécessaires, elle les punit quand, après leur avoir présenté des motifs assez puissants pour agir sur des êtres raisonnables, elle voit que ces motifs n'ont pu vaincre les impulsions de leur nature dépravée. Elle les punit avec justice, quand les actions dont

Ff 2

elle les détourne, sont vraiment nuisibles à la société; elle a droit de les punir, quand elle ne leur commande ou defend que des choses conformes ou contraires à la nature des êtres associés pour leur bien réciproque. Mais, d'un autre côté, la loi n'est pas en droit de punir ceux à qui elle n'a point présenté les motifs nécessaires pour influer sur leurs volontés; elle n'a pas droit de punir ceux que la négligence de la société a privés des moyens de subsister, d'exercer leur industrie & leurs talens, de travailler pour elle. Elle est injuste, quand elle punit ceux à qui elle n'a donné, ni éducation, ni principes honnêtes, à qui elle n'a point fait contracter les habitudes nécessaires au maintien de la société. Elle est injuste, quand elle les punit pour des fautes que les besoins de leur nature & que la constitution de la société leur ont rendu nécessaires. Elle est injuste & insensée, lorsqu'elle les châtie pour avoir suivi des penchans que la société elle-même, que l'exemple, que l'opinion publique, que les institutions conspirent à leur donner. Enfin, la loi est inique, quand elle ne proportionne point la punition au mal réel que l'on fait à la société. Le dernier dégré d'injustice & de folie est, quand elle est aveuglée au point d'infliger des peines à ceux qui la servent utilement.

Ainsi, les loix pénales, en montrant des objets effrayants à des hommes qu'elles doivent supposer susceptibles de crainte, leur présentent des motifs propres à influer sur leurs volontés. L'idée de la douleur, de la privation de leur liberté, de la mort; sont pour des êtres bien constitués & jouissants de leurs facultés, des obstacles puissants qui s'opposent fortement aux impulsions de leurs desirs déréglés; ceux qui n'en sont point arrêtés sont des insensés,

des frénétiques, des êtres mal organisés, contre lesquels les autres sont en droit de se garantir & de se mettre en sureté. La folie est, sans doute, un état involontaire & nécessaire, cependant personne ne trouve qu'il soit injuste de priver de la liberté les foux, quoique leurs actions ne puissent être imputées qu'au dérangement de leur cerveau. Les méchans sont des hommes dont le cerveau est, soit continuement, soit passagérement troublé, il faut donc les punir en raison du mal qu'ils font, & les mettre pour toujours dans l'impuissance de nuire, si l'on n'a point l'espoir de jamais les ramener à une conduite plus conforme au but de la société.

Je n'examine point ici jusqu'où peuvent aller les châtimens que la société inflige à ceux qui l'offensent. La raison semble indiquer que la loi doit montrer aux crimes nécessaires des hommes toute l'indulgence compatible avec la conservation de la société. Le systême de la fatalité ne laisse point, comme on a vu, les crimes impunis, mais, au moins, il est propre à modérer la barbarie avec laquelle un grand nombre de nations punissent les victimes de leur colere. Cette cruauté devient encore plus absurde, lorsque l'expérience en montre l'inutilité; l'habitude de voir des supplices atroces, familiarise les criminels avec leur idée. S'il est bien vrai que la société ait le droit d'ôter la vie à ses membres; s'il est bien vrai que la mort du criminel, inutile désormais pour lui, soit avantageuse à la société, ce qu'il faudroit examiner; l'humanité exigeroit du moins que cette mort ne fût point accompagnée des tourments inutiles, dont souvent les loix trop rigoureuses se plaisent à la surcharger. Cette cruauté ne sert qu'à faire souffrir, sans fruit pour elle-même la victime que l'on immole à la vindicte publique; elle attendrit le spectateur & l'in-

téresse en faveur du malheureux qui gémit ; elle n'en impose point au méchant, que la vue des cruautés qui lui sont destinées, rend souvent plus féroce, plus cruel, plus ennemi de ses associés. Si l'exemple de la mort étoit moins fréquent, même sans être accompagné de douleurs, il en seroit plus imposant. (64)

Que dirons-nous de l'injuste cruauté de quelques nations, où les loix, qui devroient être faites pour l'avantage de tous, ne semblent avoir pour objet que la sureté particuliere des plus forts, & où des châtimens, peu proportionnés aux crimes, ôtent impitoyablement la vie à des hommes que la plus urgente nécessité a forcés d'être coupables ? C'est ainsi que, dans la plupart des nations policées, la vie d'un citoyen est mise dans la même balance que de l'argent ; le malheureux qui périt de faim & de misere, est mis à mort pour avoir enlevé quelque portion chétive du superflu d'un autre, qu'il voit nager dans l'abondance ! c'est là ce que, dans des sociétés éclairées, l'on appelle *justice*, ou proportionner le châtiment au crime.

Cette affreuse iniquité ne devient-elle pas plus criante encore, quand les loix & les usages décer-

(64) La plupart des criminels n'envisagent la mort que comme *un mauvais quart d'heure.* Un voleur, voyant un de ses camarades qui montroit peu de fermeté au milieu du supplice, lui dit, *est-ce que je ne t'ai pas dit que, dans notre métier, nous avions une maladie de plus que le reste des hommes* ? On vole tous les jours au pied même des échafauts où l'on punit les coupables. Dans les nations où l'on inflige si légérement la peine de mort, a-t-on bien fait attention que l'on privoit la société tous les ans d'un grand nombre d'hommes qui pourroient, par leurs travaux forcés, lui rendre des services utiles, & la dédommager ainsi du mal qu'ils lui ont fait ? La facilité avec laquelle on ôte la vie aux hommes, prouve la tyrannie & l'incapacité de la plupart des législateurs, ils trouvent bien plus court de détruire des citoyens, que de chercher les moyens de les rendre meilleurs.

rient des peines cruelles contre les crimes que les mauvaises institutions font germer & multiplier? Les hommes, comme on ne peut assez le répéter, ne sont si portés au mal, que parce que tout semble les y pousser. Leur éducation est nulle dans la plupart des états; l'homme du peuple n'y reçoit d'autres principes que ceux d'une religion inintelligible, qui n'est qu'une foible barriere contre les penchants de son cœur. En vain la Loi lui crie de s'abstenir du bien d'autrui, ses besoins lui crient plus fort qu'il faut vivre aux dépens de la société qui n'a rien fait pour lui & qui le condamne à gémir dans l'indigence & la misere; privé souvent du nécessaire, il se venge par des vols, des larcins, des assassinats; au risque de sa vie, il cherche à satisfaire, soit ses besoins réels, soit les besoins imaginaires que tout conspire à exciter dans son cœur. L'éducation qu'il n'a point reçue, ne lui a point appris à contenir la fougue de son tempérament; sans idées de décence, sans principes d'honneur, il se permet de nuire à une patrie qui n'est qu'une marâtre pour lui; dans ses emportemens, il ne voit plus le gibet même qui l'attend; d'ailleurs, ses penchants sont devenus trop forts, ses habitudes invétérées ne peuvent plus se changer, la paresse l'engourdit, le désespoir l'aveugle, il court à la mort, & la société le punit avec rigueur des dispositions fatales & nécessaires qu'elle a fait naître en lui, ou du moins, qu'elle n'a pas convenablement déracinées & combattues par les motifs les plus propres à donner à son cœur des inclinations honnêtes. Ainsi, la société punit souvent les penchants que la société fait naître, ou que sa négligence fait germer dans les

esprits ; elle agit comme ces peres injustes qui châtient leurs enfants des défauts qu'ils leur ont eux-mêmes fait contracter.

Quelque injuste & déraisonnable que cette conduite soit & paroisse, elle n'en est pas moins nécessaire. La société, telle qu'elle est, quelques soient sa corruption & les vices de ses institutions, veut subsister & tend à se conserver ; en conséquence, elle est forcée de punir les excès que sa mauvaise constitution la forcent de produire : malgré ses propres préjugés & ses vices, elle sent que sa sureté demande qu'elle détruise les complots de ceux qui lui déclarent la guerre ; si ceux-ci, entraînés par des penchants nécessaires, la troublent & lui nuisent ; forcée, de son côté, par le desir de se conserver elle-même, elle les écarte de son chemin, & les punit avec plus ou moins de rigueur, suivant les objets auxquels elle attache la plus grande importance, ou qu'elle suppose les plus utiles à son propre bien-être : elle se trompe, sans doute, souvent, & sur ces objets & sur les moyens, mais elle se trompe alors nécessairement, faute d'avoir les lumieres qui pourroient l'éclairer sur ses vrais intérêts, ou par le défaut de vigilance, de talens & de vertus dans ceux qui reglent ses mouvemens. D'où l'on voit que les injustices d'une société aveugle & mal constituée sont aussi nécessaires que les crimes de ceux qui la troublent & la déchirent. (65) Un corps politique, quand il est en démence, ne peut pas plus agir, conformément à la raison, qu'un de ses membres dont le cerveau est troublé.

(65) Une société qui punit les excès qu'elle fait naître, peut être comparée à ceux qui sont attaqués de la maladie *pédiculaire* ; ils sont forcés de tuer les insectes dont ils sont tourmentés, quoique ce soit leur constitution viciée qui les produise à chaque instant.

On nous dit encore que ces maximes, en soumettant tout à la nécessité, doivent confondre, ou même, détruire les notions que nous avons du juste & de l'injuste, du bien & du mal, du mérite & du démérite. Je le nie; quoique l'homme agisse nécessairement dans tout ce qu'il fait, ses actions sont justes, bonnes & méritoires toutes les fois qu'elles tendent à l'utilité réelle de ses semblables & de la société où il vit; & l'on ne peut s'empêcher de les distinguer de celles qui nuisent réellement au bien-être de ses associés. La société est juste, bonne, digne de notre amour, quand elle procure à tous ses membres leurs besoins physiques, la sureté, la liberté, la possession de leurs droits naturels; c'est en quoi consiste tout le bonheur dont l'état social est susceptible; elle est injuste, mauvaise, indigne de notre amour, quand elle est partiale pour un petit nombre, & cruelle pour le plus grand; c'est alors que, nécessairement, elle multiplie ses ennemis & les oblige à se venger par des actions criminelles qu'elle est forcée de punir. Ce n'est pas des caprices d'une société politique que dépendent les notions vraies du juste & de l'injuste, du bien & du mal moral, du mérite & du démérite réels; c'est de l'utilité, c'est de la nécessité des choses, qui forceront toujours les hommes à sentir qu'il existe une façon d'agir qu'ils sont obligés d'aimer & d'approuver dans leurs semblables, ou dans la société, tandis qu'il en est une autre qu'ils sont obligés, par leur nature, de haïr & de blâmer. C'est sur notre propre essence que sont fondées nos idées du plaisir & de la douleur, du juste & de l'injuste, du vice & de la vertu; la seule différence, c'est que le plaisir & la douleur se font immédiatement & sur le

champ sentir à notre cerveau, au lieu que les avantages de la justice & de la vertu ne se montrent souvent à nous que par une suite de réflexions & d'expériences multipliées & compliquées, que le vice de leur conformation & de leurs circonstances empêchent souvent beaucoup d'hommes de faire, ou, du moins, de faire exactement.

Par une suite nécessaire de cette même vérité, le systême du fatalisme ne tend point à nous enhardir au crime & à faire disparoître les remors, comme souvent on l'en accuse. Nos penchans sont dus à notre nature; l'usage que nous faisons de nos passions, dépend de nos habitudes, de nos opinions, des idées que nous avons reçues dans notre éducation & dans les sociétés où nous vivons. Ce sont nécessairement ces choses qui décident de notre conduite. Ainsi, quand notre tempérament nous rendra susceptibles de passions fortes, nous serons emportés dans nos desirs, quelques soient nos spéculations. Les remors sont des sentimens douloureux, excités en nous par le chagrin que nous causent les effets présens ou futurs de nos passions; si ces effets sont toujours utiles pour nous, nous n'avons point de remors; mais, dès que nous sommes assurés que nos actions nous rendront haïssables ou méprisables aux autres, ou, dès que nous craignons d'en être punis d'une maniere ou d'une autre, nous sommes inquiets & mécontens de nous-mêmes, nous nous reprochons notre conduite, nous en rougissons au fond du cœur, nous appréhendons les jugemens des êtres, à l'estime, à la bienveillance, à l'affection desquels nous avons appris & nous sentons que nous sommes intéressés. Notre propre expérience nous prouve que le méchant est un homme odieux pour tous ceux sur

qui ses actions influent ; si ces actions sont cachées ; nous sçavons qu'il est rare qu'elles puissent l'être toujours. La moindre réflexion nous prouve qu'il n'y a point de méchant qui ne soit honteux de sa conduite, qui soit vraiment content de lui-même, qui n'envie le sort d'un homme de bien, qui ne soit forcé de reconnoître qu'il a payé bien chérement les avantages dont il ne peut jamais jouir, sans faire des retours très fâcheux sur lui-même. Il éprouve de la honte, il se méprise, il se hait, sa conscience est toujours allarmée. Pour se convaincre de ce principe, il ne faut que considérer, à quel point les tyrans ou les scélérats assez puissans, pour ne pas redouter les châtimens des hommes, craignent pourtant la vérité, & poussent les précautions & la cruauté contre ceux qui pourroient les exposer aux jugemens du public. Ils ont donc la conscience de leurs iniquités ? Ils sçavent donc qu'ils sont haïssables & méprisables ? Ils ont donc des remors ? Leur sort n'est donc pas heureux ? Les personnes bien élevées acquierent ces sentimens dans l'éducation ; ils sont fortifiés ou affoiblis par l'opinion publique, par l'usage, par les exemples que l'on a devant les yeux. Dans une société dépravée, les remors, ou n'existent point, ou bientôt ils disparoissent ; car, dans toutes leurs actions, c'est toujours les jugemens de leurs semblables, que les hommes sont forcés d'envisager. Nous n'avons jamais, ni honte, ni remors, des actions que nous voyons, approuvées ou pratiquées par tout le monde. Sous un gouvernement corrompu, des ames vénales, avides & mercénaires ne rougissent point de la bassesse, du vol & de la rapine autorisés par l'exemple ; dans une nation licencieuse, personne ne rougit d'un adultere ; dans un pays supersti-

tieux, on ne rougit pas d'assassiner pour des opinions. L'on voit donc que nos remors, ainsi que les idées vraies ou fausses que nous avons de la décence, de la vertu, de la justice, &c. sont des suites nécessaires de notre tempérament modifié par la société où nous vivons; les assassins & les voleurs, quand ils vivent entre eux, n'ont, ni honte, ni remors.

Ainsi, je le répete, toutes les actions des hommes sont nécessaires; celles qui sont toujours utiles, ou qui contribuent au bonheur réel & durable de notre espece, s'appellent des vertus, & plaisent nécessairement à tous ceux qui les éprouvent, à moins que leurs passions ou leurs opinions fausses ne les forcent à en juger d'une façon peu conforme à la nature des choses. Chacun agit & juge nécessairement, d'après sa propre facon d'être, & d'après les idées vraies ou fausses qu'il s'est faites du bonheur. Il est des actions nécessaires que nous sommes forcés d'approuver; il en est d'autres que nous sommes, en dépit de nous-mêmes, forcés de blâmer, & dont l'idée nous oblige à rougir, lorsque notre imagination fait que nous les voyons avec les yeux des autres. L'homme de bien & le méchant agissent par des motifs également nécessaires; ils different simplement pour l'organisation, & pour les idées qu'ils se font du bonheur: nous aimons l'un, nécessairement, & nous détestons l'autre, par la même nécessité. La loi de notre nature, voulant qu'un être sensible travaillât constamment à se conserver, n'a pu laisser aux hommes le pouvoir de choisir, ou la liberté de préférer la douleur au plaisir, le vice à l'utilité, le crime à la vertu. C'est donc de l'essence même de l'homme, qui l'oblige à distinguer les actions avantageuses à lui-même, de celles qui lui sont nuisibles.

Cette distinction subsiste, même dans les sociétés les plus corrompues, où les idées de vertu, quoique le plus complettement effacées de la conduite, demeurent les mêmes dans les esprits. En effet, supposons un homme décidé pour la scélératesse, qui se fût dit à lui-même, que c'est une duperie que d'être vertueux dans une société pervertie. Supposons-lui encore assez d'adresse & de bonheur pour échapper, pendant une longue suite d'années, au blâme & aux châtimens; je dis que, malgré des circonstances si avantageuses, un tel homme n'a été, ni heureux, ni content de lui-même. Il a été dans des transes, dans des combats, dans des agitations perpétuelles. Combien de précautions, d'embarras, de travaux, de soins & de soucis n'a-t-il pas falu employer dans cette lutte continuelle contre ses associés dont il craignoit les regards? Demandons-lui ce qu'il pense de lui-même. Approchons-nous du lit de ce scélérat moribond, & demandons-lui s'il voudroit recommencer, au même prix, une vie aussi agitée? S'il est de bonne foi, il avouera qu'il n'a goûté, ni repos, ni bien-être; que chaque crime lui a coûté des inquiétudes & des insomnies; que ce monde n'a été pour lui qu'une scene continuée d'allarmes & de peines d'esprit; que vivre paisiblement de pain & d'eau, lui paroît un sort plus doux que d'acquérir des richesses, du crédit, des honneurs aux mêmes conditions. Si ce scélérat, malgré tous ses succès, trouve son sort déplorable, que penserons-nous de ceux qui n'ont eu, ni les mêmes ressources, ni les mêmes avantages pour réussir dans leurs projets?

Ainsi, le systême de la nécessité est non-seulement véritable, & fondé sur des expériences cer-

voir, fait que mon cœur se resserre & frissonne à la vue des maux que souffrent mes semblables, du despotisme qui les écrase, de la superstition qui les égare, des passions qui les divisent, des folies qui les mettent perpétuellement en guerre. Quoique je sçache que la mort est le terme fatal & nécessaire de tous les êtres, mon ame n'en est pas moins vivement touchée de la perte d'une épouse chérie, d'un enfant propre à consoler ma vieillesse; d'un ami devenu nécessaire à mon cœur. Quoique je n'ignore pas qu'il est de l'essence du feu de brûler, je ne me croirai pas dispensé d'employer tous mes efforts pour arrêter un incendie. Quoique je sois intimement convaincu que les maux dont je suis témoin, sont des suites nécessaires des erreurs primitives dont mes concitoyens sont imbus; si la nature m'a donné le courage de le faire, j'oserai leur montrer la vérité; s'ils l'écoutent, elle deviendra peu-à-peu le remede assuré de leurs peines; elle produira les effets qu'il est de son essence d'opérer.

Si les spéculations des hommes influoient sur leur conduite, ou changeoient leurs tempéramens, l'on ne peut point douter que le systême de la nécessité ne dût avoir sur eux l'influence la plus avantageuse; non-seulement elle seroit propre à calmer la plupart de leurs inquiétudes; mais elle contribueroit encore à leur inspirer une soumission utile, une résignation raisonnée aux décrets du sort, dont souvent leur trop grande sensibilité fait qu'ils sont accablés. Cette apathie heureuse seroit, sans doute, desirable pour ces êtres qu'une ame trop tendre rend souvent les déplorables jouets de la destinée, ou que des organes trop frêles exposent sans cesse à être brisés par les coups de l'adversité.

Mais, de tous les avantages que le genre humain pourroit retirer du dogme de la fatalité, s'il l'appliquoit à sa conduite, il n'en est point de plus grand que cette indulgence, cette tolérance universelle qui devroit être une suite de l'opinion que *tout est nécessaire*. En conséquence de ce principe, le fataliste, s'il avoit l'ame sensible, plaindroit ses semblables, gémiroit sur leurs égaremens, chercheroit à les détromper, sans jamais s'irriter contre eux, ni insulter à leur misere. De quel droit, en effet, haïr ou mépriser les hommes? Leur ignorance, leurs préjugés, leurs foiblesses, leurs vices, leurs passions, ne sont-ils pas des suites inévitables de leurs mauvaises institutions? N'en sont-ils pas assez rigoureusement punis par une foule de maux qui les assiegent de toutes parts? Les despotes qui les accablent sous un sceptre de fer, ne sont-ils pas les victimes continuelles de leurs propres inquiétudes & de leurs défiances? Est-il un méchant qui jouisse d'un bonheur bien pur? Les nations ne souffrent-elles pas sans cesse de leurs préjugés & de leurs folies? L'ignorance des chefs & la haîne qu'ils ont pour la raison & la vérité, ne sont-elles pas punies par la foiblesse & la ruine des Etats qu'ils gouvernent? En un mot, le fataliste gémira de voir la nécessité exercer, à tout moment, ses jugemens séveres sur les mortels qui méconnoissent son pouvoir, ou qui sentent ses coups sans vouloir reconnoître la main, dont ils partent: il verra que l'ignorance est nécessaire; que la crédulité en est la suite nécessaire; que l'asservissement est une suite nécessaire de l'ignorance crédule; que la corruption des mœurs est une suite nécessaire de l'asservissement: enfin, que les malheurs des sociétés & de leurs membres sont

font des fuites néceffaires de cette corruption.

Le fatalifte, conféquent à ces idées, ne fera donc, ni un mifanthrope incommode, ni un citoyen dangereux. Il pardonnera à fes freres les égaremens que leur nature, viciée par mille caufes, leur ont rendu néceffaires ; il les confolera, il leur infpirera du courage, il les détrompera de leurs vaines chimeres ; mais jamais il ne leur montrera cette aigreur, plus propre à les révolter qu'à les attirer à la raifon. Il ne troublera point le repos de la fociété, il ne foulevera point les peuples contre la puiffance fouveraine ; il fentira que la perverfité & l'aveuglement de tant de conducteurs des peuples font des fuites néceffaires des flatteries dont on repaît leur enfance, de la malice néceffaire de ceux qui les obfedent & les corrompent pour profiter de leurs foibleffes, enfin, que ce font des effets inévitables de l'ignorance profonde de leurs vrais intérêts où tout s'efforce de les retenir.

Le fatalifte n'eft point en droit d'être vain de fes propres talens ou de fes vertus ; il fçait que ces qualités ne font que des fuites de fon organifation naturelle, modifiée par des circonftances qui n'ont nullement dépendu de lui. Il n'aura, ni haine, ni mépris pour ceux que la nature & les circonftances n'auront point favorifé comme lui. C'eft le fatalifte qui doit être humble & modefte par principe ; n'eft-il pas forcé de reconnoître qu'il ne poffede rien qu'il n'ait reçu.

En un mot, tout ramene à l'indulgence, celui que l'expérience a convaincu de la néceffité des chofes. Il voit, avec douleur, qu'il eft de l'effence d'une fociété mal conftituée, mal gouvernée, affervie à des préjugés, & à des ufages déraifonnables, fou-

mise à des loix insensées, dégradée par le despotisme, corrompue par le luxe, enivrée de fausses opinions de se remplir de citoyens vicieux & légers; d'esclaves rampants & glorieux de leurs chaînes; d'ambitieux sans idées de vraie gloire; d'avares & de prodigues, de fanatiques & de libertins. Convaincu de la liaison nécessaire des choses, il ne sera point surpris de voir la négligence, ou l'oppression, porter le découragement dans les campagnes, des guerres sanglantes, les dépeupler, des dépenses inutiles, les appauvrir, & tous ces excès réunis, faire que les nations ne renferment par-tout que des hommes sans bonheur, sans lumieres, sans mœurs & sans vertus. Il ne verra, en tout cela, que l'action & la réaction nécessaire du physique sur le moral, & du moral sur le physique. En un mot, tout homme qui reconnoît la fatalité, demeurera persuadé qu'une nation mal gouvernée est un sol fertile en plantes venimeuses; elles y croissent, en telle abondance, qu'elles se pressent & s'étouffent les unes les autres. C'est dans un terrein cultivé par les mains d'une Lycurgue, que l'on voit naître des citoyens intrépides, fiers, désintéressés, étrangers aux plaisirs: dans un champ cultivé par un Tibere, l'on ne trouvera que des scélérats, des ames basses, des délateurs & des traîtres. C'est le sol, ce sont les circonstances dans lesquelles les hommes se trouvent placés, qui en font des objets utiles ou nuisibles: le sage évite les uns, comme ces reptiles dangereux dont la nature est de mordre & de communiquer leur venin; il s'attache aux autres & les aime, comme ces fruits délicieux dont son palais se trouve agréablement flatté: il voit les méchants sans colere, il chérit les cœurs bienfaisants; il sçait que l'ar-

bre languiſſant ſans culture dans un déſert aride & ſabloneux, qui l'a rendu difforme & tortueux, eût peut-être étendu ſon feuillage au loin, eût fourni des fruits délectables, eût procuré un ombrage frais, ſi ſon germe eût été placé dans un terrein plus fertile, ou s'il eût éprouvé les ſoins attentifs d'un cultivateur habile.

Que l'on ne nous diſe point que c'eſt dégrader l'homme, que de réduire ſes fonctions à un pur méchaniſme; que c'eſt honteuſement l'avilir, que de le comparer à un arbre, à une végétation abjecte... Le philoſophe, exempt de préjugés, n'entend point ce langage inventé par l'ignorance de ce qui conſtitue la vraie dignité de l'homme. Un arbre eſt un objet qui, dans ſon eſpece, joint l'utile à l'agréable; il mérite notre affection, quand il produit des fruits doux & un ombre favorable. Toute machine eſt précieuſe, dès qu'elle eſt vraiment utile & remplit fidélement les fonctions auxquelles on la deſtine. Oui, je le dis avec courage, l'homme de bien, quand il a des talens & des vertus, eſt, pour les êtres de ſon eſpece, un arbre qui leur fournit, & des fruits, & de l'ombrage. L'homme de bien eſt une machine dont les reſſorts ſont adaptés de maniere à remplir leurs fonctions d'une façon qui doit plaire. Non, je ne rougirai pas d'être une machine de ce genre, & mon cœur treſſailleroit de joie, s'il pouvoit preſſentir qu'un jour les fruits de mes réflexions ſeront utiles & conſolants pour mes ſemblables.

La nature elle-même n'eſt-elle pas une vaſte machine dont notre eſpece eſt un foible reſſort? je ne vois rien de vil en elle, ni dans ſes productions; tous les êtres qui ſortent de ſes mains, ſont bons,

nobles, sublimes, dès qu'ils cooperent à produire l'ordre & l'harmonie dans la sphere où ils doivent agir. De quelque nature que soit l'ame, soit qu'on la fasse mortelle, soit qu'on la suppose immortelle, soit qu'on la regarde comme un esprit, soit qu'on la regarde comme une portion du corps, je trouverai cette ame noble, grande & sublime dans Socrate, Aristide & Caton. Je l'appellerai une ame de boue dans Claude, dans Séjan, dans Néron. J'admirerai son énergie & son jeu, dans Corneille, dans Newton, dans Montesquieu : je gémirai de sa bassesse, en voyant des hommes vils qui encensent la tyrannie, ou qui rampent servilement aux pieds de la superstition.

Tout ce qui vient d'être dit dans le cours de cet ouvrage, nous prouve clairement que tout est nécessaire. Tout est toujours dans l'ordre, relativement à la nature, où tous les êtres ne font que suivre les loix qui leur sont imposées. Il est entré dans son plan, que de certaines terres produiroient des fruits délicieux, tandis que d'autres ne fourniroient que des ronces, des épines, des végétaux dangereux. Elle a voulu que quelques sociétés produisissent des sages, des héros, des grands hommes ; elle a réglé que d'autres ne feroient naître que des hommes abjects, sans énergie & sans vertus. Les orages, les vents, les tempêtes, les maladies, les guerres, les pestes & la mort sont aussi nécessaires à sa marche que la chaleur bienfaisante du soleil, que la sérénité de l'air, que les pluies douces du Printems, que les années fertiles, que la santé, que la paix, que la vie ; les vices & les vertus, les ténebres & la lumiere, l'ignorance & la science sont également nécessai-

res ; les uns ne ſont des biens , les autres ne ſont des maux, que pour des êtres particuliers dont ils favoriſent ou dérangent la façon d'exiſter : le tout ne peut être malheureux, mais il peut renfermer des malheureux.

La nature diſtribue donc, de la même main, ce que nous appellons *l'ordre*, & ce que nous appellons *déſordre* ; ce que nous appellons *plaiſir*, & ce que nous appellons *douleur* ; en un mot, elle répand, par la néceſſité de ſon être, & le bien & le mal, dans le monde que nous habitons. Ne la taxons point, pour cela, de bonté ou de malice ; ne nous imaginons pas que nos cris & nos vœux puiſſent arrêter ſa force toujours agiſſante d'après des loix immuables. Soumettons-nous à notre ſort, & lorſque nous ſouffrons, ne recourons point aux chimeres que notre imagination a créées ; puiſons dans la nature elle-même les remedes qu'elle nous offre pour les maux quelle nous fait. Si elle nous envoie des maladies, cherchons dans ſon ſein les productions ſalutaires qu'elle fait naître pour nous. Si elle nous donne des erreurs, elle nous fournit dans l'expérience & dans la vérité les contrepoiſons propres à détruire leurs funeſtes effets. Si elle ſouffre que la race humaine gémiſſe long-tems ſous le poids de ſes vices & de ſes folies ; elle lui montre dans la vertu le remede aſſuré de ſes infirmités. Si les maux que quelques ſociétés éprouvent, ſont néceſſaires, quand ils ſeront devenus trop incommodes, elles ſeront irréſiſtiblement forcées d'en chercher les remedes, que la nature leur fournira toujours. Si cette nature a rendu l'exiſtence inſupportable pour quelques êtres infortunés qu'elle ſemble avoir choiſis pour en faire ſes victimes, la

mort eſt une porte qu'elle leur laiſſe toujours ouverte, & qui les délivre de leurs maux, lorſqu'ils les jugent impoſſibles à guérir.

N'accuſons donc point la nature d'être inexorable pour nous; il n'exiſte point en elle de maux dont elle ne fourniſſe le remede à ceux qui ont le courage de le chercher & de l'appliquer. Cette nature ſuit des loix générales & néceſſaires dans toutes ſes opérations; le mal phyſique & le mal moral ne ſont point dus à ſa méchanceté, mais à la néceſſité dès choſes. Le mal phyſique eſt le dérangement produit dans nos organes par les cauſes phyſiques que nous voyons agir; le mal moral eſt le dérangement produit en nous par des cauſes phyſiques dont le jeu eſt un ſecret pour nous. Ces cauſes finiſſent toujours par produire des effets ſenſibles ou capables de frapper nos ſens; les penſées & les volontés des hommes ne ſe montrent que par les effets marqués qu'elles produiſent en eux-mêmes, ou ſur les êtres que leur nature rend ſuſceptibles de les ſentir. Nous ſouffrons, parce qu'il eſt de l'eſſence de quelques êtres de déranger l'œconomie de notre machine; nous jouiſſons, parce que les propriétés de quelques êtres ſont analogues à notre façon d'exiſter; nous naiſſons, parce qu'il eſt de la nature de quelques matieres de ſe combiner ſous une forme déterminée; nous vivons, nous agiſſons, nous penſons, parce qu'il eſt de l'eſſence de certaines combinaiſons, d'agir & de ſe maintenir dans l'exiſtence par des moyens donnés, pendant une durée fixée: enfin, nous mourons, parce qu'une loi néceſſaire preſcrit à toutes les combinaiſons qui ſe ſont faites, de ſe détruire, ou de ſe diſſoudre. De tout cela, il réſulte que la nature eſt im-

partiale pour toutes ses productions ; elle nous soumet, comme tous les autres êtres, à des loix éternelles dont elle n'a pu nous exempter ; si elles les suspendoit un instant, c'est pour lors que le désordre se mettroit en elle, & que son harmonie seroit troublée.

Ceux qui étudient la nature, en prenant l'expérience pour guide, peuvent seuls deviner ses secrets, & démêler peu-à-peu la trame, souvent imperceptible, des causes dont elle se sert pour opérer ses plus grands phénomenes ; à l'aide de l'expérience, nous lui découvrons souvent de nouvelles propriétés & de nouvelles façons d'agir inconnues des siecles qui nous ont précédés. Ce qui étoit des merveilles, des miracles, des effets surnaturels pour nos aïeux, devient aujourd'hui, pour nous, des effets simples & naturels, dont nous connoissons le méchanisme & les causes. L'homme ; en sondant la nature, est parvenu à découvrir les causes des tremblemens de la terre, du mouvement périodique des Mers, des embrasemens souterreins, des météores, qui étoient, pour nos Ancêtres, & qui sont, encore, pour le vulgaire ignorant, des signes indubitables de la colere du Ciel. Notre postérité, en suivant & rectifiant les expériences faites, & par nous, & par nos Peres, ira plus loin encore, & découvrira des effets & des causes qui sont totalement voilés à nos yeux. Les efforts réunis du genre humain, parviendront, peut-être, un jour, à pénétrer jusques dans le sanctuaire de la nature pour découvrir plusieurs des mysteres qu'elle a semblé, jusqu'ici, refuser à toutes nos recherches.

En envisageant l'homme sous son véritable aspect ; en quittant l'autorité, pour suivre l'expé-

rience & la raison ; en le soumettant tout entier aux loix de la physique, auxquelles l'imagination a voulu le soustraire, nous verrons que les phénomenes du monde moral suivent les mêmes regles que ceux du monde physique, & que la plupart des grands effets, que notre ignorance & nos préjugés nous font regarder comme inexpliquables & comme merveilleux, deviendront simples & naturels pour nous. Nous trouverons que l'éruption d'un Volcan & la naissance d'un Tamerlan sont, pour la Nature, la même chose ; en remontant aux causes premieres des événemens les plus frappans, que nous voyons avec effroi s'opérer sur la terre, de ces révolutions terribles, de ces cunvulsions affreuses qui déchirent & ravagent les nations, nous trouverons que les volontés qui operent en ce monde les changemens les plus surprenans & les plus étendus, sont mues, dans leur principe, par des causes physiques, que leur petitesse nous fait juger méprisables & peu capables de produire des phénomenes que nous trouvons si grands.

Si nous jugeons des causes par leurs effets, il n'est point de petites causes dans l'univers. Dans une nature où tout est lié, où tout agit & réagit, où tout se meut & s'altere, se compose & se décompose, se forme & se détruit, il n'est pas un atôme qui ne joue un rôle important & nécessaire ; il n'est point de molécule imperceptible qui, placée dans des circonstances convenables, n'opere des effets prodigieux. Si nous étions à portée de suivre la chaîne éternelle qui lie toutes les causes aux effets que nous voyons, sans perdre aucun de ses chaînons de vue ; si nous pouvions démêler le bout des fils insensibles qui remuent les pensées, les volontés,
les

les passions de ces hommes que, d'après leurs actions, nous appellons puissants, nous trouverions que ce sont des vrais atômes qui sont les leviers secrets dont la nature se sert pour mouvoir le monde moral; c'est la rencontre inopinée, & pourtant nécessaire, de ces molécules indiscernables à la vue; c'est leur aggrégation, leur combinaison, leur proportion, leur fermentation qui, modifiant l'homme peu à peu, souvent à son insçu & malgré lui, le font penser, vouloir, agir d'une façon déterminée & nécessaire; si ses volontés & ses actions influent sur beaucoup d'autres hommes, voilà le monde moral dans la plus grande combustion. Trop d'âcreté dans la bile d'un fanatique, un sang trop enflammé dans le cœur d'un conquérant, une digestion pénible dans l'estomac d'un Monarque, une fantaisie qui passe dans l'esprit d'une femme, sont des causes suffisantes pour faire entreprendre des guerres, pour envoyer des millions d'hommes à la boucherie, pour renverser des murailles, pour réduire des villes en cendres, pour plonger des nations dans le deuil & la misere, pour faire éclore la famine & la contagion, pour propager la désolation & les calamités pendant une longue suite de siecles à la surface de notre globe.

La passion d'un seul individu de notre espece, quand il dispose des passions d'un grand nombre d'autres, parvient à combiner & réunir leurs volontés & leurs efforts, & décide ainsi du sort des habitants de la terre. C'est ainsi qu'un Arabe ambitieux, fourbe, voluptueux donne à ses compatriotes une impulsion dont l'effet est de subjuguer ou désoler de vastes contrées dans l'Asie, dans l'Afrique & dans l'Europe, & de changer le

ſyſtème religieux, les opinions & les uſages d'une partie conſidérable des habitans de notre monde. Mais, en remontant à la ſource primitive de ces étranges révolutions, quelles ſont les cauſes cachées qui influoient ſur cet homme, qui excitoient ſes propres paſſions, qui conſtituoient ſon tempéramment ? Quelles ſont les matieres de la combinaiſon deſquelles réſulte un voluptueux, un fourbe, un ambitieux un enthouſiaſte, un homme éloquent, en un mot, un perſonnage capable d'en impoſer à ſes ſemblables, & de les faire concourir à ſes vues ? ce ſont les particules inſenſibles de ſon ſang, c'eſt le tiſſu imperceptible de ſes fibres, ce ſont des ſels plus ou moins âcres qui picottent ſes nerfs, c'eſt plus ou moins de matiere ignée qui circule dans ſes veines. D'où viennent ces élémens eux-mêmes ? C'eſt du ſein de ſa mere, c'eſt des alimens qui l'ont nourri, du climat qui l'a vu naître, des idées qu'il a reçues, de l'air qu'il a reſpiré, ſans compter mille cauſes inappréciables & paſſageres qui, dans des inſtants donnés, ont modifié & déterminé les paſſions de cet important perſonnage devenu capable de changer la face de notre globe.

A des cauſes ſi foibles, dans leur principe, ſi l'on eût, dans l'origine, oppoſé les moindres obſtacles, les événemens ſi merveilleux dont nous ſommes ſurpris, ne ſeroient point arrivés. Un accès de fievre, cauſé par un peu de bile trop enflammée eût pu faire avorter tous les projets du légiſlateur des Muſulmans. De la diete, un verre d'eau, une ſaignée euſſent quelquefois ſuffi pour ſauver des royaumes.

L'on voit donc que le ſort du genre humain, ainſi que celui de chacun des individus qui le compoſent, dépend, à chaque inſtant, de cauſes inſenſibles, que des circonſtances, ſouvent, fugitives font

naître, développent & mettent en action. Nous attribuons au hazard leurs effets, & nous les regardons comme fortuits, tandis que ces causes operent nécessairement, & suivantdes regles sûres. Nous n'avons souvent, ni la sagacité, ni la bonne foi de remonter aux vrais principes; nous regardons des mobiles si foibles avec mépris, parceque nous les jugeons incapables de produire de si grandes choses. Ce sont pourtant ces mobiles, tels qu'ils sont, ce sont ces ressorts si chétifs qui, dans les mains de la nature & d'après ses loix nécessaires, suffisent pour remuer notre univers. La conquête d'un Gengis-Kan n'a rien de plus étrange que l'explosion d'une mine, causée dans son principe par une foible étincelle, qui commence d'abord par allumer un grain unique de poudre, mais dont le feu se communique bientôt à plusieurs milliers d'autres grains contigus, dont les forces réunies & multipliées finissent par renverser des remparts, des villes & des montagnes.

Le sort de la race humaine & celui de chaque homme dépend donc à tout moment de causes insensibles, cachées dans le sein de la nature; jusqu'à ce que leur action se déploie. Le bonheur, ou le malheur, la prospérité, ou la misere de chacun de nous, & des nations entieres, sont attachées à des forces dont il nous est impossible de prévoir, d'apprécier, ou d'arrêter l'action. Peut-être qu'en cet instant, s'amassent & se combinent les molécules imperceptibles dont l'assemblage formera un souverain qui sera le fleau, ou le sauveur d'un vaste empire. Nous ne pouvons nous-mêmes répondre un instant de notre destinée; nous ne connoissons point ce qui se passe en nous, les causes qui agissent dans cette intérieur, ni les circonstances qui les mettront en action & qui

développeront leur énergie ; c'est cependant de ces causes impossibles à démêler, que dépend notre destinée pour la vie. Souvent une rencontre imprévue fait éclore dans notre ame une passion dont les suites influeront nécessairement sur notre félicité. C'est ainsi que l'homme le plus vertueux peut, par la combinaison bizarre de circonstances inopinées, devenir, en un instant, l'homme le plus criminel.

On trouvera, sans doute, cette vérité effrayante & terrible. Mais, au fond, qu'a-t-elle de plus révoltant que celle qui nous apprend que cette vie, à laquelle nous sommes si fortement attachés, peut se perdre, à chaque instant, par une infinité d'accidents aussi irremédiables qu'imprévus? Le fatalisme résout facilement l'homme de bien à mourir, il lui fait envisager la mort, comme un moyen sûr de se soustraire à la méchanceté; ce systême montrera cette mort à l'homme heureux lui-même, comme un moyen d'échapper au malheur qui finit souvent par empoisonner la vie la plus fortunée.

Soumettons-nous donc à la nécessité; malgré nous, elle nous entraînera toujours; résignons-nous à la nature ; acceptons les biens qu'elle nous présente, opposons aux maux nécessaires qu'elle nous fait éprouver, les remedes nécessaires qu'elle consent à nous accorder. Ne troublons point notre esprit par des inquiétudes inutiles; jouissons avec mesure, par ce que la douleur est la compagne nécessaire de tout excès ; suivons le sentier de la vertu, parce que tout nous prouve que, même dans ce monde, forcé d'être pervers, cette vertu est nécessaire pour nous rendre estimables aux yeux des autres, & contens de nous-mêmes.

Homme foible & vain ! tu prétends d'être libre! hélas ! ne vois-tu pas tous les fils qui t'enchaînent ?

Ne vois-tu pas que ce sont des atômes qui te forment, que ce sont des atômes qui te meuvent ; que ce sont des circonstances indépendantes de toi qui modifient ton être & qui reglent ton sort ? Dans une nature puissante qui t'environne, serois-tu donc le seul être qui pût résister à son pouvoir ? Crois-tu que tes foibles vœux la forceront de s'arrêter dans sa marche éternelle, ou de changer son cours ?

CHAPITRE XIII.

De l'immortalité de l'ame ; du dogme de la vie future ; des craintes de la mort.

LES réflexions présentées dans cet ouvrage, concourent à nous montrer clairement ce que nous devons penser de l'ame humaine, ainsi que de ses opérations ou facultés : tout nous prouve, de la façon la plus convainquante, qu'elle agit & se meut, suivant des loix semblables à celles des autres êtres de la nature ; qu'elle ne peut être distinguée du corps ; qu'elle naît, s'accroît, se modifie dans la même progression que lui ; enfin, tout devroit nous faire conclure qu'elle périt avec lui. Cette ame, ainsi que le corps, passe par un état de foiblesse & d'enfance ; c'est alors qu'elle est assaillie par une foule de modifications & d'idées qu'elle reçoit des objets extérieurs par la voie de ses organes ; elle amasse des faits ; elle fait des expériences vraies ou fausses ; elle se forme un systême de conduite, d'après lequel elle pense & agit d'une façon d'où résulte son bonheur, ou son malheur, sa raison, ou son délire, ses vertus & ses vices ; parvenue, avec le corps, à sa force & à sa maturité, elle ne cesse,

un instant, de partager avec lui ses sensations agréables, ou désagréables, ses plaisirs & ses peines; en conséquence, elle approuve, ou désapprouve son état; elle est saine, ou malade, active, ou languissante, éveillée, ou endormie. Dans la vieillesse, l'homme s'éteint tout entier, ses fibres & ses nerfs se roidissent, ses sens deviennent obtus, sa vue se trouble, ses oreilles s'endurcissent, ses idées se décousent, sa mémoire disparoît, son imagination s'amortit; que deviênt alors son ame? hélas! elle s'affaisse en même tems que le corps, elle s'engourdit avec lui, elle ne remplit, comme lui, ses fonctions, qu'avec peine, & cette substance, que l'on en avoit voulu distinguer, subit les mêmes révolutions que lui.

Malgré tant de preuves si convainquantes de la matérialité de l'ame, ou de son identité avec le corps, des penseurs ont supposé que, quoique celui-ci fût périssable, son ame ne périssoit point; que cette portion de lui-même jouissoit du privilege spécial, d'être *immortelle* ou exempte de la dissolution & des changemens de formes que nous voyons subir à tous les corps que la nature a composés: en conséquence on se persuada que cette ame privilégiée ne mourroit point. Son immortalité parut sur-tout indubitable à ceux qui la supposerent spirituelle: après en avoir fait un être simple, inétendu, dépourvu de parties, totalement différent de tout ce que nous connoissons, ils prétendirent qu'elle n'étoit point sujette aux loix que nous trouvons dans tous les êtres, dont l'expérience nous montre la décomposition continuelle.

Les hommes sentant en eux-mêmes une force cachée qui dirigeoit & produisoit d'une façon invi-

sible les mouvemens de leurs machines, crurent que la nature entiere, dont ils ignoroient l'énergie & la façon d'agir, devoit ses mouvemens à un agent analogue à leur ame, qui agissoit sur la grande machine comme leur ame sur leur corps. L'homme s'étant supposé double, fit aussi la nature double; il la distingua de sa propre énergie, il la sépara de son moteur, que peu-à-peu il fit spirituel. Cet être, distingué de la nature, fut regardé comme l'ame du monde, & les ames des hommes, comme des portions émanées de cette ame universelle. Cette opinion, sur l'origine de nos ames, est d'une antiquité très-reculée. Ce fut celle des Egyptiens, des Chaldéens, des Hébreux, (66) ainsi que de la plupart des sages de l'orient. Ce fut dans leurs écoles, que les Phérécydes, les Pythagores, les Platons puiserent une doctrine flatteuse pour la vanité & pour l'imagination des mortels. L'homme se crut ainsi une portion de la Divinité, immortel, comme elle, dans une partie de lui-même. Cependant des religions, inventées par la suite, renoncerent à ces avantages qu'elles jugerent incompatibles avec d'autres parties

(66) Il paroît que Moyse croyoit, avec les Egyptiens, l'émanation divine des ames; *Dieu*, selon lui, *forma l'homme, du limon de la terre, il répandit, sur son visage, un soufle de vie, & l'homme devint vivant & animé.* Voyez LA GENESE chap. II, v. 7. Cependant les Chrétiens rejettent aujourd'hui le systême de *l'émanation divine*, vu qu'elle supposeroit la divinité, divisible; d'ailleurs, leur religion ayant besoin d'un enfer pour tourmenter les ames des réprouvés, il eût fallu damner une portion de la divinité, conjointement avec les ames des victimes qu'elle sacrifioit à sa propre vengeance. Quoique Moyse, par les paroles qui viennent d'être citées, semble indiquer que l'ame soit une portion de la divinité, nous ne voyons pourtant pas que le dogme de l'immortalité de l'ame soit établi dans aucuns des Livres qu'on lui attribue. Il paroît que ce fut, durant la captivité de Babylone, que les Juifs apprirent le dogme des récompenses & des châtimens futurs, enseigné par Zoroastre, aux Perses, mais que le Législateur hébreu ne connut pas, ou, du moins, laissa ignorer à son peuple.

bien étrange, il conclut que ce desir ne pouvoit manquer d'être rempli. (67) Quoiqu'il en soit, les hommes ainsi disposés, écouterent avidement ceux qui leur annoncerent des systêmes si conformes à leurs vœux. Cependant, ne regardons point, comme une chose surnaturelle, le desir d'exister, qui fut & sera toujours de l'essence de l'homme; ne soyons pas surpris s'il reçut, avec empressement, une hypothese qui le flattoit, en lui promettant que son desir seroit un jour satisfait; mais, gardons-nous de conclure que ce desir soit une preuve indubitable de la réalité de cette vie future, dont les hommes, pour leur bonheur présent, ne sont que trop occupés. La passion pour l'existence n'est en nous qu'une suite naturelle de la tendance d'un être sensible, dont l'essence est de vouloir se conserver. Ce desir suit dans les hommes l'énergie de leurs ames, ou la force de leur imagination toujours prête à réaliser ce qu'ils desirent très-fort. Nous desirons la vie du corps, & cependant ce desir est frustré; pourquoi le desir de la vie de notre ame ne seroit-il pas frustré comme le premier? (68)

Les réflexions les plus simples, sur la nature de notre ame, devroient nous convaincre que l'idée de son immortalité n'est qu'une illusion. Qu'est-ce

[67] Ciceron avoit dit avant Abadie, *naturam ipsam de immortalitate animorum tacitam judicare; nescio quomodo inhæret in mentibus quasi sæculorum quoddam augurium. Permanere animos arbitramus consensu nationem omnium.* Voilà l'idée de l'immortalité de l'ame dejà changée en une id.e innée; cependant le même Ciceron regarde Phérécide comme l'inventeur de ce dogme.
Tusculan disputat. Lib.I.

[68] Voici comment raisonnent les partisans du dogme de l'immortalité de l'ame. *Tous les hommes desirent de vivre toujours, donc ils vivront toujours.* Ne pourroit-on pas leur rétorquer largument, en disant, *tous les hommes desirent naturellement d'être riches, donc tous les hommes seront riches un jour.*

en effet, que notre ame, sinon le principe de la sensibilité ? Qu'est-ce que penser, jouir, souffrir, sinon sentir ? Qu'est-ce que la vie, sinon l'assemblage de ces modifications ou mouvemens, propres à l'être organisé ? Ainsi, dès que le corps cesse de vivre, la sensibilité ne peut plus s'exercer ; il ne peut donc plus y avoir d'idées, ni, par conséquent, de pensées. Les idées, comme on l'a prouvé, ne peuvent nous venir que par les sens ; or, comment veut-on que, privés une fois de sens, nous ayons encore des perceptions, des sensations, des idées ? Puisqu'on a fait de l'Ame, un être séparé du corps animé, pourquoi n'a-t-on pas fait de la vie, un être distingué du corps vivant ? La vie est la somme des mouvemens de tout le corps ; le sentiment & la pensée sont une partie de ces mouvemens ; ainsi, dans l'homme mort, ces mouvemens cesseront comme tous les autres.

En effet, par quel raisonnement prétendroit-on nous prouver que cette ame, qui ne peut sentir, penser, vouloir, agir qu'à l'aide de ses organes, puisse avoir de la douleur & du plaisir, ou même, puisse avoir la conscience de son existence, lorsque les organes qui l'en avertissoient, seront décomposés ou détruits ? N'est-il pas évident que l'ame dépend de l'arrangement des parties du corps, & de l'ordre, suivant lequel ces parties conspirent à faire leurs fonctions ou mouvemens ? Ainsi, la structure organique, une fois détruite, nous ne pouvons douter que l'ame ne la soit aussi. Ne voyons-nous pas, durant tout le cours de notre vie, que cette ame est altérée, dérangée, troublée par tous les changemens qu'éprouvent nos organes ? & l'on veut que cet ame agisse, pense, subsiste, lorsque

ces mêmes organes auront entiérement disparus !

L'Etre organisé peut se comparer à une horloge, qui, une fois brisée, n'est plus propre aux usages auxquels elle étoit destinée. Dire que l'ame sentira, pensera, jouira, souffrira après la mort du corps, c'est prétendre qu'une horloge, brisée en mille pieces, peut continuer à sonner, ou à marquer les heures. Ceux qui nous disent que notre ame peut subsister, nonobstant la destruction du corps, soutiennent évidemment que la modification d'un corps pourra se conserver, après que le sujet en aura été détruit; ce qui est complettement absurde.

L'on ne manquera pas de nous dire que la conservation des ames, après la mort du corps, est un effet de la puissance divine : mais ce seroit appuyer une absurdité par une hypothese gratuite. La puissance divine, de quelque nature qu'on la suppose, ne peut pas faire qu'une chose existe & n'existe point en même tems; elle ne peut faire qu'une ame sente ou pense, sans les intermedes nécessaires, pour avoir des pensées.

Que l'on cesse donc de nous dire que la raison n'est point blessée du dogme de l'immortalité de l'ame, ou de l'attente d'une vie future. Ces notions, faites uniquement pour flatter ou pour troubler l'imagination du vulgaire, qui ne raisonne pas, ne peuvent paroître, ni convainquantes, ni même probables à des esprits éclairés.

La raison exempte des illusions du préjugé, est, sans doute, blessée de la supposition d'une ame qui sent, qui pense, qui s'afflige ou se réjouit, qui a des idées, sans avoir des organes, c'est-à-dire, destituée des seuls moyens naturels & connus, par lesquels il lui soit possible d'avoir des percep-

tions, des sensations & des idées. Si l'on nous réplique qu'il peut exister d'autres moyens *surnaturels* ou *inconnus*, nous répondrons que ces moyens de transmettre des idées à l'ame separée du corps, ne sont pas plus connus, ni plus à la portée de ceux qui les supposent que de nous. Il est au moins très-évident que tous ceux qui rejettent les idées innées, ne peuvent, sans contredire leurs principes, admettre le dogme si peu fondé de l'immortalité de l'ame.

Malgré les consolations que tant de gens prétendent trouver dans la notion d'une existence éternelle; malgré la ferme persuasion où tant d'hommes nous assurent qu'ils sont, que leurs ames survivront à leurs corps, nous les voyons très-allarmés de la dissolution de ces corps, & n'envisager leur fin, qu'ils devroient desirer, comme le terme de bien des peines, qu'avec beaucoup d'inquiétude. Tant il est vrai que le réel, le présent, même accompagné de peines, influe bien plus sur les hommes, que les plus belles chimeres d'un avenir, qu'ils ne voient jamais qu'au travers des nuages de l'incertitude! En effet, malgré la prétendue conviction où les hommes les plus religieux sont d'une éternité bienheureuse, ces espérances si flatteuses ne les empêchent point de craindre & de frémir, lorsqu'ils pensent à la dissolution necessaire de leurs corps. La mort fût toujours, pour ceux qui s'appellent des *mortels*, le point de vue le plus effrayant; ils la regarderent comme un phénomene étrange, contraire à l'ordre des choses, opposé à la nature; en un mot, comme un effet de la vengeance céleste, comme *la solde du péché.* Quoique tout leur prouvât que cette mort est inévitable, ils ne purent ja-

mais se familiariser avec son idées ; ils n'y penseront qu'en tremblant, & l'assurance de posséder une ame immortelle, ne les dédommagea que foiblement du chagrin d'être privés de leur corps périssable. Deux causes contribuerent encore à fortifier & à nourrir leurs allarmes ; l'une fut que cette mort, communément accompagnée de douleurs, leur arrachoit une existence qui leur plait, qu'ils connoissent, à laquelle ils sont accoutumés ; l'autre fut l'incertitude de l'état qui devoit succéder à leur existence actuelle.

L'illustre Bacon a dit que *les hommes craignent la mort par la même raison que les enfants ont peur de l'obscurité.* (69) Nous nous défions naturellement de tout ce que nous ne connoissons point ; nous voulons voir clair, afin de nous garantir des objets qui nous peuvent menacer, ou pour être à portée de nous procurer ceux qui peuvent nous être utiles. L'homme qui existe, ne peut se faire d'idée de la non-existence, comme cet état l'inquiete, son imagination se met à travailler au défaut de l'expérience, pour lui peindre bien ou mal cet état incertain. Accoutumé à penser, à sentir, à être mis en action, à jouir de la société ; il voit le plus grand des malheurs dans une dissolution qui le privera des objets & des sensations que sa nature présente lui a rendus nécessaires, qui l'empêchera d'être averti de son être, qui lui ôtera ses plaisirs pour le plonger dans le Néant. En le supposant, même exempt de peines, il envisage

(69) *Nam veluti pueri trepidant, atque omnia cœcis*
In tenebris metuunt : sic nos in luce timemus
Interdùm, nihilo quæ sunt metuenda magis.....

LUCRETIUS LIB. III. vers. 87. & seqq.

toujours ce néant, comme une solitude désolante, comme un amas de ténebres profondes; il s'y voit dans un abandon général, destitué de tout secours, & sentant la rigueur de cette affreuse situation. Mais le sommeil profond ne suffit-il pas pour nous donner une idée vraie du Néant? Ne nous prive-t-il pas de tout? Ne semble-t-il pas nous anéantir pour l'univers; & anéantir cet univers pour nous? La mort est-elle autre chose qu'un sommeil profond & durable? C'est faute de pouvoir se faire une idée de la mort, que l'homme la redoute; s'il s'en faisoit une idée vraie, il cesseroit, dés-lors, de la craindre; mais il ne peut concevoir un état où l'on ne sent point; il croit donc que, lorsqu'il n'existera plus, il aura le sentiment & la conscience de ces choses qui lui paroissent aujourd'hui si tristes & si lugubres; son imagination lui peint son convoi, ce tombeau que l'on creuse pour lui, ces chants lamentables qui l'accompagneront à son dernier séjour; il se persuade que ces objets hideux, l'affecteront, même après son trépas, aussi péniblement que dans l'état présent où il jouit de ses sens. (70).

Mortel égaré par la crainte! Après ta mort, tes yeux ne verront plus, tes oreilles n'entendront plus, du fond de ton cercueil tu ne seras point le témoin de cette scene que ton imagination te représente aujourd'hui sous des couleurs si noires; tu ne prendras pas plus de part à ce qui se fera dans la monde, tu ne seras pas plus occupé

(70) *Nec videt in vera nullum fore morte alium SE*
Qui possit vivus sibi SE lugere peremptum,
Stansque jacentem, nec lacerari urive dolore.

LUCRETIUS Lib. III. vers. 898. & seqq.

de ce qu'on fera de tes restes inanimés, que tu ne pouvois faire la veille du jour qui te plaça parmi les êtres de l'espece humaine. Mourir, c'est cesser de penser & de sentir, de jouir & de souffrir, tes idées périront avec toi; tes peines ne te suivront point dans la tombe. Penses à la mort, non pour alimenter tes craintes & ta mélancolie, mais pour t'accoutumer à l'envisager d'un œil paisible, & pour te rassurer contre les fausses terreurs que les ennemis de ton repos travaillent à t'inspirer.

Les craintes de la mort sont de vaines illusions qui devroient disparoître aussitôt qu'on envisage cet événement nécessaire sous son vrai point de vue. Un grand homme a défini la philosophie, une *méditation de la mort*; (71) Il ne veut point par-là nous faire entendre que nous devons nous occuper tristement de notre fin, dans la vue de nourrir nos frayeurs; il veut sans doute, nous inviter à nous familiariser avec un objet que la nature nous a rendu nécessaire, & nous accoutumer à l'attendre d'un front serein. Si la vie est un bien, s'il est nécessaire de l'aimer, il n'est pas moins nécessaire de la quitter; & la raison doit nous apprendre la résignation aux décrets du sort. Notre bien-être exige donc que nous contractions l'habitude de contempler, sans allarmes, un événement que notre essence nous rend inévitable; notre intérêt demande que nous n'empoisonnions point, par des craintes coninuelles, une vie qui ne peut avoir des charmes pour nous, si nous n'en voyons jamais le terme sans frissonner. La raison & no-

(71) ΜΕΛΕΤΗ ΤΟΥ ΘΑΝΑΤΟΥ, Lucain a dit *scire mori sors prima viris*.

tre intérêt concourent à nous rassurer contre les terreurs vagues que l'imagination nous inspire à cet égard. Si nous les appellons à notre secours, ils nous apprivoiseront avec un objet qui ne nous effraie que parce que nous ne le connoissons point, ou parce qu'on ne nous l'a montré que défiguré par les accompagnemens hideux que la superstition lui donne. Dépouillons donc la mort de ces vaines illusions, & nous verrons qu'elle n'est que le sommeil de la vie; que ce sommeil ne sera troublé par aucun songe désagréable, & qu'un réveil fâcheux ne le suivra jamais. Mourir, c'est dormir; c'est rentrer dans cet état d'insensibilité où nous étions avant de naître, avant d'avoir des sens, avant d'avoir la conscience de notre existence actuelle. Des loix aussi nécessaires que celles qui nous ont fait naître, nous feront rentrer dans le sein de la nature d'où elle nous avoit tirés, pour nous reproduire par la suite sous quelque forme nouvelle, qu'il nous seroit inutile de connoître : sans nous consulter, elle nous plaça, pour un tems, dans le rang des êtres organisés, sans notre aveu, elle nous obligera d'en sortir pour occuper un autre rang. Ne nous plaignons point de sa dureté, elle nous fait subir une loi dont elle n'excepte aucun des êtres qu'elle renferme. (72) Si tout naît & périt, si tout se change & se détruit; si la naissance d'un être n'est jamais que le premier pas vers sa fin, comment eût-il été possible que l'homme,

(72) *Quid de rerum natura qæerimur, illa se bene gessit; vitâ scias uti, longa est.* V. SENEC. DE BREVITATE VITÆ. Tout le monde se plaint de la briéveté de la vie & la rapidité du tems, & les hommes, pour la plupart, ne sçavent que faire, ni du tems, ni de la vie!

l'homme, dont la machine est si frêle, dont les parties sont si mobiles & si compliquées, fût exempté d'une loi commune qui veut que la terre solide que nous habitons, se change, s'altere & peut-être se détruise ! foible mortel ! tu prétendrois exister toujours ; veux-tu donc que, pour toi seul, la nature change son cours ? Ne vois tu pas, dans ces cometes excentriques qui viennent étonner tes regards, que les planetes elles-mêmes sont sujettes à la mort ? Vis donc en paix, tant que la nature le permet, & meurs sans effroi, si ton esprit est éclairé par la raison.

Malgré la simplicité de ces réflexions, rien de plus rare que les hommes véritablement affermis contre les craintes de la mort, le sage lui-même pâlit à son approche ; il a besoin de recueillir toutes les forces de son esprit, pour l'attendre avec sérénité. Ne soyons donc point surpris si l'idée du trépas révolte tant le commun des mortels ; elle effraie le jeune-homme ; elle redouble les chagrins & la tristesse de la vieillesse accablée d'infirmités ; elle la redoute même, bien plus que ne fait la jeunesse, dans la vigueur de son âge ; le vieillard est bien plus accoutumé à la vie ; d'ailleurs son esprit est plus foible & a moins d'énergie. Enfin, le malade, dévoré de tourmens, & le malheureux, plongé dans l'infortune, osent rarement recourir a la mort, qu'ils devroient regarder comme la fin de leurs peines.

Si nous cherchons la source de cette pusillanimité, nous la trouvons dans notre nature qui nous attache à la vie, & dans le défaut d'énergie de notre ame que, bien loin de fortifier, tout s'efforce d'affoiblir & de briser. Toutes les institutions humaines, toutes nos opinions conspirent à augmenter nos

craintes & à rendre nos idées de la mort plus terribles & plus révoltantes. En effet, la superstition s'est plue à montrer la mort sous les traits les plus affreux; elle nous la représente, comme un moment redoutable qui, non-seulement met fin à nos plaisirs, mais encore, qui nous livre sans défense aux rigueurs inouies d'un despote impitoyable, dont rien n'adoucira les arrêts: selon elle, l'homme le plus vertueux n'est jamais sûr de lui plaire, il a lieu de trembler de la sévérité de ses jugemens; des supplices affreux & sans fin puniront les victimes de son caprice, des foiblesses involontaires, ou des fautes nécessaires qui auront allumé sa fureur. Ce tyran implacable se vengera de leurs infirmités, de leurs délits momentanés, des penchants qu'il a donnés à leur cœur, des erreurs de leurs esprits; des opinions, des idées, des passions qu'ils auront réçues dans les sociétés où il les a fait naître; il ne leur pardonnera sur-tout jamais d'avoir pu méconnoître un être inconcevable, d'avoir pu se tromper sur son compte, d'avoir osé penser par eux-mêmes; d'avoir réfusé d'écouter des guides enthousiastes ou trompeurs, & d'avoir eu le front de consulter la raison, qu'il leur avoit pourtant donnée pour régler leur conduite dans le chemin de la vie.

Tels sont les objets affligeants dont la religion occupe ses malheureux & crédules sectateurs. Telles sont les craintes que les Tyrans de la pensée des hommes nous montrent comme *salutaires*; malgré le peu d'effet qu'elles produisent sur la conduite de la plupart de ceux qui s'en disent, ou s'en croient parsuadés; on voudroit faire passer ces notions pour la digue la plus forte que l'on puisse opposer aux déréglemens des hommes. Cepen-

dant, comme nous le ferons voir bientôt, ces systêmes, ou plutôt, ces chimeres si terribles ne sont rien sur le grand nombre, qui n'y songe que rarement, & jamais, au moment que la passion, l'intérêt, le plaisir ou l'exemple l'entraînent. Si ces craintes agissent, c'est toujours sur ceux qui n'en auroient aucun besoin pour s'abstenir du mal, ou pour faire le bien. Elles font trembler des cœurs honnêtes, & ne font rien aux pervers: elles tourmentent des ames tendres, & laissent en repos les ames endurcies: elles infestent un esprit docile & doux, elles ne causent aucun trouble à des esprits rebelles: ainsi, elles n'allarment que ceux qui déja sont assez allarmés, elles ne contiennent que ceux qui sont déjà contenus.

Ces notions n'en imposent donc aucunement aux méchans; quand, par hazard, elles agissent sur eux; ce n'est que pour redoubler la méchanceté de leur caractere naturel, la justifier à leurs propres yeux, lui fournir des prétextes pour l'exercer sans crainte & sans scrupule. En effet, l'expérience d'un grand nombre de siecles nous montre à quels excès la méchanceté & les passions des hommes se sont portées, quand elles ont été autorisées ou déchaînées par la religion, ou, du moins, quand elles ont pu se couvrir de son manteau. Les hommes n'ont jamais été plus ambitieux, plus avides, plus fourbes, plus cruels, plus séditieux que quand ils se sont persuadés que la religion leur permettoit, ou leur ordonnoit, de l'être; cette religion ne faisoit, pour lors, que donner une force invincible à leurs passions naturelles, qu'ils purent, sous ses auspices sacrés, exercer impunément & sans aucun remors. Bien plus, les plus grands scélérats, en

donnant un libre cours aux penchans déteſtables de leur méchant naturel, crurent mériter le ciel, dans la cauſe duquel ils ſe montroient zélés ; & s'exempter, par des forfaits, des châtimens d'un Dieu dont ils penſoient avoir mérité le courroux.

Voilà donc les effets que les notions ſalutaires de la Théologie produiſent ſur les mortels ! ces réflexions peuvent nous fournir des reponſes à ceux qui nous diſent que, *ſi la religion promettoit également le ciel aux méchans comme aux bons ; il n'y auroit point d'incrédules à l'autre vie.* Nous répondrons donc que la religion, dans le fait, accorde le ciel aux méchants ; elle y place ſouvent les plus inutiles & les plus méchants des hommes. (73) Elle aiguiſe, comme on vient de le voir, les paſſions des méchants, en légitimant des crimes, que, ſans elle, ils craindroient de commettre, ou pour leſquels ils auroient de la honte & des remors. Enfin, les Miniſtres de la Religion fourniſſent aux plus méchants des hommes des moyens de détourner la foudre de deſſus leurs têtes, & de parvenir à la félicité éternelle.

A l'égard des incrédules, il peut y avoir, ſans doute, des méchants parmi eux, comme parmi les plus crédules ; mais l'incrédulité ne ſuppoſe pas plus la méchanceté, que la crédulité ne ſuppoſe la bonté. Au contraire, l'homme qui penſe & médite, connoit mieux les motifs d'être bon, que celui qui ſe laiſſe guider, en aveugle, par des motifs incertains, ou par les intérêts des autres. Tout

[73] Tels ſont Moyſe, Samuël, David chez les Juifs ; Mahomet chez les Muſulmans ; chez les Chrétiens, Conſtantin, S. Cyril-S. Athanaſe, S. Dominique & tant d'autres brigands religieux & zélés perſécuteurs que l'Egliſe révere. On peut encore leur joindre les *Croiſés*, les *Ligueurs*, &c.

homme ſenſé a le plus grand intérêt d'examiner des opinions que l'on prétend devoir influer ſur ſon bonheur éternel : s'il les trouve fauſſes ou nuiſibles pour la vie préſente, il ne conclura jamais de ce qu'il n'a pas d'autre vie à craindre, ou à eſpérer, qu'il peut dans celle-ci, ſe livrer impunément à des vices, qui lui feroient tort à lui-même, ou qui lui attireroient le mépris ou la colere de la ſociété. L'homme qui n'attend point une autre vie, n'en eſt que plus intéreſſé à prolonger ſon exiſtence, & à ſe rendre cher à ſes ſemblables, dans la ſeule vie qu'il connoiſſe : il a fait un grand pas vers la felicité en ſe débarraſſant des terreurs qui affligent les autres.

En effet, la ſuperſtition prit plaiſir à rendre l'homme lâche, crédule, puſillanime ; elle ſe fit un principe de l'affliger ſans relâche ; elle ſe fit un devoir de redoubler pour lui les horreurs de la mort ; ingénieuſe à le tourmenter, elle étendit ſes inquiétudes au de-là même de ſon exiſtence connue, & ſes miniſtres, pour diſpoſer de lui plus ſurement en ce monde, inventerent les régions de l'avenir, en ſe réſervant le droit d'y faire récompenſer les eſclaves qui auront été ſoumis à leurs loix arbitraires, & de faire punir, par la divinité, ceux qui auront été rebelles à leurs volontés. Loin de conſoler les mortels ; loin de former la raiſon de l'homme ; loin de lui apprendre à plier ſous la main de la néceſſité, la religion, en mille contrées, s'eſt efforcée de lui rendre la mort plus amere, d'appeſantir ſon joug, d'orner ſon cortege d'une foule de phantômes hideux, & de rendre ſes approches plus effrayantes qu'elle-même. C'eſt ainſi qu'elle eſt parvenue à remplir l'univers d'enthouſiaſtes qu'elle ſéduit par des promeſſes vagues, & d'eſclaves

avilis qu'elle retient par la crainte des maux imaginaires dont leur fin sera suivie. Elle est venue à-bout de leur persuader que leur vie actuelle n'est qu'un passage pour arriver à une vie plus importante. Le dogme insensé d'une vie future les empêche de s'occuper de leur vrai bonheur, de songer à perfectionner leurs institutions, leurs loix, leur morale & leurs sciences ; de vaines chimeres ont absorbé toute leur attention ; ils consentent à gémir sous la tyrannie religieuse & politique ; à croupir dans l'erreur, à languir dans l'infortune, dans l'espoir d'etre quelque jour plus heureux, dans la ferme confiance, que leurs calamités & leur patience stupide les conduiront à une félicité sans fin ; ils se sont crus soumis à une divinité cruelle qui vouloit leur faire acheter le bien-être futur au prix de tout ce qu'ils ont de plus cher ici bas ; on leur a peint leur Dieu, comme l'ennemi juré de la race humaine, & on leur a fait entendre que le Ciel, irrité contre eux, vouloit être appaisé & les puniroit éternellement des efforts qu'ils feroient pour se tirer de leurs peines. C'est ainsi que le dogme de la vie future fut une des erreurs les plus fatales dont le genre humain fut infecté. Ce dogme plongea les nations dans l'engourdissement dans la langueur, dans l'indifférence sur leur bien-être, ou bien, il les précipita dans un enthousiasme furieux, qui les porta souvent à se déchirer elles-mêmes pour mériter le Ciel.

On demandera, peut-être, par quelles routes les hommes ont été conduits à se faire les idées si gratuites & si bizarres qu'ils ont de l'autre monde. Je réponds qu'il est vrai que nous n'avons point d'idée de l'avenir qui n'existe point pour nous ; ce sont nos dées du passé & du présent, qui fournissent à notre

imagination, les matériaux dont elle se sert, pour construire l'édifice des régions futures. *Nous croyons*, dit Hobbes, *que ce qui est, sera toujours, & que les mêmes causes auront les mêmes effets.* (74) L'homme, dans son état actuel, a deux façons de sentir, l'une qu'il approuve, & l'autre qu'il désapprouve ; ainsi ; persuadé que ces deux façons de sentir devoient le suivre au de-là même de son existence présente, il plaça, dans les régions de l'éternité, deux séjours distingués ; l'un fut destiné à la félicité, & l'autre à l'infortune ; l'un devoit renfermer les amis de son Dieu, l'autre fut une prison destinée à se venger des outrages que lui faisoient ses malheureux sujets.

Telle est la véritable origine des idées sur la vie future, si répandues parmi les hommes. Nous voyons par-tout un *Elisée* & un *Tartare*, un *Paradis* & un *Enfer*, en un mot, deux séjours distingués, construits d'après l'imagination des enthousiastes ou des fourbes qui les inventerent, & accommodés aux préjugés, aux idées, aux espérances & aux craintes des peuples qui les crurent. Les Indiens se figurerent le premier de ces séjours, comme celui de l'inaction & d'un repos permanent, parce qu'habitants d'un climat brûlant, ils virent, dans le repos, la félicité suprême ; les Musulmans s'y promirent des plaisirs corporels, semblables à ceux qui sont actuellement les objets de leurs vœux ; les chrétiens esperent en gros des plaisirs ineffables & spirituels, en un mot, un bonheur dont ils n'eurent aucune idée.

(74) Lorsque nous raisonnons par analogie, nous fondons toujours nos raisonnemens sur la persuasion, souvent très-fausse, que ce qui s'est fait déjà, se fera encore par la suite ; & nous regardons, comme une chose indubitable, que ce qui arrivera, sera toujours semblable à ce qui est arrivé.

De quelque nature que fussent ces plaisirs, les hommes comprirent qu'il falloit un corps pour que leur ame pût en jouir pour éprouver les peines réservées aux ennemis de la divinité; de là le dogme de la *résurrection*, par lequel on supposa que ce corps que l'on voyoit, devant ses yeux, se pourrir, se décomposer, se dissoudre, se recomposeroit un jour par un effet de la toute-puissance divine, pour former de nouveau une enveloppe à l'ame, afin de recevoir conjointement avec elle, les récompenses & les châtimens que tous deux auroient mérité durant leur union primitive. (75) Cette incompréhensible opinion, inventée, dit-on, par les Mages, trouve encore un grand nombre d'adhérens, qui ne l'ont jamais sérieusement éxaminée. Enfin, d'autres incapables de s'élever à ces notions sublimes, crurent que, sous diverses formes, l'homme animeroit successivement différens animaux d'especes variées, & ne cesseroit jamais d'habiter la terre où il se trouve; telle fut l'opinion de ceux qui crurent la *Métempsycose*.

Quand au séjour malheureux des ames, l'imagination des imposteurs qui voulurent gouverner les peuples s'éfforça de rassembler les images les plus effrayantes pour le rendre plus terrible. Le feu est, de tous les êtres, celui qui produit sur nous la sensation la plus cuisante; on supposa donc que la toute-puissance divine ne pouvoit rien inventer de plus cruel que le feu pour punir ses ennemis; le feu fut donc le ter-

[75] Le dogme de la *Résurrection* paroît, au fond, inutile à tous ceux qui croient à l'existence des ames sentantes, pensantes, souffrantes ou jouissantes après leur séparation du corps : ils doivent supposer, comme Berkelei, que l'ame n'a besoin, ni du corps, ni d'aucun être extérieur pour éprouver des sensations, & avoir des idées. Les Malebranchistes doivent supposer que les ames réprouvées *verront l'enfer en Dieu*, & se sentiront brûler, sans avoir besoin de leurs corps pour cela.

me auquel l'imagination de l'homme fut forcée de s'arrêter, & l'on convint assez généralement que le feu vengeroit un jour la divinité outragée, comme, par la cruauté & la démence des hommes, cet élément la vengé souvent en ce monde. (76) Ainsi l'on peignit les victimes de sa colere enfermées dans des cachots embrasés, se roulant perpétuellement dans des tourbillons de flammes, plongées dans des mers de soufre & de bitume, & faisant retentir leurs voutes infernales, de leurs gémissemens inutiles, & de leurs grincemens.

Mais, dira-t-on peut-être, comment les hommes purent-ils se déterminer à croire une existence accompagnée de tourmens éternels, sur-tout y en ayant plusieurs d'entre eux qui, d'après leurs systêmes religieux, eurent lieu de les craindre pour eux-mêmes ? Plusieurs causes ont pu concourir à leur faire adopter une opinion si révoltante. En premier lieu, très-peu d'hommes sensés ont pu croire une telle absurdité, quand ils ont daigné faire usage de leur raison, ou bien, s'ils y ont cru, l'attrocité de cette notion fut toujours contrebalancée par l'idée de la miséricorde & de

(76) C'est, sans doute, de là que sont venues les expiations par le feu, usitées chez un grand nombre de peuples orientaux, & pratiquées encore aujourd'hui par des prêtres du *Dieu de paix*, qui ont la cruauté de faire périr par les flammes ceux qui n'ont point de la divinité les mêmes idées qu'eux. Par une suite du même délire, les Magistrats civils condamnent au feu les sacrileges, les blasphémateurs, les voleurs d'église, c'est-à-dire, ceux qui ne font tort à personne, tandis qu'ils se contentent de punir d'un supplice plus doux ceux qui font un tort reel à la société. C'est ainsi que la religion renverse toutes les idées !

la bonté qu'ils attribuerent à leur Dieu. (77) En second lieu, les peuples, aveuglés par la crainte, ne se rendirent jamais compte des dogmes les plus étranges qu'ils reçurent de leurs législateurs, ou qui leur furent transmis par leurs Peres. En troisieme lieu, chaque homme ne vit jamais l'objet de ses terreurs que dans un lointain favorable, & la superstition lui promit, d'ailleurs, des moyens d'échapper aux supplices qu'il crut avoir mérités. Enfin, semblable à ces malades que nous voyons attachés à l'existence même la plus douloureuse, l'homme préféra l'idée d'une existence malheureuse & connue : à celle d'une non existence, qu'il regarda comme le plus affreux des maux, parce qu'il n'en put avoir d'idée, ou parce que son imagination lui fit envisager cette non existence, ou ce néant, comme l'assemblage confus de tous les maux ensemble. Un mal connu, quelque grand qu'il puisse être, allarme moins les hommes, sur-tout quand il leur reste l'espoir de l'éviter, qu'un mal qu'ils ne connoissent point, sur lequel, par conséquent, leur imagination se croit forcée de travailler, & auquel elle ne sçait opposer aucun remede.

L'on voit donc que la superstition, loin de consoler les hommes sur la nécessité de mourir,

[77] Si, comme les Chrétiens le prétendent, les tourmens à venir doivent être infinis pour la durée & pour l'intensité, je suis forcé d'en conclure que l'homme, qui est un être fini, ne peut souffrir infiniment ; Dieu lui-même ne peut lui communiquer l'infinité, malgré les efforts qu'il feroit pour le punir éternellement de ses fautes, qui elles-mêmes n'ont que des effets finis ou limités par le tems. Le même raisonnement peut s'appliquer aux joies du Paradis, où un être fini ne comprendra pas plus un Dieu infini qu'il ne fait en ce monde. D'un autre côté si, comme le christianisme l'enseigne, Dieu perpétue l'existence des damnés, il perpétue l'existence du péché, ce qui ne s'acdorde pas avec l'amour de l'ordre qu'on lui suppose.

ne fait que redoubler leurs terreurs par les maux dont elle prétend que leur trépas sera suivi : ces terreurs sont si fortes, que les malheureux qui croient ces dogmes redoutables, quand ils sont conséquens, passent leurs jours dans l'amertume & les larmes. Que dirons-nous de cette opinion destructive de toute société, & pourtant adoptée par tant de nations, qui leur annonce qu'un Dieu févere, peut, à chaque instant, *comme un voleur*, les prendre au dépourvu, & venir exercer sur la terre, ses jugemens rigoureux ? Quelles idées plus propres à effrayer, à décourager les hommes, à leur ôter le desir d'améliorer leur sort, que la perspective affligeante d'un monde toujours prêt à se dissoudre, & d'une divinité assise sur les débris de la nature entiere pour juger les humains ? Telles sont néammoins les funestes opinions dont l'esprit des nations s'est répu depuis des milliers d'années ; elles sont si dangereuses que si, par une heureuse inconséquence, elles ne dérogeoient pas dans leur conduite à ces idées désolantes, elles tomberoient dans l'abrutissement le plus honteux ; comment s'occuperoient-elles d'un monde périssable qui peut à chaque instant, écrouler ? Comment songer à se rendre heureuses dans une terre qui n'est que le vestibule d'un royaume éternel ? Est-il donc surprenant que des superstitions auxquelles de pareils dogmes servent de base, aient prescrit à leurs sectateurs un détachement total des choses d'ici bas, un renoncement entier aux plaisirs les plus innocents, une inertie, une pusilanimité, une abjection d'ame, une insociabilité qui les rend inutiles à eux-mêmes, & dangereux pour les autres ? Si la nécessité ne forçoit les hommes de se départir dans la pratique de leurs

ſyſtêmes inſenſés ; ſi leurs beſoins ne les ramenoient à la raiſon en dépit de leurs dogmes religieux, le monde entier deviendroit bientôt un vaſte déſert, habité par quelques ſauvages iſolés, qui n'auroient pas même le courage de ſe multiplier. Qu'eſt-ce que des notions qu'il faut néceſſairement mettre à l'écart pour faire ſubſiſter l'aſſociation humaine ?

Cependant le dogme d'une vie future, accompagnée de récompenſes & de châtimens, eſt, depuis un grand nombre de ſiecles, regardée comme le plus puiſſant, ou même, comme le ſeul motif capable de contenir les paſſions des hommes, & qui puiſſe les obliger d'être vertueux ; peu-à-peu ce dogme eſt devenu la baſe de preſque tous les ſyſtêmes religieux & politiques ; & il ſemble aujourd'hui que l'on ne pourroit attaquer ce préjugé ſans briſer abſolument les liens de la ſociété. Les fondateurs des religions en ont fait uſage pour s'attacher leurs ſectateurs crédules ; les légiſlateurs l'ont regardé comme le frein le plus capable de retenir leurs ſujets ſous le joug ; pluſieurs Philoſophes eux mêmes ont cru, de bonne foi, que ce dogme étoit néceſſaire pour effrayer les hommes & les détourner du crime. (78)

On ne peut, en effet, diſconvenir que ce dogme n'ait été de la plus grande utilité pour ceux qui donnerent des religions aux nations, & qui s'en firent les miniſtres ; il fut le fondement de leur pouvoir, la ſource de leurs richeſſes, & la cauſe permanente

[78] Lorſque le dogme de l'immortalité de l'ame, ſorti de l'ecole de Platon, vint à ſe répandre chez les Grecs, il cauſa les plus grands ravages, & détermina une foule d'hommes mécontents de leur ſort à terminer leurs jours. Ptolemée Philadelphe Roi d'Egypte en voyant les effets que ce dogme, que l'on regarde aujourd'hui comme ſi ſalutaire, produiſoit ſur les cerveaux de ſes ſujets, défendit de l'enſeigner ſous peine de mort. *Voyez l'argument du dialogue de Phédon* de la traduction de Dacier.

de l'aveuglement & des terreurs dans lesquelles leur intérêt voulut que le genre humain fût nourri. C'est par lui que le Prêtre devint l'émule & le maître des Rois: les nations se sont remplies d'enthousiastes ivres de religion, toujours bien plus disposés à écouter ses menaces, que les conseils de la raison, que les ordres du souverain, que les cris de la nature, que les loix de la société. La politique fut elle-même asservie aux caprices du Prêtre; le monarque temporel fut obligé de plier sous le joug du monarque éternel; l'un ne disposoit que de ce monde périssable, l'autre étendoit sa puissance jusques dans un monde à venir plus important pour les hommes que la terre, où ils ne sont que des pélerins & des passagers. Ainsi, le dogme de l'autre vie mit le gouvernement lui-même dans la dépendance du prêtre; il ne fut que son premier sujet, & jamais il ne fut obéi, que lorsque tous deux furent d'accord pour accabler le genre humain. La nature cria vainement aux hommes de songer à leur félicité présente, le prêtre leur ordonna d'être malheureux dans l'attente d'une félicité future: la raison leur disoit, en vain, qu'ils devroient être paisibles; le prêtre leur souffla le fanatisme & la fureur, & les força de troubler la tranquillité publique, toutes les fois qu'il fut question des intérêts du monarque invisible de l'autre vie, ou de ses ministres en celle-ci.

Tels sont les fruits que la politique a recueillis du dogme de la vie future; les régions de l'avenir ont aidé le sacerdoce à conquérir le monde. L'attente d'une félicité céleste & la crainte des supplices futurs ne servirent qu'à empêcher les hommes de songer à se rendre heureux ici bas. L'erreur,

ſous quelque aſpect qu'on l'enviſage, ne ſera jamais qu'une ſource de maux pour le genre humain. Le dogme d'une autre vie, en préſentant aux mortels un bonheur idéal, en fera des enthouſiaſtes; en les accablant de craintes, il en fera des êtres inutiles, des lâches, des atrabilaires, des forcenés, qui perdront de vue leur ſéjour préſent, pour ne s'occuper que d'un avenir imaginaire, & des maux chimériques qu'ils doivent craindre après leur mort.

Si l'on nous dit, que le dogme des récompenſes & des peines à venir eſt le frein le plus puiſſant pour réprimer les paſſions des hommes; nous répondrons, en appellant a l'expérience journaliere. Pour peu que l'on regarde autour de ſoi, l'on verra cette aſſertion démentie, & l'on trouvera que ces merveilleuſes ſpéculations, incapables de changer les tempéramens des hommes, d'anéantir les paſſions que les vices de la ſociété même contribuent à faire éclore dans tous les cœurs, ne diminuent aucunement le nombre des méchants: dans les nations qui en paroiſſent le plus fortement convaincues, nous voyons des aſſaſſins, des voleurs, des fourbes, des oppreſſeurs, des adulteres, des voluptueux; tous ſont perſuadés de la réalité d'une autre vie, mais, dans le tourbillon de la diſſipation & des plaiſirs, dans la fougue de leurs paſſions, ils ne voient plus cet avenir redoutable, qui n'influe nullement ſur leur conduite préſente.

En un mot, dans les pays où le dogme de l'autre vie eſt ſi fortement établi, que chacun s'irriteroit contre quiconque auroit la témérité de le combattre, ou même d'en douter, nous voyons qu'il eſt parfaitement incapable d'en impoſer a des Princes injuſtes, négligens, débauchés; à des courtiſans

avides & déréglés ; à des concussionaires qui se nourrissent insolemment de la substance des peuples ; à des femmes sans pudeur ; à une foule de crapuleux & de vicieux ; à plusieurs même d'entre ces prêtres dont la fonction est d'annoncer les vengeances du ciel. Si vous leur demandez, pourquoi donc ils ont osé se livrer à des actions, qu'ils sçavoient propres à leur attirer des châtimens éternels ? Ils vous répondront que la fougue des passions, le torrent de l'habitude, la contagion de l'exemple, ou même que la force des circonstances les ont entraînés, & leur ont fait oublier les conséquences terribles que leur conduite pouvoit avoir pour eux. D'ailleurs, ils vous diront que les trésors de la miséricorde divine sont infinis, & qu'un repentir suffit pour effacer les crimes les plus noirs & les plus accumulés. (79 Dans cette foule de scélérats qui, chacun à leur maniere, désolent la société, vous ne trouverez qu'un petit nombre d'hommes, assez intimidé par les craintes d'un avenir malheureux, pour résister à leurs penchans ; que dis-je ! ces penchants sont trop foibles pour les entraîner, &, sans le dogme d'une autre vie, la loi & la crainte du blâme eussent été des motifs suffisants pour les empêcher de se rendre criminels.

Il est, en effet, des ames craintives & timorées sur lesquelles les terreurs d'une autre vie font une

(79) L'idée de la miséricorde divine rassure les méchants, & leur fait oublier la Justice divine. En effet, ces deux attributs, étant supposés infinis également en Dieu, doivent se contrebalancer de façon que ni l'un ni l'autre ne puissent agir. Quoiqu'il en soit, les méchants comptent sur un Dieu *immobile*, ou se flattent, à l'aide de sa miséricorde, d'échapper aux effets de sa Justice. Les brigands, qui voient que, tôt ou tard, ils périront au gibet, disent qu'ils en feront quittes pour *faire une belle fin*. Les chrétiens croient *qu'un bon Peccavi* efface tous les péchés. Les Indiens attribuent la même vertu aux Eaux du Gange.

impression profonde ; les hommes de cette espèce sont nés avec des passions modérées, une organisation frêle, une imagination peu fougueuse ; il n'est donc point surprenant que, dans ces êtres, déjà retenus par leur nature, la crainte de l'avenir contrebalance les foibles efforts de leurs foibles passions ; mais il n'en est point de même de ces scélérats déterminés, de ces vicieux habituels dont rien ne peut arrêter les excès, & qui, dans leurs emportemens, fermant les yeux sur la crainte des loix de ce monde, mépriseront encore bien plus celles de l'autre.

Cependant, combien de personnes se disent, & même se croient retenues par les craintes d'une autre vie ! mais, ou elles nous trompent, ou elles s'en imposent à elles-mêmes : elles attribuent à ces craintes, ce qui n'est que l'effet de motifs plus présents, tels que la foiblesse de leur machine, la disposition de leur tempérament, le peu d'énergie de leurs ames, leur timidité naturelle, les idées de l'éducation, la crainte des conséquences immédiates & physiques de leurs déréglemens ou de leurs mauvaises actions. Ce sont là les vrais motifs qui les retiennent, & non pas les notions vagues de l'avenir, que les hommes, qui en sont d'ailleurs les plus persuadés, oublient, à chaque instant, dès qu'un intérêt puissant les sollicite à pécher. Pour peu que l'on y fit attention, l'on verroit que l'on fait honneur à la crainte de son Dieu de ce qui n'est réellement que l'effet de sa propre foiblesse, de sa pusillanimité, du peu d'intérêt que l'on trouve à mal faire ; l'on n'agiroit point autrement, quand même l'on n'auroit pas cette crainte, & si l'on réfléchissoit, l'on sentiroit que c'est toujours la nécessité qui fait agir les hommes comme ils font.

 L'homme

L'homme ne peut être contenu, lorsqu'il ne trouve point en lui-même de motifs assez forts pour le retenir, ou le ramener à la raison. Il n'y a rien, ni dans ce monde, ni dans l'autre, qui puisse rendre vertueux celui qu'une organisation malheureuse, un esprit mal cultivé, une imagination emportée, des habitudes invétérées, des exemples funestes, des intérêts puissants invitent au crime de toutes parts. Il n'est point de spéculations capables de réprimer celui qui brave l'opinion publique, qui méprise la loi, qui est sourd aux cris de sa conscience; que sa puissance met en ce monde au dessus du châtiment ou du blâme. (80) Dans ses transports il craindra bien moins encore un avenir éloigné, donc l'idée cédera toujours à ce qu'il jugera nécessaire à son bonheur immédiat & présent. Toute passion vive nous aveugle sur tout ce qui n'est pas son objet; les terreurs de la vie future, dont nos passions ont toujours le secret de nous diminuer la probabilité, ne peuvent rien sur un méchant qui ne craint point les châtimens bien plus voisins de la loi, & la haîne assurée des êtres qui l'entourent. Tout homme qui se livre au crime, ne voit rien de certain que l'avantage qu'il attend du crime, le reste lui paroît toujours faux ou problématique.

Pour peu que nous ouvrions les yeux, nous

(80) On ne manquera pas de dire que la crainte d'une autre vie est un frein, au moins utile pour contenir les Princes & les grands, qui n'en ont point d'autre; & qu'un frein quelconque vaut encore mieux que point de frein du tout. On a suffisamment prouvé que ce frein de l'autre vie n'arrêtoit nullement les souverains: il est un autre frein plus réel & plus propre à les contenir & à les empêcher de nuire à la société, c'est de les soumettre aux loix de la société & de leur ôter le droit ou le pouvoir d'abuser de ses forces pour l'asservir à leurs propres caprices. Une bonne constitution politique, fondée sur l'équité naturelle & une bonne éducation sont les meilleurs freins pour les chefs des Nations.

verrons qu'il ne faut pas compter que la crainte d'un Dieu vengeur & de ses châtimens, que l'amour propre ne nous montre jamais qu'adoucis par le lointain, puisse rien sur des cœurs endurcis dans le crime. Celui qui est parvenu à se persuader qu'il ne peut être heureux sans le crime, se livrera toujours au crime, nonobstant les menaces de la religion : quiconque est assez aveugle pour ne point lire son infamie dans son propre cœur, sa propre condamnation sur les visages des êtres qui l'entourent, l'indignation & la colere dans les yeux des juges établis pour le punir des forfaits qu'il veut commettre, un tel homme, dis-je, ne verra jamais les impressions que ses crimes feront sur le visage d'un juge qu'il ne voit pas, ou qu'il ne voit que loin de lui. Le tyran qui, d'un œil sec, peut entendre les cris & voir couler les larmes d'un peuple entier dont il fait le malheur, ne verra point les yeux enflammés d'un maître plus puissant. Quand un Monarque orgueilleux prétend être comptable à Dieu seul de ses actions, c'est qu'il craint plus sa nation que son Dieu.

Mais, d'un autre côté, la religion elle-même n'anéantit-elle pas les effets des craintes qu'elle annonce comme salutaires ? Ne fournit-elle pas à ses disciples des moyens de se soustraire aux châtimens dont elle les a si souvent menacés ? Ne leur dit-elle pas qu'un repentir stérile peut, à l'instant de la mort, désarmer le couroux céleste, & purifier les ames des souillures du péché ? Dans quelques superstitions, les Prêtres ne s'arrogent-ils pas le droit de remettre aux mourans les forfaits qu'ils ont commis pendant le cours d'une vie déréglée ? Enfin, les hommes les plus pervers, rassurés

dans l'iniquité, la débauche & le crime, ne comptent-ils pas jusqu'au dernier moment sur les secours d'une religion qui leur promet des moyens infaillibles de se réconcilier avec le Dieu qu'ils ont irrité, & d'éviter ses châtimens rigoureux !

En conséquence de ces notions si favorables pour les méchans, si propres à les tranquiliser, nous voyons que l'espoir d'expiations faciles, loin de les corriger, les engage à persister jusqu'à la mort dans les désordres les plus criants. En effet, malgré les avantages sans nombre que l'on assure découler du dogme de l'autre vie, malgré son efficacité prétendue pour réprimer les passions des hommes, les Ministres de la religion, si intéressés au maintien de ce systême, ne se plaignent-ils pas eux-mêmes chaque jour de son insuffisance ? ils reconnoissent que les mortels qu'ils ont imbus, dès l'enfance, de ces idées, n'en sont pas moins entraînés par leurs penchans, étourdis par la dissipation, esclaves de leurs plaisirs, enchaînés par l'habitude, emportés par le torrent du monde, séduits par des intérêts présens qui leur font oublier également les récompenses & les châtimens de la vie future. En un mot, les Ministres du ciel conviennent que leurs disciples, pour la plupart, se conduisent en ce monde, comme s'ils n'avoient rien à espérer ou à craindre dans un autre.

Enfin, supposons pour un instant que le dogme de l'autre vie soit de quelqu'utilité, & qu'il retienne vraiment un petit nombre d'individus ; qu'est-ce que ces foibles avantages comparés à la foule de maux que l'on en voit découler ! Contre un homme timide que cette idée contient, il en est des millions qu'elle ne peut contenir ; il en est

des millions qu'elle rend insensés, farouches, fanatiques, inutiles & méchans; il en est des millions qu'elle détourne de leurs devoirs envers la société; il en est une infinité qu'elle afflige & qu'elle trouble, sans aucun bien réel pour leurs associés. (81)

(81) Bien des gens, persuadés de l'utilité du dogme de l'autre vie, regardent ceux qui osent le combattre, comme des ennemis de la société. Cependant il est aisé de se convaincre que les hommes les plus éclairés & les plus sages de l'antiquité ont cru, non-seulement que l'ame étoit matérielle & périssoit avec le corps, mais encore ont attaqué sans détour l'opinion des châtimens de l'avenir. Ce sentiment n'étoit point propre aux Epicuriens, nous le voyons adopté par des philosophes de toutes les sectes, par des Pythagoriciens, des Stoïciens, enfin, par les hommes les plus saints & les plus vertueux de la Grece & de Rome. Voici comme Ovide fait parler Pythagore.

O Genus attonitum gelidæ formidine Mortis,
Quid styga, quid tenebras, & nomina vana timetis
Materiem vatum, falsique pericula mundi?

TIMÉE de Locres, qui étoit Pythagoricien, convient que la doctrine des châtimens futurs étoit fabuleuse, purement destinée pour le vulgaire imbécille, & peu faite pour ceux qui cultivent leur raison.

ARISTOTE dit formellement que *l'homme n'a, ni bien a espérer, ni mal a craindre après la mort.*

Dans le systême des Platoniciens, qui faisoient l'ame immortelle, il ne pouvoit y avoir de châtimens à craindre pour elle après la mort, vu que cette ame retournoit alors se rejoindre à la divinité, dont elle étoit une portion: or, une portion de la divinité ne pouvoit être sujette à souffrir.

CICÉRON dit de Zénon, qu'il supposoit l'ame d'une substance ignée, d'où il conclut qu'elle devoit se détruire. *Zenoni Stoico animus ignis videtur. Si sit ignis, extinguetur; interibit cum reliquo corpore.*

CET Orateur philosophe, qui étoit de la secte Académique, n'est pas toujours d'accord avec lui-même; cependant, en plusieurs occasions, il traite ouvertement de fables les tourmens de l'enfer & regarde la mort comme la fin de tout pour l'homme. *V. Tusculan. I. C.* 38.

SÉNEQUE est rempli de passages dans lesquels il fait envisager la mort comme un état d'anéantissement total. *Mors est non esse. Id quale sit jam scio: hoc erit post me quod ante me fuit. Si quid in hac re tormenti est, necesse est & fuisse antequam prodiremus in lucem; atqui nullam sensimus tunc vexationem.* En parlant de la mort de son frere il dit, *quid itaque ejus desiderio maceror, qui aut beatus, aut*

nullus est ? Mais rien de plus décisif que ce que Seneque écrit à Marcia pour la consoler. (chap. 19) *Cogita nullis defunctum malis affici: illa quæ nobis inferos faciunt terribiles, fabulam esse: nullas imminere mortuis tenebras, nec carcerem, nec flumina flagrantia igne, nec oblivionis amnen, nec tribunalia, & reos & in illa libertate tam laxa iterum tyrannos: luserunt ista Poëtæ & vanis nos agitavere terroribus. Mors omnium dolorum & solutio est & finis: ultra quam mala nostra non exeunt, quæ nos in illam tranquillitatem, in qua antequam nascerenur, jacuimus, reponit.*

ENFIN, voici un passage très-décisif de ce philosophe, il mérite bien l'attention du lecteur. *Si animus fortuita contempsit; si duorum hominumque formidinem ejecit, & scit non multum ab homine timendum, à Deo nihil; si contemptor omnium quibus torquetur vita eo perductus est ut illi liqueat mortem nullius mali esse materiam, multorum finem.* V. DE BENEFICIIS VII. I.

SÉNEQUE le Tragique s'explique de la même façon que le philosophe.

Post mortem nihil est, ipsaque mors nihil.
Velocis spatii meta novissima.
Quæris quo jaceas post obitum loco?
Quò non nata jacent.
Mors individua est noxia corpori,
Nec parcens animæ.

TROADES.

EPICTETE a les mêmes idées dans un passage très-digne de remarque rapporté par Arrien; le voici fidélement traduit. » Mais » où allez-vous? Ce ne peut être dans un lieu de souffrances; vous » ne faites que retourner à l'endroit d'où vous êtes venu; vous al- » lez être de nouveau paisiblement associé avec les élémens d'où » vous sortez. Ce qui, dans votre composition, étoit de la nature » du feu, retournera à l'élément du feu; ce qui étoit de la nature » de la terre, va se rejoindre à la terre; ce qui étoit air, va se » réunir à l'air; ce qui étoit eau, va se résoudre en eau; il n'y a » point d'Enfer, ni d'Achéron, ni de Cocyte, ni de Phlégéton. » V. ARRIAN. IN EPICTET. LIB.III. CAP.13. Dans un autre endroit, le même philosophe dit » l'heure de la mort approche; » mais n'allez pas aggraver vos maux, ni rendre les choses pires » qu'elles ne sont; représentez-vous les, sous leur vrai point de » vue. Le tems est venu où les matériaux dont vous êtes composé, » vont se résoudre dans les élémens d'où ils ont été originairement » empruntés. Qu'y a-t-il de terrible ou de fâcheux en cela? Est-il » quelque chose dans le monde qui périsse totalement? » VID. AR- » RIAN. LIB.IV. CAP.7. §.1.

Enfin, le sage & pieux Antonin dit » celui qui craint la mort ou » craint d'être privé de tout sentiment, ou craint d'éprouver des » sensations différentes. Si vous perdez tout sentiment, vous ne » serez plus sujets aux peines & à la misere. Si vous êtes pourvu » d'autre sens d'une nature différente, vous deviendrez une Créa- » ture d'une espece différente. »

Ce grand empereur dit ailleurs qu'il faut attendre la mort avec tranquillité, *vu qu'elle n'est que la dissolution des élémens dont chaque animal est composé.* VOYEZ LES REFLEXIONS MORALES DE MARC-ANTONIN LIV. II. §. 17. ET LIVRE VIII. §. 58.

On peut joindre à ces témoignages de tant de grands hommes de l'antiquité payenne, celui de l'auteur de l'Ecclésiaste, qui parle de la mort & du sort de l'ame humaine comme un Epicurien. *Unus interitus est hominis & jumentorum, & æqua utriusque conditio: sicut moritur homo, sic & illa moriuntur; similiter spirant omnia, & nihil habet homo jumento ampliùs.* & VOYEZ ECCLESIAST. CHAP. III. vers. 19.

Enfin, comment les Chrétiens peuvent-ils concilier l'utilité ou la nécessité du dogme de l'autre vie, avec le silence profond que le Législateur des Juifs, inspiré par la Divinité, a gardé sur un article que l'on croit si important?

CHAPITRE XIV.

L'éducation, la morale & les loix suffisent pour contenir les hommes. Du desir de l'immortalité; du Suicide.

CE n'est donc point, dans un monde idéal, qui n'existe que dans l'imagination des hommes, qu'il faut aller puiser des motifs pour les faire agir dans celui-ci; c'est dans ce monde visible, que nous trouverons les vrais mobiles pour les détourner du crime & les exciter à la vertu. C'est dans la nature, dans l'expérience, dans la vérité, qu'il faut chercher des remedes aux maux de notre espece, & des mobiles propres à donner au cœur humain les penchans vraiment utiles au bien des sociétés.

Si l'on a fait attention à ce qui a été dit dans le cours de cet ouvrage, on verra que c'est, sur-tout, l'éducation qui pourra fournir les vrais moyens de remédier à nos égaremens. C'est elle qui doit ensemencer nos cœurs; cultiver les germes qu'elle y aura jettés; mettre à profit les dispositions & les fa-

cultés qui dépendent des différentes organisations ; entretenir le feu de l'imagination, l'allumer pour certains objets, l'étouffer & l'éteindre pour d'autres, enfin, faire contracter aux ames des habitudes avantageuses pour l'individu & pour la société. Elevés de cette maniere, les hommes n'auront aucun besoin des récompenses célestes pour connoître le prix de la vertu ; ils n'auront pas besoin de voir des gouffres embrasés sous leurs pieds pour sentir de l'horreur po.r le crime ; la nature, sans ces fables, leur enseignera bien mieux ce qu'ils se doivent à eux-mêmes, & la loi leur montrera ce qu'ils doivent aux corps dont ils sont membres. C'est ainsi que l'éducation formera des citoyens à l'état ; les dépositaires du pouvoir distingueront ceux que l'éducation leur aura formés en raison des avantages qu'ils procureront à la patie ; ils puniront ceux qui lui seront nuisibles ; ils feront voir aux citoyens que les promesses que l'éducation & la morale leur font, ne sont point vaines, & que, dans un état bien constitué, la vertu & les talens sont le chemin du bien-être, & que l'inutilité ou le crime conduisent à l'infortune & au mépris.

Un Gouvernement juste, éclairé, vertueux, vigilant, qui se proposera de bonne foi le bien public, n'a pas besoin de fables ou de mensonges pour gouverner des sujets raisonnables, il rougiroit de se servir de prestiges pour tromper des citoyens instruits de leurs devoirs, soumis par intérêt à des Loix équitables, capables de sentir le bien qu'on veut leur faire ; il sçait que l'estime publique a plus de force sur des hommes bien nés que la terreur des loix ; il sçait que l'habitude suffit pour inspirer de l'horreur, même pour les crimes cachés qui échap-

pent aux yeux de la société ; il sçait que les châtimens visibles de ce monde en imposent bien plus à des hommes grossiers, que ceux d'un avenir incertain & éloigné ; enfin, il sçait que les biens sensibles que la puissance souveraine est en possession de distribuer, touchent bien plus l'imagination des mortels, que ces récompenses vagues qu'on leur promet dans l'avenir.

Les hommes ne sont par-tout si méchants, si corrompus, si rebelles à la raison, que parce que, nulle part, ils ne sont gouvernés conformément à leur nature, ni instruits de ses loix nécessaires. Par-tout on les repaît d'inutiles chimeres ; par-tout ils sont soumis à des maîtres, qui négligent l'instruction des peuples, ou ne cherchent qu'à les tromper. Nous ne voyons, sur la face de ce globe, que des souverains injustes, incapables, amollis par le Luxe, corrompus par la flatterie, dépravés par la licence & l'impunité, dépourvus de talents, de mœurs & de vertus ; indifférents sur leurs devoirs, que souvent ils ignorent, ils ne sont gueres occupés du bien-être de leurs peuples ; leur attention est absorbée par des guerres inutiles, ou par le desir de trouver, à chaque instant, des moyens de satisfaire leur insatiable avidité ; leur esprit ne se porte point sur les objets les plus importants au bonheur de leurs états. Intéressés à maintenir les préjugés reçus, ils n'ont garde de songer aux moyens de les guérir ; enfin, privés eux-mêmes des lumieres qui font connoître à l'homme que son intérêt est d'être bon, juste, vertueux ; ils ne récompensent, pour l'ordinaire, que les vices qui leur sont utiles, & punissent les vertus qui contrarient leurs passions imprudentes. Sous de tels maîtres est-il donc surprenant que les

sociétés

ſociétés ſoient ravagées par des hommes pervers qui oppriment, à l'envi, les foibles qui voudroient les imiter? l'état de ſociété eſt un état de guerre du ſouverain contre tous, & de chacun des membres les uns contre les autres. (82) L'homme eſt méchant, non parcequ'il eſt né méchant, mais parce qu'on le rend tel; les grands, les puiſſants écraſent impunément les indigens, les malheureux, & ceux-ci, au riſque de leur vie, cherchent à leur rendre tout le mal qu'ils en ont reçu; ils attaquent ouvertement, ou en ſecret, une patrie marâtre qui donne tout à quelques-uns de ſes enfants, & qui ôte tout aux autres; ils la puniſſent de ſa partialité, & lui montrent que les mobiles, empruntés de l'autre vie, ſont impuiſſants contre les paſſions & les fureurs qu'une adminiſtration corrompue a fait naître en celle-ci, & que la terreur des ſupplices de ce monde eſt elle-même trop foible contre la néceſſité, contre des habitudes criminelles, contre une organiſation dangereuſe que l'éducation n'a point rectifiée.

En tout pays, la morale des peuples eſt totalement négligée, & le gouvernement n'eſt occupé que du ſoin de les rendre timides & malheureux. L'homme eſt preſque par-tout eſclave, il faut donc qu'il ſoit bas, intéreſſé, diſſimulé, ſans honneur, en un mot,

(82) Il faut obſerver ici que je ne dis pas, comme Hobbes, que l'état de nature eſt un état de guerre, je dis que les hommes, par leur nature, ne ſont, ni bons ni méchants, ils ſont également diſpoſés à devenir bons ou méchants, ſuivant qu'on les modifie, ou ſuivant qu'on leur fait trouver leur intérêt à être l'un ou l'autre. Les hommes ne ſont ſi diſpoſés à ſe nuire, que parce que tout conſpire à les diviſer d'intérêts, chacun vit, pour ainſi dire, iſolé dans la ſociété, & leurs chefs profitent de leurs diviſions pour les ſubjuguer les uns par les autres. *Divide & Impera* eſt la maxime que ſuivent, par inſtinct, tous les mauvais gouvernements. Les Tyrans ne trouveroient pas leur compte, s'ils n'avoient, ſous leurs ordres, que des hommes vertueux.

qu'il ait les vices de son état. Par-tout on le trompe ; on l'entretient dans l'ignorance, on l'empêche de sa raison ; il faut donc qu'il soit par-tout stupide, déraisonnable & méchant ; par-tout il voit que le crime & le vice sont honorés, il en conclut que le vice est un bien, & que la vertu ne peut être qu'un sacrifice de soi-même. Par-tout il est malheureux, ainsi, par-tout il nuit à ses semblables pour se tirer de peine ; en vain pour le contenir, on lui montre le ciel, ses regards bientôt retombent sur la terre ; il y veut être heureux à tout prix, & les loix, qui n'ont pourvu, ni à son instruction, ni à ses mœurs, ni à son bonheur, le menacent inutilement, & le punissent de la négligence injuste des législateurs. Si la Politique, plus éclairée elle-même, s'occupoit sérieusement de l'instruction & du bien-être du peuple, si les loix étoient plus équitables, si chaque société moins partiale donnoit à chacun de ses membres les soins, l'éducation & les secours qu'il est en droit d'exiger ; si les gouvernemens moins avides & plus vigilans se proposoient de rendre leurs sujets plus heureux ; on ne verroit point un si grand nombre de malfaiteurs, de voleurs, de meurtriers infester la société ; on ne seroit point obligé de leur ôter la vie pour les punir d'une méchanceté, qui n'est due, pour l'ordinaire, qu'aux vices de leurs institutions ; il ne seroit point nécessaire de chercher, dans une autre vie, des chimeres toujours forcées d'échouer contre leurs passions & leurs besoins réels. En un mot, si le peuple étoit plus instruit & plus heureux, la politique ne seroit point dans le cas de le tromper pour le contenir, ni de détruire tant d'infortunés pour s'être procuré le nécessaire aux dépens du superflu de leurs concitoyens endurcis.

Lorſque nous voudrons éclairer l'homme, montrons-lui toujours la vérité. Au lieu d'allumer ſon imagination par l'idée de ces biens prétendus que l'avenir lui réſerve, qu'on le ſoulage, qu'on le ſecoure, ou, du moins, qu'on lui permette de jouir du fruit de ſon labeur, qu'on ne lui raviſſe point ſon bien par des impôts cruels, qu'on ne le décourage pas du travail, qu'on ne le force pas à l'oiſiveté qui le conduiroit au crime. Qu'il ſonge à ſon exiſtence préſente, ſans porter ſes regards ſur celle qui l'attend après ſa mort. Qu'on excite ſon induſtrie, qu'on récompenſe ſes talens, qu'on le rende actif, laborieux, bienfaiſant, vertueux en ce monde qu'il habite; qu'on lui montre que ſes actions peuvent influer ſur ſes ſemblables, & non ſur les êtres imaginaires que l'on a placés dans un monde idéal. Qu'on ne lui parle pas des ſupplices dont la divinité le menace pour le tems où il ne ſera plus; qu'on lui faſſe voir la ſociété armée contre ceux qui la troublent; qu'on lui montre les conſéquences de la haîne de ſes aſſociés; qu'il apprenne à ſentir le prix de leurs affections, qu'il apprenne à s'eſtimer lui-même, qu'il ait l'ambition de mériter l'eſtime des autres; qu'il ſçache que, pour l'obenir, il faut avoir de la vertu, & que l'homme vertueux dans une ſociété bien conſtituée, n'a rien à craindre, ni des hommes, ni des Dieux.

Si nous voulons former des citoyens honnêtes, courageux, induſtrieux, utiles à leurs pays, gardons-nous de leur inſpirer, dès l'enfance, des craintes mal fondées de la mort; n'amuſons point leur imagination de fables merveilleuſes; n'occupons point leur eſprit d'un avenir inutile à connoître, & qui n'a rien de commun avec leur félicité réelle. Parlons de l'immortalité à des ames courageuſes & nobles:

montrons-la comme le prix de leurs travaux à ces esprits énergiques qui s'élancent au de-là des bornes de leur existence actuelle, & qui, peu contents d'exciter l'admiration & l'amour de leurs contemporains, veulent encore arracher les hommages des races futures. En effet, il est une immortalité à laquelle le génie, les talens, les vertus sont en droit de prétendre; ne blâmons, n'étouffons point une passion noble, fondée sur notre nature, & dont la société recueille les fruits les plus avantageux.

L'idée d'être après sa mort, enseveli dans un oubli total, de n'avoir rien de commun avec les êtres de notre espece, de perdre toute possibilité d'influer encore sur eux, est une pensée douloureuse pour tout homme; elle est sur-tout très-affligeante pour ceux qui ont une imagination embrasée. Le desir de l'immortalité, ou de vivre dans la mémoire des hommes, fut toujours la passion des grandes ames; elle fut le mobile des actions de tous ceux qui ont joué un grand rôle sur la terre. Les Héros, soit vertueux, soit criminels, les Philosophes ainsi que les Conquérans, les hommes de génie & les hommes à talens, ces Personnages sublimes qui ont fait honneur à leur espece, ainsi que ces illustres scélérats, qui l'ont avilie & ravagée, ont vu la postérité dans toutes leurs entreprises, & se sont flattés de l'espoir d'agir sur les ames des hommes, lorsqu'eux-mêmes n'existeroient plus. Si l'homme du commun ne porte pas si loin ses vues, il est au moins sensible à l'idée de se voir renaître dans ses enfans, qu'il sçait destinés à lui survivre, à transmettre son nom, à conserver sa mémoire, à le représenter dans la société; c'est pour eux qu'il rebâtit sa cabanne, c'est pour eux qu'il plante un arbre qu'il ne verra jamais dans sa force, c'est pour qu'ils soient heureux, qu'il travaille. Le

chagrin qui trouble ces grands, souvent si inutiles au monde, lorsqu'ils ont perdu l'espoir de continuer leur race, ne vient que de la crainte d'être entiérement oubliés. Ils sentent que l'homme inutile meurt tout entier. L'idée que leur nom, sera dans la bouche des hommes, la pensée qu'il sera prononcé avec tendresse, qu'il excitera dans les cœurs des sentimens favorables, sont des illusions utiles & propres à flatter ceux mêmes qui sçavent qu'il n'en résultera rien pour eux. L'homme se plaît à songer qu'il aura du pouvoir, qu'il sera, pour quelque chose, dans l'univers, même après le terme de son existence humaine; il prend part en idée aux actions, aux discours, aux projets des races futures, & seroit très-malheureux, s'il se croyoit exclus de leur société. Les loix, dans presque toutes les nations, sont entrées dans ces vues; elles ont voulu consoler les citoyens de la nécessité de mourir, en leur donnant des moyens d'exercer leurs volontés long-tems même après la mort. Cette condescendance va si loin, que les morts reglent le sort des vivants, souvent pendant une longue suite d'années.

Tout nous prouve dans l'homme le desir de se survivre à lui-même. Les Pyramides, les Mausolées, les Monumens, les Epitaphes, tout nous montre qu'il veut prolonger son existe nce au de-là même du trépas. Il n'est point insensible aux jugemens de la postérité; c'est pour elle, que le sçavant écrit; c'est pour l'étonner, que le Monarque éleve des édifices; ce sont ses louanges que le grand homme entend dejà retentir dans son oreille; c'est à son jugement, que le citoyen vertueux en appelle de ses contemporains injustes ou prévenus. Heureuse

chimere! illusion si douce qui se réalise pour les imaginations ardentes, & qui se trouve propre à faire naître & à soutenir l'enthousiasme du génie, le courage, la grandeur d'ame, les talens, & qui peut servir quelquefois à contenir les excès des hommes puissants, souvent très-inquiets des jugemens de la postérité, parce qu'ils sçavent qu'elle vengera tôt, ou tard, les vivans, des maux injustes qu'on leur aura fait souffrir.

Nul homme ne peut donc consentir à être totalement effacé du souvenir de ses semblables; peu d'hommes ont le courage de se mettre au dessus des jugemens du genre humain futur, & de se dégrader à ses yeux. Quel est l'être insensible au plaisir d'arracher des pleurs à ceux qui lui survivent, d'agir encore sur leurs ames, d'occuper leur pensée, d'exercer sur eux son pouvoir, du fond même du tombeau! imposons donc un silence éternel à ces superstitieux mélancoliques qui ont l'audace de blâmer un sentiment dont il résulte tant d'avantages pour la société; n'écoutons point ces philosophes indifférens qui veulent que nous étouffions ce grand ressort de nos ames; ne nous laissons point séduire par les sarcasmes de ces voluptueux, qui méprisent une immortalité vers laquelle ils n'ont point la force de s'acheminer. Le desir de plaire à la postérité, & de rendre son nom agréable aux races à venir, est un mobile respectable, lorsqu'il fait entreprendre des choses dont l'utilité peut influer sur des hommes & des nations qui n'existent point encore. Ne traitons point d'insensé l'enthousiasme de ces génies vastes & bienfaisants dont les regards perçants nous ont prévus de leur tems, qui se sont occupés de nous, qui ont desiré nos suffra-

ges, qui ont écrit pour nous, qui nous ont enrichis de leurs découvertes, qui nous ont guéris de nos erreurs : rendons-leurs les hommages qu'ils ont attendus de nous, lorsque leurs contemporains injustes les leur ont refusés. Payons, au moins à leur cendre, un tribut de reconnoissance pour les plaisirs & les biens qu'ils nous procurent. Arrosons de nos pleurs les urnes des Socrates, des Phocions; lavons, avec nos larmes, la tache que leur supplice a faite au genre humain; expions par nos regrets l'ingratitude athénienne; apprenons, par son exemple, à redouter le fanatisme religieux & politique, & craignons de persécuter le mérite & la vertu, en persécutant ceux qui combattent nos préjugés.

Répandons des fleurs sur les tombeaux d'Homere, du Tasse, de Milton. Révérons les ombres immortelles de ces génies heureux dont les chants excitent encore dans nos ames les sentimens les plus doux. Bénissons la mémoire de tous ces bienfaiteurs des peuples qui furent les délices du genre humain; adorons les vertus des Titus, des Trajans, des Antonins, des Juliens; méritons, dans notre sphere, les éloges de l'avenir, & souvenons-nous toujours que, pour emporter, en mourant les regrets de nos semblables, il faut leur montrer des talens & des vertus. Les convois funebres des Monarques les plus puissants sont rarement arrosés par les larmes des peuples, ils les ont communément taries de leur vivant. Les noms des Tyrans excitent l'horreur de ceux qui les entendent prononcer. Frémissez donc, Rois cruels, qui plongez vos sujets dans la misere & les larmes, qui ravagez les nations, qui changez la terre en un cimetiere aride; frémissez des traits de sang sous lesquels l'histoire irritée

vous peindra pour les races futures ; ni vos monumens somptueux, ni vos victoires impolantes ; ni vos armées innombrables n'empêcheront la postérité d'insulter vos mânes odieux, & de venger ses ayeux de vos éclatants forfaits !

Non-seulement tout homme prévoit sa dissolution avec peine, mais encore il souhaite que sa mort soit un événement intéressant pour les autres. Mais, comme on vient de le dire, il faut des talens, des bienfaits, des vertus, pour que ceux qui nous entourent, s'intéressent à notre sort ; & donnent des regrets à notre cendre. Est-il donc surprenant si le plus grand nombre des hommes, occupés uniquement d'eux-mêmes, de leur vanité, de leurs projets puériles, du soin de satisfaire leurs passions aux dépens du contentement & des besoins d'une épouse, d'une famille, de leurs enfans, de leurs amis, de la société ; n'excitent aucuns regrets par leur mort, ou soient bientôt oubliés. Il est une infinité de Monarques dont l'histoire ne nous apprend rien, sinon qu'ils ont vécu. Malgré l'inutilité dans laquelle les hommes vivent pour la plupart, le peu de soin qu'ils prennent pour se rendre chers aux êtres qui les environnent, les actions mêmes qu'ils font pour leur déplaire, n'empêchent pas que l'amour propre de chaque mortel ne lui persuade que sa mort doit être un événement, & ne lui montre, pour ainsi-dire, l'ordre des choses, renversé par son trépas. Homme foible & vain ! ne vois-tu pas que les Sésostris, les Alexandres, les Césars sont morts ? La marche de l'univers ne s'est point arrêtée pour cela ; la mort de ces fameux vainqueurs, affligeante pour quelques esclaves favorisés, fut un sujet de joie pour tout le genre humain ;

main ; il rendit au moins aux nations l'espoir de respirer. Crois-tu que tes talens doivent intéresser le genre humain, & le mettre en deuil à ta mort ? Hélas ! les Corneilles, les Lockes, les Newtons, les Bayles, les Montesquieu sont morts, regrettés d'un petit nombre d'amis, que bientôt ont consolé des distractions nécessaires ; leur mort fut indifférente au plus grand nombre de leurs concitoyens. Oses-tu te flatter que ton crédit, tes titres, tes richesses, tes repas somptueux, tes plaisirs diversifiés fassent de ta mort un événement mémorable ? On en parlera pendant deux jours, & n'en sois point surpris ; apprends qu'il mourut jadis à Babylone, à Sardes, à Carthage & dans Rome, une foule de citoyens plus illustres, plus puissans, plus opulents, plus voluptueux que toi, dont personne, pourtant, n'a songé à te transmettre les noms. Sois donc vertueux, ô homme ! dans quelque place que le destin t'assigne, tu seras heureux de ton vivant; fais du bien & tu seras chéri ; acquiers des talents, & tu seras considéré ; la postérité t'admirera, si ces talents utiles pour elle, lui font connoître le nom sous lequel on désignoit autrefois ton être anéanti. Mais l'univers ne sera point dérangé de ta perte ; & lorsque tu mourras, ton plus proche voisin sera peut-être dans la joie, tandis que ta femme, tes enfans, tes amis seront occupés du triste soin de te fermer les yeux.

Ne nous occupons donc de notre sort à venir, que pour nous rendre utiles à ceux avec qui nous vivons ; rendons-nous, pour notre propre bonheur, des objets agréables à nos parens, à nos enfans, à nos proches, à nos amis, à nos serviteurs ; rendons-nous estimables aux yeux de nos concitoyens ;

servons fidèlement une patrie qui nous assure notre bien-être ; que le desir de plaire à la postérité, nous excite à des travaux qui arrachent ses éloges ; qu'un amour légitime de nous-mêmes nous fasse goûter d'avance le charme des louanges que nous voulons mériter ; & , lorsque nous en sommes dignes , apprenons à nous aimer , à nous estimer nous-mêmes ; ne consentons jamais que des vices cachés, que des crimes secrets nous avilissent à nos propres yeux , & nous forcent à rougir de nous-mêmes.

Ainsi disposés , envisageons notre trépas avec la même indifférence dont il sera vu du plus grand nombre des hommes ; attendons la mort avec constance, apprenons à nous défaire des vaines terreurs dont on veut nous accabler. Laissons à l'enthousiaste ses espérances vagues ; laissons au superstitieux les craintes dont il nourrit sa mélancolie ; mais que des cœurs raffermis par la raison , ne redoutent plus une mort qui détruira tout sentiment.

Quelque soit l'attachement que les hommes ont pour la vie, & leur crainte de la mort, nous voyons tous les jours que l'habitude , l'opinion , le préjugé , sont assez forts pour anéantir ces passions en nous, pour nous faire braver le danger , & hazarder nos jours. L'ambition , l'orgueil , la vanité , l'avarice, l'amour, la jalousie, le desir de la gloire, cette déférence pour l'opinion , que l'on décore du nom de *point d'honneur* , suffisent pour fermer nos yeux sur les périls , & pour nous pousser à la mort. Les chagrins , les peines d'esprit , les disgraces , le défaut de succès adoucissent pour nous ces traits si révoltans , & nous la font regarder, comme un port qui peut nous mettre à couvert des injustices de nos semblables. L'indigence, le mal-aise , l'adversité,

nous apprivoisent avec cette mort si terrible pour les heureux. Le pauvre, condamné au travail, & privé des douceurs de la vie, la voit venir avec indifférence; l'infortuné, quand il est malheureux sans ressource, l'embrasse dans son désespoir; il accélere sa marche, dès qu'il juge que le bien-être n'est plus fait pour lui.

Les hommes, en différens âges & en différens pays, ont porté des jugemens bien divers sur ceux qui ont eu le courage de se donner la mort. Leurs idées, sur cet objet, comme sur tous les autres, ont été modifiées par leurs institutions politiques & religieuses. Les Grecs, les Romains & d'autres peuples que tout conspiroit à rendre courageux & magnanimes, regardoient, comme des Héros & des Dieux, ceux qui tranchoient volontairement le cours de leur vie. Le Bramine sçait encore, dans l'Indostan, donner aux femmes même, assez de fermeté pour se brûler sur le cadavre de leurs Epoux. Le Japonois, sur le moindre sujet, ne fait point difficulté de se plonger le couteau dans le sein.

Chez les peuples de nos contrées, la religion rendit les hommes moins prodigues de leur vie: elle leur apprit que leur Dieu, qui vouloit qu'ils souffrissent; & qui se plaisoit à leurs tourmens, consentoit bien qu'ils travaillassent à se détruire en détail, qu'ils fissent ensorte de perpétuer leurs supplices; mais ne pouvoit approuver qu'ils tranchassent, tout d'un coup, le fil de leurs jours, ou disposassent de la vie qu'il leur avoit donnée.

Des Moralistes, abstraction faite des idées religieuses, ont cru qu'il n'étoit jamais permis à l'homme de rompre les engagemens du Pacte qu'il a fait avec la société. D'autres ont regardé le Suicide,

comme une lâcheté; ils ont pensé qu'il y avoit de la foiblesse & de la pusillanimité à se laisser accabler par les coups du destin, & ils ont prétendu qu'il y auroit bien plus de courage & de grandeur d'ame à supporter ses peines, & à résister aux coups du sort.

Si nous consultons, là dessus, la nature, nous verrons que toutes les actions des hommes, ces foibles jouets, dans la main de la nécessité, sont indispensables & dépendantes d'une cause qui les meut à leur insçu, malgré eux, & qui leur fait accomplir, à chaque instant, quelqu'un de ses décrets. Si la même force qui oblige tous les êtres intelligens à chérir leur existence, rend celle d'un homme si pénible & si cruelle qu'il la trouve odieuse & insupportable, il sort de son espece, l'ordre est détruit pour lui; &, en se privant de la vie, il accomplit un arrêt de la nature, qui veut qu'il n'existe plus. Cette nature a travaillé, pendant des milliers d'années, à former, dans le sein de la terre, le fer qui doit trancher ses jours.

Si nous examinons les rapports de l'homme avec la nature, nous verrons que leurs engagemens ne furent, ni volontaires, du côté du dernier, ni réciproques, du côté de la nature, ou de son auteur. La volonté de l'homme n'eût aucune part à sa naissance, c'est communément, contre son gré, qu'il est forcé de finir, & ses actions ne sont, comme on l'a prouvé, que des effets nécessaires de causes ignorées, qui déterminent ses volontés. Il est, dans les mains de la nature, ce qu'une Epée est dans sa propre main; elle peut en tomber, sans qu'on puisse l'accuser de rompre ses engagemens, ou de marquer de l'ingratitude à celui qui la tient. L'homme ne peut aimer son être qu'à condition

d'être heureux ; dès que la nature entiere lui refuse le bonheur ; dès que tout ce qui l'entoure, lui devient incommode ; dès que ses idées lugubres n'offrent que des peintures affligeantes à son imagination, Il peut sortir d'un rang qui ne lui convient plus, puisqu'il n'y trouve aucun appui ; il n'existe déja plus ; il est suspendu dans le vuide ; il ne peut être utile, ni à lui-même, ni aux autres.

Si nous considérons le pacte qui unit l'homme à la société, nous verrons que tout pacte est conditionnel & réciproque, c'est-à-dire, suppose des avantages mutuels entre les parties contractantes. Le citoyen ne peut tenir à la société, à la patrie, à ses associés, que par le lien du bien être ; ce lien est-il tranché, il est remis en liberté. La société, ou ceux qui la représentent, le traitent-ils avec dureté, avec injustice, & lui rendent-ils son existence pénible, l'indigence & la honte viennent elles le menacer au milieu d'un monde dédaigneux & endurci ? Des amis perfides lui tournent-ils le dos dans l'adversité ? Une femme infidelle outrage-t-elle son cœur ? Des enfans ingrats & rebelles affligent-ils sa vieillesse ? A-t-il mis son bonheur exclusif dans quelqu'objet qu'il lui soit impossible de se procurer ? Enfin, pour quelque cause que ce soit, le chagrin, le remors, la mélancolie, le désespoir ont-ils défiguré pour lui le spectacle de l'univers ? S'il ne peut supporter ses maux, qu'il quitte un monde, qui désormais n'est plus pour lui qu'un effroyable désert ; qu'il s'éloigne pour toujours d'une patrie inhumaine qui ne veut plus le compter au nombre de ses enfans ; qu'il sorte d'une maison qui le menace d'écrouler sur sa tête ; qu'il renonce à la société, au bonheur de laquelle

il ne peut plus travailler, & que son propre bonheur peut seul lui rendre chere. Blâmeroit-on un homme qui, se trouvant inutile & sans ressources dans la ville où le sort l'a fait naître, iroit, dans son chagrin, se plonger dans la solitude ? Eh bien ! de quel droit blâmer celui qui se tue par désespoir ? L'homme qui meurt, fait-il donc autre chose que s'isoler ? La mort est le remede unique du désespoir ; c'est alors qu'un fer est le seul ami, le seul consolateur qui reste au malheureux, tant que l'espérance lui demeure, tant que ses maux lui paroissent supportables, tant qu'il se flatte de les voir finir un jour, tant qu'il trouve encore quelque douceur à exister, il ne consent point à se priver de la vie ; mais, lorsque rien ne soutient plus en lui l'amour de son être, vivre est le plus grand des maux, & mourir est un devoir pour qui veut s'y soustraire. (83)

Une société qui ne peut, ou ne veut, nous procurer aucun bien, perd tous ses droits sur nous ; une nature qui s'obstine à rendre notre existence malheureuse, nous ordonne d'en sortir ; en mourant, nous remplissons un de ses décrets, ainsi que nous avons fait en entrant dans la vie. Pour qui consent à mourir, il n'est point de maux sans remedes ; pour qui refuse de mourir, il est encore des biens qui l'attachent au monde. Dans ce cas, qu'il rappelle ses forces, & qu'il oppose au destin qui l'opprime, le courage & les ressources que la

(85) *Malum est in necessitate vivere : sed in necessitate vivere, necessitas nulla est. Quidni nulla sit ? Patent undique ad libertatem viæ multæ, breves, faciles. Agamus Deo gratias, quod nemo in vita teneri possit.*

V. SENEC. EPIST. XII.

nature lui fournit encore, elle ne l'a pas totalement abandonné, tant qu'elle lui laisse le sentiment du plaisir & l'espoir de voir la fin de ses peines. Quand au superstitieux, il n'est point de terme à ses souffrances; il ne lui est point permis de songer à les abréger. (84) Si la religion lui ordonne de continuer à gémir; elle lui défend de recourir à la mort qui ne seroit pour lui que l'entrée d'une existence malheureuse, il seroit éternellement puni pour avoir osé prévenir les ordres lents d'un Dieu cruel qui se plaît à le voir réduit au désespoir, & qui ne veut pas que l'homme ait l'audace de quitter, sans son aveu, le poste qui lui fut assigné.

Les hommes ne reglent leurs jugemens que sur leur propre façon de sentir; il appellent foiblesse, ou délire, les actions violentes qu'ils croient peu proportionnées à leurs causes, ou qui semblent priver du bonheur vers lequel on suppose qu'un être jouissant de ses sens ne peut cesser de tendre; nous traitons un homme de foible, lorsque nous le voyons vivement affecté de ce qui nous touche très-peu, ou quand il est incapable de supporter des maux que nous nous flatterions de soutenir avec plus de fermeté que lui. Nous accusons de folie, de fureur, de phrénésie quiconque sacrifie sa vie, que nous regardons indistinctement, com-

(84) Le christianisme & les loix civiles des chrétiens, en blâmant le *suicide* sont très-inconséquentes L'ancien Testament en fournit des exemples dans Samson, Eléazar, c'est-à-dire, dans des hommes très-agréables à Dieu. Le *Messie*, ou le fils du Dieu des Chrétiens, s'il est vrai qu'il soit mort de son plein gré, fut évidemment un *suicide*. On en peut dire autant d'un grand nombre de martirs, qui se sont volontairement présentés au supplice, ainsi que des pénitens qui se sont faits un mérite de se détruire peu-à-peu.

me le plus grand des biens, à des objets qui ne nous paroiſſent point mériter un ſacrifice ſi coûteux. C'eſt ainſi que nous nous érigeons toujours en juges du bonheur, de la façon de voir & de ſentir des autres! un avare qui ſe tue après la perte de ſon tréſor, paroît un inſenſé aux yeux de celui qui eſt moins attaché aux richeſſes; il ne ſent point que, ſans argent, la vie n'eſt plus qu'un ſupplice continué pour un avare, & que rien, dans ce monde, ne peut le diſtraire de ſa peine; il vous dira qu'en ſa place, il n'en eût pas fait autant; mais, pour être exactement en la place d'un autre homme; il faudroit avoir ſon organiſation, ſon tempérament, ſes paſſions, ſes idées; il faudroit être lui, & ſe placer dans les mêmes circonſtances, être mu par les mêmes cauſes, &, dans ce cas, tout homme, comme l'avare, ſe fut ôté la vie, après avoir perdu l'unique ſource de ſon bonheur.

Celui qui ſe prive de la vie, ne ſe porte à cette extrémité, ſi contraire à ſa tendance naturelle, que lorſque rien au monde n'eſt capable de le réjouir, ou de le diſtraire de ſa douleur. Son malheur quel qu'il ſoit, eſt réel pour lui; ſon organiſation forte ou foible eſt la ſienne, & non celle d'un autre; un malade imaginaire ſouffre très-réellement, & les rêves fâcheux nous mettent très-véritablement dans une poſition incommode. Ainſi, dès qu'un homme ſe tue, nous devons en conclure que la vie, au lieu d'être un bien, eſt devenue un très-grand mal pour lui; que l'exiſtence a perdu tous ſes charmes à ſes yeux; que la nature entiere n'a plus rien qui le ſéduiſe; que cette nature eſt déſenchantée pour lui, & que, d'après la comparaiſon que ſon jugement troublé fait de l'exiſtence, avec la non exiſtence, celle-ci,

celle-ci lui paroît préférable à la premiere.

Bien des personnes ne manqueront pas de regarder, comme dangereuses, des maximes qui, contre les préjugés reçus, autorisent les malheureux à trancher le fil de leurs jours : mais ce ne sont point des maximes qui déterminent les hommes à prendre une si violente résolution ; c'est un tempérament aigri par les chagrins, c'est une constitution bilieuse & mélancolique, c'est un vice dans l'organisation, c'est un dérangement dans la machine ; c'est la nécessité, & non des spéculations raisonnées qui font naître dans l'homme le dessein de se détruire. Rien ne l'invite à cette démarche, tant que la raison lui reste, ou tant qu'il a encore l'espérance, ce beaume souverain de tous les maux ; quant à l'infortuné qui ne peut perdre de vue ses ennuis & ses peines ; qui a toujours ses maux présents à l'esprit, il est forcé de prendre conseil d'eux seuls. D'ailleurs, quels avantages, ou quels secours la société pourroit-elle se promettre d'un malheureux réduit au désespoir, d'un misanthrope accablé par la tristesse, tourmenté de remors, qui n'a plus de motifs pour se rendre utile aux autres, & qui lui-même s'abandonne & ne trouve plus d'intérêt à conserver ses jours ? cette société n'en seroit-elle pas plus heureuse, si l'on pouvoit parvenir à persuader aux méchants d'ôter, de devant nos yeux, des objets incommodes, & que les loix, à leur défaut, sont forcées de détruire ? ces méchants ne seroient-ils pas plus heureux, s'ils prévenoient la honte & les supplices qui leur sont destinés.

La vie étant communément pour l'homme le plus grand de tous les biens, il est à présumer que

celui qui s'en défait, est entraîné par une force invincible. C'est l'excès du malheur, le désespoir, le dérangement de la machine causé par la mélancolie qui porte l'homme à se donner la mort. Agité, pour lors, par des impulsions contraires, il est, comme on l'a dit plus haut, forcé de suivre une route moyenne qui le conduit à son trépas : si l'homme n'est libre dans aucun instant de sa vie, il l'est encore bien moins dans l'acte qui la termine. (85)

On voit donc que celui qui se tue, ne fait pas, comme on prétend, un outrage à la nature, ou, si l'on veut, à son auteur. Il suit l'impulsion de cette nature, en prenant la seule voie qu'elle lui laisse pour sortir de ses peines; il sort de l'existence par une porte qu'elle lui a laissé ouverte; il ne peut l'offenser, en accomplissant la loi de la nécessité; la main de fer de celle-ci ayant brisé le ressort qui lui rendoit la vie desirable, & qui le poussoit à se conserver, lui montre qu'il doit sortir du rang ou du systême où il se trouve trop mal pour vouloir y rester. La patrie ou la famille n'a point droit de se plaindre d'un membre qu'elle ne peut rendre heureux, & dont elle n'a plus rien à espérer pour elle-même. Pour être utile à sa patrie ou à sa famille, il faut que l'homme chérisse sa propre existence, ait intérêt de la conserver, aime les liens qui l'unissent aux autres, soit capable de s'occuper de leur félicité. Enfin, pour que le suicide fut puni dans l'autre vie, & se repentît de

(85) Le Suicide est, dit-on, très-commun en Angleterre, dont le climat porte les habitans à la mélancolie. Ceux qui se tuent en ce pays, sont qualifiés de *Lunatiques*; leur maladie ne paroît pas plus blâmable, que le transport au cerveau.

sa démarche précipitée, il faudroit qu'il se survécût à lui-même, & que, par conséquent, il portât, dans sa demeure future, ses organes, ses sens, sa mémoire, ses idées, sa façon actuelle d'exister & de penser.

En un mot, rien de plus utile que d'inspirer aux hommes le mépris de la mort, & de bannir de leurs esprits les fausses idées qu'on leur donne de ses suites. La crainte de la mort ne fera jamais que des lâches; la crainte de ses suites prétendues ne fera que des fanatiques, ou de pieux mélancoliques, inutiles pour eux-mêmes & pour les autres. La mort est une ressource qu'il ne faut point ôter à la vertu opprimée que l'injustice des hommes réduit souvent au désespoir. Si les hommes craignoient moins la mort, ils ne seroient, ni esclaves, ni superstitieux. La vérité trouveroit des défenseurs plus zélés, les droits de l'homme seroient plus hardiment soutenus, les erreurs seroient plus fortement combattues, & la tyrannie seroit, à jamais bannie des nations; la lâcheté la nourrit, & la crainte la perpétue. En un mot, les hommes ne peuvent être, ni contents, ni heureux, tant que leurs opinions les forceront de trembler.

CHAPITRE XV.

Des intérêts des Hommes, ou des IDÉES qu'ils se font du bonheur. L'homme ne peut être heureux sans la vertu.

L'Utilité, comme on l'a dit ailleurs, doit être l'unique mesure des jugemens de l'homme. Etre utile, c'est contribuer au bonheur de ses sem-

blables; être nuisible, c'est contribuer à leur malheur. Cela posé, voyons si les principes que nous avons établis jusqu'ici, sont avantageux ou nuisibles, utiles ou inutiles aux êtres de l'espece humaine. Si l'homme cherche son bonheur dans tous les instants de sa vie, il ne doit approuver que ce qui le lui procure, ou lui fournit les moyens de l'obtenir.

Ce que nous avons dit ci-devant, a déjà pu servir à fixer nos idées sur ce qui constitue le bonheur: nous avons déjà fait voir que ce bonheur n'étoit que le plaisir continué; (86) mais, pour qu'un objet nous plaise, il faut que les impressions qu'il fait sur nous, les perceptions qu'il nous donne, les idées qu'il nous laisse, en un mot, que les mouvemens qu'il excite en nous, soient analogues à notre organisation, à notre tempérament, a notre nature individuelle, modifiée par l'habitude & une infinité de circonstances ou de causes qui nous donnent des façons d'être plus ou moins permanentes ou passageres: il faut que l'action de l'objet qui nous remue, ou dont l'idée nous reste, loin de s'affoiblir ou de s'anéantir, aille toujours en augmentant: il faut que, sans fatiguer, épuiser ou déranger nos organes, cet objet donne à notre machine le dégré d'activité dont elle a continuellement besoin. Quel est l'objet qui réunisse toutes ces qualités? Quel est l'homme dont les organes sont susceptibles d'une agitation continuelle, sans s'affaisser, sans se fatiguer, sans éprouver un sentiment pénible? L'homme veut toujours être averti de son existence, le plus vivement qu'il est possible, tant qu'il peut l'être sans douleur. Que dis-je? Il consent très-souvent à souffrir, plutôt que de ne point sentir. Il s'accoutume à mille choses qui,

(86) Voyez le Chapitre IX.

dans l'origine, ont dû l'affecter d'une façon désagréable, & qui finissent souvent par se changer en des besoins, ou par ne plus l'affecter du tout (87). Où trouver, en effet, dans la nature, des objets capables de nous fournir, en tout tems, une dose d'activité proportionnée à l'état de notre organisation, que sa mobilité rend sujette à des variations perpétuelles? Les plaisirs les plus vifs sont toujours les moins durables, vu que ce sont ceux qui nous causent les plus grands épuisemens.

Pour être heureux, sans interruption, il faudroit que les forces de notre être fussent infinies; il faudroit qu'à sa mobilité, il joignît une vigueur, une solidité, que rien ne pût altérer; ou il faudroit que les objets qui lui communiquent des mouvemens, pussent acquérir, ou perdre des qualités, suivant les différents états par lesquels notre machine est forcée de passer successivement; il faudroit que les essences des êtres changeassent dans la même proportion que nos dispositions, soumises à l'influence continuelle de mille causes qui nous modifient, à notre insçu, & malgré nous. Si notre machine éprouve, à tout instant, des changemens plus ou moins marqués, dus aux différens dégrés de ressort, de pesanteur, de sérénité dans l'air; de chaleur & de fluidité dans notre sang, d'ordre, ou d'harmonie entre les dif-

(87) Nous en avons des exemples dans le Tabac, le Caffé, & sur-tout, l'Eau-de-vie, à l'aide de laquelle les Européens ont asservi les Negres, & maîtrisé les Sauvages. Voilà, peut-être encore, pourquoi nous courons aux Tragédies, & le peuple, aux exécutions des criminels, qui sont des Tragédies pour lui. En un mot, le desir de sentir, ou d'être fortement remué, paroît être le principe de la curiosité, & de cette avidité avec laquelle nous saisissons le merveilleux, le surnaturel, l'incompréhensible, & tout ce qui fait beaucoup travailler notre imagination. Les hommes tiennent à leur religion, comme les sauvages, à l'eau-de-vie.

férentes parties de notre corps ; si, dans chaque instant de notre durée, nous n'avons pas la même tension dans les nerfs, le même ressort dans les fibres, la même activité dans l'esprit, la même chaleur dans l'imagination, &c. il est évident que les mêmes causes, en ne conservant toujours que les mêmes qualités, ne peuvent pas, en tout tems, nous affecter de la même maniere. Voilà pourquoi les objets qui nous plaisoient autrefois, nous déplaisent aujourd'hui ; ces objets n'ont point sensiblement changé ; mais nos organes, nos dispositions, nos idées, nos façons de voir & de sentir ont changé ; telle est la source de notre inconstance.

Si les mêmes objets ne sont pas en état de faire constamment le bonheur d'un même individu, il est aisé de sentir qu'ils peuvent encore bien moins plaire à tous les hommes ; ou qu'un même bonheur ne peut leur convenir à tous. Des êtres variés pour le tempérament, les forces, l'organisation pour l'imagination, pour les idées, pour les opinions & les habitudes, & qu'une infinité de circonstances, soit physiques, soit morales, ont modifiés diversement, doivent se faire nécessairement des notions très-différentes du bonheur. Celui d'un avare ne peut être le même que celui d'un prodigue ; celui d'un voluptueux, que celui d'un homme flegmatique ; celui d'un intempérant, que celui d'un homme raisonnable qui ménage sa santé. Le bonheur de chaque homme est en raison composée de son organisation naturelle & des circonstances, des habitudes, des idées vraies ou fausses qui l'ont modifiée ; cette organisation & ces circonstances n'étant jamais les mêmes, il s'ensuit que ce qui fait l'objet des vœux de l'un, doit être indifférent, ou même déplaire à l'autre, & que, comme on l'a

dit ci-devant, personne ne peut être le juge de ce qui peut contribuer à la félicité de son semblable.

L'on appelle *intérêt*, l'objet auquel chaque homme, d'après son tempérament & les idées qui lui sont propres, attache son bien-être; d'où l'on voit que *l'intérêt* n'est jamais que ce que chacun de nous regarde comme nécessaire à sa félicité. Il faut encore en conclure que nul homme dans ce monde n'est totalement sans intérêt. Celui de l'avare est d'amasser des richesses; celui du prodigue est de les dissiper; l'intérêt de l'ambitieux est d'obtenir du pouvoir, des titres, des dignités; celui du sage modeste est de jouir de la tranquillité; l'intérêt du débauché est de se livrer sans choix à toutes sortes de plaisirs; celui de l'homme prudent est de s'abstenir de ceux qui pourroient lui nuire. L'intérêt du méchant est de satisfaire ses passions à tout prix; celui de l'homme vertueux est de mériter par sa conduite l'amour & l'approbation des autres, & de ne rien faire qui puisse le dégrader à ses propres yeux.

Ainsi, lorsque nous disons que *l'intérêt est l'unique mobile des actions humaines*, nous voulons indiquer, par-là, que chaque homme travailler à sa maniere, à son propre bonheur, qu'il place dans quelqu'objet, soit visible, soit caché, soit réel, soit imaginaire, & que tout le systême de sa conduite tend à l'obtenir. Cela posé, nul homme ne peut être appellé désintéressé; l'on ne donne ce nom qu'à celui dont nous ignorons les mobiles, ou dont nous approuvons l'intérêt. C'est ainsi que nous appellons généreux, fidele & désintéressé, celui qui est bien plus touché du plaisir de secourir son ami dans l'infortune, que de celui de conserver dans son coffre d'inutiles trésors. Nous appellons désintéressé, tout homme à qui l'intérêt de sa gloire est

plus précieux que celui de sa fortune. Enfin, nous appellons désintéressé, tout homme qui fait, à l'objet auquel il attache son bonheur, des sacrifices que nous jugeons coûteux, parce que nous n'attachons point le même prix à cet objet.

Nous jugeons souvent très-mal des intérêts des autres, soit, parce que les mobiles qui les animent, sont trop compliqués pour que nous puissions les connoître; soit, parce que, pour en juger comme eux, il faudroit avoir les mêmes yeux, les mêmes organes, les mêmes passions, les mêmes opinions: cependant, forcés de juger des actions des hommes d'après leurs effets sur nous, nous approuvons l'intérêt qui les anime, toutes les fois qu'il en résulte quelque avantage pour l'espece humaine; c'est ainsi que nous admirons la valeur, la générosité, l'amour de la liberté, les grands talens, la vertu, &c; nous ne faisons alors qu'approuver les objets dans lesquels les êtres que nous louons, ont placé leur bonheur. Nous approuvons leurs dispositions, lors même que nous ne sommes point à portée d'en sentir les effets; mais, dans ce jugement, nous ne sommes point désintéressés nous-mêmes; l'expérience, la réflexion, l'habitude, la raison nous ont donné le goût moral, & nous trouvons autant de plaisir à être les témoins d'une action grande & généreuse, qu'un homme de goût en trouve à la vue d'un beau tableau dont il n'est point le propriétaire. Celui qui s'est fait une habitude de pratiquer la vertu, est un homme qui a sans cesse devant les yeux l'intérêt qu'il a de mériter l'affection, l'estime & les secours des autres, ainsi que le besoin de s'aimer & de s'estimer lui-même; rempli de ces idées devenues habituelles en lui, il s'abstient même des

crimes

crimes cachés qui l'aviliroient à ses propres yeux ; il ressemble à un homme qui, ayant dès l'enfance contracté l'habitude de la propriété, seroit péniblement affecté de se voir souillé, lors même que personne n'en seroit le témoin. L'homme de bien est celui qui des idées vraies ont montré son intérêt ou son bonheur, dans une façon d'agir que les autres sont forcés d'aimer & d'approuver pour leur propre intérêt.

Ces principes, duement développés, sont la vraie base de la morale; rien de plus chimérique que celle qui se fonde sur des mobiles imaginaires que l'on a placés hors de la nature, ou sur des sentimens innés, que quelques spéculateurs ont regardés comme antérieurs à toute expérience, & comme indépendants des avantages qui résultent pour nous; il est de l'essence de l'homme de s'aimer lui-même, de vouloir se conserver, de chercher à rendre son existence heureuse; (88) ainsi, l'intérêt ou le desir du bonheur est l'unique mobile de toutes ses actions; cet intérêt dépend de son organisation naturelle, de ses besoins, de ses idées acquises, des habitudes qu'il a contractées; il est, sans doute, dans l'erreur, lorsqu'une organisation viciée ou des opinions fausses lui montrent son bien-être dans des objets inutiles ou nuisibles à lui-même, ainsi qu'aux autres; il marche d'un pas sûr à la vertu, lorsque des idées vraies lui font placer son bonheur dans une conduite utile à son espece, approuvée des autres, & qui le rend un objet intéressant pour eux. La morale seroit une science vaine, si elle ne prou-

(88) Seneque dit: *modus ergo diligendi præcipiendus est hominis id est quomodò se diligat, aut prosit sibi; quin autem diligat, aut prosit sibi, dubitare dementis est.*

voit aux hommes, que leur plus grand intérêt est d'être vertueux. Toute obligation ne peut être fondée que sur la probabilité, ou la certitude d'obtenir un bien ou d'éviter un mal.

En effet, dans aucun des instants de sa durée, un être sensible & intelligent ne peut perdre de vue sa conservation & son bien-être; il se doit donc le bonheur à lui-même; mais bientôt l'expérience & la raison lui prouvent que, dénué de secours, il ne peut tout seul se procurer toutes les choses nécessaires à sa félicité; il vit avec des êtres sensibles, intelligens, occupés, comme lui, de leur propre bonheur, mais capables de l'aider à obtenir les objets qu'il desire pour lui-même; il s'apperçoit que ces êtres ne lui seront favorables que lorsque leur bien-être s'y trouvera intéressé; il en conclut que, pour son bonheur, il faut qu'il se conduise en tout tems d'une façon propre à se concilier l'attachement, l'approbation, l'estime & l'assistance des êtres les plus à portée de concourir à ses vues; il voit que c'est l'homme qui est le plus nécessaire au bien-être de l'homme, & que, pour le mettre dans ses intérêts, il doit lui faire trouver des avantages réels à seconder ses projets; mais, procurer des avantages réels aux êtres de l'espece humaine, c'est avoir de la vertu; l'homme raisonnable est donc obligé de sentir qu'il est de son intérêt d'être vertueux. La vertu n'est que l'art de se rendre heureux soi-même de la félicité des autres. L'homme vertueux est celui qui communique le bonheur à des êtres capables de le lui rendre; nécessaires à sa conservation, à portée de lui procurer une existence heureuse.

Tel est donc le vrai fondement de toute morale; le mérite & la vertu sont fondés sur la nature de-

l'homme, sur ses besoins. Ce n'est que par la vertu qu'il peut se rendre heureux. (89) Sans vertus, la société ne peut, ni être utile, ni subsister; elle ne peut avoir des avantages réels que lorsqu'elle rassemble des êtres animés du desir de se plaire, & disposés à travailler à leur utilité réciproque ; il n'existe point de douceurs dans les familles, si les membres qui les composent, ne sont dans l'heureuse volonté de se prêter des secours mutuels, & de s'entr'aider à supporter les peines de la vie, & d'écarter, par des efforts réunis, les maux auxquels la nature les assujettit. Le lien conjugal n'est doux qu'autant qu'il identifie les intérêts de deux êtres, réunis par le besoin d'un plaisir légitime d'où résulte le maintien de la société politique, & capable de lui former des citoyens. L'amitié n'a des charmes que lorsqu'elle associe plus particuliérement des êtres vertueux, c'est-à-dire, animés du desir sincere de conspirer à leur bonheur réciproque. Enfin, ce n'est qu'en montrant de la vertu, que nous pouvons mériter la bienveillance, la confiance, l'estime de tous ceux avec qui nous avons des rapports : en un mot, nul homme ne peut être heureux tout seul.

En effet, le bonheur de chaque individu de l'espece humaine dépend des sentimens qu'il fait naître & qu'il nourrit dans les êtres parmi lesquels son destin l'a placé ; la grandeur peut bien les éblouir ; le pouvoir & la force peuvent bien leur arracher des hommages involontaires; l'opulence peut séduire des ames basses & vénales ; mais l'humanité, la bienfaisance, la compassion, l'équité peuvent seuls obtenir

(89) *Est autem virtus nihil aliud qu m in se perfecta & ad summum perducta natura.* CICERO DE LEGIBUS I. Il dit ailleurs, *virtus rationis absolutio definitur.*

sans effort les sentimens si doux de la tendresse, de l'attachement, de l'estime dont tout homme raisonnable sent la nécessité. Etre vertueux, c'est donc placer son intérêt dans ce qui s'accorde avec l'intérêt des autres; c'est jouir des bienfaits & des plaisirs que l'on répand sur eux. Celui que son naturel, son éducation, ses réflexions, ses habitudes ont rendu susceptible de ces dispositions, & que ses circonstances mettent à portée de se satisfaire, devient un objet intéressant pour tous ceux qui l'approchent: il jouit à chaque instant; il lit avec plaisir le contentement & la joie sur tous les visages; sa femme, ses enfans, ses amis, ses serviteurs lui montrent un front ouvert & serein, lui représentent le contentement & la paix dans lesquels il reconnoît son ouvrage; tout ce qui l'environne, est prêt à partager ses plaisirs & ses peines; chéri, respecté, considéré des autres, tout le ramene agréablement sur lui même; il connoît les droits qu'il s'est acquis sur tous les cœurs; il s'applaudit d'être la source d'une félicité par laquelle tout le monde est enchaîné à son sort. Les sentimens d'amour que nous avons pour nous-mêmes, deviennent cent fois plus délicieux, lorsque nous les voyons partagés par tous ceux avec qui notre destin nous lie. L'habitude de la vertu nous fait des besoins que la vertu suffit pour satisfaire; c'est ainsi que la vertu est toujours sa propre récompense, & se paie elle-même des avantages qu'elle procure aux autres.

On ne manquera point de nous dire, & même de nous prouver, que, dans la présente constitution des choses, la vertu, loin de procurer le bien-être à ceux qui la pratiquent, les plonge souvent dans l'infortune, & met des obstacles continuels à leur félicité; par-tout on la voit privée de récompenses; que

dis-je ! mille exemples peuvent nous convaincre que, presqu'en tout pays, elle est haïe, persécutée, forcée de gémir de l'ingratitude & de l'injustice des hommes. Je réponds, en avouant, que, par une suite nécessaire des égaremens du genre humain, la vertu mene rarement aux objets dans lesquels le vulgaire fait consister le bonheur. La plupart des sociétés, gouvernées trop souvent par des hommes que l'ignorance, la flatterie, le préjugé, l'abus du pouvoir & l'impunité concourent à rendre ennemis de la vertu, ne prodiguent communément leur estime & leurs bienfaits qu'à des sujets indignes ; ne récompensent que des qualités frivoles & nuisibles, & ne rendent point au mérite la justice qui lui est due. Mais l'homme de bien n'ambitionne, ni les récompenses, ni les suffrages d'une société si mal constituée: content d'un bonheur domestique, il ne cherche pas à multiplier des rapports qui ne feroient que multiplier ses dangers : il sçait qu'une société vicieuse est un tourbillon avec lequel l'homme honnête ne peut se coordonner : il se met donc à l'écart, hors de la route battue, où il seroit infailliblement écrasé. Il fait le bien, autant qu'il peut, dans sa sphere ; il laisse le champ libre aux méchants qui veulent descendre dans l'arêne ; il gémit des coups qu'ils se portent, il s'applaudit de sa médiocrité qui le met en sureté ; il plaint les nations malheureuses par leurs erreurs, & par les passions qui en sont les suites fatales & nécessaires ; elles ne renferment que des citoyens malheureux ; ceux ci, loin de songer à leurs véritables intérêts, loin de travailler à leur bonheur mutuel, loin de sentir combien la vertu leur devroit être chere, ne font que se combattre ouvertement, ou se nuire sourdement, & détestent une vertu qui gêneroit leurs passions désordonnées.

Quand nous disons que la vertu est sa propre récompense, nous voulons donc simplement annoncer que, dans une société dont les vues seroient guidées par la vérité, par l'expérience, par la raison, chaque homme connoîtroit ses véritables intérêts, sentiroit le but de l'association, trouveroit des avantages ou des motifs réels pour remplir ses devoirs, en un mot, seroit convaincu que, pour se rendre solidement heureux, il doit s'occuper du bien-être de ses semblables, & mériter leur estime, leur tendresse & leurs secours. Enfin, dans une société bien constituée, le gouvernement, l'éducation, les loix, l'exemple, l'instruction devroient conspirer à prouver à chaque citoyen que la nation dont il fait partie, est un ensemble qui ne peut être heureux & subsister sans vertus; l'expérience devroit, à chaque instant, le convaincre que le bien-être des parties ne peut résulter que de celui du corps; la justice lui feroit sentir que la société, pour être avantageuse, devroit être un systême de volontés, dans lequel celles qui agissent d'une façon conforme aux intérêts du tout, éprouveroient infailliblement une réaction avantageuse.

Mais, hélas! par le renversement que les erreurs des hommes ont mis dans leurs idées, la vertu disgraciée, bannie, persécutée ne trouve aucun des avantages qu'elle est en droit d'espérer. L'on est forcé de lui montrer, dans l'avenir, des récompenses dont elle est presque toujours privée dans le monde actuel; on se croit obligé de tromper, de séduire, d'intimider les mortels pour les engager à suivre une vertu que tout leur rend incommode; on les repaît d'espérances éloignées; on les allarme par des terreurs funestes pour les

folliciter à la vertu que tout leur rend haïssable, ou les détourner du mal que tout leur rend aimable & nécessaire. C'est ainsi que la politique & la superstition, à force de chimeres & d'intérêts fictifs, prétendent suppléer aux mobiles réels & véritables que la nature, que l'expérience, qu'un Gouvernement éclairé, que la Loi, que l'instruction, que l'exemple, que des opinions raisonnables pourroient fournir aux hommes. Ceux-ci, entraînés par l'exemble, autorisés par l'usage, aveuglés par des passions non moins dangereuses que nécessaires, n'ont point d'égards aux promesses & aux menaces incertaines qu'on leur fait; l'interêt actuel de leurs plaisirs, de leurs passions, de leurs habitudes l'emporte toujours sur l'intérêt qu'on leur montre à obtenir un bien-être futur, ou à éviter des malheurs, qui leur paroissent douteux, toutes les fois qu'ils les comparent à des avantages présents.

C'est ainsi que la superstition, loin de faire des hommes vertueux par principes, ne fait que leur imposer un joug aussi dur qu'inutile: il n'est porté que par des enthousiastes, ou par des pusillanimes, que leurs opinions rendent, ou malheureux, ou dangereux; & qui, sans devenir meilleurs, rongent, en frémissant, le foible mors qu'on leur met dans la bouche. En effet, l'expérience nous prouve que la Religion est une digue incapable de résister au torrent de la corruption auquel tant de causes accumulées donnent une force irrésistible. Bien plus, cette religion n'augmente-t'elle pas elle-même le désordre public par les passions dangereuses qu'elle déchaîne & qu'elle sanctifie? La vertu n'est presque en tous lieux le partage que de quelques

ames, assez fortes pour résister au torrent des préjugés ; contentes de se payer elles-mêmes des biens qu'elles répandent sur la sociéte, assez modérées pour être satisfaites des suffrages d'un petit nombre d'approbateurs ; enfin, détachées des futils avantages que des sociétés injustes n'accordent trop communément qu'à la bassesse, à l'intrigue & aux crimes.

Malgré l'injustice qui regne dans le monde, il est pourtant des hommes vertueux ; il est, au sein même des nations les plus vicieuses, des êtres bienfaisans, instruits du prix de la vertu, qui sçavent qu'elle arrache des hommages même à ses ennemis ; il en est qui se contentent au moins des récompenses intérieures & cachées dont nul pouvoir sur la terre n'est capable de les frustrer. En effet, l'homme de bien acquiert des droits sur l'estime, la vénération, la confiance & l'amour de ceux mêmes dont la conduite est opposée à la sienne ; le vice est forcé de céder à la vertu, dont, en rougissant, il reconnoît la supériorité. Indépendamment de cet ascendant si doux, si grand, si sûr, quand l'univers entier seroit injuste pour l'homme de bien, il lui reste l'avantage de s'aimer, de s'estimer lui-même, de rentrer avec plaisir dans le fond de son cœur, de contempler ses actions des mêmes yeux que les autres devroient avoir, s'ils n'étoient aveuglés. Nulle force ne peut lui ravir l'estime méritée de lui-même ; cette estime n'est un sentiment ridicule que lorsqu'elle n'est point fondée ; il ne doit être blâmé, que lorsqu'il se montre d'une façon humiliante & fâcheuse pour les autres ; c'est alors que nous le nommons *orgueil* ; s'appuie-t-il sur des choses futiles ? nous l'appellons *vanité* ; on ne peut le condamner, on le trou-

ve légitime & fondé, on l'appelle *élévation*, *grandeur d'ame*, noble fierté, lorsqu'il s'appuye sur des vertus & sur des talens vraiment utiles à la société, quand même elle seroit incapable de les apprécier.

Cessons donc d'écouter les déclamations de ces superstitions, qui, ennemies de notre bonheur, ont voulu le détruire jusques dans le fond de nos cœurs; qui nous ont prescrit la haîne & le mépris de nous-mêmes; qui prétendent arracher à l'homme de bien la récompense, souvent unique, qui reste à la vertu dans ce monde pervers. Anéantir en lui le sentiment si juste d'un amour propre fondé, ce seroit briser le plus puissant des ressorts qui le porte à bien faire. Quel mobile lui resteroit-il, en effet, dans la plupart des sociétés humaines? N'y voyons-nous pas la vertu méprisée & découragée? le crime audacieux & le vice adroit récompensés? l'amour du bien public taxé de folie; l'exactitude à remplir ses devoirs, regardée comme une duperie; la compassion, la sensibilité, la tendresse & la fidélité conjugale, l'amitié sincere & inviolable méprisées & traitées de ridicules? Il faut à l'homme, des motifs pour agir; il n'agit bien ou mal qu'en vue de son bonheur, ce qu'il juge son bonheur, est son intérêt; il ne fait rien gratuitement; & quand on lui retient le salaire de ses actions utiles, il est réduit, ou à devenir aussi méchant que les autres, ou à se payer de ses propres mains.

Cela posé, l'homme de bien ne peut jamais être complettement malheureux, il ne peut être totalement privé de la récompense qui lui est due; la vertu peut tenir lieu de tous les biens ou bonheurs d'opinion, il n'en est point qui puissent la

remplacer. Ce n'est pas que l'homme honnête soit exempt d'afflictions ; ainsi que le méchant, il est sujet aux maux physiques ; il peut être dans l'indigence ; il est souvent en butte à la calomnie, à l'injustice, à l'ingratitude, à la haîne ; mais, au milieu de ses traverses, de ses peines & de ses chagrins, il trouve en lui-même un support ; il est content de lui-même ; il se respecte, il sent sa propre dignité, il connoît la bonté de ses droits, & se console par la confiance qu'il a dans la justice de sa cause. Ces appuis ne sont point faits pour le méchant : sujet ainsi que l'homme de bien à des infirmités & aux caprices du sort, il ne trouve, dans le fond de son cœur, que des soucis, des regrets, des remors ; il s'affaisse sur lui-même ; il n'est pas soutenu par sa conscience, son esprit & son corps se trouvent accablés de tous côtés à la fois. L'homme de bien n'est point un Stoïcien insensible; la vertu ne procure point l'impassibilité ; mais s'il est infirme, il est moins à plaindre que le méchant malade ; s'il est indigent, il est moins malheureux que le méchant dans la misere ; s'il est dans la disgrace, il est moins accablé que le méchant disgracié.

Le bonheur de chaque homme dépend de son tempérament cultivé ; la nature fait les heureux ; la culture, l'instruction, la réflexion font valoir le terrein que la nature a formé, & le mettent à portée de produire des fruits utiles. Etre heureusement né pour soi-même, c'est avoir reçu de la nature un corps sain, des organes agissants avec précision, un esprit juste, un cœur dont les passions & les desirs sont analogues & conformes aux circonstances dans lesquels le sort nous a placés. La nature a donc tout fait pour nous, lorsqu'elle nous a donné la dose de

vigueur & dénergie qui nous suffit pour obtenir les choses que notre état, notre façon de penser, notre tempérament nous font desirer. Cette nature nous a fait un présent funeste, lorsqu'elle nous a donné un sang trop bouillant, une imagination trop active, des desirs impétueux pour des objets impossibles à obtenir dans nos circonstances, ou, du moins, que nous ne pouvons nous procurer sans des efforts incroyables, capables de mettre notre bien-être en danger, & de troubler le repos de la société. Les hommes les plus heureux sont communément ceux qui possedent une ame paisible, qui ne desirent que les choses qu'elle peut se procurer par un travail propre à maintenir son activité, sans lui causer des secousses trop importunes & trop violentes. Un Philosophe, dont les besoins sont aisément satisfaits, étranger à l'ambition, content dans le cercle d'un petit nombre d'amis, est, sans doute, un être plus heureusement constitué, qu'un conquérant ambitieux, dont l'imagination affamée est réduite au désespoir de n'avoir qu'un monde à ravager. Celui qui est heureusement né, ou que la nature a rendu susceptible d'être convenablement modifié, n'est point un être nuisible à la société: elle n'est communément troublée que par des hommes mal nés, turbulens, mécontens de leur sort, énivrés de passions, épris d'objets difficiles, qui la mettent en combustion pour obtenir les biens imaginaires, dans lesquels ils ont fait consister leur bonheur. Il faut, à un Alexandre, des empires détruits, des nations baignées dans le sang, des villes réduites en cendres pour contenter cette passion pour la gloire dont il s'est fait une fausse idée, & dont son imagination est altérée; il ne faut, à

Diogene, qu'un tonneau & la liberté de paroître bizarre ; il ne faut, à Socrate, que le plaisir de former des disciples à la vertu.

L'homme étant par son organisation un être à qui le mouvement est toujours nécessaire, doit toujours desirer ; voilà pourquoi une trop grande facilité à se procurer les objets, le rend bientôt insipides pour lui. Pour sentir le bonheur, il faut des efforts pour l'obtenir ; pour trouver des charmes dans la jouissance, il faut que le desir soit irrité par des obstacles ; nous sommes sur le champ dégoutés des biens qui ne nous ont rien coûté. L'attente du bonheur, le travail nécessaire pour se le procurer, les peintures variées & multipliées que l'imagination nous en fait, donnent à notre cerveau le mouvement dont il a besoin, lui font exercer ses facultés, mettent tous ses ressorts en jeu, en un mot, lui donnent une activité agréable dont la jouissance du bonheur lui-même ne peut point nous dédommager. L'action est le véritable élément de l'esprit humain ; dès qu'il cesse d'agir, il tombe dans l'ennui. Notre ame a besoin d'idées, comme notre estomac, d'alimens. (90)

Ainsi, l'impulsion que le desir nous donne, est lui-même un grand bien ; il est, pour l'esprit, ce que l'exercice est pour le corps ; sans lui, nous ne trouvons aucun plaisir dans les alimens qu'on nous

(90) L'avantage que les sçavans & les gens de lettres ont sur les ignorans & les gens désœuvrés, ou inhabitués à penser & à étudier, n'est dû qu'à la multitude & la variété des idées que fournissent à l'esprit l'étude & la réflexion. L'esprit d'un homme qui pense, trouve plus de pâture dans un bon livre, que l'esprit d'un ignorant, dans tous les plaisirs que ses richesses lui procurent. Etudier, c'est amasser un magazin d'idées. C'est la multitude & la combinaison des idées qui met tant de différence entre les hommes, & qui leur donne de l'avantage sur les autres animaux.

présente ; c'est la soif qui rend le plaisir de boire si agréable pour nous ; la vie est un cercle perpétuel de desirs renaissants, & de desirs satisfaits. Le repos n'est un bien que pour celui qui travaille ; il est une source d'ennuis, de tristesse & de vices pour celui qui n'a point travaillé. Jouir, sans interruption, c'est ne jouir de rien ; l'homme qui n'a rien à desirer, est, à coup sûr, plus malheureux que celui qui souffre.

Ces réflexions fondées sur l'expérience, doivent nous prouver que le mal, ainsi que le bien, dépend de l'essence des choses. Le bonheur, pour être senti, ne peut être continu ; le travail est nécessaire à l'homme pour mettre de l'intervalle entre ses plaisirs ; son corps a besoin d'exercice ; son cœur a besoin de desirs ; le malaise peut seul nous faire goûter le bien-être, c'est lui qui forme les ombres dans le tableau de la vie humaine. Par une loi irrévoquable du destin, les hommes sont forcés d'être mécontents de leur sort, de faire des efforts pour le changer, de s'envier réciproquement une félicité dont aucun d'eux ne jouit parfaitement. C'est ainsi, que le pauvre envie l'opulence du riche, tandis que celui-ci est souvent bien moins heureux que lui ; c'est ainsi, que le riche envie les avantages d'une pauvreté qu'il voit active, saine, & souvent riante au sein même de la misere.

Si tous les hommes étoient parfaitement contents, il n'y auroit plus d'activité dans le monde ; il faut desirer, agir, travailler pour être heureux ; tel est l'ordre d'une nature dont la vie est dans l'action. Les sociétés humaines ne peuvent subsister que par un échange continuel des choses dans lesquelles les hommes font consister leur bonheur. Le pauvre est forcé de desirer & de tra-

vailler pour obtenir ce qu'il sçait nécessaire à la conservation de son être ; se nourrir, se vêtir, se loger, se propager, sont les premiers besoins que la nature lui donne ; les a-t-il satisfaits ? bientôt il est forcé de se créer des besoins tout nouveaux, ou plutôt, son imagination ne fait que raffiner sur les premiers ; elle cherche à les diversifier, elle veut les rendre plus piquants ; quand une fois, parvenu à l'opulence, il a parcouru tout le cercle des besoins & de leurs combinaisons, il tombe dans le dégoût. Dispensé de travail, son corps amasse des humeurs ; dépourvu de désirs, son cœur tombe en langueur ; privé d'activité, il est forcé de faire part de ses richesses à des êtres plus actifs, plus laborieux que lui ; ceux-ci, pour leur propre intérêt, se chargent du soin de travailler pour lui, de lui procurer ses besoins, de le tirer de sa langueur, de contenter ses fantaisies. C'est ainsi, que les riches & les grands excitent l'énergie, l'activité, l'industrie de l'indigent ; celui-ci travaille à son propre bien-être, en travaillant pour les autres ; c'est ainsi, que le desir d'améliorer son sort, rend l'homme nécessaire à l'homme ; c'est ainsi, que les desirs toujours renaissans & jamais rassasiés, sont le principe de la vie, de la santé, de l'activité, de la société. Si chaque homme se suffisoit à lui-même, il n'auroit nul besoin de vivre en société ; nos besoins, nos desirs, nos fantaisies nous mettent dans la dépendance des autres, & font que chacun de nous, pour son propre intérêt, est forcé d'être utile à des êtres capables de lui procurer les objets qu'il n'a pas lui-même. Une nation n'est que la réunion d'un grand nombre d'hommes liés les uns aux autres par leurs besoins

ou leurs plaisirs ; les plus heureux y sont ceux qui ont le moins de besoins, & qui ont le plus de moyens de les satisfaire.

Dans les individus de l'espece humaine, ainsi que dans les sociétés politiques, la progression des besoins est une chose nécessaire ; elle est fondée sur l'essence de l'homme ; il faut que les besoins naturels, une fois satisfaits, soient remplacés par des besoins que nous nommons *imaginaires*, ou *besoins d'opinion* ; ceux-ci deviennent aussi necessaires à notre bonheur que les premiers. L'habitude qui permet au sauvage d'Amérique d'aller tout nud, force l'habitant civilisé d'une nation Européenne de se vêtir ; l'homme pauvre se contente d'un vêtement très-simple qui lui sert toute l'année ; l'homme riche veut un habit conforme à chaque saison ; il souffriroit, s'il n'avoit point la commodité d'en changer ; il seroit affligé, si son habit n'annonçoit point aux autres son opulence, son rang, sa supériorité. C'est ainsi, que l'habitude multiplie les besoins du riche ; c'est ainsi, que sa vanité devient elle-même un besoin, qui met en jeu mille bras empressés à la satisfaire ; enfin, cette vanité procure à des hommes indigens les moyens de subsister. Celui qui s'est habitué au faste, au luxe dans les habits, lorsqu'il est privé de ces signes de l'opulence, auxquels il attache une idée de bonheur, se trouve aussi malheureux que le pauvre qui n'a point de quoi se vétir. Les nations, civilisées aujourd'hui ; ont commencé par être sauvages, errantes & vagabondes, occupées de la chasse & de la guerre, forcées de chercher leur subsistance avec peine : peu-à-peu elles se sont fixées, elles se sont livrées à l'agriculture, ensuite au commerce : elles ont raffiné sur leurs premiers

besoins, elles en ont étendu la sphere, elles ont imaginé mille moyens pour les contenter : progression naturelle & nécessaire dans des êtres actifs qui ont besoin de sentir, & qui, pour être heureux, doivent varier leurs sensations.

A mesure que les besoins des hommes se multiplient, ils deviennent plus difficiles à satisfaire ; ils sont forcés de dépendre d'un plus grand nombre de leurs semblables ; pour exciter leur activité, pour les engager à concourir à ses vues, l'on est donc obligé de se procurer les objets capables de les inviter à contenter ses desirs ; un sauvage n'a qu'à étendre la main pour cueillir le fruit qui suffit à sa nourriture, le citoyen opulent d'une société florissante est obligé de faire mouvoir des milliers de bras pour créer le repas somptueux & les mêts recherchés, devenus nécessaires pour réveiller son appetit languissant, ou pour flatter sa vanité. D'où l'on voit que, dans la même proportion que nos besoins se multiplient, nous sommes forcés de multiplier les moyens de les satisfaire. Les richesses ne sont autre chose que des moyens de convention, à l'aide desquels nous sommes à portée de faire concourir un grand nombre d'hommes à contenter nos desirs, ou de les inviter, par leur intérêt propre, à contribuer à nos plaisirs. Que fait l'homme riche, sinon d'annoncer à des indigens qu'il peut leur fournir les moyens de subsister, s'ils consentent à se prêter à ses volontés ? Que fait l'homme qui a du pouvoir, sinon de montrer aux autres, qu'il est en état de leur fournir des moyens de se rendre heureux ? Les souverains, les grands, les rches ne nous paroissent heureux, que parce qu'ils possedent des moyens, ou des motifs suffisans pour déterminer un grand nombre d'hommes à s'occuper de leur bonheur.

Plus

Plus nous envisagerons les choses, & plus nous nous convaincrons que les fausses opinions des hommes sont les vraies sources de leurs malheurs: le bonheur n'est si rare parmi eux, que parce qu'ils l'attachent à des objets, ou indifférens, ou inutiles à leur bien-être, ou qui se tournent en maux réels pour eux. Les richesses sont indifférentes en elles-mêmes, il n'y a que l'usage qu'on en sçait faire, qui les rende utiles, ou nuisibles. L'argent, indifférent au sauvage, qui ne sçauroit qu'en faire, est amassé par l'avare, pour qui il devient inutile, & dépensé par le prodigue & le voluptueux, qui ne s'en servent que pour acheter des regrets & des infirmités. Les plaisirs ne sont rien pour qui est incapable de les sentir, ils deviennent des maux réels, quand, destructeurs pour nous-mêmes, ils dérangent notre machine, nous font négliger nos devoirs, & nous rendent méprisables aux yeux des autres. Le pouvoir n'est rien en lui-même; il nous est inutile si nous ne nous en servons pour notre propre félicité; il nous devient funeste, dès que nous en abusons; il devient odieux, dès que nous l'employons à faire des malheureux. Faute d'être éclairés sur leurs vrais intérêts, ceux d'entre les hommes qui jouissent de tous les moyens de se rendre heureux, ne trouvent presque jamais le secret de les faire servir à leur propre bonheur. L'art de jouir est le plus ignoré; ce seroit celui qu'il faudroit apprendre, avant que de desirer; la terre est remplie d'hommes qui ne s'occupent que du soin de se procurer des moyens sans jamais en connoître la fin. Tout le monde desire de la fortune & du pouvoir, & nous voyons très-peu de gens, que ces objets rendent heureux.

Il est naturel, très-nécessaire, très-raisonnable de

desirer les choses qui peuvent contribuer à augmenter la somme de notre félicité. Les plaisirs, les richesses, le pouvoir sont des objets dignes de notre ambition & de nos efforts, lorsque nous sçavons en faire usage, pour rendre notre existence plus agréable; nous ne pouvons blâmer celui qui les desire, ni mépriser ou haïr celui qui les possede, que quand, pour les obtenir, il emploie des moyens odieux, ou lorsque, après les avoir obtenus, il en fait un usage pernicieux, soit pour lui-même, soit pour les autres. Desirons la puissance, la grandeur, le crédit, lorsque nous pouvons y prétendre, sans les acheter aux dépens de notre repos, ou de celui des êtres avec qui nous vivons. Desirons les richesses, quand nous sçaurons en faire un usage vraiment avantageux pour nous-mêmes & pour les autres; mais n'employons jamais, pour nous les procurer, des voies que nous serons forcés de nous reprocher, ou qui nous attireroient la haîne de nos associés. Souvenons-nous toujours que notre bonheur solide doit se fonder sur l'estime de nous-mêmes, & sur les avantages que nous procurons à d'autres, & que, de tous les projets, le plus impratiquable, pour un être qui vit en société, c'est celui de vouloir se rendre exclusivement heureux.

CHAPITRE XVI.

Les erreurs des hommes, sur ce qui constitue le bonheur, sont la vraie source de leurs maux. Des vains remedes qu'on leur a voulu appliquer.

LA raison ne défend point à l'homme de former de vastes desirs; l'ambition est une passion utile au genre humain, quand elle a son bonheur pour ob-

jet. De grandes ames veulent agir dans une grande sphere ; des Génies puissans, éclairés, bienfaisants, placés dans d'heureuses conjonctures, répandent, au loin, leurs influences favorables ; ils ont besoin, pour leur propre félicité, de faire un grand nombre d'heureux. Tant de Princes jouissent si rarement d'un vrai bonheur, parce que leurs ames foibles & rétrécies sont forcées d'agir dans une sphere trop étendue pour leur peu d'énergie. C'est ainsi que, par l'inaction, l'indolence, l'incapacité de leurs chefs, les nations languissent souvent dans la misère, & sont soumises à des maîtres aussi peu capables de faire leur propre bonheur, que celui de leurs sujets. D'un autre côté, des ames trop emportées, trop bouillantes, trop actives, sont elles-mêmes à la gêne dans la sphere qui les renferme, & leur chaleur déplacée en fait des fléaux du Genre humain. (91) Alexandre fut un monarque aussi nuisible à la terre, & aussi mécontent de son sort, que le despote indolent qu'il parvint à détrôner. Les ames de l'un & de l'autre furent peu proportionnées à leurs spheres.

Le bonheur de l'homme ne résultera jamais que de l'accord de ses desirs avec ses circonstances. La puissance souveraine n'est rien pour celui qui la possede, s'il ne sçait en user pour son propre bonheur ; elle est un mal réel, si elle le rend malheureux ; elle est un abus détestable, si elle produit l'infortune d'une portion du genre humain. Les princes les plus puissants ne sont, pour l'ordinaire, si étrangers au bonheur, & leurs sujets ne sont si communément dans l'infortune, que parce que les premiers pos-

(91) *Æstuat infelix angusto limite mundi.* Séneque dit d'Alexandre, *post Darium & Indos pauper est Alexander ; inventus est qui concupisceret aliquid post omnia.*

V. SENEC. EPIST. 120.

dans l'erreur, toutes les fois qu'elle respecte des hommes qui n'emploient qu'à sa destruction, une puissance qu'elle ne doit approuver que lorsqu'elle en recueille les fruits.

Les richesses, inutiles à l'avare qui n'en est que le triste géolier, nuisibles au débauché, à qui elles ne procurent que des infirmités, des ennuis, des dégoûts, peuvent mettre dans les mains de l'homme de bien mille moyens d'augmenter la somme de son bonheur; mais, avant de desirer les richesses, il faut sçavoir en user; l'argent n'est que le signe représentatif du bonheur; en jouir, s'en servir pour faire des heureux, voilà la réalité. L'argent, d'après les conventions des hommes, procure tous les biens que l'on puisse desirer; il n'en est qu'un seul qu'il ne procure point, c'est celui d'en sçavoir user. Avoir de l'argent, sans sçavoir en jouir, c'est posséder la clef d'un Palais commode dont on s'interdit l'entrée; le prodiguer, c'est jetter cette clef dans la riviere; en faire un mauvais usage, c'est s'en servir pour se blesser. Donnez à l'homme de bien éclairé les plus amples trésors, il n'en sera point accablé; s'il a l'ame grande & noble, il ne fera qu'étendre, au loin, ses bienfaits; il méritera l'affection d'un grand nombre d'hommes; il s'attirera l'amour & les hommages de ceux qui l'entourrent; il sera retenu dans ses plaisirs, afin de pouvoir en jouir; il sçaura que l'argent ne rétablira point une ame usée par la jouissance, des organes affoiblis par des excès, un corps énervé & devenu désormais incapable de se soutenir, qu'à force de privation, il sçaura que l'abus des voluptés étouffe le plaisir dans la source, & que tous les trésors du monde ne peuvent renouveller des sens.

On voit donc que rien n'eſt plus frivole que les déclamations d'une ſombre philoſophie contre le deſir du pouvoir, de la grandeur, des richeſſes, des plaiſirs. Ces objets ſont deſirables pour nous, dès que notre ſort nous permet d'y prétendre, ou lorſque nous ſçavons la maniere de les faire tourner à notre avantage réel; la raiſon ne peut les blâmer ou les mépriſer, quand, pour les obtenir, nous ne bleſſons perſonne; elle les eſtime, quand nous nous en ſervons pour nous rendre nous-mêmes & les autres, heureux. Le plaiſir eſt un bien, il eſt de notre eſſence de l'aimer; il eſt raiſonnable, lorſqu'il nous rend chere notre exiſtence, lorſqu'il ne nous nuit point à nous-mêmes, lorſque ſes conſéquences ne ſont point fâcheuſes pour les autres. Les richeſſes ſont le ſymbole de la plupart des biens de ce monde; elles deviennent une réalité, lorſqu'elles ſont entre les mains d'un homme qui en ſçait uſer. Le pouvoir eſt le plus grand des biens, lorſque celui qui en eſt le dépoſitaire, a reçu, de la nature & de l'éducation, une ame aſſez grande, aſſez noble, aſſez forte pour étendre ſes heureuſes influences ſur des nations entieres, qu'il met par-là dans une legitime dépendance, & quil enchaîne par ſes bienfaits: l'on n'acquiert le droit de commander aux hommes, qu'en les rendant heureux.

Les droits de l'homme ſur ſon ſemblable, ne peuvent être fondés que ſur le bonheur qu'il lui procure, ou qu'il lui donne lieu d'eſpérer; ſans cela, le pouvoir qu'il exerce ſur lui, ſeroit une violence, une uſurpation, une tyrannie manifeſte; ce n'eſt que ſur la faculté de nous rendre heureux, que toute autorité légitime eſt fondée. Nul mortel ne reçoit de la nature le droit de commander à un autre; mais nous

l'accordons volontairement à celui de qui nous espérions notre bien-être. Le gouvernement n'est que le droit de commander à tous, conféré au souverain pour l'avantage de ceux qui sont gouvernés. Les souverains sont les défenseurs & les gardiens de la personne des biens, de la liberté de leurs sujets, ce n'est qu'à cette condition, que ceux-ci consentent d'obéir ; le gouvernement n'est qu'un brigandage, dès qu'il se sert des forces qui lui sont confiées pour rendre la société malheureuse. L'empire de la religion n'est fondé que sur l'opinion où l'on est qu'elle a le pouvoir de rendre les nations heureuses ; les Dieux ne seroient que des phantômes odieux, s'ils rendoient les hommes malheureux. (92) Le gouvernement & la religion ne seroient des institutions raisonnables ; qu'autant que l'un & l'autre contribueroient à la félicité des hommes ; il y auroit de la folie à se soumettre à un joug dont il ne résulteroit que du mal ; il y auroit de l'injustice à forcer les mortels de renoncer à leurs droits, sans avantage pour eux.

L'autorité qu'un Pere exerce sur sa famille, n'est fondée que sur les avantages qu'il est supposé lui procurer. Les rangs, dans les sociétés politiques, n'ont pour base que l'utilité réelle ou imaginaire de quelques citoyens, en faveur de laquelle les autres consentent à les distinguer, à les respecter, à leur obéir. Le riche n'acquiert des droits sur l'indigent, qu'en vertu du bien-être qu'il est en état de lui faire

(92) Cicéron dit : *Nisi homini Deus placuerit, Deus non erit.* » Dieu ne peut obliger les hommes à lui obéir, qu'en leur faisant » connoître qu'il est en son pouvoir de les rendre heureux ou mal- » heureux. » *Voyez défense de la religion* **Tom. I. pag.** 433. Il faut conclure de ces principes que l'homme est en droit de juger la religion & les Dieux, d'après les avantages ou les désavantages qu'ils procurent à la société.

éprouver. Le génie, les talens de l'esprit, les sciences & les arts n'ont des droits sur nous, qu'en raison de l'utilité, des agrémens & des avantages qu'ils procurent à la société. En un mot, c'est le bonheur, c'est l'attente du bonheur, c'est son image que nous chérissons, que nous estimons, que nous adorons sans cesse. Les Dieux, les Monarques, les riches, les grands peuvent bien nous en imposer, nous éblouir, nous intimider par leur puissance; jamais ils n'obtiendront la soumission volontaire de nos cœurs qui seuls peuvent conférer des droits légitimes, que par des bienfaits réels & des vertus. L'utilité n'est autre chose que le bonheur véritable; être utile, c'est être vertueux; être vertueux, c'est faire des heureux.

Le bonheur qu'on nous procure, est la mesure invariable & nécessaire de nos sentimens pour les êtres de notre espece, pour les objets que nous desirons, pour les opinions que nous embrassons, pour les actions dont nous jugeons; nous sommes les dupes de nos préjugés, toutes les fois que nous cessons de nous servir de cette mesure pour régler nos jugemens. Nous ne risquerons jamais de nous tromper, lorsque nous examinerons qu'elle est l'utilité réelle qui résulte, pour notre espece, des religions, des gouvernemens, des loix, de toutes les institutions, les inventions & les actions des hommes.

Un coup d'œil superficiel peut souvent nous séduire; mais des expériences réfléchies nous ramenent à la raison, qui ne peut nous tromper. Elle nous apprend que le plaisir est un bonheur momentané, mais que souvent il devient un mal; que le mal est une peine passagere qui souvent devient un bien; elle nous fait connoître la vraie

nature

nature des objets, & pressentir les effets que nous pouvons en attendre; elle nous fait distinguer les penchans auxquels notre bien-être nous permet de nous livrer, de ceux, à la séduction desquels, nous devons résister. Enfin, elle nous convaincra toujours que l'intérêt des êtres intelligens, amoureux de leur bonheur, & qui desirent de rendre leur existence heureuse, veut que l'on détruise pour eux tous les phantômes, les chimeres & les préjugés qui mettent des obstacles à leur félicité dans ce monde.

Si nous consultons l'expérience, nous verrons que c'est dans des illusions & des opinions sacrées, que nous devons chercher la source véritable de cette foule de maux dont nous voyons par-tout le genre humain accablé. L'ignorance des causes naturelles lui créa des Dieux; l'imposture les rendit terribles, leur idée funeste poursuivit l'homme, sans le rendre meilleur, le fit trembler sans fruit, remplit son esprit de chimeres, s'opposa aux progrès de sa raison, l'empêcha de chercher son bonheur. Ses craintes le rendirent esclave de ceux qui le tromperent, sous prétexte de son bien; il fit le mal, quand on lui dit que ses Dieux demandoient des crimes; il vécut dans l'infortune, parce qu'on lui fit entendre que ses Dieux le condamnoient à être misérable; il n'osa jamais résister à ses Dieux, ni se débarasser de ses fers, parce qu'on lui fit entendre que la stupidité, le renoncement à la raison, l'engourdissement de l'esprit, l'abjection de son ame étoient de surs moyens d'obtenir l'éternelle félicité.

Des préjugés non moins dangereux ont aveuglé les hommes sur leurs gouvernemens. Les na-

tions ne connurent point les vrais fondemens de l'autorité ; elles n'oserent exiger le bonheur de ces Rois, chargés de le leur procurer ; elles crurent que les souverains, travestis en Dieux, recevoient, en naissant, le droit de commander au reste des mortels, pouvoient disposer, à leur gré, de la félicité des peuples, & n'étoient point comptables des malheureux qu'ils faisoient. Par une suite nécessaire de ces opinions, la politique dégénéra dans l'art fatal de sacrifier la félicité de tous, au caprice d'un seul, ou de quelques méchans privilégiés. Malgré les maux qu'elles éprouverent, les Nations furent en adoration devant les Idoles qu'elles s'étoient faites, & respecterent follement les instruments de leurs miseres ; elles obéirent à leurs volontés injustes ; elles prodiguerent leur vie, leur sang, leurs trésors, pour assouvir leur ambition, leur avidité insatiable, leurs fantaisies renaissantes ; elles eurent une vénération stupide pour tous ceux qui posséderent, avec le souverain, le pouvoir de nuire ; elles furent à genoux devant le crédit, le rang, les titres, l'opulence, le faste : enfin, victimes de leurs préjugés, elles attendirent vainement leur bien-être de quelques hommes, qui, malheureux eux-mêmes par leurs vices, & par l'incapacité de jouir, ne furent gueres disposés à s'occuper du bien-être des peuples : sous de tels chefs, leur bonheur physique & moral fut également négligé, ou même anéanti.

Nous trouvons le même aveuglement dans la science des mœurs. La religion, qui n'eut jamais que l'ignorance pour base, & l'imagination pour guide, ne fonda point la morale sur la nature de l'homme, sur ses rapports avec les hommes, sur

les devoirs qui découlent néceſſairement de ces rapports : elle aima mieux la fonder ſur des rapports imaginaires, qu'elle prétendit ſubſiſter entre l'homme & des puiſſances inviſibles qu'elle avoit gratuitement imaginées, & fauſſement fait parler. Ce furent ces Dieux inviſibles, que la religion peignit toujours, comme des Tyrans pervers qui furent les arbitres & les modeles de la conduite de l'homme ; il fut méchant, inſociable, inutile, turbulent, fanatique, quand il voulut imiter ces Tyrans diviniſés, ou ſe conformer aux leçons de leurs interprêtes. Ceux-ci profiterent ſeuls de la religion, & des ténebres qu'elle répandit ſur l'eſprit humain ; les nations ne connurent, ni la nature, ni la raiſon, ni la vérité : elles n'eurent que des religions, ſans avoir aucunes idées certaines de la morale, ou de la vertu. Quand l'homme fit du mal à ſes ſemblables, il crut avoir offenſé ſon Dieu, il ſe crut quitte, en s'humiliant devant lui, en lui faiſant des préſens ; en mettant ſon prêtre dans ſes intérêts. Ainſi, la religion, loin de donner une baſe ſure, naturelle & connue à la morale, ne lui donna qu'une baſe chancelante, idéale, impoſſible à connoître. Que dis-je? Elle la corrompit, & ſes expiations achéverent de la ruiner. Quand elle voulut combattre les paſſions des hommes, elle le fit vainement ; toujours enthouſiaſte & privée d'expérience, elle n'en connut jamais les vrais remedes ; ſes remedes furent dégoutans & propres à révolter les malades ; elle les fit paſſer pour divins, parce qu'ils ne furent point faits pour des hommes ; ils furent inefficaces, parce que des chimeres ne peuvent rien contre des paſſions que les motifs les plus réels &

les plus forts concourroient à faire naître & à nourrir dans les cœurs. La voix de la religion, ou des Dieux, ne put se faire entendre dans le tumulte des sociétés, où tout crioit à l'homme, qu'il ne pouvoit se rendre heureux, sans nuire à ses semblables: les vaines clameurs ne firent que rendre la vertu haïssable, parce qu'elles la représenterent toujours, comme ennemie du bonheur & des plaisirs des humains. Dans l'observation de leurs devoirs, on ne fit voir aux mortels, que le cruel sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher, & jamais on ne leur donna des motifs réels pour faire ce sacrifice. Le présent l'emporta sur l'avenir, le visible sur l'invisible, le connu sur l'inconnu, & l'homme fut méchant, parce que tout lui dit qu'il falloit l'être pour obtenir le bonheur.

C'est ainsi que la somme des malheurs du genre humain ne fut point diminuée, mais s'accrut, au contraire, par ses religions, par ses gouvernemens, par son éducation, par ses opinions, en un mot, par toutes les institutions qu'on lui fit adopter, sous prétexte de rendre son sort plus doux. L'on ne peut trop le répéter, c'est dans l'erreur, que nous trouverons la vraie source des maux dont la race humaine est affligée; ce n'est point la nature qui la rendit malheureuse; ce n'est point un Dieu irrité qui voulut qu'elle vécût dans les larmes; ce n'est point une dépravation héréditaire qui a rendu les mortels méchans & malheureux; c'est uniquement à l'erreur que sont dus ces effets déplorables.

Le souverain bien, tant cherché par quelques sages, & par d'autres, annoncé avec tant d'emphase, ne peut être regardé que comme une chi-

mere, semblable à cette *Panacée* merveilleuse que quelques adeptes ont voulu faire passer pour le remede universel. Tous les hommes sont malades, la naissance les livre aussi-tôt à la contagion de l'erreur; mais chacun d'eux, par une suite de son organisation naturelle & de ses circonstances particulieres, en est diversement affecté. S'il est un remede général que l'on puisse appliquer aux maladies diversifiées & compliquées des hommes, il n'en est qu'un sans doute, & ce remede est la vérité, qu'il faut puiser dans la nature.

A la vue des erreurs qui aveuglent le plus grand nombre des mortels, & qu'ils sont forcés de sucer avec le lait; à la vue des desirs dont ils sont perpétuellement agités, des passions qui les tourmentent, des inquiétudes qui les rongent, des maux, tant physiques que moraux, qui les assiegent de toutes parts, on seroit tenté de croire que le bonheur n'est point fait pour ce monde, & que ce seroit une entreprise vaine, que de vouloir guérir des esprits que tout conspire à empoisonner. Quand on considere ces superstitions qui les allarment, les divisent & les rendent insensés; ces gouvernemens qui les oppriment, ces loix qui les gênent, ces injustices multipliées sous lesquelles on voit gémir presque tous les peuples de la terre, enfin, ces vices & ces crimes qui rendent l'état de société si haïssable presque à tous ceux qui s'y trouvent; l'on a peine à se défendre de l'idée que l'infortune est l'apanage du genre humain, que ce monde n'est fait que pour rassembler des malheureux, que le bonheur est une chimere, ou, du moins, un point si fugitif, qu'il est impossible de le fixer.

Des superstitieux atrabilaires & nourris de mélancolie, virent donc, sans cesse, la nature ou son auteur acharnés contre l'espece humaine; ils supposerent que l'homme, objet constant de la colere du ciel, l'irritoit même par ses desirs, & se rendoit criminel, en cherchant une félicité qui n'étoit pas faite pour lui. Frappés de voir que les objets que nous desirons le plus vivement, ne sont jamais capables de remplir notre cœur, ils ont décrié ces objets, comme nuisibles, comme odieux, comme abominables; ils ont prescrit de les fuir, ils ont fait main basse, indistinctement, sur toutes les passions les plus utiles à nous-mêmes, & aux êtres avec qui nous vivons; ils ont voulu que l'homme se rendit insensible, devînt l'ennemi de lui-même, se séparât de ses semblables, renonçât à tout plaisir, se refusât le bonheur, en un mot, se dénaturât.
» Mortels! ont-ils dit, vous êtes nés pour le malheur; l'auteur de votre existence vous destina pour l'infortune; entrez donc dans ses vues & rendez-vous malheureux. Combattez ces desirs rébelles qui ont la félicité pour objet; renoncez à ces plaisirs, qu'il est de votre essence d'aimer; ne vous attachez à rien ici bas; Fuyez une société qui ne sert qu'à enflammer votre imagination, pour des biens que vous devez vous refuser; brisez le ressort de votre ame; réprimez cette activité qui cherche à mettre fin à vos peines; souffrez, affligez-vous, gémissez: telle est pour vous la route du bonheur."

Aveugles Médecins! qui ont pris, pour une maladie, l'état naturel de l'homme! ils n'ont point vu que ses passions & ses desirs lui sont essentiels! que lui défendre d'aimer & de desirer, c'est vouloir lui

enlever son être ; que l'activité est la vie de la société, & que, nous dire de nous haïr & de nous mépriser nous-mêmes, c'est nous ôter le mobile le plus propre à nous porter à la vertu. C'est ainsi que, par ses remedes surnaturels, la religion, loin de guérir les hommes de leurs maux, n'a fait que les aigrir & les désespérer ; au lieu de calmer leurs passions, elle rendit plus incurables, plus dangereuses & plus envenimées celles que leur nature ne leur avoit données que pour leur conservation & leur bonheur. Ce n'est point en éteignant nos passions, que l'on nous rendra heureux ; c'est en les dirigeant vers des objets vraiment utiles à nous-mêmes & aux autres.

Malgré les erreurs dont le genre humain est aveuglé ; malgré l'extravagance de ses institutions religieuses & politiques, malgré les plaintes & les murmures que nous faisons continuellement contre le sort, il est des heureux sur la terre. Nous y voyons quelquefois des souverains animés de la noble ambition de rendre les nations florissantes & fortunées ; nous y trouvons des Antonins, des Trajans, des Julien, des Henri ; nous y rencontrons des ames élevées qui mettent leur gloire & leur bonheur à encourager le mérite, à secourir l'indigence, à tendre la main à la vertu opprimée. Nous y trouvons des génies occupés du desir d'arracher l'admiration de leurs concitoyens, en les servant utilement, & jouissant du bonheur qu'ils procurent aux autres.

Ne croyons point que le pauvre lui-même soit exclu du bonheur. La médiocrité, l'indigence lui procurent souvent des avantages que l'opulence & la grandeur sont forcées de reconnoître & d'envier.

L'ame du pauvre, toujours en action, ne cesse de former des desirs, tandis que le riche & le puissant sont souvent dans le triste embarras de ne sçavoir que souhaiter, ou de desirer des objets impossibles à se procurer. (93) Son corps habitué au travail, connoît les douceurs du repos; ce repos est la plus rude des fatigues pour celui qui s'ennuie de son oisiveté. L'exercice & la frugalité procurent à l'un, de la vigueur & de la santé; l'intempérance & l'inertie des autres ne leur donne que des dégoûts & des infirmités. L'indigence tend tous les ressorts de l'ame, elle est mere de l'industrie; c'est de son sein que l'on voit sortir le génie, les talents, le mérite auxquels l'opulence & la grandeur sont forcées de rendre hommage. Enfin, les coups du sort trouvent dans le pauvre un roseau flexible qui cede sans se briser.

Ainsi, la nature ne fut point une marâtre pour le plus grand nombre de ses enfants. Celui que la fortune a placé dans un état obscur, ignore l'ambition qui dévore le courtisan, les inquiétudes de l'intriguant, les remors, les ennuis & les dégoûts de l'homme enrichi des dépouilles des nations dont il ne sçait profiter. Plus le corps travaille, & plus l'imagination se repose; c'est la diversité des objets qu'elle parcourt, qui l'allume; c'est la satiété de ces objets, qui lui cause du dégoût: l'imagination de l'indigent est circonscrite par la nécessité; il reçoit peu d'idées, il connoît peu d'objets, par conséquent, il a peu de desirs; il se contente de peu, tandis que la nature entiere suffit, à peine, pour contenter les vœux insatiables & les besoins imaginaires

(93) Petrone dit, *nescio quomodò bona mentis soror est paupertas.*

res de l'homme plongé dans le luxe, qui a parcouru ou épuisé tous les objets nécessaires. Ceux que le préjugé nous fait regarder, comme les plus malheureux des hommes, jouissent souvent d'avantages plus réels & plus grands que ceux qui les oppriment, qui les méprisent & qui, quelquefois, sont réduits à les envier. Des desirs bornés sont un bien très-réel : l'homme du peuple, dans son humble fortune, ne desire que du pain ; il l'obtient à la sueur de son front, il le mangeroit avec joie, si l'injustice ne le lui rendoit communément amer. Par le délire des gouvernemens, ceux qui nâgent dans l'abondance, sans être plus heureux pour cela, disputent au cultivateur les fruits même que ses bras font sortir de la terre. Les Princes sacrifient leur bonheur véritable & celui de leurs états, à des passions, à des caprices qui découragent les peuples, qui plongent leurs provinces dans la misere, qui font des millions de malheureux sans aucun profit pour eux-mêmes. La tyrannie oblige ses sujets de maudire leur existence, d'abandonner le travail, & leur ôte le courage de donner le jour à des enfans qui seroient aussi misérables que leurs peres : l'excès de l'oppression les force quelquefois de se révolter, ou de se venger par des attentats, des injustices qu'on leur fait. L'injustice, en réduisant l'indigence au désespoir, l'oblige de chercher dans le crime des ressources contre ses malheurs. Un gouvernement inique produit le découragement dans les ames ; ses vexations dépeuplent les campagnes, les terres demeurent sans culture, de là naît l'affreuse famine qui fait éclore les contagions & les pestes. Les malheurs des peuples produisent les révolutions ; aigris par l'infortune, les esprits entrent en

fermentation, & les renversemens des Empires en sont les effets necessaires. C'est ainsi, que le physique & le moral sont toujours liés, ou plutôt, sont la même chose.

Si l'iniquité des chefs ne produit pas toujours des effets si marqués, au moins elle produit la paresse, dont l'effet est de remplir les sociétés de mendians & de malfaiteurs, que, ni la religion, ni la terreur des loix ne peuvent arrêter, & que rien ne peut engager à demeurer les spectateurs malheureux d'un bien-être auquel il ne leur est pas permis de prendre part. Ils cherchent leur bonheur passager aux dépens même de leur vie, lorsque l'injustice leur a fermé la route du travail & de l'industrie qui les auroient rendus utiles & honnêtes.

Que l'on ne nous dise point que nul gouvernement ne peut rendre tous ses sujets heureux; il ne peut, sans doute, se flatter de contenter les fantaisies insatiables de quelques citoyens oisifs, qui ne sçavent qu'imaginer, pour calmer leurs ennuis: mais il peut & il doit s'occuper à contenter les besoins réels de la multitude. Une société jouit de tout le bonheur dont elle est susceptible, dès que le plus grand nombre de ses membres sont nourris, vêtus, logés, en un mot, peuvent, sans un travail excessif, se procurer les besoins que la nature leur a rendus nécessaires. Leur imagination est contente, dès qu'ils ont l'assurance que nulle force ne pourra leur ravir les fruits de leur industrie, & qu'ils travaillent pour eux-mêmes. Par une suite des folies humaines, des nations entieres sont forcées de travailler, de suer, d'arroser la terre de larmes, pour entretenir le luxe, les fantaisies, la corruption d'un petit nombre d'insensés, de quelques hommes inu-

tiles, dont le bonheur est devenu impossible ; parce que leur imagination égarée ne connoît plus de bornes. C'est ainsi, que les erreurs religieuses & politiques ont changé l'univers en une vallée de larmes.

Faute de consulter la raison, de connoître le prix de la vérité, d'être instruits de leurs véritables intérêts, de sçavoir en quoi consiste le bonheur solide & réel, les Princes & les peuples, les riches & les pauvres, les grands & les petits sont, sans doute, souvent très-éloignés d'être heureux ; cependant, si nous jettons un coup d'œil impartial sur la race humaine, nous y trouverons un plus grand nombre de biens que de maux. Nul homme n'est heureux en masse, mais il l'est en détail. Ceux qui se plaignent le plus amérement de la rigueur du destin, tiennent pourtant à leur existence par des fils, souvent imperceptibles, qui les empêchent d'en sortir. En effet, l'habitude nous rend nos peines plus légeres ; la douleur suspendue devient une vraie jouissance ; chaque besoin est un plaisir, au moment où il se satisfait ; l'absence du chagrin & de la maladie est un état heureux dont nous jouissons sourdement, & sans nous en appercevoir ; l'espérance, qui rarement nous abandonne tout-à-fait, nous aide à supporter les maux les plus cruels. Le prisonnier rit dans les fers ; le villageois fatigué rentre, en chantant, dans sa cabane ; enfin, l'homme qui se dit le plus infortuné, ne voit point arriver la mort sans effroi, à moins que le désespoir n'ait totalement défiguré la nature à ses yeux. (94)

Tant que nous desirons la continuation de notre être, nous ne sommes pas en droit de nous dire

(94) Voyez ce qui a été dit sur le Suicide dans le *Chapitre XIV*.

complettement malheureux; tant que l'espérance nous soutient, nous jouissons encore d'un très-grand bien. Si nous étions plus justes, en nous rendant compte de nos plaisirs & de nos peines, nous reconnoîtrions que la somme des premiers excede de beaucoup celle des derniers ; nous verrions que nous tenons un registre très-exact du mal, & peu exact du bien. En effet, nous avouerions qu'il est peu de journées entiérement malheureuses dans tout le cours de notre vie. Nos besoins périodiques nous procurent le plaisir de les contenter; notre ame est perpétuellement remuée par mille objets, dont la variété, la multiplicité, la nouveauté nous réjouit, suspend nos peines, fait diversion à nos chagrins. Les maux physiques sont-ils violens? Ils ne sont pas d'une longue durée, ils nous conduisent bientôt à notre terme; les maux de notre esprit nous y menent également. En même tems que la nature nous refuse tout bonheur, elle nous ouvre une porte pour sortir de la vie; refusons-nous d'y passer, c'est que nous trouvons encore du plaisir à exister. Les nations réduites au désespoir, sont-elles complettement malheureuses? Elles ont recours aux armes, &, au risque de périr, elles font leurs efforts pour terminer leurs souffrances.

De ce que tant d'hommes tiennent à la vie, nous devons donc en conclure qu'ils ne sont pas si malheureux qu'on le pense. Ainsi, ne nous exagérons plus les maux de l'espece humaine; imposons silence à l'humeur noire qui nous persuade que ses maux sont sans remede; diminuons peu-à-peu le nombre de nos erreurs, & nos calamités diminueront dans la même proportion. De ce que le cœur de l'homme ne cesse de former des desirs, n'en concluons

point qu'il eſt malheureux ; de ce que ſon corps a beſoin chaque jour de nourriture, concluons qu'il eſt ſain, & qu'il remplit ſes fonctions ; de ce que ſon cœur deſire, il faut en conclure qu'il a beſoin, à chaque inſtant, d'être remué, que les paſſions ſont eſſentielles au bonheur d'un être qui ſent, qui penſe, qui reçoit des idées & qui néceſſairement doit aimer & deſirer ce qui lui procure, ou lui promet une façon d'exiſter analogue à ſon énergie naturelle. Tant que nous vivons, tant que le reſſort de notre ame ſubſiſte dans ſa force, cette ame deſire ; tant qu'elle deſire, elle éprouve l'activité qui lui eſt néceſſaire ; tant qu'elle agit, elle vit. La vie peut être comparée à un fleuve, dont les eaux ſe pouſſent, ſe ſuccedent & coulent ſans interruption : forcées de rouler ſur un lit inégal, elles rencontrent par intervalles, des obſtacles, qui empêchent leur ſtagnation ; elles ne ceſſent de jaillir, de bondir & de couler, juſqu'à ce qu'elles ſoient rendues dans l'océan de la nature.

CHAPITRE XVII.

Des idées vraies ou fondées ſur la nature, ſont les ſeuls remedes aux maux des hommes. Récapitulation de cette premiere partie. Concluſion.

TOutes les fois que nous ceſſons de prendre l'expérience pour guide, nous tombons dans l'erreur. Nos erreurs deviennent encore plus dangereuſes & plus incurables, lorſqu'elles ont pour elles la ſanction de la religion ; c'eſt alors que nous ne conſentons jamais à revenir ſur nos pas ; nous nous croyons intéreſſés à ne plus voir, à ne plus

nous entendre, & nous supposons que notre bonheur exige que nous fermions les yeux à la vérité. Si la plupart des moralistes ont méconnu le cœur humain; s'ils se sont trompés sur ses maladies & sur les remedes qui pouvoient lui convenir; si les remedes qu'ils lui ont administrés, ont été inefficaces, ou même dangereux, c'est qu'ils ont abandonné la nature, ils ont résisté à l'expérience, ils n'ont osé consulter leur raison, ils ont renoncé au témoignage de leurs sens, ils n'ont suivi que les caprices d'une imagination éblouie par l'enthousiasme, ou troublée par la crainte; ils ont préféré les illusions qu'elle leur montroit aux réalités d'une nature qui ne trompe jamais.

C'est faute d'avoir voulu sentir qu'un être intelligent ne peut point perdre un instant de vue sa propre conservation, son intérêt réel ou fictif, son bien-être solide ou passager, en un mot, son bonheur vrai ou faux; c'est faute d'avoir considéré que les desirs & les passions sont des mouvemens essentiels, naturels, nécessaires à notre ame, que les docteurs des hommes ont supposé des causes surnaturelles de leurs égaremens, & n'ont appliqué à leurs maux que des topiques inutiles ou dangereux. En leur disant d'étouffer leurs desirs, de combattre leurs penchans, d'anéantir leurs passions, ils n'ont fait que leur donner des préceptes stériles, vagues, impratiquables; ces vaines leçons n'ont influé sur personne; elles n'ont, tout au plus, retenu que quelques mortels qu'une imagination paisible ne sollicitoit que foiblement au mal; les terreurs dont on les accompagnoit, ont troublé la tranquillité de quelques personnes modérées par leur nature, sans jamais arrêter les tempéramens

indomptables de ceux qui furent énivrés de leurs passions, ou emportés par le torrent de l'habitude. Enfin, les promesses & les menaces de la superstition n'ont fait que des fanatiques, des enthousiastes, des êtres inutiles ou dangereux, sans jamais faire des hommes véritablement vertueux, c'est-à-dire, utiles à leurs semblables.

Ces Empyriques, guidés par une aveugle routine, n'ont point vu que l'homme; tant qu'il vit, est fait pour sentir, pour desirer, pour avoir des passions, & pour les satisfaire en raison de l'énergie que son organisation lui donne; ils ne se sont point apperçus que l'habitude enracinoit ces passions, que l'éducation les semoit dans les cœurs, que les vices du gouvernement les fortifioient, que l'opinion publique les approuvoit, que l'expérience les rendoit nécessaires, & que, dire aux hommes ainsi constitués, de détruire leurs passions, c'étoit les jetter dans le désespoir, ou bien, leur ordonner des remedes trop révoltans pour qu'ils consentissent à les prendre. Dans l'état actuel de nos sociétés opulentes, dire à un homme, qui sçait par expérience que les richesses procurent tous les plaisirs, qu'il ne doit pas les desirer, qu'il ne doit pas faire d'efforts pour les obtenir, qu'il doit s'en détacher, c'est lui persuader de se rendre malheureux. Dire à un ambitieux de ne point desirer le pouvoir & la grandeur, que tout conspire à lui montrer, comme le comble de la félicité, c'est lui ordonner de renverser tout d'un coup le systême habituel de ses idées, c'est parler à un sourd. Dire à un amant d'un tempérament impétueux d'étouffer sa passion pour l'objet qui l'enchante, c'est lui faire entendre qu'il doit renoncer à son

bonheur. Oppoſer la religion à des intérêts ſi puiſſants, c'eſt combattre des réalités par des ſpéculations chimériques.

En effet, ſi nous examinons les choſes ſans prévention, nous trouverons que la plupart des préceptes que la religion, ou que ſa morale fanatique & ſurnaturelle donnent aux hommes, ſont auſſi ridicules qu'impoſſibles à pratiquer. Interdire les paſſions aux hommes, c'eſt leur défendre d'être des hommes ; conſeiller à une perſonne d'une imagination emportée de modérer ſes deſirs, c'eſt lui conſeiller de changer ſon arganiſation, c'eſt ordonner à ſon ſang de couler plus lentement. Dire à un homme de renoncer à ſes habitudes, c'eſt vouloir qu'un citoyen, accoutumé à ſe vêtir, conſente à marcher tout nud ; autant vaudroit-il lui dire de changer les traits de ſon viſage, de détruire ſon tempérament, d'éteindre ſon imagination, d'altérer la nature de ſes fluides, que de lui commander de n'avoir point de paſſions analogues à ſon énergie naturelle, ou de renoncer à celles que l'habitude & ſes circonſtances lui ont fait contracter, & ont converties en beſoins. (95) Tels ſont pourtant les remedes ſi vantés que la plupart des moraliſtes oppoſent à la dépravation humaine. Eſt-il donc ſurprenant qu'ils ne produiſent aucun effet, ou qu'ils ne faſſent que réduire l'homme au déſeſpoir par le combat conti-

(95) On voit que ces conſeils, tout extravagants qu'ils ſont, ont été ſuggérés aux hommes par toutes les religions. Les Indiens, les Japonois, les Mahométans, les Chrétiens, les Juifs, d'après leurs ſuperſtitions, font conſiſter la perfection, à jeûner, ſe macérer, s'abſtenir des plaiſirs les plus honnêtes, fuir la ſociété, s'infliger mille tourmens volontaires, travailler ſans relâche à contredire la nature. Chez les Payens les Galles & les Prêtres de la Déeſſe de Syrie n'étoient pas plus ſenſés ; ils ſe mutiloient par piété.

tuel qu'ils excitent entre les passions de son cœur, ses vices, ses habitudes, & les craintes chimériques dont la superstition a voulu l'accabler. Les vices de la société, les objets dont elle se sert pour irriter nos desirs; les plaisirs, les richesses, les grandeurs que le gouvernement nous montre comme des appas séducteurs; les biens que l'éducation, l'exemple & l'opinion nous rendent chers, nous attirent d'un côté, tandis que la morale nous sollicite vainement d'un autre, & que la religion, par ses menaces effrayantes, nous jette dans le trouble, & produit en nous un conflict violent: sans jamais remporter la victoire; quand, par hazard, elle l'emporte sur tant de forces réunies, elle nous rend malheureux, elle brise tout-à-fait le ressort de notre ame.

Les passions sont les vrais contrepoids des passions; ne cherchons point à les détruire, mais tâchons de les diriger: balançons celles qui sont nuisibles, par celles qui sont utiles à la société. La raison, fruit de l'expérience, n'est que l'art de choisir les passions que nous devons écouter pour notre propre bonheur. L'éducation est l'art de semer & de cultiver dans les cœurs des hommes, des passions avantageuses. La législation est l'art de contenir les passions dangereuses, & d'exciter celles qui peuvent être avantageuses au bien public. La religion n'est que l'art de semer & de nourrir dans les ames des mortels, des chimeres, des illusions, des prestiges, des incertitudes d'où naissent des passions funestes pour eux-mêmes, ainsi que pour les autres: ce n'est qu'en les combattant, que l'homme peut être mis sur la route du bonheur.

La raison & la morale ne pourront rien sur les

mortels, si elles ne montrent à chacun d'entre eux que son intérêt véritable est attaché à une conduite utile à lui-même; cette conduite, pour être utile, doit lui concilier la bienveillance des êtres nécessaires à sa propre félicité; c'est donc, pour l'intérêt ou l'utilité du genre humain; c'est pour l'estime, l'amour, les avantages qui en résultent, que l'éducation doit allumer, de bonne heure, l'imagination des citoyens; ce sont les moyens d'obtenir ces avantages, que l'habitude doit leur rendre familiers, que l'opinion doit leur rendre chers, que l'exemple doit les exciter à rechercher. Le gouvernement, à l'aide des récompenses, doit les encourager à suivre ce plan; à l'aide des châtimens, il doit effrayer ceux qui voudroient le troubler. C'est ainsi que l'espoir d'un bien-être véritable & la crainte d'un mal réel feront des passions propres à contrebalancer celles qui nuiroient à la société; ces dernieres deviendroient au moins très-rares, si, au lieu de repaître les hommes de spéculations inintelligibles & de mots vuides de sens, on leur parloit de choses réelles, & on leur montroit leurs véritables intérêts.

L'homme n'est si souvent méchant, que parce qu'il se sent presque toujours intéressé à l'être; que l'on rende les hommes plus éclairés & plus heureux, & on les rendra meilleurs. Un gouvernement équitable & vigilant rempliroit bientôt son état de citoyens honnêtes; il leur donneroit des motifs présents, réels & palpables de bien faire: il les feroit instruire, il leur feroit éprouver ses soins, il les séduiroit par l'assurance de leur propre bonheur; ses promesses & ses menaces, fidélement exécutés, auroient, sans doute, bien

plus de poids que celles de la superstition, qui ne propose jamais que des biens illusoires, ou des châtimens dont les méchants endurcis douteront, toutes les fois qu'ils auront intérêt d'en douter; des motifs présents les toucheront bien plus que des motifs incertains & éloignés. Les vicieux & les méchants sont si communs sur la terre, si opiniâtres, si attachés à leurs déréglemens, parce qu'il n'est aucun gouvernement qui leur fasse trouver de l'avantage à être justes, honnêtes & bienfaisans; au contraire, par-tout les intérêts les plus puissants les sollicitent au crime, en favorisant les penchants d'une organisation vicieuse que rien n'a rectifiée, ni portée vers le bien. (96) Un sauvage qui, dans sa horde, ne connoît point le prix de l'argent, n'en fera certainement aucun cas; si vous le transplantez dans nos sociétés policées, il apprendra bientôt à le desirer, il fera des efforts pour l'obtenir; & s'il le peut, sans danger, il finira par voler, sur-tout, s'il n'a point appris à respecter la propriété des êtres qui l'environnent. Le sauvage & l'enfant sont précisément dans le même cas; c'est nous qui rendons l'un & l'autre méchants. Le fils d'un grand apprend, dès l'enfance, à desirer le pouvoir, il devient un ambitieux dans l'âge mûr, & s'il a le bonheur de s'insinuer dans la faveur, il deviendra méchant, & le sera impunément. Ce n'est donc point la nature qui fait des méchants; ce sont nos institutions qui déterminent à l'être. L'enfant élevé parmi des brigands, ne peut devenir qu'un malfaiteur; s'il eût été élevé parmi des honnêtes gens, il fût devenu un homme de bien.

(96) Sulluste dit, *nemo gratuitò malus est.* On peut dire de même, *nemo gratuitò bonus.*

Si nous cherchons la source de l'ignorance profonde où nous sommes de la morale & des mobiles qui peuvent influer sur les volontés des hommes, nous la trouverons dans les idées fausses que la plupart des spéculateurs se sont faites de la nature humaine. C'est pour avoir fait l'homme double; c'est pour avoir distingué son ame de son corps; c'est pour avoir tiré son ame du domaine de la physique, afin de la soumettre à des loix fantatisques émanées des espaces imaginaires; c'est pour l'avoir supposée d'une nature différente en tout des êtres connus, que la science des mœurs est devenue une énigme impossible à deviner. Ces suppositions ont donné lieu de lui attribuer une nature, des façons d'agir, des propriétés totalement différentes de celles que l'on voit dans tous les corps. Des métaphysiciens s'en emparerent, &, à force de subtiliser, ils la rendirent totalement méconnoissable. Ils ne se sont point apperçus que le mouvement étoit essentiel à l'ame, ainsi qu'au corps vivant; ils n'ont point vu que les besoins de l'une se renouveloient sans cesse, ainsi que les besoins de l'autre; ils n'ont point voulu croire que ces besoins de l'ame, ainsi que ceux du corps, sont purement physiques, & que l'un & l'autre n'étoient jamais remués que par des objets physiques & matériels. Ils n'ont point eu d'égard à la liaison intime & continuelle de l'ame avec le corps, ou plutôt, ils n'ont point voulu convenir qu'ils ne sont qu'une même chose, envisagée sous différens points de vue. Obstinés dans leurs opinions surnaturelles, ou inintelligibles, ils ont refusé d'ouvrir les yeux pour voir que le corps, en souffrant, rendoit l'ame malheureuse, & que l'ame affligée minoit & faisoit dépérir le corps. Ils n'ont point considéré que les plaisirs & les peines de l'esprit influoient sur ce corps, & le plongeoient dans

l'affaissement, ou lui donnoient de l'activité. Ils ont cru que l'ame tiroit ses pensées, soit riantes, soit lugubres, de son propre fond; tandis que ses idées ne lui viennent que des objets matériels qui agissent, ou qui ont agi matériellement sur ses organes; tandis qu'elle n'est déterminée, soit à la gaieté, soit à la tristesse; que par l'état durable ou passager dans lequel se trouvent les solides & les fluides de notre corps. En un mot, ils n'ont point reconnu que cette ame, purement passive, subissoit les mêmes changemens qu'éprouvoit le corps, n'étoit remuée que par son intermede, n'agissoit que par son secours, & recevoit souvent, à son insçu, & malgré elle, de la part des objets physiques qui la remuent, ses idées, ses perceptions, ses sensations, son bonheur ou son malheur.

Par une suite de ces opinions, liées à des systêmes merveilleux, ou inventées pour les justifier, on supposa que l'ame humaine étoit libre, c'est-à-dire, avoit la faculté de se mouvoir d'elle-même, & jouissoit du pouvoir d'agir, indépendamment des impulsions que ses organes recevoient des objets qui sont hors d'eux; on prétendit qu'elle pouvoit résister à ces impulsions, & sans y avoir d'égard, suivre les directions qu'elle se donnoit à elle-même par sa propre énergie; en un mot, on soutint que l'ame étoit libre, c'est-à-dire, avoit le pouvoir d'agir sans être déteminée par aucune force exterieure.

Ainsi, cette ame, que l'on avoit supposée d'une nature différente de tous les êtres que nous connoissons dans l'univers, eut aussi une façon d'agir à part; elle fut, pour ainsi-dire, un point isolé qui ne fut point soumis à cette chaîne non interrompue de mouvemens, que, dans une nature dont les parties sont toujours agissantes, les corps se communiquent

les uns aux autres. Epris de leurs notions sublimes ; ces spéculateurs ne virent point qu'en distinguant l'ame du corps & de tous les êtres que nous connoissons, ils se mettoient dans l'impossibilité de s'en former une idée vraie ; ils ne voulurent point s'appercevoir de l'analogie parfaite qui se trouvoit entre sa maniere d'agir, & celle dont le corps étoit affecté, non plus que de la correspondance nécessaire & continuelle qui se trouvoit entre l'ame & lui. Ils refuserent de voir que, semblable à tous les corps de la nature, elle étoit sujette à des mouvemens d'attraction & de répulsion, dus aux qualités inhérentes aux substances qui mettent ses organes en action ; que ses volontés, ses passions, ses desirs n'étoient jamais qu'une suite de ces mouvemens, produits par des objets physiques, qui ne sont nullement en son pouvoir ; & que ces objets la rendoient heureuse ou malheureuse, active ou languissante, contente ou affligée, en dépit d'elle-même, & de tous les efforts qu'elle pouvoit faire pour se trouver autrement. On chercha, dans les cieux, des mobiles fictifs pour la remuer ; on ne présenta aux hommes que des intérêts imaginaires ; sous prétexte de leur faire obtenir un bonheur idéal, on les empêcha de travailler à leur bonheur véritable qu'on se garda bien de leur faire connoître ; on fixa leurs regards sur l'empyrée, pour ne plus voir la terre ; on leur cacha la vérité ; & l'on prétendit les rendre heureux à force de terreurs, de phantômes & de chimeres. Enfin, aveugles eux-mêmes, ils ne furent guidés que par des aveugles dans le sentier de la vie, où les uns & les autres ne firent que s'égarer.

CONCLUSION.

De tout ce qui a été dit jusqu'ici, il résulte

évidemment que toutes les erreurs du genre humain en tout genre viennent d'avoir renoncé à l'expérience, au témoignage des sens, à la droite raison, pour se laisser guider par l'imagination souvent trompeuse, & par l'autorité toujours suspecte. L'homme m'éconnoîtra toujours son vrai bonheur, tant qu'il négligera d'étudier la nature, de s'instruire de ses loix immuables, de chercher, en elle seule, les vrais remedes à des maux qui sont des suites nécessaires de ses erreurs actuelles. L'homme sera toujours une énigme pour lui-même, tant qu'il se croira double, & mû par une force inconcevable dont il ignore la nature & les loix. Ses facultés qu'il nomme intellectuelles, & ses qualités morales, seront inintelligibles pour lui, s'il ne les cunsidere du même œil que ses qualités ou facultés corporelles, & ne les voit soumises, en tout aux mêmes regles. Le systême de sa liberté prétendue n'est appuyé sur rien; il est, à chaque instant, démenti par l'expérience; elle lui prouve qu'il ne cesse jamais d'être dans toutes ses actions sous la main de la nécessité; vérité qui, loin d'être dangereuse pour les hommes, ou destructive pour la morale, lui fournit sa vraie base, puisqu'elle fait sentir la nécessité de rapports subsistans entre des êtres sensibles, & réunis en société, dans la vue de travailler, par des efforts communs, à leur félicité réciproque. De la nécessité de ces rapports, naît la nécessité de leurs devoirs, & la nécessité des sentimens d'amour qu'ils accordent à la conduite qu'ils nomment vertueuse, ou de l'aversion qu'ils ont pour celle que l'on nomme vicieuse & criminelle. D'où l'on voit les vrais fondemens de *l'obligation morale*, qui n'est que la nécessité de prendre les moyens pour obtenir la fin que l'homme

se propose dans la société, où chacun de nous, pour son propre intérêt, son propre bonheur, sa propre sureté, est forcé d'avoir & de montrer les dispositions nécessaires à sa propre conservation, & capables d'exciter, dans ses associés, les sentimens dont il a besoin pour être heureux lui-même. En un mot, c'est sur l'action & la réaction nécessaires des volontés humaines, sur l'attraction & la répulsion nécessaires de leurs ames, que toute morale se fonde : c'est l'accord ou le concert des volontés & des actions des hommes qui maintient la société, c'est leur discordance qui la dissout, ou la rend malheureuse.

L'on a pu conclure, de tout ce que nous avons dit, que les noms, sous lesquels les hommes ont désigné les causes cachées qui agissent dans la nature & leurs effets divers, ne sont jamais que la nécessité envisagée sous différens points de vue. Nous avons trouvé que l'*ordre* est une suite nécessaire de causes & d'effets dont nous voyons, ou croyons voir l'ensemble, la liaison & la marche, & qui nous plaît, lorsque nous la trouvons conforme à notre être. Nous avons vu pareillement que ce que nous appellons *désordre*, est une suite d'effets & de causes nécessaires que nous jugeons défavorables a nous-mêmes, ou peu convenables à notre être. L'on a désigné, sous le nom d'*intelligence*, la cause nécessaire qui opéroit nécessairement la suite des événemens que nous comprenons sous le nom d'*ordre*. On a nommé *divinité*, la cause nécessaire & invisible qui mettoit en action une nature où tout agit, suivant des loix immuables & nécessaires. On a nommé *destinée*, ou *fatalité*, la liaison nécessaire des causes & des effets inconnus que nous voyons dans ce monde; on s'est servi du mot *hazard*, pour dési-

gner les effets que nous ne pouvons pressentir ; ou dont nous ignorons la liaison nécessaire avec leurs causes. Enfin, l'on a nommé facultés *intellectuelles* & *morales*, les effets & les modifications nécessaires de l'être organisé, que l'on a supposé remué par un agent inconcevable, que l'on a cru distingué de son corps, ou d'une nature différente de la sienne, que l'on a désigné sous le nom d'*ame*.

En conséquence, l'on a cru cet agent immortel & non dissoluble, comme le corps. Nous avons fait voir que le dogme merveilleux de l'autre vie n'est fondé que sur des suppositions gratuites, démenties par la réflexion. Nous avons prouvé que cette hypothese est non-seulement inutile aux mœurs des hommes, mais encore, qu'elle n'est propre qu'à les engourdir, à les détourner du soin de travailler à leur bonheur réel ; à les énivrer de vertiges & d'opinions nuisibles à leur tranquillité ; enfin, à endormir la vigilance des législateurs, en les dispensant de donner à l'éducation, aux institutions & aux loix de la société, toute l'attention qu'ils leur doivent. Nous avons fait sentir que la politique s'est, à tort, reposée sur une opinion peu capable de contenir des passions, que tout s'efforce d'allumer dans les cœurs des hommes, qui cessent de voir l'avenir, dès que le présent les séduit ou les entraîne. Nous avons fait voir que le mépris de la mort est un sentiment avantageux, propre à donner aux esprits le courage d'entreprendre ce qui est vraiment utile à la société. Enfin, nous avons fait connoître ce qui pouvoit conduire l'homme au bonheur, & vous avons montré les obstacles que l'erreur oppose à sa félicité.

Que l'on ne nous accuse donc pas de démolir ;

ſans édifier ; de combattre des erreurs, ſans leur ſubſtituer des vérites ; de ſapper, à la fois, les fondemens de la religion & de la ſaine morale. Celle-ci eſt néceſſaire aux hommes ; elle eſt fondée ſur leur nature ; ſes devoirs ſont certains, & doivent durer autant que la race humaine ; elle nous oblige, parce que, ſans elle, ni les individus ni les ſociétés ne peuvent ſubſiſter, ni jouir des avantages que leur nature les force de deſirer.

Ecoutons donc cette morale établie ſur l'expérience & ſur la néceſſité des choſes ; n'écoutons point cette ſuperſtition fondée ſur des rêveries, ſur des impoſtures & ſur les caprices de l'imagination. Suivons les leçons de cette morale humaine & douce qui nous conduit à la vertu par la voie du bonheur : bouchons nos oreilles aux cris inefficaces de la religion, qui ne pourra jamais nous faire aimer une vertu qu'elle rend hideuſe & haïſſable, & qui nous rend réellement malheureux en ce monde dans l'attente des chimeres qu'elle nous promet dans un autre. Enfin, voyons ſi la raiſon, ſans le ſecours d'une rivale qui la décrie, ne nous conduira pas plus ſurement qu'elle, vers le but où tendent tous nos vœux.

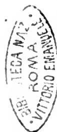
Quels fruits, en effet, le genre humain a-t-il juſqu'ici retiré de ces notions ſublimes & ſurnaturelles dont la Théologie, depuis tant de ſiecles, a repu les mortels ? Tous ces phantômes créés par l'ignorance & par l'imagination, toutes ces hypotheſes auſſi inſenſées que ſubtiles dont l'expérience fut bannie, tous ces mots vuides de ſens dont les langues ſe ſont remplies, toutes ces eſpérances fanatiques & ces terreurs paniques, dont on s'eſt ſervi pour agir ſur les volontés des hommes, les ont-ils rendus meilleurs, plus éclairés ſur leurs devoirs,

plus fideles à les remplir ? Tous ces systêmes merveilleux & les inventions sophistiquées dont on les appuie, ont-ils porté la lumiere dans nos esprits, la raison dans nótre conduite, la vertu dans notre cœur ? Hélas ! Toutes ces choses n'ont fait que plonger l'entendement humain dans des ténebres dont il ne peut se tirer, semer dans nos ames des erreurs dangereuses, faire éclore en nous des passions funestes dans lesquelles nous trouverons la vraie source des maux dont notre espece est affligée.

Cesse donc, ô homme ! de te laisser troubler par les phantômes que ton imagination ou que l'imposture ont créés. Renonce à des espérances vagues ; dégage-toi de tes craintes accablantes ; suis sans inquiétudes la route nécessaire que la nature a tracée pour toi. Seme-la de fleurs, si ton destin le permet ; écarte, si tu le peux, les épines qu'il y a répandues. Ne plonge point tes regards dans un avenir impénétrable ; son obscurité suffit pour te prouver qu'il est inutile ou dangereux à sonder. Pense donc uniquement à te rendre heureux dans l'existence qui t'est connue. Sois tempérant, modéré, raisonnable, si tu veux te conserver ; ne sois point prodigue du plaisir, si tu cherches à le rendre durable. Abstiens-toi de tout ce qui peut nuire à toi-même & aux autres. Sois vraiment intelligent, c'est-à-dire, apprends à t'aimer, à te conserver, à remplir le but qu'à chaque instant tu te proposes. Sois vertueux, afin de te rendre solidement heureux, afin de jouir de l'affection, de l'estime & des secours des êtres que la nature a rendus nécessaires à ta propre félicité. S'ils sont injustes ; rends-toi digne de t'applaudir & de t'aimer toi-même ; tu vivras content, ta sérénité ne sera point troublée ; la fin de ta carriere, exempte de

remors, ainsi que ta vie, ne la calomniera point. La mort sera pour toi la porte d'une existence nouvelle dans un ordre nouveau : tu y seras soumis, ainsi que tu l'es, à-présent, aux loix éternelles du destin, qui veut que, pour vivre heureux ici-bas, tu fasses des heureux. Laisse-toi donc entraîner doucement par la narure, jusqu'à ce que tu t'endormes paisiblement dans le sein qui t'a fait naître.

Pour toi, méchant infortuné! qui te trouves sans cesse en contradiction avec toi-même! machine désordonnée, qui ne peus t'accorder, ni avec ta nature propre, ni avec celle de tes associés! ne crains pas, dans une autre vie, le châtiment de tes crimes : n'es-tu pas dejà cruellement puni? Tes folies, tes habitudes honteuses, tes débauches n'endommagent-elles pas ta santé? Ne traînes-tu pas dans le dégoût une vie fatiguée de tes excès? l'ennui ne te punit-il pas de tes passions assouvies? La vigueur & la gaieté n'ont-elles point déjà fait place à la foiblesse, aux infirmités, aux regrets? Tes vices, chaque jour, ne creusent-ils pas le tombeau pour toi? Toutes les fois que tu t'es souillé de quelque crime, as-tu bien, sans frayeur, osé rentrer en toi-même? N'as-tu pas trouvé le remors, la terreur & la honte établis dans ton cœur? N'as-tu pas redouté les regards de tes semblables? N'as-tu pas tremblé tout seul, & sans cesse appréhendé que la terrible vérité ne dévoilât tes forfaits ténébreux? Ne crains donc plus l'avenir, il mettra fin aux tourmens mérités que tu t'infliges à toi-même ; la mort, en délivrant la terre d'un fardeau incommode, te délivrera de toi, de ton plus cruel ennemi.



FIN DE LA PREMIERE PARTIE.



